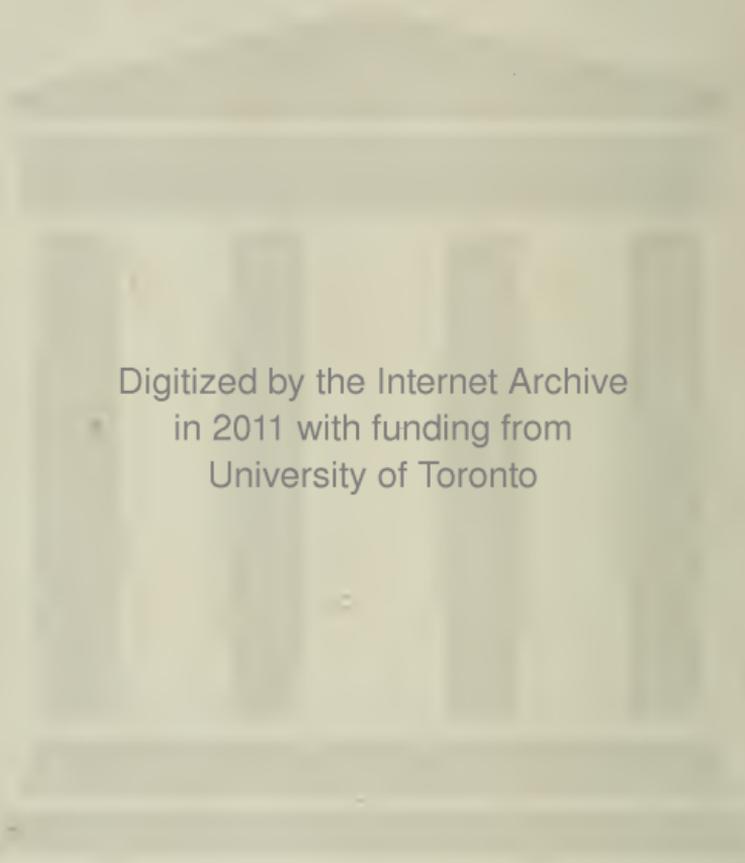
The background is a traditional marbled paper pattern with organic, flowing shapes in shades of red, blue, and yellow. A white rectangular box with a thin black border is centered on the page, containing the following text:

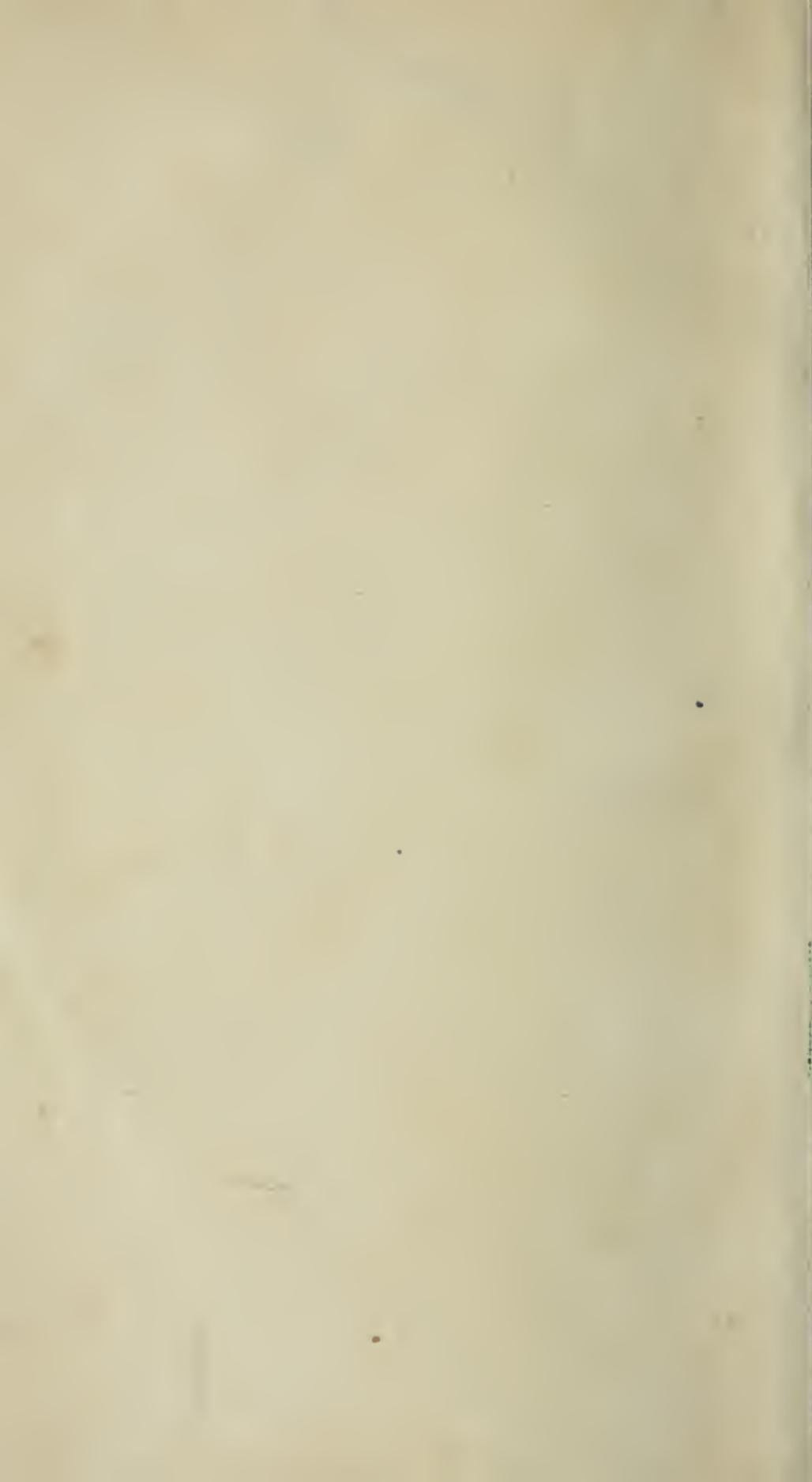
A gift of
Associated
Medical Services Inc.
and the
Hannah Institute
for the
History of Medicine





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

380



LES VAPEURS

ET

MALADIES NERVEUSES, HYPOCONDRIQUES, OU HYSTÉRIQUES;

Reconnues & traitées dans les deux Sexes;

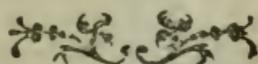
Traduction de l'Anglois de M. WHYTT.

On y a joint :

- 1^o Une Exposition anatomique des nerfs, avec figures, par M. ALEXANDRE MONRO;
- 2^o L'Extrait des principaux Ouvrages sur la nature & les causes des Maladies nerveuses;
- 3^o Des Conseils sur le régime & la conduite qu'on doit observer pour se préserver, tant de l'attaque que des retours de ces Maladies.

*Ouvrages revus & publiés par M. LEBEGUE DE
PRESLE, Docteur-Régent de la Faculté de
Médecine de Paris, Censeur Royal.*

T O M E S E C O N D .



A P A R I S ,
Chez V I N C E N T , rue Saint Severin.

M D C C L X V I I .

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

900004658

CSP

RC

552

H8

W4914

1767

N. 8

LES VAPEURS
ET
MALADIES NERVEUSES,
HYPOCONDRIAQUES,
OU HYSTERIQUES,

Tome II.

a

Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt: multum adhuc restat operæ, multumque restabit; neque ulli nato post mille sæcula præcidetur occasio aliquid adhuc adjiciendi.

SENECA.



T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans le Tome II.

S U I T E

de la seconde Partie des

MALADIES DES NERFS.

CHAP. VI. **O**bservations sur les symptômes ou accidens nerveux, hypocondriaques & hystériques, les plus remarquables.

1^o *Une sensation extraordinaire de froid, ou de chaud, qui se fait sentir dans différentes parties du corps; le froid & le chaud se succédant quelquefois subitement.*

Page 1.

2^o *Les douveurs en différentes parties du*

a iij

<i>corps ; elles se déplacent subitement, & leur changement est irrégulier.</i>	8
3° <i>Les syncopes & les convulsions hystériques ou vaporeuses,</i>	11
4° <i>La catalepsie & le tétanos.</i>	17
5° <i>Les vents dans l'estomac & les intestins.</i>	19
6° <i>Un appétit insatiable pour les alimens.</i>	24
7° <i>Des vomissemens de matieres noires.</i>	27
8° <i>Un flux subit & abondant d'urine pâle, limpide.</i>	34
9° <i>Le marasme ou l'atrophie nerveuse.</i>	44
10° <i>L'asthme nerveux ou spasmodique.</i>	53
<i>Les causes occasionnelles de l'asthme nerveux ou spasmodique peuvent se réduire aux suivantes.</i>	55
11° <i>La toux nerveuse.</i>	62
12° <i>Les palpitations de cœur.</i>	88
13° <i>Le pouls est sujet à de fréquentes variations.</i>	90
14° <i>Maux, ou douleurs de tête périodiques.</i>	116

DES ARTICLES. vij

15° *Les vertiges ou étourdissemens.* 121

16° *La diminution ou l'affoiblissement de
la vue , sans qu'on remarque aucun
vice dans les yeux.* 123

17° *Le découragement , l'abattement,
la mélancolie , & même la folie.* 125

18° *Le cochemare ou l'incube.* 132

CHAP. VII. *Traitement & remedes des
Maladies nerveuses , hypocondriaques
& hystériques.* 153

*Moyens de diminuer & même empêcher
l'action des causes qui disposent aux
maladies nerveuses.* 159

Remedes propres à fortifier. 161

Les amers. Ibid.

Le quinquina. 163

Le fer. 172

Le bain froid. 180

L'air. 184

Les alimens. Ibid.

Le vin. 186

L'exercice. 190

La dissipation. 194

<i>Remèdes propres à pallier les maux nerveux.</i>	196
<i>Moyens d'écarter ou corriger les causes générales qui font naître les maladies nerveuses.</i>	224
<i>Traitement dans le cas où les maux de nerfs ont pour cause occasionnelle une matiere morbifique engendrée dans le sang.</i>	228
<i>Traitement, lorsque les maux nerveux ou hystériques viennent de ce qu'il ne se trouve pas dans le corps une suffisante quantité de sang.</i>	Ibid.
<i>Causes particulieres des maladies nerveuses & leurs remedes.</i>	262
1 ^o <i>Les vents dans l'estomac & les intestins.</i>	262
2 ^o <i>Les glaires ou phlegmes épais, engendrés dans l'estomac & les intestins.</i>	263
3 ^o <i>Les vers dans l'estomac & les intestins.</i>	268
4 ^o <i>Les alimens nuisibles par leur qualité ou leur quantité.</i>	270

5° *Les obstructions indolentes formées dans
quelqu'un des visceres du bas-ventre,
& principalement celles qui sont du
genre des squirrhes.* 282

6° *Les passions ou affections vives de
l'ame.* 308

CHAP. VIII. *Traitement & remedes
des Symptomes nerveux ou vaporeux,
hypocondriaques & hystériques les
plus remarquables.*

1° *Les mouvemens convulsifs, ou les spas-
mes des muscles & des parties muscu-
laires.* 313

2° *Les syncopes ou pâmoisons hystéri-
ques, avec des convulsions.* 360

3° *Les douleurs violentes dans l'esto-
mac, qui sont accompagnées de spas-
mes ou crampes.* 364

4° *L'indigestion & le vomissement accom-
pagnés de douleur dans l'estomac.* 367

5° *Les coliques hystériques, ou les coli-
ques venteuses.* 377

6° *Les vents dans l'estomac & les intes-
tins.* 381

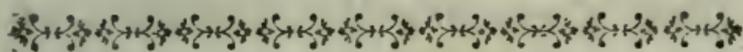
x TABLE DES ARTICLES.

7° <i>L'asthme nerveux ou spasmodique.</i>	387
8° <i>Les palpitations de cœur.</i>	404
9° <i>Une évacuation excessive d'urines pâles.</i>	407
10° <i>Les maux de tête périodiques.</i>	415
11° <i>L'abattement, le découragement.</i>	422
<i>Examen d'un point de pratique important.</i>	427
<i>Table des Médicamens de la Pharmacopée d'Edimbourg, qui sont recommandés dans l'Ouvrage de M. Whytt.</i>	469
<i>Extraits des principaux Ouvrages sur la nature & les causes des Maladies nerveuses, hystériques & hypocondriaques.</i>	479

Fin de la Table du Tome II.



TRAITÉ DES NERFS.



SECONDE PARTIE. MALADIES DES NERFS.

CHAPITRE SIXIEME.

Observations sur les symptomes ou accidens nerveux, hypocondriaques & hystériques, les plus remarquables.

LES symptomes ou accidens nerveux les plus remarquables sont, 1^o un sentiment extraordinaire de froid, ou de chaud, qui se fait sentir dans différentes parties du corps; le froid & le chaud se succédant quelquefois subitement.

§. XCIII. La chaleur naturelle du corps des animaux est l'effet de la circulation régulière & constante des

2 DES MALADIES NERVEUSES.

fluides. Comme cette chaleur se trouve presqu'au même degré dans chacune des parties du corps, qu'on a garantie du froid externe, & que nous y sommes habitués, elle ne nous est pas communément plus sensible que le battement du cœur, ou la contraction alternative des intestins, que l'on nomme le *mouvement péristaltique*. Mais toutes les fois que les fluides ont une circulation très-rapide dans tout le corps, ou seulement dans de fort petits vaisseaux de quelque partie, nous éprouvons une chaleur plus considérable qu'à l'ordinaire. La sensation, que nous avons du froid, vient également du ralentissement de la circulation ou de la stagnation des fluides dans les plus petits vaisseaux.

Chez les personnes hypocondriaques & hystériques, en un mot, chez les vaporeux, les fluides & leurs vaisseaux mêmes peuvent être la cause de la vitesse, ainsi que de la lenteur de

la circulation, & par conséquent, de la sensation extraordinaire de chaleur & de froid que les malades éprouvent dans les vaisseaux de la tête, du dos, des bras, des jambes ou de toute autre partie du corps. C'est, par exemple, des vaisseaux que dépendent les phénomènes de la circulation, lorsque, soit l'état vicié ou l'irritation du système nerveux, soit la sympathie entre les nerfs des vaisseaux & ceux de l'estomac ou de quelque autre partie très-sensible, font naître des mouvemens alternatifs extraordinaires, ce qu'on nomme proprement des *convulsions*, ou une constriction spasmodique-continue, plus ou moins longue, qui est l'état de *spasme* proprement dit. D'un autre côté, les mêmes phénomènes de la circulation viennent des fluides, lorsque ceux-ci, par leur âcreté ou leur qualité visqueuse, occasionent, dans de fort petits vaisseaux, des vibrations ou con-

4 DES MALADIES NERVEUSES.

tractions convulsives extraordinaires^(a) ou bien contribuent à former, dans ces vaisseaux, des obstructions considérables.

C'est une chose qui mérite d'être remarquée, que, dans ces parties même du corps où les malades se plaignent de sentir une chaleur ou un froid qui n'y font pas ordinaires, souvent ni le tact ni le thermometre ne nous peuvent faire découvrir un degré de chaleur plus ou moins considérable que dans les parties voisines qui n'éprouvent pas pour lors la même sensation. Il y a grande apparence qu'en pareil cas, le chaud & le froid ont leur siège au-dessous de la peau & de la membrane adipeuse ou tissu graisseux,

(a) Nous avons fait voir, ci-dessus, chap. j, §. 17, que des humeurs âcres & les affections du cerveau & des nerfs peuvent occasionner de violens mouvemens convulsifs dans les petits vaisseaux, ou leur causer un état spasmodique & une espece de tétanos.

SYMPTOMES REMARQUABLES. §

c'est-à-dire dans les muscles mêmes. Peut-être aussi qu'une matière âcre, irritante, excitant dans de très-petits vaisseaux un violent mouvement alternatif, donne lieu à une fausse sensation de chaleur, tandis que celle-ci n'est pas, en effet, assez considérable pour se manifester au thermomètre. La stagnation d'une humeur épaisse ou visqueuse dans ces mêmes vaisseaux peut également produire un sentiment de froid, quoiqu'il y ait toujours un peu de chaleur, ou même qu'elle ne soit pas du tout diminuée. Il est vrai que, lors de la rougeur du visage qu'occasionne la honte ou la pudeur, l'accélération de la circulation des fluides dans les vaisseaux de cette partie, est accompagnée d'un sentiment de chaleur; mais il faut faire attention que l'augmentation du mouvement des fluides, qui arrive en pareil cas, se fait dans les vaisseaux de la peau, & en particulier dans ceux où coule le sang qui,

6 DES MALADIES NERVEUSES.

ayant moins de ténuité que les autres fluides, paroît plus propre à s'échauffer par le frottement & l'agitation.

La sensation de froid, & le frisson qu'on éprouve au commencement de la plûpart des fièvres & des inflammations, ne me paroît pas avoir pour cause, quoique beaucoup de gens le pensent, des fluides épaissis & visqueux qui sont arrêtés ou en stagnation dans les petits vaisseaux de la peau; mais je suis porté à croire que ces symptomes dépendent de la contraction spasmodique des vaisseaux; & que celle-ci est produite par l'irritation que fait sur le systême nerveux, soit le stimulant ou la matiere fébrile; soit l'inflammation commençante. Au reste, quoique toutes les especes de fièvres aient pour cause prochaine une irritation, & par conséquent une affection ou état de souffrance des nerfs, & que beaucoup de fièvres du genre des fièvres lentes, portent le

SYMPTOMES REMARQUABLES. 7

nom de *fièvres nerveuses*, qui leur est spécialement consacré, cependant la fièvre intermittente régulière paroît mériter cette dénomination mieux que la plûpart des autres especes. En effet les accès de la fièvre intermittente, aussi-bien que ceux de l'épilepsie & des autres maladies convulsives, doivent leur origine, moins à aucune obstruction, dans quelque partie du systême vasculaire, ou à une âcreté générale de la masse des fluides, ou à son épaisissement & sa qualité visqueuse, qu'à une irritation ou affection des nerfs d'un organe particulier, tel que l'estomac ou les intestins. Par cette irritation, tout le systême nerveux souffre sympathiquement; & il survient du frisson auquel succede plus ou moins de chaleur, & une sueur dont un des effets est de suspendre pour lors l'action de la cause de la maladie. Comme la fièvre intermittente ressemble à l'épilepsie & aux autres mala-

8 DES MALADIES NERVEUSES.

dies convulsives , quant à ses causes, son retour , ainsi que celui des maladies convulsives , peut souvent être prévenu , ou les accès être diminués , en occasionant , peu de temps avant le moment de ce retour , soit une douleur aiguë , soit une forte commotion dans le corps.

2° *Les douleurs en différentes parties du corps ; elles se déplacent subitement , & leur changement est irrégulier.*

§. XCIV. Ces douleurs ressemblent quelquefois à celles du rhumatisme ; mais , en général , elles ont leur siège dans la peau , les membranes , les muscles , & non dans les ligamens & les jointures. Leur déplacement soudain , & l'apparence qu'elles ont quelquefois d'être du même genre que les maux d'estomac , causés par des vents , ont induit quelques médecins , ainsi que des malades , à attribuer ces douleurs nerveuses ou vaporeuses.

SYMPTOMES REMARQUABLES. 9

au mouvement de l'air qui va d'une partie du corps à une autre , en passant entre la peau & les muscles. Il est beaucoup plus vraisemblable que les douleurs, dont il s'agit, dependent, soit d'une matiere visqueuse ou âcre, attachée pendant quelque temps aux petits vaisseaux de certaines parties, & qui les irrite , soit des contractions spasmodiques qu'éprouvent ces vaisseaux par la sympathie qu'ont leurs nerfs avec ceux de l'estomac & des intestins , ou de quelqu'autre partie très-sensible (a).

Lorsque les causes , que nous venons d'indiquer , attaquent les vaisseaux ou les nerfs du péricrâne ou des autres parties de la tête , il survient à ce siege du mal des douleurs va-

(a) Il mérite d'être remarqué que Dioclès Carystius met au nombre des signes des maladies du bas-ventre les douleurs vagues ou errantes dans tout le corps , auxquelles on ne connoît aucune autre cause. Voyez *Epist. ad regem Antigonum*.

gues , & spécialement celle que l'on nomme *clavus hystericus* , le clou hystérique. Sydenham , qui croyoit que la maladie hystérique a pour cause un dérangement dans la distribution des esprits animaux , attribue le clou hystérique à ce que tous les esprits du corps , étant rassemblés dans une petite étendue de la tête , y produisent la même sensation que si on y enfonçoit un clou (a).

Que ces douleurs à la tête soient souvent occasionées par la sympathie de cette partie avec l'estomac , c'est ce qui devient très-probable , lorsqu'on fait attention aux vomissemens violens qui accompagnent quelquefois le clou hystérique , & quand on remarque que les personnes , qui sont fort sujettes à être tourmentées de vents dans l'estomac , & de douleurs vagues à la tête , ne ressen-

(a) Sydenham *Opera*, *Epist. ad D. Cole.*

tent pas si souvent le clou hyftérique ni d'autres douleurs nerveuses ou vaporeuses , lorsqu'elles n'ont pas de vents.

3° *Les syncopes & les convulsions hystériques ou vaporeuses.*

§. XCV. Beaucoup de femmes hyftériques sont sujettes à avoir des syncopes, durant lesquelles elles sont comme dans un profond sommeil, avec cette différence cependant, que leur respiration est si lente & si petite qu'on peut à peine s'affurer qu'elle se fait. Il y a des personnes qui, outre les syncopes de cette nature, éprouvent encore des spasmes & de fortes convulsions.

Les phénomènes ou la marche de ces accès vaporeux n'est pas la même chez tous les malades ; tantôt l'accès commence par un froid & un sentiment d'engourdissement dans les jambes ou le tronc du corps , à quoi il

succede des bâillemens & des exten-
 sions de tous les membres, *pandicula-
 tio*, puis de l'abattement, du décou-
 ragement: les malades se plaignent
 d'un poids qui presse les parties an-
 térieures de la poitrine; leur estomac,
 ou quelque portion des intestins, est
 distendue par des vents: ils sentent
 souvent comme une boule dans leur
 gosier; la respiration devient plus
 fréquente: le cœur a des treffaillemens
 ou éprouve de violentes palpitations.
 Ces symptomes sont encore suivis
 de vertiges, de bourdonnement dans
 les oreilles & de la perte de la vue,
 ainsi que de mouvemens convulsifs
 des extrémités & des autres parties
 du corps.

Les accès de ce genre peuvent dé-
 pendre de diverses causes, telles que
 les suivantes;

[a] L'irritation des nerfs de l'esto-
 mac ou des intestins, qui est produite
 par des vents, des humeurs âcres ou

d'autres causes, d'où il arrive souvent que tout le système nerveux souffre, par la sympathie qui se trouve entre la partie affectée & le reste du corps. On ne peut pas douter que les accès hystériques n'aient fréquemment une pareille cause, attendu que, dans leur commencement, les malades éprouvent souvent à l'estomac, ou aux intestins, des sensations incommodes ou douloureuses ;

[*b*] La suppression subite des règles fait souvent naître des accès hystériques ; quelquefois même elle occasionne une apoplexie funeste qui est accompagnée d'un violent spasme des muscles de la glotte, comme on le va voir dans l'observation suivante.

Une fille, âgée de vingt ans, & d'une complexion délicate, s'étant exposée au froid, dans le moment où ses règles étoient prêtes à paroître, fut attaquée tout-à-coup, à quatre heures du matin, de stupeur & de difficulté

de parler & de mouvoir les membres. Lors de cet accident, elle fut saignée, & on lui appliqua une emplâtre vésicatoire entre les épaules. A huit heures, temps auquel je vis la malade, pour la première fois, elle ne pouvoit ni parler ni avaler: en outre elle avoit le hoquet; son visage étoit pâle, & sa peau froide, quoique le pouls & la respiration parussent dans leur état naturel. Vers dix heures & demie, cette fille commença à respirer avec peine & ronflement. Cependant la difficulté & le bruit, qui accompagnoient spécialement l'expiration ou la sortie de l'air de la poitrine, ne dépendoient d'aucun vice dans les poumons ni dans les muscles qui servent à la respiration, mais de l'état spasmodique de ceux des muscles du larynx, qui ferment la glotte. Le même mal revenoit par accès qui duroient trois ou quatre minutes, & quelquefois davantage. Pendant les

SYMPTOMES REMARQUABLES. 17

intervalles où cette fille paroïssoit dans son état naturel , & qui étoient un peu plus longs que les accès spasmodiques , sa respiration étoit assez aisée. Il suffisoit même qu'on lui fît flairer de l'huile de succin , pour diminuer dans l'instant la contraction spasmodique de la glotte , & lui donner plus de facilité à respirer. La malade fut saignée deux fois, & prit un lavement purgatif ; vers onze heures, la partie supérieure du cou, qui est autour du larynx ou de la trachée-artère , & au-dessous des muscles sterno-mastoïdiens, se trouva très-enflée ; & il sembloit que le tissu cellulaire fût gonflé & distendu par de l'air. Un cataplasme composé avec la thériaque & le camphre , qui fut appliqué sur le siège du mal , parut diminuer la violence des accès de la difficulté de respirer. Dans l'après-midi , le pouls de la malade ayant de la fréquence & de la pléni-

tude, & sa peau étant brûlante, on fit une troisieme saignée. Mais nonobstant ce secours & les autres remedes qu'on mit en usage, selon les indications, cette fille mourut la nuit, à dix heures, c'est-à-dire dix-huit heures après le moment où elle avoit commencé à sentir du mal.

[c] Une douleur très-aiguë qui se fait sentir dans une des parties les plus sensibles du corps, ainsi que les passions ou les fortes affections de l'ame, comme la peur, le chagrin, la colere, ou un événement imprévu, font quelquefois une assez violente impression sur tout le systême nerveux, pour causer des syncopes hystériques & des convulsions, quoique le corps soit alors, à tous égards, parfaitement sain; & néanmoins cet état de pleine santé diminue ou empêche la trop grande délicatesse ou sensibilité du cerveau & des nerfs.

4^o *La catalepsie & le tétanos.*

§. XCVI. De tous les maux nerveux ou spasmodiques, il n'y en a pas de plus étonnant que la catalepsie, ou cet état de profonde stupeur d'une personne qui veille, appelé par Fernel *stupor vigilans* (a). En pareil cas, le malade est, ou tout-à-fait, ou du moins en grande partie, insensible à tout ce qui se fait autour de lui; & il demeure précisément dans la même posture où il étoit, quand la maladie l'a attaqué. Ses articulations sont quelquefois si roides, qu'on ne peut les ployer qu'avec beaucoup de peine; ou si on en vient à bout, elles restent dans la même position qu'on leur donne. Souvent le pouls est petit & irrégulier. La catalepsie peut être occasionée par quelque violente affection de l'esprit; qui cause un dérangement dans les fonctions du cerveau & des nerfs,

(a) Fernel, *Patholog.* lib. v, cap. ij.

ou par une matiere âcre qui affecte les organes du mouvement & du sentiment , soit par son contact immédiat, soit par sa sympathie avec l'estomac , les intestins , la matrice ou les autres parties très-sensibles du corps. C'est à ces mêmes causes générales, que l'on doit pareillement attribuer les maladies spasmodiques , nommées *emprostotonos* , *opisthotonos* & *tétanos*. Mais terminons ici nos raisonnemens & nos conjectures ; car tous les efforts que l'on fera pour expliquer , d'une maniere plus précise & satisfaisante , comment les passions, ou une irritation qu'éprouve le cerveau ou toute autre partie sensible , produisent des mouvemens convulsifs ou des spasmes dans les muscles , feront des efforts tout-à-fait inutiles , tant que nous n'aurons pas des connoissances plus certaines de la structure de ces organes & de la cause qui opere leur contraction & leur mouvement : or il

Y a beaucoup d'apparence que ces découvertes feront toujours au-deffus de nos forces. Nous ſçavons ſeulement que tout ce qui irrite ou affecte d'une maniere déſagréeable le cerveau & les nerfs, ou une partie très-ſenſible quelconque, occaſione le ſpaſme ou des convulſions, ſoit dans la partie affectée elle-même, ſi elle eſt de la nature du muscle, ſoit dans celles avec leſquelles la partie, qui ſouffre, a une grande ſympathie. C'eſt encore une choſe connue, que quand le ſyſtème nerveux eſt délicat ou l'irritation vive, preſque tous les muscles ſe trouvent quelquefois agités de contractions alternatives, ou attaqués d'un tétanos ou d'une roideur générale.

5° *Les vents dans l'eſtomac & les inteſtins.*

§. XCVII. Tous nos alimens, mais principalement ceux que fournit le règne végétal, contiennent beaucoup

d'air. Tandis que leur digestion se fait, une partie de cet air quitte les substances auxquelles il étoit uni, & les intervalles qu'il occupoit; ce qui forme ces flatuosités ou ces vents qui, agissant sur l'estomac & les intestins, tourmentent si fort un grand nombre de personnes. Mais quoique les vents viennent de nos alimens, dont quelques-uns en produisent beaucoup plus que les autres, néanmoins les personnes fortes, & qui se portent très-bien; ont rarement cette incommodité, si ce n'est lorsqu'elles ont trop chargé leur estomac, ou bu des liqueurs qui sont dans un état actuel de fermentation, & qui, par conséquent, contiennent & laissent échapper beaucoup d'air élastique. Ainsi la matière des vents est fournie par nos alimens, mais c'est presque toujours un vice de l'estomac & des intestins, qui donne lieu à l'air de se séparer de ces substances en assez grande quantité, pour

occasioner diverses sensations défagréables dans les premières voies. En effet la digestion ne se faisant pas aussi-bien qu'il est nécessaire, à cause de la foiblesse de l'estomac & des intestins, ou parce que les nerfs sont dans un état contre nature, non-seulement il se forme une plus grande quantité de vents, mais il y a beaucoup moins de cet air mis en liberté, qui reprend son premier état de fixité, en s'incorporant avec les produits de la digestion. Dailleurs, lorsque les membranes de l'estomac & des intestins sont affoiblies au point qu'elles ne réagissent pas autant qu'elles le devroient contre la pression que font sur elles les alimens, l'air que contiennent ces substances, non-seulement en sortira en plus grande quantité, durant la digestion; mais il se raréfiera davantage qu'il ne le feroit dans des sujets dont l'estomac & les intestins auroient plus d'élasticité; aussi re-

marque-t-on , conformément à cette théorie, que les chiens ont beaucoup plus de vents & de borborygmes, après qu'on leur a coupé la huitieme paire des nerfs , qui envoie plusieurs branches nerveuses au canal alimentaire.

Il arrive souvent que l'air , qui s'est mis en liberté ou raréfié dans l'estomac , n'en peut pas sortir , parce qu'alors un spasme léger ferme exactement l'orifice de ce viscere nommé *cardia*, ou la portion inférieure de l'œsophage. Cet accident occasionne le gonflement de l'estomac, avec d'autres incommodités ; ou bien l'air passe par le pylore, & se rend dans les intestins où se réunissant à celui qui s'y est formé de la même maniere, en grande quantité, il gonfle & distend ce canal dans plusieurs portions ; ce qui conséquemment occasionne des contractions dans d'autres endroits. Voilà l'origine des douleurs qu'on ressent

en pareil cas ; & quand il se fait des mouvemens spasmodiques dans l'intestin , l'air qui traverse avec vitesse d'une partie de ce canal dans un autre , par un passage étroit, fait le bruit sourd que nous entendons. Si le spasme que souffre une partie des intestins , & sur-tout le colon , est plus violent ou dure plus long-temps qu'à l'ordinaire , l'air qui y est , étant raréfié de plus en plus par la chaleur du corps , les membranes qui le retiennent sont distendues & tirillées au point d'occasionner des douleurs vives qu'accompagne quelquefois le vomissement. Communément on appelle ce mal une *colique venteuse* ou *hystérique*. Il y a des cas où certaines parties du canal alimentaire éprouvent une contraction spasmodique si forte & si constante , que l'air ne peut s'échapper ni par haut ni par bas ; & comme le volume des vents augmente tous les jours , au moins par leur raréfa-

tion , l'estomac & les intestins deviennent prodigieusement distendus ; ce qui forme la tympanite. J'ai plusieurs fois remarqué , en pareil cas , que la sortie d'une très-petite quantité de vents suffisoit pour que l'enflure du ventre diminuât beaucoup , & que la maladie se dissipât presque entièrement. Il est démontré par-là , que quand le canal alimentaire a repris son état naturel & sain , non-seulement il s'y engendre moins d'air , & celui qui s'y trouve , ne se raréfie pas autant qu'auparavant ; mais en outre l'air qui s'est mis en liberté , ou raréfié , est , pour la plus grande partie , détruit , ou condensé & ramené à l'état de fixité.

6° *Un appétit insatiable pour les alimens.*

§. XCVIII. Cette espece de faim canine se fait sentir , lorsqu'une humeur renfermée dans la cavité de l'estomac , stimule , irrite les nerfs de ce
viscere,

viscere, ou bien quand ces nerfs ont souffert une altération telle qu'ils éprouvent presque continuellement la sensation que l'on nomme la *faim*, à moins que l'estomac ne contienne de la nourriture nouvellement prise.

Le D^r Lower a observé que les personnes hypocondriaques & hystériques sont souvent tourmentées d'un appétit extraordinaire, ou de la *faim canine*; que, pendant la durée de cet état, elles n'ont presque jamais d'autres incommodités; enfin, que leurs maux précédens se renouvellent, lorsqu'elles recommencent à n'avoir plus que leur appétit ordinaire. Mais il n'arrive pas la même chose à tous les malades vapoureux, hypocondriaques ou hystériques: on en voit chez qui la matiere morbifique affecte autrement les nerfs de l'estomac, & occasionne quelquefois le manque d'appétit & des nausées. C'est ainsi que la goutte proprement dite, venant

26 DES MALADIES NERVEUSES.

à se porter sur l'estomac, y produit divers effets, selon la différente sensibilité des nerfs de cet organe, la quantité de la matière gouteuse, son degré d'action, & son adhérence aux nerfs. Ces effets sont communément l'oppression, la langueur, les vents, le défaut d'appétit, un sentiment de froid dans l'estomac, ou de violentes douleurs, avec des crampes, des spasmes, des convulsions & des vomissemens.

L'appétit déréglé & bizarre, *pica* & *malacia*, que l'on remarque si fréquemment chez les femmes grosses & les filles qui ont les pâles couleurs, peut venir de ce qu'il y a alors dans leur estomac quelque humeur acide ou d'une autre nature irritante, ou bien dépendre de ce que la grossesse a causé une telle altération dans l'état des nerfs, qu'il en résulte des envies de certains alimens & d'autres substances incapables de nourrir, qui, en pareils cas, plaisent beaucoup aux femmes & aux

SYMPTOMES REMARQUABLES. 27

filles , & font , pour l'ordinaire , propres à remédier au dérangement de leur estomac.

7° *Des vomiffemens de matieres noires.*

§. XCIX. Quoiqu'il y ait parmi les modernes un nombre de partifans de l'opinion des médecins anciens qui regardoient la maladie hypocondriaque comme produite par une humeur atrabilaire , formée dans l'estomac , le foie ou la rate ; neanmoins rien ne prouve l'existence de cette humeur chez beaucoup de ceux qui ont certainement des maux de ce genre : on remarque au contraire que les vomiffemens de matieres noires font feulement un fymprome ou une fuite de la maladie hypocondriaque , & qu'ils n'en font pas la caufe premiere.

Les malades qui ont souffert durant long-tems de violentes douleurs , des contractions, crampes, spasmes, ou d'au-

tres maux & dérangemens de l'estomac, vomissent souvent une matiere noirâtre, qui, pour l'ordinaire, n'est autre chose que du sang, dont la couleur est changée. On dira sans doute, que s'il tombe beaucoup de sang, dans la cavité de l'estomac, il en est bientôt rejeté par le vomissement, soit dans le même état de fluidité, soit coagulé. Mais il n'arrive pas la même chose, quand le sang est versé lentement par de fort petits vaisseaux; car, en séjournant dans l'estomac, il perd sa couleur rouge; & lorsqu'il en sort, il ressemble à du café qui a été grillé & moulu. La formation de cette matiere noirâtre, que les hypocondriaques vomissent dépend en général, d'une des causes suivantes.

[a] *Les douleurs violentes, les crampes ou les spasmes dans l'estomac.* En effet, les douleurs peuvent accélérer beaucoup la circulation des fluides dans les

petits vaisseaux ; & les spasmes ou contractions peuvent forcer les globules du sang de passer par les orifices des petites artères destinées à ne porter que la lymphe ou le suc gastrique dans la cavité de l'estomac.

[b] *Les tumeurs squirrheuses dans l'estomac , sur-tout celles qui commencent à s'ulcérer , & le déchirement de quelques-uns des petits vaisseaux qui portent le sang à ces tumeurs.* Je dirai plus ; les tumeurs squirrheuses de l'estomac , empêchant nécessairement , & en grande partie , la circulation du sang dans les endroits qui sont devenus durs , peuvent occasionner un abord plus considérable de ce fluide dans les vaisseaux voisins des squirrhes : dès-lors il est possible que les orifices de quelques-unes des artères exhalantes , dont est composée la tunique veloutée de l'estomac , acquierent assez de diamètre pour permettre aux glo-

bules rouges du fang de s'y introduire avec les fluides plus tenus (*).

(*) Je puis alléguer en faveur de cette hypothese, l'observation suivante, d'une personne qui rendoit des urines mêlées de fang; accident qu'occasionnoit la pression de la matrice sur les parties environnantes, au temps de la grossesse.

Une dame, âgée de dix-neuf ans, commença dans le quatrième mois de sa première grossesse à rendre des urines mêlées de fang; ce qui continua jusqu'au quinzième jour avant son accouchement. Quoique cette évacuation non interrompue diminuât tous les jours ses forces, cependant on ne lui sentoit pas de fréquence dans le pouls, & elle ne se plaignoit d'aucune douleur aux reins ni au ventre. Après qu'elle fut accouchée, elle recouvra sa santé; & le symptome dont il s'agit disparut. Mais environ trois ou quatre mois après, cette femme étant devenue grosse pour la seconde fois, les urines parurent de nouveau teintes de fang; ce qui dura comme auparavant, jusqu'au quinzième jour environ, avant qu'elle fût accouchée. Dans sa troisième grossesse, elle eut le même accident: ajoûtez à cela qu'elle étoit fort incommodée par la constipation qui augmentoit encore le premier mal. Après cet accouchement, & tandis qu'elle ne se sentoit point encore grosse, ses urines fu-

[b] *La suppression des règles & des hémorrhoides.* Elle donne lieu à la nature

rent quelquefois mêlées de sang. Pendant cette quatrième grossesse qui se trouvoit dans la vingt-cinquième année de son âge, le même accident se renouvela; mais alors le sang coula en plus grande abondance & plus long-temps qu'auparavant : aussi la malade se plaignit-elle d'une grande foiblesse, de vertiges & de manque d'appétit. Son pouls étoit fréquent & petit; & pendant plus d'un mois elle eut chaque jour un accès de fièvre de dix ou douze heures : vers le milieu du neuvième mois, les urines reprirent leur couleur naturelle. Après la quatrième couche, elle se rétablit lentement; mais en six ou sept semaines elle redevint aussi mal que jamais. Son sang étoit pour lors tellement appauvri, ou avoit si peu de parties rouges, que quand il arrivoit à la malade de se couper le doigt, ce qui sortoit de la blessure rougissoit à peine le linge.

Il y a lieu de croire que cette dame portoit une cause prédisposante de la maladie que nous venons de décrire dans le relâchement contre nature des vaisseaux des reins; & selon toute apparence, la cause occasionnelle a été la pression de la matrice sur les artères iliaques, parce que le sang, gêné dans sa descente, se portoit avec plus de force &

qui, avant la suppression, se débarrassoit par la matrice & les vaisseaux hémorrhoidaux, du trop de sang dont le corps étoit surchargé, de le porter en pareil cas à l'estomac, & d'en verser une partie dans sa cavité, par quelques-unes des arteres exhalantes.

J'ai connu des femmes hystériques tourmentées de douleurs aiguës & de spasmes ou contractions dans les intestins, qui ne vomissoient pas de matieres noires, mais souvent elles en rendoient par les selles. En pareil

d'abondance vers les arteres émulgentes. On ne peut pas dire que la suppression des règles ait été la seule cause de cette hémorrhagie; car, en ce cas, elle auroit dû paroître beaucoup plutôt que le quatrième mois de la grossesse. Quoi qu'il en soit, la malade se trouve très-bien de faire usage de teinture de roses, de quinquina, avec l'élixir de vitriol, d'un emplâtre astringent, & de suivre un régime qui consiste principalement en substances mucilagineuses, gelées & viandes légères, avec un peu de vin rouge.

cas , les selles noirâtres avoient pour origine du sang qui étoit tombé en petite quantité dans la cavité des intestins , & y avoit changé de couleur par son séjour. J'étois bien convaincu que cette humeur atrabilaire , comme on la nommoit autrefois , ne vient pas toujours du foie , parce que j'ai souvent observé que des malades , qui rendoient des matieres noirâtres par les selles , vomissoient dans le même temps de la bile d'une couleur naturelle. Malgré cela , comme il se trouve des personnes hypocondriaques ou hystériques qui rendent quelquefois par en haut une humeur bilieuse d'un verd foncé , peut-être y a-t-il quelques cas dans lesquels une matiere noirâtre , qui sort du foie ou de la vésicule du fiel , peut passer de l'intestin *duodenum* dans l'estomac , & être ensuite rejetée de ce viscere , par le vomissement.

8° *Un flux subit & abondant d'urine
pâle, limpide.*

§. C. Sydenham a mis ce symptome au nombre des signes pathognomoniques de la maladie hypocondriaque & hystérique (*). Hoffman l'a attribué à l'état spasmodique du sphincter de la vessie (**). Le D^r Cheyne le croit occasionné par la suppression de la transpiration (***) ; il est vrai qu'il ne rapporte pas de raison suffisante de son sentiment.

La véritable cause prochaine de ce flux d'urines limpides est toujours la même , c'est l'augmentation du mouvement des fluides , jointe à un

(*) Sydenh. *Epist. ad D^r Cole.*

(**) Hoffman. *System. Med.* tom. iv, part iij, cap. vj. §. 16.

(***) Cheyne *English Malady.* part. ij, chap. ix.

certain degré de constriction ou resserrement des vaisseaux sécrétoires des reins. L'accélération dans la circulation, fait qu'il se sépare une plus grande quantité d'urine; & la diminution du diamètre des organes sécrétoires rend les urines pâles, limpides, parce que ces vaisseaux ne laissent pas passer avec elles des corpuscules capables de les colorer & épaisir. On doit cependant avouer que ce défaut de couleur de l'urine dépend principalement de la vitesse avec laquelle se font, & sa sécrétion, & son passage par la vessie; ce qui ne laisse pas le temps aux parties les plus tenues du fluide d'être repompées, ni d'acquérir l'odeur & le goût ordinaires, non plus que la couleur de l'urine.

Les causes capables d'accélérer le mouvement des fluides dans les vaisseaux sécrétoires des reins peuvent se réduire aux suivantes:

[a] *Les affections de l'ame, ou les*

passions subites ou violentes. Ainsi les personnes d'une complexion délicate, ou dont les nerfs ont beaucoup de mobilité, rendront une grande quantité d'urine pâle, peu de temps après une peur, un accès de colere, ou un chagrin vif. Tout le systême nerveux éprouvant, en pareil cas, de violentes secouffes, les vaisseaux sécrétoires des reins reçoivent des contractions alternatives plus fortes, plus vives & plus fréquentes qu'à l'ordinaire; d'où il résulte une sécrétion d'urine plus abondante qu'elle ne l'est hors ces circonstances. Ajoûtez à cela que comme la transpiration est en général diminuée par les affections de l'ame qu'accompagne le ralentissement de la circulation, le sang qui se porte alors aux reins, pour y fournir à la sécrétion de l'urine, contiendra une plus grande quantité de la partie aqueuse.

[b] *L'augmentation de mouvement dans*

les solides des vaisseaux des reins. Elle est souvent occasionée par la sympathie ; car de même que les douleurs vives des reins produisent des nausées & des vomissemens, réciproquement les sensations désagréables que les vents, les crudités, la saburre ou d'autres causes font naître dans l'estomac & les intestins, donnent fréquemment lieu à une augmentation du mouvement alternatif des vaisseaux des reins, assez considérable pour rendre plus prompte la sécrétion de l'urine. En outre, lorsqu'il y a un dérangement général dans l'œconomie animale, ce qui arrive durant les accès hystériques ou vaporeux ; les nerfs des reins sont affectés ainsi que les autres ; & si les vaisseaux des reins sont plus foibles ou plus susceptibles d'irritation que ceux des autres glandes ; les fluides, qui y reçoivent alors un mouvement violent, s'échappent par les reins, sous la forme d'une

urine pâle. Mais lorsque ce sont les intestins, dont la foiblesse est la plus considérable, il résulte des mêmes causes un effet purgatif.

Chez les enfans, auxquels les dents poussent, l'irritation des nerfs des gencives affecte quelquefois les reins, par sympathie, au point de leur faire rendre une grande quantité d'urine de la même espece, c'est-à-dire limpide.

[c] Puisque Sydenham a observé que la maladie hystérique attaque souvent les reins, & y fait naître des douleurs semblables à celles des accès de colique néphrétique (*); ne peut-il pas arriver qu'une matiere nuisible, que contient le sang, & qui est souvent la cause des symptomes ou maux nerveux, soit quelquefois déposée sur les organes sécrétoires de l'urine, de maniere que, sans y

(*) Sydenham, *Epist. ad D^r Cole,*

causer de la douleur , elle y agisse cependant assez fort comme stimulant pour augmenter beaucoup la quantité de l'urine ? Nous ne devons pas être plus surpris de cet effet que de voir la même matiere goutteuse ou autre qui agit sur les nerfs de l'estomac , faire naître en divers temps , des symptomes morbiques très-différens : or , je pourrois citer plusieurs exemples de flux d'urine considérable & de longue durée , causé par une humeur de goutte qui s'étoit jettée sur les reins.

D'ailleurs , si chez ces malades la suppression d'urine qui est accompagnée de douleur au col de la vessie , peut venir quelquefois d'une matiere morbifique qui y produit un spasme ; ne peut-il pas se faire également que la diminution dans la sécrétion de l'urine , lors même qu'elle n'est accompagnée d'aucune douleur dans la vessie ou l'urethre , dépende en certains cas de la contraction spasmo-

dique des ureteres, ou des vaisseaux fécrétoires des reins ?

§ CI. J'ai eu sous ma conduite des malades, qui, à la suite d'une fièvre opiniâtre, ou de quelque autre maladie longue & qui les avoit affoiblis; rendoient, pendant la nuit, une grande quantité d'urine pâle; au lieu que, durant le jour, leurs urines n'étoient pas plus abondantes que dans l'état ordinaire: quelquefois même elles l'étoient moins; & on ne leur trouvoit que la couleur naturelle en santé. La fécrétion de l'urine n'augmente pas pour l'ordinaire dans la matinée, mais aussi-tôt après que le malade est couché; & elle diminue par degrés dans la matinée, dès qu'il a quitté le lit. Je connois un homme qui, pendant dix ou douze jours a rendu chaque nuit, depuis quatre jusqu'à six pintes, mesure d'Angleterre, d'une urine pâle: le malade se trouvant très-affoibli par cette évacuation,

réfolut d'effayer ce qui lui arriveroit s'il quittoit le lit. En conféquence , à deux heures du matin, & après avoir rendu depuis fon coucher environ une pinte & demie à deux pintes d'urine , il fe leva & il fe tint deux heures hors du lit, & éveillé. La quantité d'urine évacuée pendant ce temps , alla environ à un huitieme de la pinte. Cet homme s'étant remis au lit , il rendit dans les deux heures fuivantes près d'une chopine & demie d'urine pâle. Cette expérience , répétée plusieurs nuits de fuite , eut les mêmes effets.

Les perfonnes , qui éprouvent ce flux d'urine limpide pendant la nuit , fe trouvent plus vigoureufes , plus fraîches , enfin en fort bon état durant la foirée , & leur pouls eft pour lors très-lent ; mais dès qu'elles font couchées , leur pouls devient plus fréquent , leur chaleur augmente jufqu'à être incommode , & elles commencent à uriner beaucoup. Le fom-

meil ne les rafraîchit pas ; & pendant la matinée suivante , elles se sentent altérées , & dans un état de langueur ; en outre , leur pouls est plus fréquent qu'à l'ordinaire.

§. CII. Ce sont presque toujours des sujets qui ont les nerfs foibles , auxquels on voit ces urines pâles trop abondantes. Cependant il faut distinguer le flux d'urine qui vient à la suite des grandes maladies , de celui qui est proprement hyférique ou vaporeux. Pour cela on peut nommer le premier , *flux héctique* ou *colliquatif* , parce qu'il a l'effet de ces sueurs nocturnes , qui souvent épuisent les malades , comme si leurs vaisseaux avoient été affoiblis & leur sang appauvri par quelque maladie. Lorsque les vaisseaux des reins sont fort relâchés , & qu'ils cèdent très-aisément ou qu'ils ont beaucoup de disposition à être irrités ; la fièvre , que la chaleur du lit occasionne pendant

La nuit, trouve plus de facilité à se débarrasser de l'humeur qui est dans le sang par les reins que par les pores de la peau. Durant le jour, au contraire, tout le corps & les reins en particulier, étant tenus alors plus fraîchement que dans le lit, le sang ne se raréfie pas autant, & circule avec moins de vitesse; conséquemment la dilatation ou le mouvement alternatif des vaisseaux des reins qui étoit augmenté diminue; d'où il s'ensuit que la sécrétion de l'urine devient beaucoup moins abondante.

§. CIII. L'augmentation de la sécrétion de la salive dépend, ainsi que les urines limpides trop abondantes, d'un mouvement extraordinaire des vaisseaux des glandes salivaires. On peut aussi observer que, chez les malades qui ont les organes salivaires très-foibles & fort aisés à irriter, la salivation abondante est un symptôme commun; comme il arrive à ceux dont les

reins font susceptibles de toutes les impressions caufées dans le corps par un mal quelconque , de rendre très-fréquemment une quantité excessive d'urine âle.

9° *Le marafme ou l'atrophie nerveufe.*

§. CIV. Le marafme , ou le dépérissement fenfible du corps , qui n'est point accompagné de fueurs ni d'une augmentation confidérable des excré-tions qui fe font par les urines ou les felles , non plus que d'un pouls fréquent & d'une chaleur fébrile , peut être qualifié de *nerveux*. Ce n'est pas que je veuille faire croire par-là qu'une telle maladie a pour caufe la diminution de fécrétion des efprits animaux , ou leurs qualités viciées. Le fluide des nerfs ne me paroît être autre chofe qu'un fuc nourriffant ;

Voyez ci-deffus chap. j , §. 9.

par le moyen duquel les pertes journalières du corps sont réparées : du reste , nous connoissons trop peu ses propriétés pour raisonner , d'après des idées aussi imparfaites , sur la nature ou le traitement des maladies ; mais quoique cette espèce d'atrophie ne ne soit peut-être pas l'effet d'un vice dans les esprits animaux , ni même dans le cerveau , ou le système nerveux en général ; elle peut cependant être surnommée *nerveuse* , parce qu'elle paroît venir d'un état contre nature , ou morbifique des nerfs de l'estomac & des intestins.

§. CV. L'influence de l'estomac dans l'œconomie animale est plus grande que ne l'imaginent peut-être la plûpart des gens. En effet , non-seulement ce viscere contribue à la digestion des alimens ; mais toutes les parties qui forment le corps humain , ou sont pleines de vigueur & de force dans l'exercice de leurs fonctions , ou bien

46 DES MALADIES NERVEUSES!

elles tombent dans la langueur, selon la différente disposition des nerfs de l'estomac. Les alimens sains, & qui plaisent au goût, sont pour les nerfs de l'estomac des stimulans agréables; & leur effet est d'animer & de fortifier tout le corps. Ainsi les alimens ne servent pas seulement à la nutrition: la légère irritation, qu'ils font sur l'estomac pendant qu'ils y séjournent, est également nécessaire aux personnes délicates, pour entretenir la force du corps & l'exercice convenable de toutes ses fonctions. C'est pourquoi il y a des gens qui deviennent foibles, aussitôt que la plus grande partie des alimens qu'ils ont pris, est passée dans les intestins. On ne doit pas chercher d'autre raison de ce que les bons bouillons, quoique propres à fournir beaucoup de nourriture, ou même une plus grande quantité que certains alimens solides, ne suffisent pas à l'estomac, du moins pendant un temps

SYMPTOMES REMARQUABLES. 47

considérable , ou ne peuvent pas mettre ceux qui les prennent en état de supporter un travail pénible. Enfin , c'est ce qui fait que suivant la différente disposition des nerfs de l'estomac , certains alimens seront plus agréables à ce viscere , & plus propres à fortifier le corps.

Nous sçavons que l'état contre nature des nerfs de l'estomac , peut être tel qu'il en résulte ou une espece de faim canine , un appétit infatiable , ou de l'aversion pour la nourriture , & que le découragement , l'abbatement & la mélancolie dépendent souvent du même vice. On ne peut pas douter non plus que dans les cas où les nerfs de ce viscere sont affectés par certaines causes , d'une maniere tant soit peu différente de leur état naturel , il ne puisse s'ensuivre de l'indifférence pour les alimens , du dégoût , des digestions imparfaites , un

état de langueur, un sentiment de froid, un pouls lent & misérable (*).

L'état maladif des nerfs de l'estomac diminue par sympathie la vigueur & l'activité de tout le système nerveux; ce qui est cause que le mouvement du cœur & la circulation du sang

(*) Les chagrins de longue durée, & toutes les autres passions, la trop grande application de l'esprit, l'humeur goutteuse ou la matière morbifique d'une maladie quelconque, imparfaitement guérie, & qui étant restée dans le corps s'est jettée sur l'estomac, peuvent, ainsi que beaucoup d'autres causes, occasioner cet état maladif, ou contre nature, des nerfs de l'estomac dont il s'agit ici, principalement chez ceux dont le système nerveux & le canal des alimens sont naturellement délicats & sensibles à l'excès. J'ai eu il y a quelque temps un malade sujet à des attaques de goutte entre lesquelles il se passoit quelquefois plusieurs années. Cet homme tomboit dans un marasme nerveux, tel que celui dont je viens de le traiter, qui duroit huit ou dix mois, sans que les divers remèdes qu'on employoit lui procurassent beaucoup de soulagement; & il n'étoit guéri que par le retour de la goutte à un des gros doigts du pied.

deviennent

deviennent plus lents, plus languissans; que le corps est privé d'une grande partie de sa chaleur naturelle, & que la foiblesse s'empare de toutes ses parties. Le malade dépérit journellement, non qu'il éprouve aucune évacuation capable de l'épuiser, mais seulement parce que la nourriture qu'il prend n'est pas convertie en un bon chyle, par les organes qui ont cette fonction; & parce que la partie du sang qui opere la nutrition, ou ne possède pas ses qualités ordinaires & qu'elle doit avoir, ou n'est pas appliquée aux diverses parties du corps de maniere à réparer leur détriment journalier. En outre, l'insomnie ou le manque de repos qui puisse renouveler les forces du malade, ainsi que le découragement, l'abattement ou la mélancholie, accidens presque inséparables du marasme nerveux, peuvent contribuer à empêcher la nutri-

tion & la réparation qui font nécessaires au corps.

§CVI. Ce marasme nerveux est pour l'ordinaire accompagné d'une grande constipation, & quelquefois de rapports & d'autres symptomes qui annoncent la présence des vents dans le canal alimentaire. Il y a des cas où l'urine n'excede pas la quantité ordinaire & naturelle, où le malade n'est pas alteré & a la langue nette. Dans d'autres cas, l'écoulement des urines augmente considérablement durant la maladie; il survient de l'altération, & le malade dépérit fort promptement.

Il arrive souvent que le pouls est peu différent de ce qu'il étoit dans l'état de santé; seulement on remarque que ses battemens sont moins forts. Chez quelques sujets il y a un peu de fréquence; & chez d'autres, le pouls devient beaucoup plus lent qu'il ne l'est dans son état naturel.

Lorsque le marasme nerveux subsiste depuis un temps considérable, & que le malade est beaucoup dépéri, il commence quelquefois à se former des obstructions dans les poumons, soit parce que la circulation est trop languissante, soit parce qu'il y a dans les fluides quelque vice propre à faire naître ce mal. Alors il survient une toux sèche : on sent de la fréquence dans le pouls ; & il s'allume une fièvre lente qui, conjointement avec la maladie principale & originelle de l'estomac, augmente le dépérissement & accélère la fin du malade.

On voit quelquefois avec étonnement qu'une affection de ce genre, après avoir réduit le malade à un état fâcheux, l'abandonne tout à coup, sans qu'on en puisse assigner aucune cause suffisante. Au peu de goût que ce malade avoit pour les alimens succede dès-lors une faim extraordinaire ; sa digestion se fait en fort peu de temps,

même quand il a pris des nourritures solides , qui précédemment lui faisoient éprouver un sentiment de pesanteur à l'estomac : son pouls devient plus fréquent que dans l'état naturel , & sa peau est brûlante ; ses veines qui étoient diminuées de grosseur paroissent gonflées par la quantité du sang. Le découragement & l'abattement se dissipent & sont remplacés par la gaieté. Enfin on voit tous les jours le malade acquérir des forces & de l'embonpoint (a). Il y a lieu de croire que tous ces effets dépendent , sinon uniquement , du moins en grande partie , de quelque altération qu'ont éprouvée les nerfs de l'estomac & des intestins.

Il se rencontre d'autres cas dans lesquels le marasme nerveux s'en va

(a) Voyez un cas de cette espece dans l'histoire d'une jeune demoiselle de quatorze ans , rapportée , art. 13 de ce chapitre.

avec autant de lenteur qu'il est venu ; & le malade ne recouvre une santé parfaite qu'après avoir souffert longtemps.

10° *L'asthme nerveux ou spasmodique.*

§. CVII. Toute difficulté de respirer, qui a pour cause le spasme des vaisseaux des bronches ou des vésicules pulmonaires, peut être nommée *asthme nerveux*, ou *asthme spasmodique* ; à la vérité en donnant au mot *asthme* un sens un peu étendu. Mais comme dans la plupart des maux qui participent de l'asthme pris dans sa signification ordinaire, qui sont accompagnés d'obstructions, de pesanteur & d'embarras aux poumons, & causés par un phlegme ou une pituite abondante, il se trouve en général que les vaisseaux de ce viscere, destinés à recevoir l'air éprouvent une plus ou moins grande contraction spasmodique, je préfère de définir l'asthme

spasmodique, cette espece de difficulté de respirer, qui n'est occasionnée ni par des obstructions au poumon ou de l'engorgement, ni par le poids d'une humeur quelconque, qui comprime les vaisseaux de ce viscere, mais uniquement par la contraction ou le resserrement extraordinaire des canaux & des vésicules bronchiques; contraction qui est cause que ces vaisseaux ne cèdent pas, comme il est ordinaire & nécessaire, à la pression de l'air ou aux efforts qu'il fait pour entrer dans les poumons lors de l'inspiration.

On doit regarder comme cause prédisposante de la maladie que je nomme *asthme nerveux*, la foiblesse particulière & la délicatesse ou la sensibilité des vaisseaux & des nerfs du poumon; d'où il résulte que la membrane, en partie musculaire & en partie tendineuse qui unit les anneaux cartilagineux des bronches devient susceptible de contraction spasmodique, & qu'elle

peut naître de causes occasionnelles qui n'auroient pas produit cet effet si les poumons eussent été dans un état sain,

Les causes occasionnelles de l'asthme nerveux ou spasmodique peuvent se réduire aux suivantes ;

[a] Une matiere âcre , irritante ou capable de nuire de quelque façon que ce soit , qui est de la nature de la goutte , du rhumatisme ou de toute autre nature , & qui , circulant avec le sang , est portée sur les poumons & irrite leurs nerfs.

Je citerai, pour preuve de la certitude de cette cause , ce qui est arrivé à une personne que j'ai connue. Elle fut entièrement délivrée , & tout-à-coup , d'une attaque d'asthme spasmodique lorsque des douleurs de goutte se firent sentir au gros doigt du pied ; mais ces douleurs s'étant dissipées au bout d'un ou deux jours , l'asthme spasmodique reparut plus violent qu'il n'avoit été .

[b] La sympathie qui est entre la poitrine & l'estomac. Quand les nerfs de l'estomac sont affectés d'une manière défagréable par des vents, des phlegmes ou glaires, des crudités, & que ces nerfs sont plus susceptibles d'irritation que dans l'état ordinaire, il arrive souvent que les poumons souffrent par sympathie, & sont attaqués de spasme. D'ailleurs, lorsque l'estomac est excessivement gonflé par les vents, & par conséquent distendu, il peut augmenter la difficulté de respirer ou l'asthme, en formant une compression sur le diaphragme.

[c] On sçait que les accès hystériques & les coliques spasmodiques sont souvent occasionnées par les fortes affections de l'ame ou les passions; & j'ai l'expérience qu'une frayeur soudaine a causé un accès d'asthme à une femme qui étoit sujette à de fréquentes attaques de ce mal.

[d] La diminution ou suppression subite de la transpiration insensible, ainsi que la contraction des vaisseaux cutanés destinés à cette excrétion étant produites par le froid, peuvent donner lieu à un accès d'asthme, en faisant refluer ou porter en grande quantité sur les poumons la matière qui devoit sortir par la transpiration. Il peut aussi arriver que le froid offensant par son action les nerfs cutanés, fasse naître par sympathie une espèce de spasme dans ceux des vaisseaux du poumon, qui doivent se dilater pour recevoir l'air.

[e] Les pertes de sang qui sont plus abondantes que le corps ne peut les supporter sans souffrir, principalement quand elles arrivent à des sujets qui ont le poumon fort délicat & aisé à irriter; de telles pertes de sang, dis-je, peuvent quelquefois occasioner des accès d'astmes plutôt

que d'autres symptômes nerveux (*).

[f] Les obstructions formées dans la substance des poumons rendent toujours la respiration un peu moins libre qu'elle ne l'est quand ce viscere se trouve parfaitement sain ; & la difficulté de respirer augmente lorsqu'on fait quelque exercice un peu considérable. Si l'une des causes dont nous avons parlé précédemment concourt avec de pareilles obstructions , celles-ci occasionent un accès d'asthme , qui , à parler strictement , est d'une espece

(*) Dans l'ouvrage du D^r Barry , intitulé , *A Treatise on the true digestions*. On lit l'exemple suivant de l'espece d'asthme nerveux dont il s'agit ici , page 294. « L'asthme cesse quelquefois » sans qu'il survienne d'expectoration. J'ai connu » une femme qui étoit sujette à de violens accès » d'un asthme semblable ; mais elle ne s'en sentoit » point lorsqu'elle étoit enceinte , sans doute » parce que hors du temps de la grossesse , les » regles qui couloient trop abondamment affoi- » blissoient à l'excès tout le système nerveux ; » au lieu que durant la grossesse , elle avoit une » meilleure santé & plus de force.

mixte. Je crois à propos de faire observer ici ; que , dans un grand nombre de personnes sujettes aux accès périodiques d'asthme , il y en a très-peu qui n'aient dans le poumon quelque obstruction ou un embarras quelconque toujours subsistant. Je suis même convaincu qu'un véritable asthme spasmodique , ou nerveux , qui ne seroit accompagné d'aucun autre vice dans les poumons , que d'une délicatesse extraordinaire , ou d'une irritabilité excessive de leurs nerfs , est une maladie qu'on rencontre rarement. C'est pourquoi j'ai cru devoir rapporter l'observation suivante d'une maladie de l'espece annoncée dans cet article.

Une fille bien conformée , se portant bien , & , en apparence , d'une bonne complexion , commença à l'âge de sept ans , de se plaindre d'une douleur à la partie inférieure du *sternum*. Cette douleur , dont les retours n'avoient pas de régularité , augmenta

par degrés durant l'espace de près de deux ans ; mais après ce temps , elle se dissipa. Alors la malade commença à sentir de la peine à respirer, incommodité qui se renouvelloit fréquemment , sans observer de périodes constans , les intervalles entre les accès étant de huit jours , de quinze jours , ou d'un mois. Pour l'ordinaire , l'asthme la prenoit tout-à-coup ; & après que la plus grande difficulté de respirer l'avoit tenue une demi-heure ou même plus d'une heure , l'accès cessant aussi subitement qu'il avoit commencé , la laissoit en si parfaite santé , qu'elle auroit pu danser immédiatement après. Il est à remarquer que cette fille ne se plaignoit ni de mal d'estomac , ni de toux , en un mot de rien qui pût faire soupçonner un vice dans les poulmons : elle ne rendoit même ni pituite ni phlegmes épais , lorsque l'asthme la quittoit ; & si l'on en excepte le temps que duroit l'accès , elle respiroit tou-

SYMPTOMES REMARQUABLES. 67

jours avec autant de liberté qu'une personne qui est en parfaite santé. Cette fille ayant été sujette pendant deux ans à de pareils retours d'asthme spasmodique, elle mourut d'une fièvre continue, dans laquelle sa tête parut être le siège de la maladie, parce qu'elle étoit la partie du corps la plus affectée.

La maladie de cette fille ne dépendoit-elle pas d'une matiere morbifique mêlée avec le sang, qui d'abord a fait naître des sensations douloureuses dans les parties voisines du *sternum* ou peut-être au médiastin, & qui, s'étant ensuite jettée sur les poumons, a occasioné, en irritant leurs nerfs, un spasme ou une vraie crampe des vaisseaux destinés à recevoir l'air ? Je finirai ce que j'ai à dire sur ce sujet, en ajoûtant que les accès de l'asthme spasmodique sont quelquefois précédés d'un abondant écoulement d'urines pâles; de maniere que les malades peuvent prédire leur accès deux ou

trois jours avant qu'ils en soient
attaqués.

11° *La toux nerveuse.*

§. CVIII. La toux peut être surnom-
mée nerveuse, lorsqu'elle n'est pas occa-
sionnée par de la pituite, des obstru-
ctions, ou toute autre cause irritante qui
agisse sur les poumons mêmes, mais uni-
quement par la sympathie que ces orga-
nes de la respiration ont avec quelqu'une
des parties dont les nerfs sont affectés
d'une manière désagréable. C'est à ce
genre de maladie qu'appartient l'espece
de toux sèche que causent les vers
& la sortie des dents chez les enfans. On
a vu aussi une toux, avec des symptomes
très-extraordinaires, produite par la
présence de l'eau dans le péricarde,
ou par d'autres maladies du cœur,
tandis que les poumons eux-mêmes
paroissent parfaitement sains. Mais
au lieu de faire de plus longues réflexions
sur ce sujet, je vais communi-

quer un exemple d'une toux très-singulière, qui peut être regardée comme vraiment nerveuse ou sympathique.

Une fille, âgée de huit ans, fut attaquée, au mois de Janvier 1760, d'une toux sèche qui dura deux ou trois mois, malgré l'usage des divers remèdes qu'on crut devoir employer pour la faire cesser. Au mois d'Octobre suivant, la toux se renouvela avec plus de violence qu'elle n'en avoit eu jusqu'alors; mais celle-ci différoit encore de la première, à un autre égard; car cette dernière étoit beaucoup plus violente, lorsque la malade étoit levée ou hors du lit, que quand elle étoit couchée. Quoique cette fille eût la peau fraîche, & que son pouls n'eut guères plus de fréquence que dans l'état ordinaire; cependant on lui tira un peu de sang, & on la fit vomir; mais ce fut sans aucun bon effet. Comme on soupçonnoit que la toux étoit occasionée par la

présence des vers dans l'estomac & les intestins, la malade prit de la poudre d'étain & deux fois de la rhubarbe avec le calomélas. La toux cessa huit ou dix jours après l'usage de ces médicamens, mais sans qu'ils eussent fait rendre de vers.

Sur la fin du mois de Décembre 1760, cette fille, qui avoit joui d'une bonne santé durant six ou sept semaines, fut de nouveau attaquée d'une toux sèche, pour laquelle on la figna deux fois sans lui procurer de guérison; mais elle se trouva un peu soulagée pendant quelques jours par une emplâtre vésicatoire qui avoit été appliquée au dos.

Vers le milieu du mois de Janvier la toux commença à devenir plus continue & plus violente, quand la malade étoit hors du lit; mais elle ne venoit jamais pendant que la malade étoit couchée. Je fus appelé le trois de Février pour voir cette

filles ; & voici l'état dans lequel je la trouvai.

Tant que la malade se tenoit couchée dans le lit, elle n'avoit ni toux ni difficulté de respirer, ni aucune douleur ou incommodité à la poitrine. Sa peau étoit fraîche, & sa langue humide & nette. Elle avoit bon appétit ; & son embonpoint étoit tel qu'il avoit coutume d'être. Le pouls avoit alors environ quatre-vingt-dix pulsations par minute, une force médiocre, & un peu d'irrégularité. Lorsque cette fille se mettoit sur son séant dans le lit, son pouls devenoit plus fréquent de dix ou douze pulsations par minute ; & dans cette situation, elle n'avoit encore ni toux ni aucun autre mal ; aussi passoit-elle la plus grande partie du jour dans cette posture. Quand elle se tenoit droite ou sur son lit ou sur un plancher, ainsi que lorsqu'elle étoit assise sur le bord du lit, ou sur un siège ordinaire, elle étoit aussi-tôt attaquée d'une toux

qui continuoit sans intermission jusqu'à ce qu'elle se fût recouchée. La toux étoit sèche & convulsive ; & la malade ne pouvoit pas s'empêcher un seul instant de touffer. Cette toux étoit accompagnée d'une douleur qui avoit son siège au *sternum* , environ un pouce ou davantage au-dessus du cartilage xiphôïde , & qui ne se faisoit pas sentir , quand la malade étoit couchée ou même assise dans son lit.

Tandis qu'elle se tenoit debout ou sur les pieds , son pouls étoit très-petit , irrégulier , & avoit deux cens pulsations par minute.

Pendant les mois de Février & Mai , j'ai répété fréquemment & en différens temps les expériences suivantes , pour reconnoître plus sûrement la nature & la cause de cette toux extraordinaire.

[1.] Lorsque cette fille étoit couchée sur le dos , en travers du lit , ayant

les jambes pendantes , elle n'avoit pas de toux ; mais elle en étoit tourmentée dès qu'elle relevoit son corps & se tenoit droite.

[2.] Si elle se mettoit sur son séant dans son lit , ou quelle s'assit sur le bord du lit , ayant les jambes & les cuisses soutenues horizontalement , elle ne touffoit point.

[3.] Quand, étant assise dans le lit, elle ployoit ses jambes & les rapprochoit le plus qu'elle pouvoit de ses cuisses , pour lors la toux & la douleur de la poitrine survenoient.

[4.] Si , étant couchée dans le lit ; elle avoit la tête & le haut du corps soulevés par un traversin & un oreiller, avec les jambes & les cuisses un peu inclinées en en-bas , elle ne touffoit point.

[5.] Lorsqu'elle se mettoit à genoux ; soit sur un siège , soit dans le lit , & qu'elle tenoit son corps droit , la toux

& la douleur de poitrine revenoient aussi-tôt.

[6.] Quand elle étoit étendue sur le dos, ayant la tête & les épaules aussi basses ou un peu plus basses que le corps, elle touffoit sans interruption, comme quand elle étoit debout ou dans une posture droite.

[7.] Tandis qu'elle étoit couchée sur le ventre, & qu'elle avoit la tête aussi basse ou plus basse que le corps, elle touffoit sans discontinuer, & on auroit cru qu'elle alloit être suffoquée; mais dès qu'on élevoit un peu la partie antérieure du corps, & qu'on la soutenoit avec un traversin ou un oreiller, la toux cessoit.

La toux, la douleur de poitrine, l'étouffement étoient plus considérables, & le pouls plus petit & plus irrégulier lorsque la tête se trouvoit basse que quand tout le corps étoit droit; mais si la malade étoit étendue sur le ventre, la tête basse, elle se trouvoit plus incommodée que

quand elle étoit couchée sur le dos, la tête étant également basse.

[8.] Elle se tenoit couchée sur l'un & l'autre côté, sans qu'il en résultât aucun inconvénient, si ce n'est quand dans cette situation la tête se trouvoit aussi basse ou plus basse que le corps.

[9.] Lorsqu'elle étoit assise ou debout ayant ses jambes dans l'eau chaude, elle n'avoit point de difficulté à respirer, ni toux, ni douleur à la poitrine; mais dès qu'elle mettoit les jambes hors de l'eau, elle touffoit sans discontinuer.

Pendant le temps que la malade étoit assise avec ses jambes dans l'eau chaude, son pouls avoit cent vingt pulsations par minute; & lorsqu'elle étoit debout, ayant les pieds également dans l'eau chaude, le pouls battoit de cent trente à cent quarante fois par minute. S'asséyoit-elle sur le bord du lit, en mettant ses pieds

hors de l'eau, la toux revenoit aussitôt; & le pouls avoit jusqu'à deux cens pulsations dans une minute.

[10.] Si en versant doucement un peu d'eau froide dans l'eau chaude, on faisoit diminuer la chaleur de celle-ci de cent degrés à environ soixante & dix, suivant la graduation de Farenheit, la toux recommençoit avec sa violence ordinaire; & quoique la malade fût alors assise sur une chaise, le nombre des pulsations augmentoit de cent vingt à cent quatre-vingt degrés, & le pouls devenoit petit & irrégulier; après quoi, si l'on ajoûtoit peu-à-peu de l'eau bouillante dans le bain de pied, de façon à en faire monter la chaleur jusqu'à quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-dix degrés, la toux cessoit, & le pouls devenoit plus fort, beaucoup plus lent & plus régulier.

[11.] Au moment où la malade touffoit le plus violemment, si l'on

faisoit feulement toucher les plantes des pieds à de l'eau chaude , dès-lors les accidens diminuoient ; & l'état de la malade continuoit à devenir meilleur , quoique ses pieds ne fussent pas entièrement plongés dans l'eau.

[12.] Lorsqu'un de ses pieds étoit hors de l'eau , la toux survenoit ; & on ne pouvoit pas l'empêcher , même en augmentant la quantité de l'eau chaude , de manière à couvrir non-seulement l'autre pied , mais aussi une bonne partie de la jambe.

[13.] Après que les pieds avoient été , durant quelques minutes , dans l'eau chauffée jusqu'à environ cent quatorze degrés , si on en retiroit un , aussi-tôt la toux se renouvelloit avec sa violence ordinaire , malgré que l'autre pied & la cheville continuaissent à éprouver quelque temps un degré de chaleur plus considérable que celui de la chaleur naturelle du corps , ou que celui que l'eau devoit avoir quand

on y plongeoit les pieds pour empêcher la toux.

[14.] Si l'on tiroit une des jambes de dedans l'eau échauffée jusqu'à quatre-vingt-seize degrés, & qu'on l'enveloppât dans un morceau de flanelle sèche ou mouillée, dont la chaleur fît monter le thermometre jusqu'à cent quatorze degrés, la malade touffoit comme à l'ordinaire; mais la toux cessoit dès qu'on lui replongeoit le pied dans l'eau chaude.

[15] Lorsqu'on couvroit ses pieds avec du sable sec, échauffé au-delà de cent dix degrés, elle touffoit aussi violemment qu'elle avoit coutume de faire, quand elle se trouvoit assise sur le bord du lit, les jambes pendantes. Soit qu'elle fût debout, soit qu'elle fût assise, une flanelle imbibée d'eau chaude dont étoient enveloppés les pieds & les jambes n'empêchoit pas la toux, quoique le degré de chaleur dans lequel on entretenoit

entretenoit par-là les extrémités inférieures, fût égal à celui où elles étoient dans le bain de pied.

[16.] Cette fille avoit-elle ses mains plongées dans l'eau chaude ? elle se trouvoit sans toux, comme quand les pieds y étoient. Mais une bouteille pleine d'eau chaude sur quoi elle appliquoit les mains, n'avoit pas le même effet.

[17.] Lorsqu'elle tenoit un des pieds hors du bain, & qu'en même temps elle avoit une des mains plongée dans une eau dont la chaleur égaloit ou même surpassoit celle du bain de pied, elle touffoit sans discontinuer ; mais aussi-tôt qu'elle mettoit les deux mains à la fois dans l'eau chaude, la toux cessoit.

[18.] J'ai fait respirer la malade au-dessus de la vapeur de l'eau chaude ; tandis qu'un des pieds étoit hors du bain ; mais cela n'empêchoit point la toux.

[19.] Quand elle étoit couchée, ayant la tête aussi basse ou plus basse que le corps, comme dans les expériences 6 & 7, l'application de l'eau chaude aux mains ou aux pieds ne suffisoit pas pour empêcher ou diminuer la toux ; mais dans toute autre posture ce moyen l'exemptoit de la toux.

[20.] Cette fille mettoit-elle une main ou toutes les deux dans l'eau froide ? dès-lors la toux commençoit, ainsi que la douleur de poitrine ; soit qu'elle fut couchée, soit qu'elle fut assise les pieds plongés dans l'eau chaude. Il en étoit de même, lorsque le dedans des mains étoit appliqué sur une bouteille qui contenoit une pinte d'eau froide, avec cette différence cependant que l'eau froide excitoit la toux dans l'instant même, au lieu qu'il se passoit deux ou trois secondes avant que la bouteille d'eau froide pût produire cet

effet. La toux étoit encore occasionnée quand on appliquoit la bouteille pleine d'eau froide sur l'estomac.

[21.] Tandis que la malade étoit couchée ayant les jambes pendantes à un des bords du lit, (exp. 1) si on faisoit toucher les plantes des pieds à de l'eau froide, elle commençoit aussi-tôt à touffer.

[22.] Lorsqu'étant couchée, elle mettoit ses mains dans l'eau froide, cela non-seulement l'excitoit à touffer, mais rendoit encore le pouls fort fréquent; les pulsations montant depuis environ quatre-vingt dix jusqu'à cent quatre-vingt par minute.

Ces expériences ont été souvent répétées depuis le 3 de Février jusqu'au 8 de Mars; mais quelque temps après, j'observai les différences suivantes, relativement à plusieurs des symptômes dont j'ai parlé ci-dessus.

[23] Le 1^{er} & le 4 d'Avril,
Dij

cette fille s'étant couchée en travers sur un lit, & ayant la tête soutenue par un oreiller & les jambes pendantes (expér. 1.) la toux survint aussi-tôt; & son pouls devint si petit & si fréquent qu'on ne pouvoit pas en compter les pulsations avec exactitude. Mais je crois être sûr qu'il n'y avoit pas moins de dix-huit ou vingt pulsations en cinq secondes, (expér. 9.) Quand ses jambes étoient soutenues dans une position horizontale avec le corps, la toux cessoit dans le moment; & une minute après la toux, le pouls n'avoit plus que dix pulsations en cinq secondes. Aussi-tôt que l'on laissoit les jambes pendre de nouveau, la toux recommençoit avec sa violence ordinaire.

[24.] Le 4 d'Avril, la malade ayant mis une de ses mains dans l'eau froide, tandis qu'elle étoit au lit, la toux se renouvela, & son

pouls devint très-petit & fréquent ; on comptoit au moins vingt pulsations en cinq secondes , (expér. 22.)

Dernièrement , elle s'est sentie la poitrine plus malade ; & elle y a eu plus de douleur & une difficulté de respirer plus considérables que celles qui avoient précédé , ce qui arrivoit quand la toux survenoit , soit lorsqu'elle changeoit de posture , soit quand elle mettoit ses mains dans l'eau froide. Son pouls qui , pour l'ordinaire , battoit environ quatre-vingt-dix fois dans une minute , pendant qu'elle étoit couchée , avoit alors quatre-vingt-seize pulsations dans le même espace de temps ; néanmoins sa peau continuoit à être fraîche , la malade n'étoit pas altérée ; & elle avoit bon appétit.

Il est à propos d'ajouter que cette fille n'avoit point eu d'expectoration depuis le commencement de la maladie.

§. CIX. Des faits que nous venons d'exposer , il semble qu'on peut tirer les conséquences suivantes.

[a] La posture droite n'excitoit point à touffer , à moins que les jambes ou les cuisses ne fussent ou fort ployées ou pendantes ou perpendiculaires. (Voyez cy-dessus les expér. 1, 2, 3, 4, 5.)

[b] La situation pendante des jambes n'occasionoit pas la toux au commencement de la maladie, sinon lorsque le corps étoit droit ; mais ensuite cette attitude des jambes eut le même effet, c'est-à-dire causa la toux , quoique le corps fût couché horizontalement. (Voyez exp. 1 & 23.) Le pouls devenoit aussi considérablement plus fréquent dans cette attitude qu'il ne l'avoit été précédemment , soit que la malade fût assise ou debout , d'où on pourroit conclure que le mal avoit augmenté par degrés , dans l'intervalle

du 3 de Février au 1^{er} d'Avril. (Voyez les expér. n. 9, 10, 23, 24.)

[c] Lorsque la tête & les épaules étoient aussi basses que le corps ou plus basses, la toux devenoit alors plus forte que quand la malade étoit debout. (Voyez expér. 7.)

[d] D'après les expériences que l'on vient de rapporter, il étoit naturel d'imaginer, que la toux de cette fille dépendoit d'une tumeur ou d'une autre cause permanente dans la poitrine, & que dans certaines positions du corps, cette cause occasionoit une assez forte irritation à la partie des poumons qu'elle touchoit, pour faire naître des mouvemens convulsifs continus des muscles de la respiration. Mais l'expérience suivante, que j'ai fréquemment répétée, m'eût bientôt convaincu de la fausseté de cette théorie spécieuse.

Quand ma malade étant couchée dans le lit, avoit un de ses pieds étendu, de maniere qu'il faisoit pres-

qu'une ligne droite avec la jambe ; elle touffoit violemment , & son pouls devenoit si fréquent , qu'au lieu de quatre-vingt-quatorze pulsations par minute , on en comptoit dix-huit en cinq secondes ; ces symptômes cessoient dès qu'on lui mettoit de l'eau chaude sur les mains. Mais quand on lui ouvroit ou fermoit les mains avec force , ainsi que lorsqu'elles étoient violemment tirées & secouées , ou élevées tandis qu'elles soutenoient un poids considérable , il ne survenoit pas de toux.

Cette expérience , ainsi que l'expérience 23 , font voir à ce qu'il paroît que la toux extraordinaire de cette fille ne dépendoit pas d'une obstruction permanente ni d'une tumeur dans le thorax , qui causât de l'irritation aux poumons , lorsque le corps se trouvoit dans certaines postures. Mais il semble plutôt que chez elle , les nerfs des poumons avoient acquis un degré de sensibilité

extraordinaire, & qu'il y avoit une fympathie particuliere entre les poumons & les jambes ainfi que les pieds. C'est pourquôï toutes les fois que les jambes étoient pendantes; ou, ce qui est la même chose, toutes les fois que les nerfs, les tendons & les ligamens des articulations étoient tirés, les poumons éprouvoient auffitôt une sensation incommode qui occasionoit une toux continuelle. Quoique la fympathie parût être moins grande entre les poumons & les autres parties du corps, néanmoins l'impression que l'eau froide faisoit sur les nerfs; (Voyez expér. 20 & 21.) étoit ressentie par les poumons assez fortement pour occasioner une douleur de poitrine, avec de la toux.

Lorsque la tête & les épaules étoient plus basses que le corps, la toux devenoit plus violente que dans toute autre situation; ce qui arrivoit sans doute parce que dans cette posture

la respiration se fait moins librement , & que le sang circule avec plus de difficulté dans les vaisseaux pulmonaires.

[e] Ce n'est pas par une pression exercée sur les nerfs ou les vaisseaux sanguins des pieds que l'eau chaude empêche la toux ; car l'eau froide , ayant encore beaucoup plus de pesanteur , auroit produit un aussi bon effet. Que l'on n'attribue pas non plus à la seule chaleur du bain de pied , ni même à sa chaleur & à sa qualité humectante & émolliente réunies , le bien qu'il opere ; car le sable & la flanelle humide dont on entourait les pieds & qui les tenoient dans un degré de chaleur égal à celui du bain de pied ou même plus grand , n'ont point empêché la malade de touffer. (Voyez expér. 15 & 16).

[f] On ne peut pas dire que les bons effets du bain de pied dépendent de la raréfaction du sang qu'occasionne la chaleur , ni qu'ils aient

pour cause la dérivation de ce fluide vers les extrémités inférieures , parce que l'eau chaude réussit également à arrêter la toux , soit qu'on y plonge les mains , ou que les plantes des pieds y touchent. (Voyez expér. 16 & 11).

[g] Il reste donc certain qu'en pareil cas l'eau chaude a pour effet de rendre tout le système nerveux moins susceptible d'irritation , en agissant d'une façon qui lui est particulière sur les extrémités des nerfs qu'elle touche ; & conséquemment à cette action les poumons qui étoient trop délicats & trop sensibles , sont moins affectés par la sympathie qu'ils ont avec les extrémités inférieures , celles-ci ayant moins d'irritabilité (réflex. d.) Cependant , lorsque la malade étoit couchée , ayant la tête plus basse que le corps , l'eau chaude ne l'empêchoit point de tousser , parce que dans cette position , l'irritation qu'éprouvoient les poumons étoit trop forte pour qu'elle pût

être détruite en entier par la vertu anodyne de l'eau chaude. C'est encore, à ce que je crois, par la même raison que le bain de pied n'empêchoit pas la douleur de poitrine ni la toux qui survenoient quand la malade mettoit ses mains dans l'eau froide (Voyez expér. 6, 7, 19, 20.)

[*h*] Les expériences faites sur cette fille nous démontrent que l'eau chaude affecte nos nerfs d'une manière très-différente, non-seulement de la chaleur sèche, mais même de la vapeur chaude & des tissus ou étoffes de laine imbibés d'eau chaude. Il me semble que ce fait n'a pas été connu, ou du moins qu'on n'y a pas fait une attention suffisante, & qu'il pourroit fournir des vues utiles & des remèdes dans le traitement des maladies. (Voyez expér. 14 & 15).

[*i*] Puisque l'eau chaude qui touche aux nerfs a un effet anodyn aussi puissant, & qui surpasse non-seule-

ment celui des substances qui sont chaudes & sèches , mais même celui des vapeurs chaudes ; il est aisé de voir combien les lavemens d'eau chaude peuvent procurer de soulagement dans les douleurs des intestins & des autres viscères du bas-ventre , quoique par ce moyen les gros intestins n'acquierent pas plus de chaleur qu'ils n'en avoient précédemment à l'usage des lavemens.

[k] Enfin les effets & la propriété anodyne de l'eau chaude dans la maladie dont il s'agit , ont paru des plus marqués , tandis qu'une pilule composée d'un demi-grain d'*opium* & de trois grains d'*assa-fœtida* , donnée matin & soir , durant plusieurs jours , n'a point empêché la toux de venir , ni même pu diminuer celle qui existoit.

Pendant le temps qui s'est écoulé entre le 20 de Janvier & le 25 de Mars , on a prescrit à la malade , mais sans aucun succès , divers

remèdes qui paroïssent indiqués , comme des vomitifs , des vésicatoires , un cautere entre les épaules , le quinquina , l'étain en poudre , la rhubarbe avec le calomélas , des pilules composées d'*opium* & d'*assa-fatida* , des bols où il entroit de la thériaque , du camphre & de la valériane.

Vers la fin du mois de Mars , je fis commencer à la malade l'usage des pilules d'extrait de ciguë qu'elle continua pendant deux mois. Dès le milieu de Mars , elle commença à avoir moins de douleur dans la poitrine ; & quand elle étoit hors du lit , ou qu'elle se promenoit dans sa chambre , elle ressentoit moins d'étouffement , & ne touffoit pas autant qu'auparavant. Le 22 de Mai , tous ses maux la quitterent à la fois ; & le 28 du même mois , la toux ne se renouvelloit plus , quand la malade se tenoit debout ou marchoit , ni lorsque sa tête se trouvoit plus

basse que le corps. L'application de l'eau froide sur les mains, n'occasionnoit ni toux ni douleur de poitrine. La malade s'étant un peu promenée au grand air le 30, la toux revint, & dura un ou deux jours. Le 23 de Juin, après qu'elle eut fait en chaise environ dix milles d'Angleterre, la toux recommença avec autant de violence que jamais. Comme je fus alors pleinement convaincu que la maladie de cette fille ne dépendoit d'aucune obstruction permanente dans les poumons, mais bien d'une délicatesse & d'une sensibilité extraordinaires des nerfs de ce viscere, je lui ordonnai des pilules composées avec l'extrait de gentiane & la limaille de fer; elle en a pris deux fois par jour, durant environ dix semaines. Vers la fin de Juillet, la toux commença à devenir moins violente, & durant les huit ou dix premiers jours du mois d'Août, la malade ne-

toussa que rarement. Le 10 du même mois, la toux recommença & continua jusqu'au 2 de Septembre, temps où elle cessa entièrement. Au mois de Novembre suivant, cette fille eut un léger renouvellement de toux & de mal à la poitrine : au mois de Septembre 1762, elle a encore eu durant un jour les mêmes symptômes ; mais depuis ce temps, il est fort rare qu'elle les ait ressentis, du moins à un degré un peu considérable. On a observé que toutes les fois que la toux s'est renouvelée, depuis le mois de Septembre 1761, elle a toujours eu pour cause le trop d'exercice qu'avoit fait la malade.

12° *Les palpitations de cœur.*

§. CX. Chez les personnes dont le système nerveux a beaucoup de mobilité, toute passion qui fait une impression soudaine & forte, mais spécialement la crainte, produit des

palpitations & de l'irrégularité dans le mouvement du cœur, en le rendant plus susceptible d'irritation, & en obligeant en même temps le sang veineux d'y entrer en plus grande quantité qu'il n'est ordinaire & naturel *.

La régularité du mouvement du cœur peut aussi être dérangée, soit par la sympathie qu'a ce viscere avec l'estomac, lorsque des vents, des humeurs nuisibles ou irritantes, des vers ou d'autres causes affectent d'une manière désagréable cet organe principal de la digestion; soit par la suppression de quelque évacuation habituelle; soit par

* Il semble que la crainte ou la frayeur soudaine occasionne une contraction subite de l'oreillette ou sinus veineux droit, & peut-être aussi du tronc de la veine-cave qui y est abouché; car il m'est souvent arrivé d'éprouver, dans un cas de surprise, une contraction subite à la région du cœur, & de sentir au même moment les veines de mes mains & de mes doigts comme distendues par le sang.

la présence d'une matiere âcre qui, étant mêlée avec le fang, est déposée ou se fixe sur le cœur même *; soit par l'état inflammatoire ou les obstructions du cœur ou du péricarde, soit par des polypes ou l'ossification des valvules. En effet, de pareilles causes, ou rendent le cœur plus susceptible d'irritation qu'il ne l'est dans l'état naturel, ou dérangent la libre circulation du fang dans les gros vaisseaux sanguins qui tiennent au cœur.

13^o *Le pouls est sujet à de fréquentes variations.*

§. CXI. Les pulsations parcourent différens degrés de vitesse & de force, &

* J'ai souvent observé des palpitations, lesquelles, autant qu'on en pouvoit juger, dépendoient uniquement d'une humeur gouteuse qui irritoit le cœur, ou lui nuisoit d'une autre maniere.

le pouls paroît plus ou moins plein: ces changemens s'observent non-seulement chez diverses personnes, mais chez la même personne, en différens temps.

Pour expliquer toutes ces variations du pouls, il suffira d'exposer en peu de mots les causes générales qui rendent le pouls fort ou foible, dur ou mou, fréquent & vif ou lent.

[1.] Comme le pouls fort dépend de l'action des ventricules du cœur qui font sortir de leur cavité, avec une force considérable, la quantité de sang qu'ils ne sont pas capables de contenir; il est possible que la foiblesse du pouls ait également pour cause la foiblesse des ventricules qui pour lors ne communiquent point au sang une impulsion telle qu'elle est nécessaire. Les fortes pulsations peuvent encore être occasionées par la trop grande irritabilité qui est cause

que les ventricules se contractent avant que leur cavité soit autant remplie qu'elle peut l'être ; ou bien elles viennent de ce que la circulation du sang trouve dans les poumons des obstacles capables de la ralentir, ce qui fait qu'il revient trop peu de sang au cœur.

[2.] La dureté du pouls est produite, soit par la trop grande densité ou épaisseur du sang, soit par des obstructions, souvent aussi par une contraction spasmodique du système vasculaire, mais particulièrement des artères capillaires. En pareil cas, le sang parvenant avec difficulté dans les veines, on doit sentir les artères tendues & dures*.

* J'ai connu plusieurs personnes dont le pouls étoit plus dur dans son état naturel, que celui de beaucoup d'autres attaquées des plus fortes maladies inflammatoires. N'est-il pas vraisemblable que, dans ces cas extraordinaires, les tuniques du système artériel sont

SYMPTOMES REMARQUABLES. 93

On observe souvent le pouls dur dans les pleurésies & les autres maladies inflammatoires. Il faut remarquer néanmoins que dans les inflammations des parties qui sont fort sensibles & ont une sympathie très-marquée avec le cœur, s'il arrive que la douleur fasse naître une espece de contraction spasmodique du systême arteriel, elle rend souvent le cœur tellement susceptible d'irritation, que dans le temps même où on sent le pouls un peu dur, il est néanmoins très-petit. Ce phénomène peut s'attribuer à ce que les ventricules se contractent avant qu'ils soient suffisamment remplis du sang veineux; & on voit fréquemment arriver ce dont il s'agit ici, lorsqu'il y a inflammation à l'esto-

fort tendues, & que le passage qui conduit le sang des arteres dans les veines, est plus étroit que chez les autres sujets qui n'offrent pas le même phénomène.

mac , aux intestins & à la matrice * .
 D'un autre côté, lorsque le foie ou les
 poumons sont le siège d'une inflam-
 mation , le pouls est en général plus
 plein , parce que ces parties ne sont
 que peu sensibles ou peu susceptibles
 des sensations douloureuses. C'est aussi
 pourquoi le système vasculaire se trouve
 rarement attaqué de spasme. Il est ce-
 pendant à observer que l'inflamma-
 tion de la membrane externe du foie
 ou des poumons est accompagnée de
 douleurs considérables, & d'un pouls
 dur , comme il arrive dans la pleu-
 résie.

[3] Un pouls trop mou a pour
 cause ou le relâchement de tous les
 vaisseaux , & en particulier des artères
 capillaires , ou l'état séreux , & de
 ténuité du sang , qui alors coule dans

* Voyez Whyts , *physiological Essays* ,
 édit. 2 , pag. 66.

les veines & les vaisseaux fécrétoires avec tant de facilité, qu'il n'y a qu'une très-petite partie de sa force employée à dilater les arteres.

Un pouls mou est plus commun qu'un pouls dur, chez les malades qui sont sujets aux maux nerveux ou hystériques, parce que le sang, qui est tenu ou qui manque de densité, & le relâchement du systême vasculaire, sont plus ordinaires dans ces personnes, que le sang épais & la trop grande tension ou la contraction spasmodique des arteres qui rendent le pouls dur.

[4.] Un pouls plus vif ou fréquent qu'il ne l'est dans l'état naturel, doit dépendre d'une des causes suivantes, sçavoir, ou d'une augmentation dans la propriété stimulanté du sang, ou du très-prompt retour de ce fluide dans le cœur, ou d'un degré de sensibilité trop considérable dans cet organe, &, ce qui

en est une suite , de sa plus grande aptitude au mouvement.

[a] La qualité stimulative du sang est augmentée soit par son trop de densité ; on le dit alors visqueux , coëneux ; soit par l'action de la chaleur extérieure ; soit par un nouveau chyle âcre qui s'y mêle , & spécialement par celui que fournissent les substances tirées des animaux & les autres alimens âcres & échauffans ; soit par le mélange de toute humeur capable de nuire d'une façon quelconque , & qui a été engendrée dans le corps ; soit enfin par les émanations malignes & vénéneuses qui sont entrées dans le corps avec l'air qui les portoit ou d'une autre maniere.

[b] Les causes , qui font passer dans le cœur une trop grande quantité de sang en peu de temps , sont toutes les especes d'exercices , une frayeur subite & les autres passions fortes.

[c] La

[c] La sensibilité, & par conséquent l'irritabilité du cœur * sont augmentées par diverses affections de l'ame, & en général par tout ce qui rend la sensibilité du système nerveux plus grande que dans l'état ordinaire. Elles deviennent aussi plus considérables par la sympathie qu'a le cœur avec les autres organes du corps, & spécialement avec l'estomac & les intestins, lorsque ces parties sont le siège de quelque douleur ou de quelque sensation désagréable. Cette augmentation de la sensibilité & de l'irritabilité du cœur reconnoît encore pour cause une humeur gouteuse, scorbutique ou d'un autre genre,

* Voyez *Whyts physiological Essays*, Edit. ij, p. 185 & 252, &c. Et *Edimburgh, physical Essays*, vol. ij, art. xx, p. 310, où il est démontré par des expériences & des observations certaines, que l'irritabilité des muscles des animaux dépend de leur sensibilité.

mais toujours morbifique , qui s'est jettée sur le cœur , ainsi que les obstructions & inflammations de quelqu'une des parties du corps, mais spécialement celles des poumons , du péricarde , ou du cœur lui-même.

[25.] Un pouls, qui devient plus lent que dans l'état naturel , doit dépendre , soit de ce que la qualité stimulante du sang est diminuée , soit de ce que ce fluide aborde avec lenteur dans le cœur , soit de ce que la sensibilité du cœur , ou son aptitude pour le mouvement qui lui est propre , se trouve à un moindre degré qu'à l'ordinaire.

[a] La qualité stimulante du sang est diminuée par le froid externe , par une diète trop austère ou trop peu nourrissante , & par l'état du sang dans lequel ce fluide , au lieu d'avoir une densité convenable , est appauvri & devenu aqueux ou séreux par un effet de la foiblesse du système vas-

culaire. C'est ce qui fait qu'après de grandes évacuations, le pouls devient souvent, non-seulement petit, mais très-lent. J'ai vu des personnes nouvellement guéries de fièvres considérables, & des femmes accouchées depuis dix à douze jours, chez lesquelles on comptoit alors plus de cinquante pulsations en une minute; mais ensuite elles alloient jusqu'à environ soixante-dix, leur nombre ordinaire, lorsque ces mêmes malades avoient repris des forces, & que leurs vaisseaux s'étoient remplis. En pareil cas, outre l'appauvrissement du sang, & le manque de la quantité nécessaire de ce fluide; on peut regarder comme des causes qui concourent à rendre le pouls très-lent, la langueur générale & la foiblesse de tout le corps.

[*b*] Le sang revient plus lentement au cœur, lorsque le corps est en

repos , principalement dans une situation horizontale , & dans les momens où aucune passion ne l'agite.

[c] La sensibilité & l'irritabilité du cœur sont diminuées par l'âge , le sommeil profond , ainsi que par tous les médicamens & les maux qui affoiblissent la sensibilité générale du cerveau & du système nerveux , comme le font l'*opium*, la léthargie, le coma, l'apoplexie , &c. D'ailleurs , s'il est constant que le cœur devienne plus susceptible d'irritation , par la sympathie qu'il a avec l'estomac & les intestins , lorsque ces parties sont affectées , d'une façon désagréable ; par les vents, une matiere goutteuse ou d'autres causes ; il ne paroît pas moins vraisemblable que l'irritabilité du cœur soit également diminuée, dans certains cas , par sa sympathie avec ces mêmes parties , quand leurs nerfs

SYMPTOMES REMARQUABLES. ICI
font affectés d'une maniere différente
& propre à produire un tel effet*.
C'est ainsi que des vers , la pituite
épaisse , visqueuse , ou les glaires que
contiennent l'estomac & les intestins ,
de violentes douleurs spasmodiques
qui affectent ces organes , ren-
dent quelquefois le pouls beaucoup
plus lent qu'il ne l'est dans l'état
naturel , & même occasionnent de
l'irrégularité dans les pulsations. De
longs chagrins , la mélancolie , le
découragement peuvent , en dimi-
nuant la vigueur de tout le genre
nerveux , aussi-bien que celle du
système vasculaire , peuvent , dis-je ,
rendre le pouls plus lent qu'on ne

* Il arrive assez ordinairement que , dans les
personnes qui sont d'une santé passable ,
quand elles ont l'estomac foible , leur pouls
est si petit & si affaibli , lorsque la fièvre
commence , qu'elles paroissent sans forces.
GELIUS , de *Medicina*. liv. 3 , chap. vj , trad.
franç.

l'observe dans l'état naturel, si ce n'est dans les cas où quelque cause morbifique rend le mouvement du cœur plus fréquent.

D'après ce qui a été dit sur les causes de la fréquence, de la lenteur, de la force & de la plénitude du pouls, il est aisé de sentir pourquoi, dans les maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques, le pouls est souvent si différent, non-seulement dans diverses personnes, mais encore dans la même personne, en différens temps. C'est, ce qui me détermine à ne donner qu'un petit nombre d'exemples de l'effet des maux de nerfs sur le pouls, ou plutôt du pouvoir qu'ils ont de rendre le pouls plus fréquent ou plus lent qu'à l'ordinaire.

[1.] Une dame âgée de trente-huit ans, qui avoit perdu beaucoup de sang dans sa couche, fut attaquée, à six heures du matin, le dix-huitième jour de cette couche, d'une douleur

aiguë au-deffus de l'os pubis, accompagnée d'élanemens vers l'anüs. Cette douleur montoit quelquefois plus haut; & alors elle se faisoit sentir du côté droit, selon la direction de l'intestin colon. Quoique la malade eût pris vingt-cinq gouttes de *laudanum*, elle se plaignit de naufées & d'envies de vomir, à environ six heures & demie du matin & avant deux heures après-midi; elle vomit à six ou sept reprises. Vers onze heures du soir, cette dame, ayant pris un lavement, où il entroit de l'*assa-fætida*, elle fit deux selles, & rendit une grande quantité de vents. Son pouls qui, quand elle étoit tombée malade, battoit soixante fois en une minute, commença sur les six heures du matin à devenir plus fréquent; & avant deux heures après-midi, le nombre des pulsations monta jusqu'à cent trente par minute. Mais, en même temps, il devint plus foible & plus petit, dans la même proportion qu'il acquéroit de la vîteffe,

de la fréquence. Comme l'estomac de la malade ne pouvoit rien supporter, elle prit pour lors un lavement de bouillon dans lequel on mêla quarante gouttes de *laudanum*; après quoi elle fut fort tranquille pendant deux heures; & les pulsations n'alloient plus qu'à cent vingt par minute. Depuis quatre heures après-midi, jusqu'à dix, elle prit, toutes les heures, de la panade avec un peu de vin rouge & de la cannelle; ce qui fit que le pouls n'eut plus que cent dix pulsations par minute, & commença à paroître plus plein qu'il n'étoit auparavant. Ensuite les douleurs de l'estomac & des intestins étant diminuées, le pouls revint à son état naturel, tant pour la force que pour la lenteur.

Il faut avoir grand soin de distinguer un pouls fréquent, comme celui de l'observation précédente, d'un pouls fréquent qui est occasioné par une in-

inflammation ou une fièvre ordinaire. Dans le premier cas, le pouls a de la mollesse & n'est pas plein, ni dur ni ferré ; il devient d'autant plus petit, qu'il est plus fréquent : en outre, on ne remarque pas, pour l'ordinaire, qu'il soit accompagné d'une grande chaleur ni de soif. La marque la plus sûre pour reconnoître si le pouls fréquent, est un symptôme nerveux, c'est qu'il devient plus lent, quand on mange un peu de viande, qu'on boit un verre de vin rouge, ou qu'on prend du *castoreum* & de l'*opium* ; car toutes ces choses sont nuisibles lorsque la fréquence du pouls a pour cause une inflammation ; & dans les fièvres, elles durent le plus souvent jusqu'à ce que la maladie soit sur son déclin.

¶ Cependant il est à propos d'observer qu'un pouls dont la fréquence est occasionnée par la douleur que causent les spasmes ou les vents dans l'estomac & les intestins, & qui dure

long-temps , peut changer de nature ; principalement chez des fujets pléthoriques , & qu'un tel pouls , après avoir été uniquement nerveux , vaporeux , ou fpafmodique , peut devenir à la fin inflammatoire & être alors l'effet d'une inflammation furvenue dans la partie qui est le fiége de la douleur.

[2.] Une fille âgée de trente à quarante ans , qui étoit attaquée d'une douleur aiguë dans le bas-ventre , souffroit ce mal depuis près de deux jours , lorsque je fus appelé auprès d'elle. Je trouvai à son pouls la mollesse naturelle ; & il avoit soixantedix pulsations par minute. Je prescrivis, pour le moment du coucher , vingt-cinq gouttes de *laudanum* , avec autant de grains de rhubarbe. La malade se sentit assez bien durant la nuit ; mais le lendemain matin , lorsque les effets du *laudanum* furent passés , & que la rhubarbe eût commencé à opérer , ses douleurs se

renouvellerent avec la plus grande violence , & elle fit deux selles. Vers midi les douleurs augmentèrent encore ; & alors le pouls , que j'avois trouvé le matin précisément tel que le jour précédent , devint plus petit & plus lent , de maniere qu'à deux heures après-midi les pulsations n'alloient pas à plus de cinquante-six par minute. En même temps cette fille se plaignit de défaillance & d'un froid qui se répandoit dans tout le corps. Je lui confellai un peu de panade , avec du vin & de la muscade , & je prescrivis dans un lavement cinquante gouttes de *laudanum*. Ces secours dissipèrent bientôt la douleur , & rétablirent le pouls dans son état naturel , pour la fréquence & la plénitude : le froid se passa , & la peau devint même plus chaude qu'elle n'avoit coutume d'être.

Dans ces deux cas , nous voyons la même cause générale , c'est-à-dire

une douleur aiguë des intestins produire des effets opposés ; un pouls fréquent dans le premier cas, & un pouls lent dans le second. On doit aussi remarquer que les mêmes médicamens & le même régime, c'est-à-dire le *laudanum*, la panade, le vin & la muscade, ont rendu le pouls plus lent & plus petit dans le premier cas, plus fréquent & plus plein dans le second. Il est difficile de deviner quelle a pu être la raison d'une pareille différence. Dépendoit-elle de la différente espèce de stimulant qui affectoit les intestins, ou plutôt de la différente constitution de ces deux malades ?

Une douleur aiguë cause, en général, de l'inflammation dans la partie qui en est le siège, & rend le pouls plus fréquent ; mais chez les personnes sujettes aux maux nerveux & hystériques, une douleur vive à un des côtés de la tête, à l'estomac,

ou aux intestins , rend souvent le pouls plus lent & plus languissant.

Lorsque la douleur fait naître de l'inflammation, elle ne cause pas seulement des contractions alternatives plus fréquentes & plus fortes qu'elles ne sont naturellement, dans les vaisseaux de la partie qui est le siège du mal ; mais le cœur & tout le système artériel deviennent, par la sympathie établie entre ces parties, plus susceptibles d'irritation. Et au contraire, si une irritation ou une douleur dans quelque partie, occasionne un spasme ou une contraction continue des vaisseaux de cette partie, il ne s'y forme pas d'inflammation ; & le cœur, ainsi que le système vasculaire, se trouvant aussi, pour l'ordinaire, attaqués par sympathie d'un spasme plus ou moins considérable, ont leurs mouvemens alternatifs moins libres & moins prompts. C'est ce qui fait qu'alors le pouls devient lent & petit, & quelquefois irrégulier.

lier, & qu'on sent du froid par tout le corps.

La différence entre la douleur accompagnée d'inflammation, & celle qui est sans inflammation, ne consiste-t-elle pas en ce que les vaisseaux de la partie, où se trouve le mal, éprouvent dans le premier cas une contraction alternative extraordinaire, & dans le second un spasme continu?

Quand, chez une personne délicate, nous trouvons que la douleur occasionne un pouls fréquent, mais mollet & foible, & que la chaleur du corps n'augmente pas considérablement, nous pouvons supposer, dans le cas même où les parties qui souffrent éprouvent un spasme, que le cœur n'est cependant pas affecté idiopathiquement & de la même manière, mais que la douleur augmente seulement son irritabilité. On peut encore penser que malgré que ces vaisseaux éprouvent des mouvemens alternatifs, plus grands

SYMPTOMES REMARQUABLES. III

qu'à l'ordinaire , néanmoins , à cause de la foiblesse de la circulation du sang & du relâchement des solides , il se forme à peine une légère inflammation.

[3.] Un homme âgé de trente à quarante ans , qui depuis plusieurs années étoit beaucoup tourmenté de vents , fut attaqué , à la suite d'une faute qu'il fit contre le régime , d'une douleur placée vers le milieu de l'abdomen , & qui s'étendoit jusqu'au dos. Cette douleur devint , en peu de temps si insupportable , qu'après qu'il eut vomi plusieurs prises de *laudanum* , & fait inutilement usage de lavemens , il fut obligé d'avoir recours aux demi-bains pour trouver quelque soulagement. Son pouls , dont les pulsations alloient , dans l'état naturel , à environ soixante-quatre en une minute , étoit réduit par la douleur à quarante - quatre dans le même espace de temps ; & en outre ,

il étoit petit , foible , & souvent irrégulier. Le bain chaud , non-seulement diffipoit la douleur des intestins presque au même moment où le malade y entroit ; mais il rendoit aussi le pouls plein , mollet & régulier , quoiqu'il resta un peu plus fréquent qu'il n'avoit coutume d'être durant l'état de santé. A la sortie du bain , les douleurs se renouvelloient quelquefois avec la plus grande violence , & le pouls redevenoit , en même temps , petit , lent & irrégulier ; mais quand cet homme se remettoit dans le bain , il étoit soulagé à l'instant ; & son pouls reprenoit son état naturel.

[4.] Une jeune fille , âgée de quinze ans , qui étoit forte & paroissoit d'une bonne santé , avoit été sujette durant quelque temps à ressentir dans le ventre une fois en six ou huit semaines , des douleurs assez violentes pour faire craindre un danger prochain. Pendant le temps où elle étoit tourmentée de

cette colique, on ne lui comptoit communément que cinquante pulsations par minute ; mais dès que l'usage des remèdes laxatifs & des amers aromatiques l'avoit soulagée de ses maux, le pouls reprenoit sa fréquence ordinaire, qui alloit à environ quatre-vingt pulsations dans le même espace de temps.

[5.] Une autre fille, âgée de quatorze ans, dont la taille étoit mince, la complexion délicate, les sensations vives & promptes, & dont le pouls, pendant l'état de santé, avoit de soixante-dix à quatre-vingt pulsations en une minute ; cette fille, dis-je, parut au commencement du mois de 1757, abattue, rêveuse ; on ne lui voyoit plus d'appetit, & ses digestions se faisoient mal. Quoiqu'elle tombât tous les jours en pâmoison, cependant elle n'avoit pas de sueurs pendant la nuit, ni d'évacuation extraordinaire d'urine, & elle étoit constipée. Sa

langue paroïſſoit nette & ſa peau plus fraîche même que dans l'état naturel. Lorſqu'elle étoit au lit, ſon pouls n'avoit que quarante-trois pulſations en une minute. En outre, vers le milieu du mois de Juillet, cette fille, n'ayant preſque que la peau & les os, on ne lui comptoit pas plus de trente-neuf pulſations en une minute, lorſqu'elle étoit dans une poſture horizontale. Sur la fin du mois d'Août, cette maladie changea tout-à-coup; & la jeune fille commença à avoir une faim tellement inſatiable, & une ſi prompte digeſtion, qu'elle tomboit en défaillance, lorſqu'elle ne mangeoit pas toutes les deux heures. Elle alloit deux ou trois fois à la ſelle par jour; ſon pouls avoit de quatre-vingt-ſeize à cent dix pulſations; ſa peau étoit chaude; & ſes veines, que l'on voyoit à peine ci-devant, paroïſſoient alors gonflées de ſang. La grande crainte qu'elle avoit

eu précédemment de mourir la quitta ; & elle se persuada qu'elle reviendrait de cette maladie : aussi se trouva-t-elle dès la mi-Octobre plus en embonpoint qu'elle n'avoit encore été. Vers la fin du mois de Novembre , son appétit devint modéré , & le pouls reprit par degrés son état naturel.

On remarquoit que son pouls étoit plus lent , vers le soir , & qu'alors il avoit en général la force & la plénitude convenables.

Comme il ne m'a pas été possible , malgré toute l'attention que j'ai mis à cette recherche , de découvrir la cause du premier mal de la jeune fille dont on vient de lire l'histoire , ni ce qui a occasioné le changement subit & opposé que la maladie a éprouvée pendant sa durée , je ne prétends pas expliquer ce cas singulier ; mais je pense qu'il méritoit d'être rapporté comme un exemple frappant de marasme nerveux , & du

pouvoir qu'ont les maladies de nerfs de rendre le pouls beaucoup plus lent qu'on ne l'a jamais observé dans l'état naturel de ces mêmes personnes.

§. CXII. 14^o *Maux ou douleurs de tête périodiques.*

Ces maux de tête périodiques, c'est-à-dire qui se renouvellent à des temps fixes, ou affectent presque toute la tête, mais plus spécialement le front, ou n'occupent qu'un de ses côtés. Quelquefois ils n'attaquent qu'un des yeux, & avec lui la partie du front & de la tempe du même côté. Pour l'ordinaire, ces maux de tête généraux ou particuliers, se font sentir une fois par jour, presque à la même heure, & avec une régularité à-peu-près aussi grande que celle des accès de la fièvre quotidienne. Il y a des cas où les douleurs de tête sont accom-

accompagnées d'une enflure sensible , non-seulement de l'œil malade ou affecté , mais aussi de toute la partie du front du même côté. C'est encore une chose assez commune que les yeux semblent s'enfoncer dans leur orbite. Dans d'autres cas , la seule chose qu'on observe , c'est que les yeux n'ont pas leur vivacité ordinaire , ou , comme l'on dit , ils , sont éteints ; & ils paroissent tels qu'ils seroient si le malade eût ou veillé long-temps , ou beaucoup trop bu de vin.

Les causes les plus ordinaires des maux de tête périodiques , chez les personnes sujettes aux maladies de nerfs sont :

[1] *La sympathie qui est entre la tête & l'estomac ; sympathie par laquelle les nerfs de la tête , & principalement ceux du front souffrent plus ou moins quand l'estomac est affecté désagréablement. Les vaisseaux auxquels ces nerfs se distribuent*

sont ou attaqués d'un spasme-continu, ou agités de contractions & de relâchemens alternatifs & extraordinaires ; c'est ce qui occasionne à ces malades des sensations de douleur, de resserrement, de plénitude, & des pulsations au front & aux tempes.

[2] *Une humeur épaisse, visqueuse ou âcre, qui obstrue ou irrite les petits vaisseaux du péricrâne, les muscles de la tête ou la dure-mère, & qui, par son action sur les nerfs de ces parties, leur cause des sensations douloureuses.* Souvent il arrive que l'humeur qui produit ces maux de tête, est une humeur rhumatifante, goutteuse ou scorbutique, qui s'est portée principalement sur cette partie du corps.

[3] *Une foiblesse, une délicatesse & une sensibilité particulière des nerfs de celles des parties de la tête, qui sont le siège des maux dont nous parlons.* Les nerfs des personnes qui se trouvent dans cet état, étant très-susceptibles

de douleurs, les changemens subits de la température de l'air, les fautes dans le régime, la fatigue du corps, les fortes passions, la grande application de l'esprit, les évacuations ordinaires supprimées, ou même d'autres causes des plus légères, affectent les petits vaisseaux auxquels ces nerfs si sensibles se distribuent; de façon que ces vaisseaux sont attaqués ou de contractions & de relâchemens alternatifs violens, ou d'un spasme continu. Ce qui me paroît prouver l'exactitude de cette théorie, c'est qu'on remarque que les femmes sujettes aux maux de tête périodiques, souffrent beaucoup plus à l'approche de leurs règles. Qui est-ce qui ne sçait pas qu'alors les cauterés & autres ulcères, soit artificiels, soit naturels, deviennent très-douloureux & enflammés, parce qu'ils sont plus susceptibles d'irritation & plus facilement affectés que les autres parties?

Dans les cas où tout le corps , en général , se trouve affecté , malade , les parties qui ont moins de force , de fermeté , & qui sont moins saines que les autres souffrent davantage.

Comment se fait-il que ces maux de tête nerveux reviennent chaque jour , ou quelquefois une fois en deux jours ? C'est une question à laquelle il est difficile de donner une réponse satisfaisante. Nous sçavons d'ailleurs que les fièvres intermittentes observent des périodes réguliers. J'ai vu des malades sujets à l'épilepsie avoir un ou deux accès par jour , ou seulement un en deux jours ; & ces accès les prenoient presqu'à la même heure exactement. Enfin on a observé que les convulsions hystériques & d'autres maladies ont quelquefois des retours périodiques réguliers.

Ce phénomène arriveroit-il , parce qu'en pareil cas la matiere morbifique étant dispersée ou déplacée par
la

la violence de l'accès, a besoin d'un certain temps pour se ramasser de nouveau, ou se déposer sur les parties qui sont le siège du mal, en une quantité qui soit capable de produire un nouvel accès? Tel est le voile dont se couvre la nature dans la plûpart de ses opérations, que nous rencontrons presque par-tout des phénomènes dont nous ne pouvons pas donner d'explications satisfaisantes. Il est cependant vrai de dire que tant dans la physique que dans la médecine, il nous suffit souvent, du moins pour nos besoins, d'être assurés de la certitude de certains phénomènes particuliers, quoique nous ne puissions pas rendre raison de leur existence. *Sufficit si quid fiat intelligamus, etiam si quomodo quidque fiat ignoremus.* CICERO.

15° *Les vertiges ou étourdissemens.*

§. CXIII. Les vertiges ou étourdisse-

mens peuvent être produits par quelque une des causes que nous avons indiquées ci-dessus , comme capables de faire naître des maux de tête périodiques ; & sur-tout par celles qui affectent la partie antérieure du cerveau ou de la dure-mere.

Beaucoup de personnes qui ont le système nerveux & le système vasculaire délicats & sensibles , venant à baisser précipitamment leur tête, sont sujettes à avoir un étourdissement ou vertige qui est quelquefois accompagné de défaillance. Chez de tels sujets , lorsque la tête est basse , les vaisseaux du cerveau , étant trop foibles , paroissent céder au poids du sang plus qu'il ne faudroit , & qu'il n'est ordinaire : quand ensuite ils relevent la tête avec vitesse , & que le sang descend tout-à-coup en quantité jusqu'au cœur , les vaisseaux du cerveau ne se resserrent pas assez promptement pour n'avoir plus que le diamètre

nécessaire pour contenir la quantité de sang qui y est restée. En même temps le cerveau, que nous sçavons avoir une trop grande sensibilité chez les vapoureux, se trouve plus affecté qu'à son ordinaire, par le prompt changement qu'éprouve la circulation des fluides dans les vaisseaux de la tête.

Il me semble que c'est de la délicatesse & de la sensibilité extraordinaires de la rétine, & même de tout le genre nerveux, que dépendent les étourdissemens, qui sont assez forts chez quelques personnes pour les mettre en risque de tomber, quand elles ont les yeux fixés sur un miroir que l'on fait continuellement remuer, ou sur un objet que l'on tourne en rond avec vitesse.

16° *La diminution ou l'affoiblissement de la vue, sans qu'on remarque aucun vice dans les yeux.*

§. CXIV. Ce symptome dépend quel-

quefois de l'estomac *. En pareil cas ; les malades n'éprouvent l'affoiblissement de la vue que dans le temps où l'estomac est dérangé & affecté , par sympathie , la rétine , les nerfs optiques ou la partie du cerveau dont ces nerfs tirent leur origine. Je connois une dame fort sujette à être tourmentée d'aigreurs ou rapports aigres , laquelle dans les temps où ces incommodités se trouvent plus considérables qu'elles n'ont coutume d'être , ne voit aucun objet d'une manière distincte ; il lui semble avoir devant les yeux une fumée ou un brouillard léger qui subsiste jusqu'à ce que les aigreurs de l'estomac aient été détruites , du moins en grande partie ; par l'usage de la craie ou des yeux d'écrevisses , de l'eau de chaux , de

* Voyez Lommius, *Observat. medicinal.* lib. ij.

la magnésie blanche, des vomitifs & des amers.

J'ai traité il y a quelques années un malade qui avoit le genre nerveux très-délicat, dont les yeux, dans le temps où son estomac souffroit beaucoup de la présence des acides & des vents, dont les yeux, dis-je, devenoient quelquefois si sensibles, que de regarder un peu de temps du cramoisi, ou d'entrer tout-à-coup dans un lieu sombre, en quittant une lumière éclatante, ou de s'exposer subitement à la clarté vive du soleil en sortant de l'obscurité, lui occasionoit non-seulement des étourdissemens & de la douleur au-dessus des yeux, mais encore de la foiblesse dans la vue & des vomissemens bilieux.

17° *Le découragement, l'abattement ;
la mélancolie, & même
la folie.*

§. CXV. Dans des sujets qui ont

une goutte vague ou irrégulière, la matière gouteuse vient-elle à se jeter sur l'estomac & les intestins ? Il arrive souvent qu'elle occasionne des nausées, des vents, du découragement, de l'abattement & plusieurs autres symptômes incommodes & à charge. Chez ces personnes, les vents que renferment l'estomac & les intestins, font naître une sensation qui est désagréable, mais que l'on ne peut pas dire douloureuse, & qu'accompagnent la défaillance, la langueur, l'abattement & le découragement. Mais dans d'autres circonstances où la matière gouteuse a abandonné ces viscères, nous pouvons observer qu'une plus grande quantité de vents, auxquels des fautes dans la diète ont donné l'origine, n'ont cependant pas un pareil effet. Ainsi l'abattement & le découragement qui ont lieu dans les cas hypocondriaques, hystériques ou vaporeux peuvent dépendre

fréquemment de quelque matiere morbifique mêlée avec le sang , d'alimens propres à produire des vents , & peu convenables aux vaporeux , ou de plusieurs autres causes qui occasionent à l'estomac & aux intestins une sensation d'une espece particuliere , qui est accompagnée d'un grand abattement & de découragement , sans qu'il y ait en même temps de douleur proprement dite.

[1.] *Le découragement , l'abattement* peuvent être occasionés par des obstructions dans quelqu'un des visceres du bas-ventre tels que l'estomac , le foie , &c. Comme il arrive souvent qu'il se forme , & même qu'il existe durant un certain temps , des obstructions dans ces parties essentielles à l'œconomie animale , sans qu'il y ait pour lors aucun signe sensible d'abattement & de découragement , on en doit conclure que , toutes les fois que de tels symptomes ont lieu , ils

dépendent principalement de la nature de la matiere qui forme l'obstruction, ou plutôt encore de ce que les nerfs des visceres qui sont le siége du mal se trouvent dans un état maladif particulier.

[2.] *La folie & les derniers degrés de la mélancolie* peuvent avoir pour cause une matiere nuisible mêlée avec le sang, laquelle, ayant quitté les visceres du bas-ventre ou tout autre lieu qu'elle occupoit, s'est fixée sur le cerveau même. Pour preuve de l'existence de cette derniere cause & de métastases semblables, je rapporterai deux cas que ma pratique m'a donné occasion de voir il y a quelque temps.

[a] Une dame âgée de plus de trente ans, qui avoit été tourmentée durant long-temps de vents dans l'estomac & les intestins, & avoit eu fréquemment des indigestions, des défaillances, de la langueur, des palpitations & des accès

subits de frayeur, symptomes qu'accompagnoit un pouls fréquent pour l'ordinaire, mais changeant, cette femme, dis-je, se trouvoit depuis un peu de temps beaucoup moins incommodée des maux auxquels elle étoit sujette auparavant, lorsque, le 24 du mois d'Août elle perdit tout-à-coup la raison. Durant les nuits & les matinées, elle parloit sans que ses mots eussent aucune suite; mais elle avoit pendant le jour quelques intervalles de bon sens. Tant que cette femme fut dans un état aussi fâcheux, son pouls parut meilleur qu'il n'étoit précédemment; & elle n'eut aucun des symptomes nerveux qui lui étoient ordinaires. Elle n'avoit point de douleur aiguë dans la tête; mais elle se plaignoit d'y éprouver une sensation désagréable & une grande confusion, ce que l'on appelle avoir la tête troublée. Comme la malade étoit constipée, je lui fis prendre quelques pilules aloëtiques, qui ne firent pas

plus d'effet que les autres médicamens. Néanmoins, dans un intervalle de peu de jours, l'état de cette femme devint beaucoup meilleur; & le 5 de Septembre elle recouvra entièrement l'usage de la raison; mais aussi ses anciens maux, les vents, indigestions & palpitations se renouvelèrent jusqu'à un certain degré.

[b] Un homme âgé de soixante à soixante-dix ans, ayant été durant plusieurs années exempt de la goutte, commença à ressentir des douleurs continuelles à l'estomac & aux intestins, ensuite de quoi il lui prit tout-à-coup un délire qui fut dissipé au bout de quelques heures, par l'application d'un sinapisme à la plante des pieds. Deux jours après, le délire recommença; mais l'application des vésicatoires qu'on mit aux jambes, ne tarda pas à être suivie d'une douleur à un des gros doigts du pied; & dès-lors cet homme recouvra parfai-

tement l'usage de sa raison. L'humeur goutteuse fut ainsi dans un mouvement continuel du dedans au dehors & du dehors au dedans, entre la tête & les pieds, pendant près de deux mois, jusqu'à ce qu'enfin s'étant fixée sur le cerveau, le malade fut attaqué d'une folie continue & violente, qu'aucun des secours de l'art ne put diminuer. Le malade ayant refusé constamment, tandis qu'il étoit dans cet état, de prendre aucune espèce de nourriture, il mourut au bout de quelques semaines de cette dernière attaque.

[3.] Les terreurs subites, les grands chagrins & toutes les autres passions violentes qu'éprouvent les personnes dont le système nerveux est très-sensible & délicat, peuvent affecter le cerveau, de manière à produire un état de folie ou de mélancolie continuelle. Mais quel changement & quelle altération les passions ou la

matière morbifique qui cause les maladies nerveuses apportent-elles au cerveau ou au *sensorium commune* ? & comment occasionent-elles de pareils dérangemens ? C'est ce qui nous est entièrement inconnu.

18° *Le cochemare ou l'incube.*

§. CXVI. Celui qui éprouve ce mal s'imagine , tandis qu'il est endormi , sentir une oppression extraordinaire : il lui semble avoir sur la poitrine & l'estomac un poids considérable dont il ne peut venir à bout de se débarraffer , malgré tous les efforts qu'il croit faire. Il soupire , il se plaint , & quelquefois jette des cris ; souvent aussi il fait en vain des efforts pour parler haut. Le malade s'imagine combattre contre des hommes très-grands & forts , ou contre des démons , se trouver dans une maison en proie aux flammes ; ou être en danger de se noyer dans la mer ou une grande

riviere. Essaye-t-il de se tirer de ces dangers ou de monter sur quelque éminence ? Il croit retomber ou reculer, après chaque pas, de la même distance qu'il s'étoit avancé précédemment. La peur que causent les idées effrayantes qui accompagnent le cochemare, occasionent souvent un tintement ou bourdonnement dans les oreilles, & même un tremblement de tout le corps.

On a supposé assez généralement que ce mal vient de la stagnation du sang dans les sinus du cerveau, ou dans les vaisseaux des poumons, ou bien de ce qu'il se porte à la tête une trop grande quantité de sang.

La situation horizontale du corps, pendant le temps du sommeil, ainsi que la pression de l'estomac sur l'artere aorte, quand on est couché sur le dos, ont été regardées comme des causes capables de retenir dans les sinus & les autres vaisseaux du cer-

veau une quantité de sang plus considérable qu'à l'ordinaire & qu'il ne convient ; ce qui y opere une distension contre nature. On dit encore que le poids du cœur, qui presse l'oreillette gauche & les gros troncs des branches pulmonaires, peut empêcher le sang de revenir librement des poumons, & par-là faire éprouver de l'oppression, ainsi qu'un sentiment de pesanteur & d'étouffement à la région de la poitrine * ; mais je n'entrerai point dans un examen particulier de ces diverses opinions que je suis bien éloigné de trouver satisfaisantes. Il me suffira d'observer que si elles étoient vraies, toutes les personnes qui se trouvent couchées sur le dos, principalement aussi-tôt après avoir beaucoup pris d'alimens, au-

* Voyez D^r Bond's, *Essay on the incubus* ; chap. ij.

roient nécessairement le cochemare à un degré plus ou moins violent. En outre si la situation horizontale suffit pour surcharger de sang le cerveau, au point d'occasioner le cochemare; comment se fait-il qu'une personne qui demeure durant quelque temps dans une posture renversée ou la tête en bas, ne sent pas que ce mal commence à l'attaquer? & pourquoi arrive-t-il que des gens qui dorment dans une posture droite & étant assis sur une chaise, se sentent quelquefois le cochemare, à la vérité à un degré peu considérable *? Le poids de l'estomac même, quand il est rempli d'alimens, peut à peine produire quelque altération dans le mouvement du

* J'ai moi-même souvent ressenti quelque chose de semblable, non-seulement après avoir mangé, mais aussi avant le souper, lorsque mon estomac étoit dérangé & tourmenté par des vents.

sang qui coule dans l'aorte ; & la pression du cœur est de beaucoup trop petite pour pouvoir retarder, d'une manière sensible le cours de ce fluide dans les vaisseaux pulmonaires ; car si ces causes étoient suffisantes , les sujets que de longues maladies ont épuisés , & qui le plus souvent sont couchés sur le dos , se sentiroient continuellement l'incube ou cochemare.

§. CXVII. Nous sçavons que certains médicamens ou poisons , les vers , & même la bile ou d'autres humeurs corrompues , viciées , venant à affecter les nerfs de l'estomac d'une manière défagréable ou qui leur est à charge , ils occasionent de l'étouffement , de l'oppression dont les parties antérieures de la poitrine font le siège , dérangent les opérations de l'esprit , font naître des songes effrayans , du délire , & détruisent le sentiment. D'ailleurs personne ne doute

que le découragement, l'abattement, la mélancolie & le sommeil interrompu ne dépendent souvent de l'état vicié de l'estomac. N'est-il donc pas vraisemblable que le cochemare ait son siège principal dans le même organe ? Si les accès épileptiques viennent souvent de l'estomac, pourquoi le cochemare, qui a été regardé par Galien comme une fort légère épilepsie ou une épilepsie nocturne, n'aurait-il pas aussi son siège dans ce même viscere ? Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est que les personnes attaquées de maux nerveux & hypocondriaques ou de vapeurs, & dont l'estomac est délicat, sensible, sujet aux vents, éprouvent le cochemare beaucoup plus fréquemment que qui que ce soit.

Manger beaucoup à souper, ou prendre des alimens venteux, rend le cochemare plus fréquent & plus

considérable chez ceux qui sont déjà disposés à ce mal.

La sympathie de l'estomac avec la tête , le cœur , les poumons & le diaphragme , est si remarquable , qu'on ne peut pas faire difficulté de présumer que les divers symptomes du cochemare dépendent de ce que les nerfs de ce viscere important sont affectés d'une maniere désagréable.

Dans les temps où j'avois l'estomac dérangé ou tourmenté par des vents , je me sentoissouvent attaqué d'un léger cochemare , avant que je fusse profondément endormi. L'état incommode où je me trouvois alors , me faisoit lever tout de suite. Dès que j'étois entièrement éveillé , il me sembloit presque toujours que j'avois eu un poids sur l'estomac , ou quelque chose qui me gênoit dans la région de ce viscere ; & cette sensation se trouvoit accompagnée d'un

état de langueur & d'une especé d'oppression ou d'étouffement que je rapportois à la poitrine , comme si la circulation du sang dans les poumons n'eût pas été libre , ou même eût été arrêtée en grande partie. Lorsque j'étois assis dans mon lit , ou seulement éveillé , je n'éprouvois aucun de ces symptomes , si ce n'est tout au plus un peu de mal-aïse à la région de l'estomac ; mais dès que j'étois prêt à m'affoupir , les symptomes recommençoient à se faire sentir. J'ai souvent passé dans ce cruel état deux heures & même davantage , au commencement de la nuit. Enfin j'ai découvert qu'un petit coup d'eau-de-vie , pris après la premiere attaque de ce mal , m'en garantissoit toute la nuit. Ce remede n'a jamais manqué de me réussir parfaitement dans le petit nombre d'occasions où je l'ai mis en usage ; car depuis peu mon estomac ayant continué à être en assez

bon état , j'ai éprouvé rarement durant le sommeil quelque'une de ces sensations incommodes & désagréables qui ressemblent au cochemare.

§. CXVIII. Les observations & les réflexions que l'on vient de lire me paroissent rendre probable l'opinion suivante dont nous avons déjà parlé, sçavoir que , dans le cochemare , l'estomac est , pour l'ordinaire , la partie principalement affectée ; je dis pour l'ordinaire , parce que des symptomes tels que ceux qui accompagnent le cochemar , peuvent quelquefois exister sans qu'il y ait aucun vice dans l'estomac. En effet j'ai connu des personnes asthmatiques , dont les poumons étoient fort obstrués , qui , dans le temps du sommeil , se sentoient une grande oppression avec de l'étouffement , & avoient l'esprit agité par des rêves fatiguans. Lower parle aussi d'un malade qui dormoit assez tranquillement ayant la tête penchée en

devant ; mais s'il prenoit involontairement durant son sommeil la situation opposée , il se réveilloit bientôt avec des rêves affreux & des tremblemens. La cause de cette incommodité parut après sa mort ; on lui trouva une grande quantité d'eau dans les ventricules du cerveau.

Les personnes qui se couchent sur le dos , sont plus sujettes que toutes autres à être attaquées du cochemare ; attendu que dans cette position du corps , l'estomac & les autres visceres du bas-ventre , exerçant une pression plus considérable qu'à l'ordinaire sur le diaphragme , nous ne pouvons pas respirer avec autant de facilité que quand nous sommes debout , ou couchés sur un des côtés. En outre , lorsque le corps est dans cette position , il semble que les alimens qu'on vient de prendre pesent davantage sur l'estomac , & que les vents qui se forment

dans ce viscere ne s'échappent pas par l'œsophage ou le pylore , avec autant de facilité que quand le corps est dans une posture droite , parce qu'alors les passages que nous venons de nommer se trouvent plus hauts que les autres parties de l'estomac *.

* Pendant le temps que j'ai été sujet à éprouver ce sentiment de défaillance ou de langueur , qui sembloit partir de l'estomac , je me trouvois toujours plus mal lorsque je me couchois la nuit sur le dos ; mais mon état devenoit meilleur dès que je quittois le lit ou que je m'y tenois à mon séant. J'ai connu une femme d'un âge moyen , qui , ayant très-fréquemment des pâmoisons le matin , s'aperçut qu'elle pouvoit les prévenir en sortant du lit aussi-tôt qu'elle sentoit les avant-coureurs de cet accident. On remarque encore que , quand l'éruption miliaire à laquelle les femmes qui ne nourrissent pas sont exposées après leurs couches , ne se fait pas comme il faut , elles éprouvent souvent un sentiment de langueur , de l'oppression & de la gêne dans le mouvement de la respiration ; qui plus est , ces mêmes symptomes sont pour l'ordinaire plus considérables chez les femmes qui se couchent sur le dos , que chez celles qui se tiennent à leur séant dans le lit.

C'est seulement pendant le temps du sommeil, que l'on est attaqué du cochemare, parce que les idées extraordinaires qui viennent à l'esprit en dormant, & auxquelles le dérangement de l'estomac donne lieu, ne sont point corrigées pour lors par les sens externes, comme il leur arrive de l'être quand nous sommes éveillés *, & parce que durant le sommeil nous ne faisons pas d'efforts pour dissiper les commencemens de cette sensation incommode dont le siège est à la

* J'ai eu, il y a quelques années, un malade attaqué d'un éréfipèle au visage, qui, quand il étoit éveillé, se trouvoit avoir les idées fort nettes; mais il n'avoit pas plutôt fermé les yeux, quoiqu'il ne dormît pas encore, que son imagination commençoit à être dans le plus grand désordre. Il se croyoit enlevé avec vitesse à travers les airs, dans des régions très-éloignées de la terre; & quelquefois il croyoit que sa tête, ses bras, ses jambes étoient séparés de son corps, & qu'ils s'enfuyoient de différens côtés.

poitrine ou à l'estomac, soit en augmentant les mouvemens d'inspiration & d'exspiration, soit en agitant autrement le corps. Pour l'ordinaire le cochemare prend tandis que l'on est dans son premier sommeil ; & rarement le sent-on le matin, parce qu'alors l'estomac est beaucoup moins chargé par les alimens qu'au commencement de la nuit.

Si le cochemare dépendoit de la stagnation du sang dans les poumons, occasionée par la pression du cœur quand il pèse sur l'aorte ; ou s'il avoit pour cause le ralentissement de la circulation du même fluide dans les sinus & les autres vaisseaux du cerveau, en conséquence de la situation horizontale du corps, le mal deviendroit d'autant plus considérable qu'il subsisteroit davantage ; & il ne devrait pas cesser de lui-même ou naturellement. Cependant nous sçavons qu'après
 que

que le cochemare a tourmenté quelqu'un, durant un certain temps, il diminue souvent par degrés, & est suivi d'un sommeil tranquille & propre à renouveler les forces. En effet, aussi tôt que le poids des alimens, ou les vents, ou toute autre cause qui affecte les nerfs de l'estomac d'une maniere désagréable ne subsiste plus, l'oppression, le poids qui gêne les mouvemens de la poitrine, les imaginations bizarres & dérégées, les rêves effrayans, &c. se dissipent comme si tous ces symptômes eussent été occasionés originairement par le dérangement de l'estomac. C'est une chose néanmoins digne de remarque que ni les vents, ni les glaires ou la pituite épaisse, ni les crudités que l'estomac contient, ne font naître les symptomes de la maladie hypocondriaque, à moins que les nerfs de ce viscere ne soient dans un état contre nature ou vicié, aussi

voit-on que , ni la situation horizontale du corps , ni le sommeil , ni de manger beaucoup à souper n'occasionne le cochemare , j'entends à un degré considérable , à moins que le sujet n'ait une cause prédisposante de cette maladie dans l'état extraordinaire & morbifique des nerfs de l'estomac. Je dois encore faire observer ici que la pléthore ou la trop grande abondance du sang , peut , ainsi que les autres causes dont nous avons parlé , affecter les nerfs de l'estomac , de maniere à produire le cochemare. C'est ce qui fait que chez les femmes , une suppression de règles donne quelquefois lieu à cette maladie , aussi bien que les autres dérangemens de l'estomac. Il faut cependant avouer que la pléthore , venant alors à rendre la circulation du sang dans les poumons moins aisée , peut contribuer à produire , ou du moins à augmenter

l'oppression de la poitrine dans le cochemare. Peut-être aussi est-ce-là ce qui fait que les jeunes femmes qui ont beaucoup de sang éprouvent souvent cette incommodité.

§. CXIX. J'ai fait remarquer ci-dessus * que les maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques, qui sont à un violent degré & ont duré long-temps, se terminent quelquefois par l'apoplexie, la paralysie, la jaunisse, l'hydropisie, la tympanite ou la phthisie. Or, après ce qu'on vient de lire, il ne paroîtra pas étonnant que le cerveau & les nerfs se trouvent affoiblis & viciés par la continuation ou la fréquente répétition de pareilles affections nerveuses, & cela, au point que non-seulement l'imbécillité, la mélancolie profonde, ou la folie, mais

* Voyez tom. 1. page 388.

encore la paralysie ou l'apoplexie en soient la suite. D'ailleurs, comme les maladies nerveuses dépendent souvent d'une matiere morbifique qui est dans le sang, s'il arrive que cette matiere quitte l'estomac & les intestins ou d'autres parties sur lesquelles elle avoit coutume d'être fixée principalement, & qu'elle se porte en grande partie sur le cerveau ou l'origine des nerfs, il est aisé de concevoir comment la paralysie ou l'apoplexie peuvent être la suite des vapeurs ou maux nerveux considérables.

§. CXX. En second lieu, puisque les maladies hypocondriaques & hystériques, non-seulement sont quelquefois occasionées par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, mais leur donnent souvent naissance; & que quand les digestions sont mauvaises, il ne se peut pas faire que le chyle ne soit mal préparé;

on sent bien pourquoi les maux de nerfs se terminent quelquefois par la jaunisse & l'hydropisie.

On a aussi observé que des personnes qui avoient eu beaucoup à souffrir des maux de nerfs ou vapeurs ont à la fin été attaquées de la tympanite ; & l'origine de cette maladie peut être expliquée de la manière suivante.

J'ai fait voir précédemment que la plus puissante cause prédisposante des maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques est la foiblesse & la délicatesse particulière ou la sensibilité extraordinaire de l'estomac & des intestins ; d'où il arrive que les causes, même légères, sont souvent naître des spasmes dans ces parties. Lors donc que les contractions spasmodiques du canal alimentaire ne sont pas de longue durée, le vent qui y est enfermé peut se transporter d'un lieu à un

autre dans toute l'étendue de ce canal ; & enfin en être chassé, soit par haut, soit par bas. Mais si l'estomac & les intestins, à cause de leur état de foiblesse, & des spasmes légers, mais continus qu'ils éprouvent, ont été distendus peu-à-peu, l'irritation occasionnée par cette distension, augmente l'état spasmodique au point que l'air qui sort continuellement des alimens durant le temps de la digestion, est retenu presque tout entier dans le canal alimentaire ; ou du moins il n'en sort pas en assez grande quantité pour que le malade en reçoive du soulagement, ou que l'enflure du ventre diminue d'une manière sensible.

§. CXXI. Enfin la phthisie pulmonaire peut aussi être la suite des maux nerveux, lorsque la matière morbifique qui les occasionne, se dépose principalement sur les poumons ; ou lorsque le chyle

ou le sang étant viciés forment des obstructions dans cet organe.

Il me paroît à propos d'observer ici que quand la matiere morbifique, qui produit la maladie hypocondriaque, affecte principalement l'estomac & les intestins, les malades sont toujours dans la crainte, & s'alarment souvent, au dernier point, d'une légère augmentation ou d'un changement peu considérable dans leurs maux, comme s'il y avoit alors un danger prochain pour la vie. Mais lorsque cette matiere a abandonné le lieu qu'elle occupoit anciennement, & que venant à se fixer sur les poudons, elle produit une phthisie incurable, ces malades cessent en général de s'alarmer & de craindre; & ils conservent jusqu'au dernier moment l'espérance de guérir. La raison de ces différentes dispositions de l'esprit est que quand les poudons

font affectés , le corps ne se trouve pas dans un état de langueur & de souffrance , l'esprit n'est pas alarmé & découragé , comme quand l'estomac & les intestins sont le siège du mal , parce que ces derniers visceres ont non-seulement une beaucoup plus grande délicatesse & une plus vive sensibilité que les poumons , mais encore une sympathie plus marquée avec le cerveau & avec tout le système nerveux.





CHAPITRE VII.

Du Traitement des Maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques.

§.CXXII. **Q**UOIQUE l'on puisse dire en général que les maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques, sont beaucoup plus incommodés & plus longues que dangereuses; néanmoins comme elles viennent de diverses causes, le danger, ainsi que le traitement doivent souvent se trouver différens.

Lorsque les maux nerveux dépendent d'une délicatesse ou sensibilité originelle de tous les nerfs ou de la foiblesse de ceux qui se distribuent à l'estomac & aux intestins; il arrive rarement que ces maux deviennent en peu de temps funestes à ceux qui en

font tourmentés, mais il n'est pas moins rare qu'on puisse les guérir parfaitement.

Dans les cas où les maladies nerveuses sont occasionées par une matiere gouteuse qui se trouve mêlée avec le sang, leur guérison est la plûpart du temps aussi difficile à opérer que celle d'un rhumatisme chronique, ou de la goutte même; & en pareille occasion, le mieux qui puisse peut-être arriver, c'est que la matiere morbique se dépose d'elle-même, ou soit portée par la nature sur les extrémités du corps, & s'y consume pour ainsi dire, par des accès réguliers.

Quand les maux nerveux viennent de ce que les règles sont en trop petite quantité, ou trop abondantes, si la matrice peut être rétablie dans son état sain, les symptomes nerveux disparaîtront.

Lorsqu'il y a, dans les viscères du bas-ventre, des obstructions squir-

rheuses considérables & confirmées qui sont la cause des maux hypocondriaques ou hystériques, non-seulement ceux-ci sont incurables ; mais ils deviendront bientôt funestes à la personne qui les porte.

Les maux nerveux sont-ils occasionés par des vers , par des glaires ou des phlegmes épais & visqueux amassés dans l'estomac & les intestins , ou par de fortes affections de l'ame ? Le plus souvent ces maux se guérissent , & quelquefois la guérison est prompte.

Enfin l'intempérance ou les excès dans le manger & le boire ont-ils fait naître les maladies nerveuses ? On peut presque toujours les diminuer , quelquefois même les guérir parfaitement par la diète ou un régime convenable , un exercice modéré , & certains médicamens.

Mais quelque incommodes & opiniâtres que soient souvent les maladies nerveuses , on peut dire qu'elles

font auffi accompagnées de plusieurs avantages. En effet l'état de foibleffe du fyftême vasculaire & de tous les folides , ainfi que la ténuité du fang, & la lenteur de fa circulation , qui ont lieu chez la plûpart des fujets tourmentés de maux de nerfs , font que ces malades font moins fujets & moins difposés aux maladies inflammatoires & aiguës que les perfonnes qui ont une plus forte conftitution.

§. CXXIII. D'après l'exposition que j'ai faite de la nature des maladies nerveufes , hypocondriaques ou hystériques , il paroît naturel de conclure ; comme nous en avons déjà fait la remarque, que leur traitement, bien loin d'être le même pour toutes, doit différer beaucoup fuivant les diverfes caufes qui leur ont donné naiffance ; en fecond lieu on jugera que cette multitude de médicamens échauffans , aromatiques , ftimulans , qui répandent une odeur forte ou défagréable , & que l'on a

nommés *nervins* ou *anti-hystériques*, quelque utiles qu'ils puissent être en certains cas, sont néanmoins nuisibles dans d'autres.

C'est pourquoi, en traçant le traitement des vapeurs ou maladies de nerfs, je n'entreprendrai pas de donner une méthode générale qui réponde à tous les cas ou circonstances qu'on peut rencontrer, ne fût-ce que pour dissiper les mêmes symptomes; mais je ferai tout mon possible pour indiquer le traitement particulier qui me semble le mieux adapté & le plus convenable à chaque cas, conformément aux diverses causes qui peuvent le faire naître.

§. CXXIV. Avant d'entrer en matière sur ce sujet, je crois devoir observer que comme la médecine a en général le pouvoir de procurer du soulagement, mais qu'il se trouve fréquemment au-dessus de ses forces de déraciner les maladies dont nous parlons; il est

par conséquent souvent important de représenter aux vaporeux, & principalement à ceux qui ont assez de courage pour supporter leurs maux, qu'on ne peut quelquefois ni prévenir tout-à-fait, ni guérir parfaitement les vapeurs. En outre il faut avertir tous les malades qu'ils ne doivent pas s'attendre à un soulagement considérable ni durable, s'ils ne sont constans dans l'usage des médicamens, ainsi qu'à observer un régime convenable & à prendre de l'exercice. Je citerai à ce propos un passage de Montan qui mérite également l'attention de ceux qui sont, attaqués de maux de nerfs, & des médecins qui entreprennent de les guérir. Il ne faut pas, dit Montan, fixer la durée du traitement de la maladie hypocondriaque à un ou à deux mois, comme on le fait pour d'autres maladies, mais il faut s'occuper de ce traitement pendant toute la vie, en agissant tantôt pour

dissiper les accidens présens , tantôt pour préserver du retour *.

§.CXXV. Les vues générales, que l'on doit avoir dans le traitement des maladies nerveuses, peuvent se réduire à deux objets que voici. Il faut se proposer,

1° Ou de diminuer l'action des causes prédisposantes qui rendent le corps singulièrement sujet aux maux nerveux , ou bien de soustraire le corps à ces causes. 2° D'écarter ou de corriger & changer les causes occasionelles , lesquelles font naître spécialement chez ceux qui y sont disposés , cette foule de symptômes nerveux , hypocondriaques ou hystériques que nous avons exposés dans le second chapitre de cet ouvrage **.

La plus puissante cause prédisposante des vapeurs ou maux de nerfs

* *Montan. Consil. 230.*

** Voyez page 150.

est, ainsi que nous l'avons montré, une trop grande délicatesse ou une sensibilité extraordinaire des nerfs en général, ou seulement des nerfs de l'estomac & des intestins, ou de quelque autre organe en particulier. Si ce vice dans la constitution d'un sujet pouvoit être radicalement guéri, il seroit toujours en notre pouvoir, & de diminuer la violence des symptômes nerveux, de quelque cause qu'ils pussent venir, & de prévenir la plûpart de ceux de ces symptômes qui sont occasionés par des impressions subites faites sur l'ame. Mais quand le vice qui se trouve dans le systême nerveux, le canal alimentaire ou d'autres parties du corps est originel, c'est-à-dire naturel à la constitution du sujet, & qu'il n'est point la suite d'une maladie, ou de fautes commises dans la maniere de vivre, un tel vice n'est pas susceptible d'une guérison parfaite ; le

mieux que l'on puisse faire est de diminuer son intensité.

Les remèdes les plus capables de remplir le premier objet qu'on doit se proposer en traitant les maladies nerveuses, sont ou les remèdes propres à fortifier, non-seulement l'estomac & les intestins, mais même tout le corps; ou ceux qui, en agissant particulièrement sur les extrémités des nerfs auxquels ils touchent immédiatement, ont le pouvoir de diminuer, du moins pour un temps, la trop grande sensibilité de tout le système nerveux.

Les remèdes que l'expérience nous a démontrés être capables de communiquer le plus de force & de vigueur à tout le corps, sont les suivans :

§. CXXVI. *Les amers.* Entre les amers je préfère pour l'ordinaire de me servir de la racine de gentiane, des sommités de petite centaurée, & de l'écorce d'orange. J'emploie les deux premiers,

comme étant les moins défagréables à prendre intérieurement, & n'échauffant pas autant que beaucoup d'autres amers ; & le dernier , en partie à cause de sa faveur gracieuse. Ces amers peuvent se prendre dans quelque bon vin blanc. Mais en cas que le malade soit tourmenté par la présence des humeurs acides que contiennent les premières voies , il convient de mettre infuser ces médicamens dans de l'eau-de-vie ou de l'eau-bouillante. On rendra l'infusion faite avec l'eau simple plus agréable à la plupart des estomacs , en ajoutant sur chaque pinte trois onces d'eau de cannelle spiritueuse , ou d'eau aromatique de notre dispensaire*.

* Les médicamens officinaux dont il est parlé dans ces observations , sont toujours ceux du dispensaire d'Edimbourg , à moins que l'on n'en spécifie d'autres. On trouvera à la fin du dernier chapitre les formules de ces médicamens , & quels sont les remèdes usités dans ce pays-ci , & rapportés dans le Dispensaire ou Codex de Paris qu'on peut substituer aux premiers.

La force , aussi-bien que la dose de ces substances ameres , doivent être proportionnées à la constitution du malade & aux circonstances où il se trouve. Echauffent-ils beaucoup trop ? il faut affoiblir leur action , ou les prendre avec quelques gouttes d'élixir de vitriol *. Si les amers causent un sentiment de pesanteur dans l'estomac , & qu'ils diminuent l'appétit , bien loin de l'augmenter , il faut en cesser l'usage ; & on traitera le malade avec d'autres remedes.

§. CXXVII. *Le quinquina.* Ce médicament est plus fortifiant & moins échauffant qu'aucune des autres substances ameres. On peut le faire prendre , soit en substance , soit en décoction , infusé à froid ou dans l'eau bouillante , l'eau de chaux , le vin ,

* Voyez Mead , *Monita & præcepta medica* ; p. 109.

l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs spiritueuses.

Il arrive souvent que les estomacs délicats ne supportent pas le quinquina pris en substance ; & alors il occasionne des maux & douleurs d'estomac , des tranchées , & quelquefois le flux de ventre. L'infusion & la décoction de cette écorce dans l'eau commune , principalement quand on y a ajoûté une substance aromatique gracieuse comme la cannelle ou la muscade , sont moins sujettes à causer ces incommodités ; mais l'infusion de quinquina faite avec l'eau-de-vie, où on a mis quelque autre médicament amer ou aromatique , a l'avantage d'être prise plus volontiers par la plûpart des malades. Le quinquina en substance est souvent plus léger à l'estomac , lorsqu'après chaque prise on boit un verre de bon vin rouge. Quant aux tranchées & à l'effet purgatif que ce remede occasionne chez plusieurs sujets , on peut être assuré de

des prévenir, en ajoûtant au quinquina, durant quelques jours, de la confectio Japonoise ou de cachou, *confectio Japonica*. Car lorsque l'estomac & les intestins se sont accoutumés à l'usage du quinquina; pour l'ordinaire, ou il leur occasione moins de dérangement, ou même il ne leur en arrive point du tout.

Depuis plusieurs années j'ai souvent allié le quinquina avec les amers, sous la forme suivante :

Prenez quinquina en poudre, quatre onces; racine de gentiane & écorce d'orange, de chaque une once & demie : mêlez.

Mettez infuser dans quatre livres d'eau-de-vie, au bain-marie, pendant six jours : passez : conservez la colature.

Je fais prendre communément une cuillerée à bouche de cette teinture avec quatre ou cinq cuillerées d'eau,

tous les matins , une heure & demie avant le déjeuner , & le soir , entre sept & huit heures. Quelquefois j'ajoute sur chaque livre de cette teinture une once ou même davantage d'esprit de lavande composé , au moyen duquel le goût de la teinture est plus supportable , & même le médicament devient plus efficace pour certains estomacs.

J'ai moi-même le matin fait usage de la teinture précédente : j'en ai pris durant huit mois de suite , & avec un succès marqué. Pendant les trois ou quatre années précédentes , j'avois été fort tourmenté de vents dans l'estomac & de vertiges ; j'avois aussi eu quelquefois de la langueur , des défaillances. Le matin , peu de temps après avoir pris ce médicament , j'éprouvois une sensation agréable à l'estomac ; & dès-lors je me trouvois pour l'esprit & pour le corps mieux que je ne m'étois senti en aucun temps

pendant le jour , ou que je n'avois été lorsque je buvois du vin , même en assez grande quantité. J'ai prescrit l'usage de cette teinture à beaucoup de malades qui en ont pris deux ou trois mois de suite , & qui , après l'avoir interrompu durant quelque temps ; s'y sont remis de nouveau. La plûpart d'entr'eux en ont reçu du soulagement ; & ce sont presque tous ceux qui en ont fait usage le plus long-temps. Elle a a réussi principalement chez les personnes qui avoient l'estomac foible & sujet aux vents , avec une délicatesse & une sensibilité générale du systême nerveux.

[a] Une femme mariée , âgée de quarante ans , qui avoit une complexion fluette & des nerfs délicats & sensibles , se plaignoit depuis plusieurs années d'une foiblesse à laquelle tout le corps participoit , mais qu'elle ressentoit encore plus dans les reins ou le dos , & qui étoit quelquefois accompagnée de

douleurs dans l'estomac & le ventre; selon elle des vents occasionnoient ces douleurs. Je lui ai prescrit la teinture de quinquina, composée comme il est marqué ci-dessus; & elle en a pris une once par jour pendant près de deux ans, observant de l'interrompre de temps en temps durant huit ou dix jours. Ce remede a produit l'effet le plus marqué, en fortifiant la malade; & il n'a jamais manqué de ranimer ses esprits abattus. Lorsqu'après avoir discontinué l'usage de la teinture pendant un temps plus considérable qu'elle n'avoit coutume de le faire, ses anciens maux recommençoient, à un foible degré à la vérité, quelques prises de ce remede l'ont presque toujours guérie.

[*b*] Une autre dame mariée, âgée de trente à quarante ans, dont le genre nerveux étoit très-délicat, avoit des vents dans l'estomac, des vertiges ou étourdissemens, des douleurs vagues &

& de peu de durée par-tout le corps, souvent du dévoiement le matin, de la foiblesse, du découragement, de l'abattement. Cette femme ayant fait usage, durant près de deux ans, de ma teinture de quinquina qu'elle discontinuoit de temps en temps pendant un mois ou plus, elle fut guérie en grande partie de tous ses maux, excepté qu'elle éprouva encore un peu de temps des douleurs & même quelquefois de l'abattement, du découragement; mais il faut dire que ces accidens étoient à un bien moindre degré qu'auparavant. S'il en étoit besoin, je rapporterois encore plusieurs autres cas dans lesquels on a remarqué que le même remède a été sensiblement efficace.

Lorsque l'estomac & les intestins ne sont point incommodés de l'usage des acides, on peut quelquefois ajoûter avec succès à notre teinture vingt ou trente gouttes d'élixir de vitriol. Cet élixir, pris deux fois le jour dans de

l'eau seule , à la dose précédente ou à une plus forte dose , a souvent produit les plus heureux effets , en fortifiant l'estomac & rétablissant l'appétit diminué ou perdu. C'est en général un excellent rafraîchissant , qui convient lorsque les douleurs de l'estomac sont accompagnées d'un peu de chaleur fébrile, d'altération & de la blancheur de la langue.

Quoique le quinquina soit préférable à tout autre amer, comme étant un plus puissant fortifiant , cependant on ne doit pas renoncer entièrement à employer les autres substances ameres. Il arrive quelquefois que ce médicament ne fait pas autant de bien à certains estomacs quand on le prend seul que lorsqu'il est associé avec un amer gracieux au goût ; & je suis persuadé avoir moi-même retiré plus d'avantage de la teinture composée que du quinquina seul, soit en substance , soit en décoction. On peut

avec sécurité continuer long-temps l'usage du quinquina , malgré les maux que lui attribuent beaucoup de gens pour en détourner. Bien loin de le regarder comme très-nuisible , avec le peuple & quelques médecins même , je ne me ressouviens pas d'avoir vu ce médicament devenir nuisible dans aucun des cas où j'en ai prescrit l'usage , si ce n'est quand il s'est trouvé des malades dont l'estomac ne le supportoit point. Il y a environ quatorze ans que dans l'espace de seize jours , j'en ai pris près de quatre onces en substance , sans avoir éprouvé aucun mauvais effet de sa qualité astringente ; j'étois alors tourmenté d'une toux catarrhale. Un malade avoit une fièvre intermittente tierce , accompagnée de toux & d'expectoration ; après l'usage des vomitifs & des remèdes pectoraux , je lui ai fait prendre le quinquina à la quantité ordinaire , sans que sa poitrine ait

paru en souffrir en aucune maniere. Plusieurs fois j'ai été témoin de l'efficacité du quinquina dans le traitement de l'enrouement après la rougeole, quoiqu'il fût accompagné de fièvre ou de difficulté de respirer. Quand on le donne de bonne heure, dans la toux convulsive, & avant qu'il y ait d'obstruction formée aux poumons, j'ai éprouvé qu'il est un des remèdes les plus utiles. Enfin les heureux succès, qu'a eus le quinquina, comme remède résolutif, dans le traitement des tumeurs glanduleuses indolentes, peuvent servir à prouver qu'on ne doit pas redouter que ce remède agisse puissamment pour former des obstructions *.

§. CXXVIII. [c] *Le fer ou l'acier.* Il y a peu de médicamens qui fortifient aussi puissamment & d'une maniere aussi

* Voyez Recherches & Observations médicales, vol. I,

marquée l'estomac, les intestins & même tout le corps, que le fer ou l'acier & ses préparations. La qualité astringente de ce métal n'étoit pas inconnue à Dioscoride ; car il recommande contre la foiblesse de l'estomac & des intestins, l'eau dans laquelle on a éteint un fer rougi au feu.

La préparation de fer nommée sel de Mars, *sal Martis*, étoit regardée par Riviere, comme un excellent remede ; mais Sydenham préféroit la limaille de fer à toutes les autres préparations de ce métal*.

On a prescrit pour l'ordinaire la limaille de fer à la dose de quinze ou vingt grains ; mais quoique cette dernière quantité échauffe certaines personnes, néanmoins les constitutions

* Sydenham, *Dissert. Epist. ad Dr Cole.*

font si différentes qu'il y a des sujets qui supportent une beaucoup plus forte dose. J'ai connu un homme qui pour se guérir d'une foiblesse d'estomac, & se préserver d'indigestion a pris chaque jour, durant plusieurs mois de suite, environ deux cents trente grains de limaille de fer partagés en trois prises. Il est néanmoins à propos d'observer que la limaille aura une action différente, suivant qu'elle sera plus ou moins fine ou grossière, & selon la quantité de l'acide qu'elle trouvera dans l'estomac & les intestins. Ce médicament occasionne quelquefois, mais principalement chez les sujets dont la complexion est très-délicate & sensible, de l'irritation & du désordre dans les premières voies. En pareil cas, Sydenham conseille de prendre, durant l'usage de la limaille, quelques gouttes de *laudanum* à l'heure du coucher; mais quinze

grains ou un scrupule de thériaque auront un aussi bon ou même un meilleur effet.

Les personnes, qui ne peuvent prendre de la limaille de fer, supporteront souvent mieux la teinture de Mynsicht, *tinctura Martis Mynsichti*, le vin chalybé ou ferré, les eaux de Pyrmont & autres eaux ferrugineuses, qui sont foibles ou contiennent peu de minéral. Je connois une Dame qui est purgée par six ou huit grains de limaille de fer plus fortement que par une prise ordinaire de rhubarbe ; & cependant quinze ou vingt gouttes de la teinture de Mars de Mynsicht ne lui procurent pas d'évacuation.

Je prescris quelquefois cette teinture ou le Mars sucré, *Mars saccharatus*, à prendre en même temps que le quinquina & les amers dont j'ai parlé ; mais pour l'ordinaire je ne conseille l'usage des préparations mar-

tiales que quand les malades discontinuent les amers.

On observe souvent que les eaux martiales ou ferrugineuses fortifient tout le corps d'une manière très-marquée, quoi qu'elles ne contiennent qu'une très-petite quantité de fer. Les eaux de Bath, dans la province de Sommerfet, ont, en particulier, été très-salutaires pour bien des gens qui avoient l'estomac, les intestins trop foibles, relâchés, sans action, & étoient sujets aux maux nerveux qui en font la suite, comme la langueur, l'abattement, le découragement, &c.

Une autre chose qui mérite d'être remarquée, c'est que malgré les effets sensibles des martiaux dans le traitement de beaucoup de maladies, néanmoins il y a lieu de croire que ces médicamens, même ceux qui sont pris dans un état de dissolution, ou sous la forme saline, ne parviennent pas

jusques dans la masse du sang. M. Wright a fait avaler à un chien, qui avoit jeûné trente-six heures, une livre d'un mélange de pain & de lait dans lequel il étoit entré une once & demie de fel de Mars fondu dans une suffisante quantité d'eau, & filtré : une heure après, il ouvrit le chien & ramassa dans le canal thorachique près d'une demi-once de chyle dont la couleur n'éprouva aucune altération quand il le mêla avec de la teinture de noix de galle ; ayant ensuite fait fondre un quart de grain de fel de Mars dans le chyle, puis y ayant versé de la teinture de noix de galle, le chyle prit une couleur pourpre foncé *.

Si le fel de Mars & les autres préparations du fer ne parviennent pas jusques dans le sang, & ne se

* Voyez *Transact. philosophic.* 1750, part. iij.

mêlent pas avec lui , il est évident qu'ils ne doivent produire leur effet qu'en fortifiant l'estomac & les intestins ; d'où il s'enfuivra non-seulement que par l'usage du fer , la digestion des alimens sera meilleure ou plus parfaite ; mais encore qu'au moyen de la sympathie si marquée qui est entre le canal alimentaire & toute l'œconomie animale , chaque partie du corps acquerra un degré de force très-considérable ; car c'est une chose certaine que dans les cas où nous nous sentons ou vigoureux & en pleine santé , ou foibles & malades , les nerfs de l'estomac & des intestins sont en même temps & également ou sains & agissans , ou languissans & dans un état maladif.

L'usage des médicamens dont je viens de parler , c'est-à-dire des substances ameres , du quinquina & du fer , ne doit pas se borner à quelques jours ou quelques semaines seulement , mais il est

souvent nécessaire de le continuer plusieurs mois de suite, sans quoi on ne peut pas espérer d'en retirer un profit considérable ou durable. Dans certains cas, il faut prendre ces remèdes durant des années entières, ou du moins ne les interrompre que très-peu de temps. En effet, quand la cause d'un mal est profondément enracinée dans le tempérament, les médicamens, qui sont propres à la détruire, doivent être continués presque autant que le régime convenable, non-seulement avec régularité, mais encore pendant un très-long temps.

Lorsque le long usage de ces remèdes se trouve nécessaire, il est plus avantageux de prendre le quinquina & les amers durant l'hiver & le printemps, en les discontinuant de temps en temps une semaine ou deux; & pendant l'été on boira, soit une eau minérale ferrugineuse à la source même, ou bien environ quatre à

fix onces d'eau de Pyrmont, ou de Hartfell-Spa, trois fois le jour à jeun.

§. CXXIX. *Le bain froid.* Il n'y a peut-être pas de moyen capable de fortifier le systême nerveux plus puissamment & d'une façon plus marquée, ou de communiquer plus de ressort & d'élasticité à tous les vaisseaux que par le bain froid; car quoique l'eau n'agisse immédiatement que sur les nerfs & les vaisseaux de la peau, néanmoins sa vertu fortifiante est communiquée par la sympathie aux parties les plus internes du corps. Le bain froid demande, ainsi que les remèdes précédens, à être continué long-temps. Les saisons durant lesquelles il est le plus utile d'en faire usage sont le printemps, l'été & l'automne. Il suffit, principalement pour les complexions délicates & les gens maigres de prendre le bain froid trois ou quatre fois par semaine; mais comme ce remède diminue l'embonpoint, les personnes

trop grasses peuvent prendre le bain froid tous les jours. Quand il y a à l'estomac, au foie ou à d'autres viscères des obstructions considérables, ou que ces parties ont quelqu'autre vice important, le bain froid ne convient point, parce qu'en déterminant le sang à se porter vers le siège de ces maux avec plus de force qu'à l'ordinaire, il les peut augmenter bien loin de les diminuer & de soulager les malades.

Il me seroit fort facile de rapporter beaucoup d'exemples des bons effets du bain froid, comme ayant fortifié des personnes d'une constitution foible & délicate, & les ayant rendu moins sujettes aux maux de nerfs; mais ce seroit répéter ce qui se trouve dans l'histoire du bain froid écrite par Jean Floyer: ainsi je me contenterai de dire que j'ai vu ce remède être d'une grande utilité à plusieurs femmes qui, prin-

principalement à cause de la foiblesse de leur genre nerveux , faisoient fréquemment des fausses couches. Une jeune femme entr'autres chez laquelle la sensibilité des nerfs paroissoit avoir été portée au plus haut degré par les douleurs extrêmes que lui avoient causées des vésicatoires , & par des sensations très-incommodes que lui occasionnoient des pustules rouges qui s'élevoient sur son visage ; cette femme , dis-je, retira plus de soulagement d'avoir continué long-temps d'abord les bains froids & ensuite les bains de la mer , que de l'usage du quinquina, des amers, des eaux ferrugineuses & de divers autres remèdes.

Pour prévenir les méprises dans le traitement des maux de nerfs, il est à propos d'avertir ici que quand je recommande l'usage des amers , du quinquina , de l'élixir de vitriol, des martiaux & des bains froids , comme les moyens les plus propres à for-

tifier le systême nerveux trop délicat, trop sensible & trop foible ; je n'entends pas qu'on doive faire prendre au même malade tous ces médicamens & sur-tout à la fois. Il y a des cas où la teinture de quinquina avec quelques amers fera suffisante : dans d'autres on retirera plus d'avantage du fer en substance, ou des eaux ferrugineuses : quelquefois le bain froid a plus de succès, ou au moins rend la guérison plus complète, étant pris après que les remèdes fortifiants internes ont été employés sans avoir été aussi efficaces qu'on le desiroit. J'ajouteraï seulement que quand les maux de nerfs qui sont principalement occasionés par la délicatesse du systême nerveux, se trouvent accompagnés d'un pouls fréquent & d'une chaleur contre nature, les amers & le fer ne doivent pas être mis en usage ; mais on retirera souvent de l'avantage d'une infusion de quinquina

dans l'eau froide , à laquelle on ajoutera de l'elixir de vitriol.

§. CXXX. *L'air.* Si l'air frais & sec communique de la vigueur à tout le corps , & empêche qu'il ne la perde ; rien aussi n'est plus capable d'affoiblir le corps , & d'en rendre les solides trop lâches que l'air chaud , principalement celui qui est échauffé par de grands feux ou par des poëles dans de petites chambres.

Lorsque l'estomac & les intestins sont trop foibles & relâchés , on doit être très-attentif à garantir le corps du froid , principalement durant l'hiver , en portant une camisole de flanelle fine sur la peau : c'est le moyen d'entretenir une transpiration égale & de mettre le canal alimentaire à l'abri des impressions que sans cette précaution il seroit sujet à éprouver à chaque passage subit de la température chaude à la température très-froide.

§. CXXXI. *Les alimens.* Les per-

sonnes attaquées de maux de nerfs doivent prendre des alimens nourrissans qui se digerent aisément, & pour lesquels leur estomac n'ait point de répugnance. Ce qui est gras ou huileux & les assaisonnemens qui causent à l'estomac un sentiment de pesanteur leur sont nuisibles. Il faut qu'elles évitent avec soin de passer les bornes de la tempérance. Les gens valétudinaires ne doivent jamais manger à un repas plus qu'ils ne peuvent digérer sans en ressentir d'incommodité. Toutes les fois que l'estomac est surchargé, sa force en est diminuée, & les nerfs de cet organe sont malades, foibles ou souffrans & ne s'acquittent pas de leurs fonctions comme il faut; au lieu que quand on mange avec modération, non-seulement l'estomac, mais même tout le corps acquierent plus de vigueur & réparent les pertes qu'ils ont faites. Ce que les gens vapoureux

doivent encore observer scrupuleusement, c'est de ne prendre à souper aucun aliment qui soit pesant ou qui leur charge l'estomac, 1^o parce que quand on est couché ou étendu horizontalement, ce viscere a plus de disposition à éprouver un sentiment de pesanteur qui est à charge, que dans les attitudes où on a le corps droit, comme quand on est debout ou assis. 2^o parce que la digestion se fait plus lentement durant le sommeil que pendant la veille.

§. CXXXI. *Le vin.* Le vin pris en trop grande quantité, affoiblit le corps & diminue l'aptitude du cerveau pour les opérations de l'esprit ou de l'entendement. Cette liqueur bue en petite quantité dans le repas, ou après, peut être utile; mais si l'en en boit un peu plus, l'estomac se trouve chargé, & la digestion est retardée. Le moment où un peu de vin fait le plus de bien est celui où on a l'estomac vuide,

parce qu'alors les qualités de cette liqueur étant moins affoiblies , & la liqueur agissant immédiatement & entier sur les nerfs de ce viscere , elle doit avoir le plus grand effet comme substance fortifiante. Lorsque mon estomac étoit affoibli , & qu'après quelqu'indisposition j'avois le dedans des mains brûlant , que j'étois dans un état de langueur , & que je suois au plus petit mouvement , je me suis souvent trouvé beaucoup mieux après avoir pris un verre de vin rouge & une bouchée de pain une heure ou davantage avant le dîner. En pareil cas le vin me rafraîchit , me rend le pouls plus lent , me donne plus de force de corps & facilite les opérations de mon esprit. Il m'est arrivé fréquemment de faire prendre du vin à d'autres personnes avec le même succès , soit avant le dîner , soit entre six & huit heures du soir. Lorsque des enfans sont d'une foible constitution ,

ont de la disposition aux maladies des glandes , aux écrouelles même , au rachitisme , ainsi que quand ils ont été fort affoiblis par la sortie de quelques dents , j'ai éprouvé que de leur faire prendre un peu de vin une ou deux fois le jour , tandis qu'ils ont l'estomac vuide, est un excellent moyen d'augmenter leurs forces , & ce qu'on peut leur donner de meilleur pour tenir lieu du quinquina que beaucoup d'enfans ne prendroient pas.

Les bons effets que produit le vin , pris de la maniere que je conseille ici , étoient selon toute apparence connus de Celse * , dans lequel on lit que celui qui est indisposé parce qu'il a l'estomac malade , boive du vin étant à jeun , & non pas de l'eau.

On doit, en général , préférer le vin aux liqueurs que l'on retire du grain ,

* Celsus *de Medicinâ*. lib. 1 , cap. viij.

attendu qu'il est plus léger que celles-ci, moins susceptible de fermentation dans l'estomac, & qu'il n'occasionne pas autant de vents. La boisson commune, l'eau seule, ou l'eau mêlée avec un peu de vin, est la plus légère & la meilleure que l'on puisse prendre; mais si l'estomac & les intestins sont incommodés par la présence de quelque humeur acide, l'eau dans laquelle on a mis un peu d'eau-de-vie ou d'eau des Barbades est alors infiniment préférable au vin & aux liqueurs que fournissent les grains.

Je crois qu'il est à propos d'observer ici que le trop grand usage du thé occasionne en partie les fréquents maux d'estomac ou maux de nerfs dont tant de gens se plaignent aujourd'hui. J'étois persuadé autrefois que l'on avoit souvent tort d'accuser l'estomac d'être la cause d'une telle incommodité, & que cette boisson ne fait pas plus de mal à l'estomac qu'une égale quantité d'eau

chaude ; mais depuis ce temps-là , l'expérience m'a convaincu du contraire. Une forte infusion de thé bue le matin en une quantité un peu considérable , est cause que je suis , en général , plus foible avant le dîner que si je n'avois rien pris du tout , ce qui arrive principalement quand je mange peu de pain avec mon thé. Cette boisson rend encore mon pouls foible pendant la matinée , & me cause souvent une espece d'étourdissement. Les mauvais effets du thé sont beaucoup plus marqués lorsque j'ai l'estomac dérangé ou malade.

§. CXXXII. *L'exercice du corps.*
L'exercice est d'une si grande utilité pour fortifier le genre nerveux, que si le malade n'en fait pas , ce sera souvent sans succès qu'il prendra les médicaments qui sont d'ordinaire les plus efficaces contre ses maux. De tous les divers exercices , l'équitation a été jugée avec raison le meilleur pour

fortifier. Sydenham , recommandant l'exercice dans les maladies hypocondriaques & hystériques , conseille celui qu'on prend à cheval comme le plus utile. En effet l'équitation contribue beaucoup à la digestion , à la fanguification ou conversion du chyle en sang , ainsi qu'à la distribution & à la sécrétion de tous les fluides. Elle augmente les forces du corps , aussi-bien que celles de l'estomac & des intestins. Enfin l'équitation est préférable à la promenade à pied , parce que celle-là secoue davantage le corps , & qu'elle le fatigue moins ; mais il est à propos d'observer que de faire un exercice violent , & sur-tout à cheval , lorsque l'on a l'estomac rempli d'alimens , déränge les fonctions de cet organe , le fait souffrir & retarde la digestion , au lieu de la favoriser.

§.CXXXIII. M. Gilchrist de Dumfries a recommandé la navigation comme une espece d'exercice qui convient fort

pour la guérison des maladies nerveuses occasionées par la foiblesse du canal alimentaire & la ténuité du sang; & il a donné plusieurs exemples des bons effets de ce remede *. Mais comme il me paroît fort difficile de déterminer de pareils malades à entreprendre un long voyage sur mer, je n'ai que peu de chose à dire sur ce sujet, d'après ma propre expérience. Cependant j'ai appris, à n'en pouvoir douter, qu'un homme qui avoit été long-temps sujet à des accès d'épilepsie, n'en a jamais eu étant sur mer. Un jeune homme auquel j'ai donné mes soins, avoit à l'estomac & aux intestins une sensibilité si extraordinaire qu'une seule selle occasionée par une prise d'élixir sacré, *Elixir sacrum* [e], le faisoit tomber

* Voyez Gilchrist, *Treatise on the use of sea voyages in Medicine.*

en syncope. Le vomissement & la purgation par bas lui causoient presque inmanquablement des défaillances avec de légères convulsions. La constitution de cet homme subit un tel changement pendant un voyage sur mer, qui dura quatre ou cinq semaines, que malgré qu'il eût beaucoup vomi chaque jour, & qu'il eût été fréquemment purgé par bas, il n'avoit cependant éprouvé aucune pâmoison, ni ne s'étoit pas ressenti de la foiblesse de son estomac & de ses intestins. Après ce voyage, il n'eut plus pendant environ huit mois ces défaillances auxquelles il se trouvoit sujet quelque temps auparavant; mais au bout de ce temps, s'étant fait mettre un emplâtre vésicatoire à la partie inférieure de la poitrine, la douleur qui survint quand on l'enleva, lui occasiona une syncope, avec de légères convulsions.

§. CXXXIII. *Les frictions faites sur les*

jambes , les bras , le tronc & le bas-ventre , avec des broffes destinées à cet usage , avec de la flanelle ou un morceau de toile qui ne soit ni trop rude ni trop douce , peuvent suppléer en partie à l'exercice ; elles fortifient tout le corps , favorisent la circulation , & sont principalement salutaires à ceux qui ont les fibres de l'estomac & des intestins foibles & trop relâchées.

Se tenir trop long-temps au lit affoiblit le corps , & occasionne un relâchement général , au lieu que se lever matin , faire un exercice modéré , respirer un air qui ne soit pas trop chaud contracte les fibres , les rend plus fermes , & donne de la vigueur à tout le corps.

§.CXXXIV. *L'amusement ou la dissipation.* Il est essentiel pour ceux qui ont des maux de nerfs , que leur esprit soit dissipé , amusé , libre & sans inquiétude autant qu'il se peut , parce que rien n'est plus propre que la crainte ;

le chagrin & les peines d'esprit, à offenser le système nerveux; & rien ne nuit davantage à la digestion.

§. CXXXV. Mais comme les remedes dont je viens d'exposer les bons effets dans le traitement des maladies de nerfs, §. CXXVI-CXXXIV, quelque propres qu'ils soient à corriger l'état de délicatesse des nerfs en général, & de ceux du canal alimentaire, en particulier, doivent être souvent continués pendant un temps considérable, avant qu'ils puissent produire des effets bien sensibles, il devient fréquemment nécessaire d'avoir recours à des remedes d'un autre genre; je veux dire que les remedes que j'ai exposés ne guérissant pas dans le moment les maux nerveux, on est obligé d'en employer qui pallient ou dissipent pour un temps ces symptomes incommodes dont se trouvent souvent attaquées les personnes vaporeuses, hypocondriaques & hystériques.

Les principaux remedes que je conseille d'employer comme palliatifs , dans les maux de nerfs, sont ceux que je vais indiquer , avec la maniere d'en faire usage.

§. CXXXVI. Je mets dans la premiere classe de ces palliatifs les medicamens qui , pendant le temps qu'ils operent , affoiblissent la faculté de sentir propre aux nerfs , & par conséquent diminuent ces douleurs , ces mouvemens irréguliers , ces spasmes qui sont occasionés par une irritation extraordinaire. L'*opium* mérite le premier rang dans cette classe de remedes. Quand une quantité suffisante de cette substance est appliquée aux nerfs d'une partie douée de sentiment , non-seulement elle diminue leur faculté de sentir , mais elle affoiblit aussi , au moyen de la sympathie , celle de tout le genre nerveux. Par cette propriété , l'*opium* procure souvent un soulagement subit dans beaucoup de maux nerveux & hystériques , même violens. Il est d'une

très-grande utilité pour mettre fin aux spasmes, aussi-bien que pour faire cesser les mouvemens convulsifs des muscles, & les douleurs qui ne sont pas accompagnées d'inflammation. On le donne avec succès contre la foiblesse, la lassitude & le bâillement occasionés par les régles trop abondantes, ainsi que dans les coliques venteuses, & quelquefois dans l'asthme proprement spasmodique, lorsqu'il n'y a ni obstruction dans les poulmons, ni phlegmes ou pituite qui y causent de l'oppression. J'ai souvent été témoin que l'*opium* pris en se mettant au lit, & à la dose d'un grain ou d'un grain & demi, avec un peu d'*assa-fœtida*, diminue cette insomnie, ces bouffées de chaleur, & plusieurs autres symptomes incommodés que la plûpart des personnes vaporeuses, hypocondriaques & hystériques sont sujettes à ressentir. Il est vrai que ce remede perd une grande partie de son action & de sa vertu

quand on en a fait un usage un peu continu : le seul moyen d'en retirer encore du fruit , c'est d'augmenter la dose de temps en temps. On ne doit pas manquer , si le malade est pléthorique à un certain point , de lui faire tirer du sang avant qu'il prenne l'*opium* en quantité. Cette précaution nécessaire aura aussi l'avantage de rendre les bons effets du remède plus sûrs & plus sensibles , outre qu'elle empêchera en grande partie les suites fâcheuses que l'usage de ce médicament pourroit avoir si on la négligeoit.

Quoique l'*opium* soit souvent utile pour calmer plusieurs symptômes nerveux & hystériques , de quelque cause qu'ils dépendent , cependant il est spécialement efficace lorsque ces symptômes dépendent principalement d'une délicatesse extraordinaire du système nerveux.

Mais quelque salutaire que puisse être l'*opium* dans beaucoup d'occasions ,

néanmoins il se rencontre des sujets auxquels il fait plus de mal que de bien. En effet il y a des personnes qui, après en avoir pris, éprouvent une foiblesse extraordinaire, de la langueur, une sensation incommode à la partie antérieure de la poitrine, ou des treffaillemens; d'autres ont des maux d'estomac, des vomiffemens, des douleurs violentes, & des crampes dans l'estomac, des démangeaisons par tout le corps, sur-tout vers les yeux & le nez. Quelquefois même l'*opium* a occasionné du délire & de la folie.

Quoiqu'il y ait bien des cas où l'*opium* rende plus gai, au lieu de causer de l'affoupissement & de la pesanteur de tête; cependant on ne le doit donner que fort rarement aux malades qui sont dans l'abattement, le découragement. Il est vrai que ce remede leur procure du soulagement pour le moment; mais après que son action est finie & que ses effets ne subsistent

plus , le malade tombe en général dans un abattement plus grand que celui où il étoit auparavant.

Si l'on fait prendre l'*opium* en trop grande dose , & qu'on en continue l'usage trop long-temps , il diminue la sensibilité & la vigueur de tout le système nerveux ; d'où il s'ensuit que la force du corps & les facultés de l'esprit sont aussi considérablement diminuées.

Malgré ces mauvais effets que produit l'*opium* , quand on en prend plus qu'on ne doit , il m'est rarement arrivé de l'avoir vu nuire , dans les cas où il a été pris comme remède palliatif pour dissiper les incommodités occasionées par la trop grande délicatesse ou sensibilité des nerfs , & lorsqu'il étoit ordonné avec circonspection , & administré en petite quantité dans le commencement de son usage. D'ailleurs on peut faire en sorte que ceux même qui sont le plus

incommodés par l'*opium* le supportent ensuite aisément. J'en ai eu dernièrement un exemple dans une femme d'un âge moyen, à laquelle quatre ou cinq gouttes de *laudanum* prises par la bouche causoient de violentes douleurs & des crampes ou spasmes dans l'estomac. Si on lui donnoit seize gouttes de la même préparation dans un lavement, elles occasionoient un délire qui duroit douze heures, sans cependant faire mal à l'estomac. Cette Dame ayant dans la suite commencé l'usage du *laudanum* par une goutte, la dose fut augmentée par degrés jusqu'à vingt-cinq gouttes : qui plus est, elle en a quelquefois pris cette quantité, trois fois dans un jour, sans éprouver aucun des mauvais effets que l'*opium* produisoit chez elle précédemment. Lorsqu'elle avoit mal à l'estomac, des douleurs à ce viscere & de fréquens vomissemens, elle ne pouvoit supporter l'usage.

interne de ce médicament, pour-lors je faisois employer en forme de liniment sur l'estomac & le ventre, trois ou quatre cuillerées à thé de *laudanum* ; & on recouvroit ensuite ces parties frottées de *laudanum*, avec un morceau de flanelle imbibée d'eau de la Reine d'Hongrie que l'on avoit chauffée. Quant à l'effet de ce remède, tous les maux de la malade commençoient à diminuer avant qu'il y eût une heure que le *laudanum* fût appliqué ; aussi le faisois-je recommencer toutes les six ou huit heures, lorsque les accidens le demandoient.

Il y a un inconvénient qui manque rarement d'accompagner l'usage continu de l'*opium*, c'est la constipation ; le meilleur moyen d'y remédier, est de prendre de temps en temps des pilules aloëtiques ou quelque autre purgatif doux. Le *laudanum* ne réussit pas toujours, principalement à cause de sa qualité astringente, dans cer-

tains cas où les douleurs de l'estomac & des intestins sont accompagnées de beaucoup de vents & de rapports. J'ai vu pour lors de très-bons effets de l'extrait de jusquiame, pris à l'heure du coucher, depuis un grain & demi jusqu'à trois ou quatre grains, & répété le matin à plus petite dose. Quoique cet extrait soit un remede anodyn, bien moins puissant que ceux qu'on prépare avec l'*opium*, cependant il mérite de leur être préféré en plusieurs cas, parce qu'il a souvent l'effet laxatif.

§. CXXXVII. Le second genre de remedes palliatifs, pour les maux nerveux, affecte les nerfs d'une maniere qui leur fait plaisir & il les relâche peut-être; du moins est-il certain que ces remedes diminuent le sentiment de la douleur, & souvent font cesser les tremblemens, les convulsions, les spasmes & l'agitation extraordinaire qu'éprouve le système nerveux. Cette classe de reme-

des est composée du demi-bain chaud ; du bain de pieds chaud & des fomentations chaudes, qui sont fréquemment d'une grande utilité dans les cas où l'*opium* ne convient point ; mais un des effets de ces remèdes étant de relâcher les fibres, les personnes foibles & délicates ne doivent en user que comme de palliatifs dans les cas urgens.

§. CXXXVIII. Il y a des médicamens qui, par leur stimulant particulier, agissent sur les nerfs d'une manière si puissante, que non-seulement ils rendent ces organes moins sensibles à l'irritation dépendante des diverses causes morbifiques, mais qu'ils communiquent aussi de la force à tout le corps, du moins pour quelques momens.

Dans cette classe de remèdes palliatifs pour les maux nerveux, doivent entrer le camphre, le *castoreum*, le musc & les gommés fétides. Les premiers & les plus remarquables effets de ces

médicamens dépendent de leur action sur les nerfs de l'estomac ; mais quelle est leur maniere propre d'agir sur ces organes ? Nous l'ignorons entièrement. Les substances que je viens de nommer me paroissent , du moins pour la plûpart , n'avoir point de qualité vraiment stupéfiante ou narcotique , telle que celle que possèdent l'*opium* & les autres médicamens du même genre.

§. CXXXIX. *Le camphre* est très-volatil & pénétrant ; il favorise & augmente la transpiration ; il agit fréquemment comme anti-spasmodique : on l'a vu procurer du sommeil dans les fièvres accompagnées de délire , où l'*opium* auroit été nuisible ; & j'ai trouvé ce remede très-utile pour rendre tranquilles & disposer certains maniaques & mélancoliques.

Si on fait prendre du camphre en grande quantité à divers animaux , il leur occasionne du sommeil , quelquefois

de la folie , des vomiffemens , des évacuations par les felles , un flux d'urine abondant , le hoquet , des convulfions épiléptiques & la mort même *. Plusieurs de ces effets font fi prompts, que felon toute apparence ils dépendent de l'action immédiate du camphre fur les nerfs de l'estomac , plutôt que du mélange de cette substance avec la masse du sang.

Voici un fait relatif aux effets du camphre , qui m'a été communiqué depuis peu par un ami.

Un homme curieux de fçavoir quels feroient les effets d'une forte dose de camphre , en avala un demi-gros diffous dans un peu d'huile d'olives. Bientôt après il sentit dans l'estomac une chaleur extraordinaire , mais qui n'étoit pas incommode. Lorsqu'il eut passé environ une demi-heure à une

* Voyez *Comment. Bononiens.* t. iv , p. 199 &c.

lecture qui ne demandoit pas d'application , il se trouva entièrement incapable de comprendre ce qu'il lisoit : il lui venoit à l'esprit une multitude d'idées dont la plûpart étoient confuses : il commença même à chanceler en se promenant ; & peu de temps après , ses yeux lui semblerent se couvrir d'un voile épais : enfin , il eut encore d'autres symptomes qui lui firent appréhender une attaque d'apoplexie. Cet homme se rendit chez l'apothicaire le plus voisin de chez lui , dans le dessein de se faire tirer du sang ; mais dès qu'il fut au grand air , tous les symptômes diminuerent ; & au bout de quelques heures , il se trouva en parfaite santé , sans avoir usé d'aucun remede.

Les médecins ont embrassé des opinions très-différentes sur la nature du camphre , les uns l'ayant cru une substance échauffante , d'autres l'ayant jugé capable de rafraîchir ; mais

comme il n'est pas nécessaire d'approfondir ici cette question , je me contenterai de faire l'observation suivante.

Il y a bien des cas dans lesquels un verre de vin rouge , de vin d'Oporto , ou même la valeur d'un gros d'eau-de-vie rend le pouls plus lent , & le corps plus frais qu'il n'étoit auparavant. Dans les fièvres catarrhales , les fausses péripleumonies , pleurésies & esquinancies , les vésicatoires diminuent souvent la fréquence du pouls d'une manière sensible ; néanmoins le vin , l'eau-de-vie & les vésicatoires , loin d'être rafraîchissans par leur nature , sont regardés avec raison comme des échauffans. Le camphre présente le même phénomène ; son action ou ses effets dans la bouche , sur la peau & les yeux montrent qu'il est échauffant de sa nature , mais il peut rafraîchir quelquefois , en diminuant l'intensité , ou suspendant pour un temps l'effet de quelque mal qui augmente

la chaleur du corps & rend le pouls fréquent. J'ai éprouvé en plusieurs occasions un sentiment très-marqué de chaleur dans l'estomac, après avoir pris un bol de six ou sept grains de camphre bien mêlés avec un scrupule de conserve de roses. Quoique je ne puisse pas adopter le sentiment de ceux qui regardent le camphre comme un médicament rafraîchissant, je ne crois pas pour cela qu'il soit aussi échauffant que quelques personnes se l'imaginent. Peut-être le camphre produit-il moins de chaleur dans l'estomac que dans la bouche, & même que quand il est appliqué sur la peau; car nous sçavons qu'il y a telle substance irritante dont l'action sur les nerfs de l'estomac est bien différente de celle qu'elle a dans la bouche & sur la peau.

§. CXL. *Le castoreum*. Je ne puis juger des vertus du *castoreum* comme ceux qui lui croient peu d'efficacité dans les

maladies nerveuses. Quand on en fait prendre depuis douze jusqu'à vingt grains , il procure quelquefois du sommeil ; mais je ne pense pas que ce soit l'effet d'une vertu narcotique semblable à celle de l'*opium* , il dépend plutôt de la diminution des sensations incommodes qu'éprouve l'estomac à l'occasion des vents qu'il renferme, sensations qui sont souvent la cause de l'insomnie ; aussi remarque-t-on que le *castoreum* réussit parfaitement chez les malades dont les maux dépendent des vents en grande partie. Dans plusieurs cas , il m'a semblé que le *laudanum* avoit un meilleur succès lorsqu'on lui associoit le *castoreum* , soit en substance , soit en teinture.

Un homme âgé de plus de quarante ans , qui étoit fort tourmenté de vents & qui n'avoit ni force ni courage , éprouvoit souvent , lorsqu'il étoit prêt à s'endormir , un sentiment de langueur dont le siège lui paroissoit

à la région de l'estomac, & qui l'obligeoit à se lever; souvent même cela l'empêchoit de prendre du repos la plus grande partie de la nuit: vingt gouttes de *laudanum* l'affoupiſſoient, mais ne diſſipoient pas ce ſentiment de langueur, de foibleſſe, & on n'y parvenoit qu'en ajoûtant au *laudanum* une ou deux cuillerées à thé de teinture de *caſtoreum* compoſée, *tinctura caſtorei compoſita*, E.

§. CXXI. *Le muſc*. Le muſc eſt moins échauffant que le *caſtoreum*; & il peut ſe donner dans des cas où ni le *caſtoreum* ni l'*opium* ne conviennent point. Quoique bien des gens ne puiſſent pas ſupporter l'odeur du muſc, néanmoins rarement trouve-t-on des eſtomacs qu'il incommode. Ce médicament eſt principalement utile contre les ſoubrefauts des tendons, *ſubſultus tendinum*, ſymptôme de pluſieurs fièvres dangereuſes; dans le hoquet, dans les crampes ou ſpaſmes de l'eſtomac,

& dans les autres maux spasmodiques. Je l'ai vu réussir dans les toux convulsives & l'asthme vraiment spasmodique. Mais on l'a donné en trop petite dose pour juger avec certitude de ses vertus dans les maladies nerveuses. Deux ou trois grains de musc bien mêlés avec un peu de sucre & pris dans une demi-cuillerée à bouche d'eau de menthe, arrête quelquefois le vomissement qu'occasionne, chez les enfans, la sortie des dents. Il arrive encore fréquemment que les effets salutaires du musc sont moins sensibles, parce que celui qu'on emploie n'est pas bon, ou qu'il a été pris en trop petite dose. Riviere dit que de son temps on l'a donné avec succès dans un accès hystérique à la dose de trente grains ; & aujourd'hui il est fort ordinaire de voir prescrire cette dose ou même une plus forte, trois ou quatre fois par jour.

§. CXLII. *L'Assa - fetida* est la

plus active de toutes les gommés fétides , & presque la seule que je fois dans l'usage de faire prendre intérieurement dans les cas nerveux ou hystériques. Ce médicament a produit de bons effets dans le traitement des maux occasionés par les vents , dans les spasmes du canal alimentaire , & dans les accès d'asthme qui sont ou occasionés ou seulement augmentés par des vents que contient l'estomac ; dans les occasions où l'on a besoin d'un prompt soulagement , il faut prendre l'*assa-fœtida* dissous dans quelque eau distillée simple. Beaucoup de gens qui , outre la constipation , avoient des douleurs occasionées par des vents qui se promenoient des intestins dans l'estomac , & causoient des vomissemens & mal à l'estomac , ont pris , par mon conseil , & avec succès , des pilules où il entroit *assa-fœtida* , trois parties ; aloës & sel de Mars , de chaque une partie. Ces

pilules se prenoient tous les jours, ou une fois en deux jours, & à la dose qui étoit nécessaire pour tenir le ventre libre. L'*assa-fatida* procure quelquefois du sommeil, ainsi que le *castoreum*. On se trouve bien d'en faire usage dans les cas d'abattement, de découragement, principalement quand il est dissous dans quelque liqueur spiritueuse, ou qu'on lui associe des sels volatils ; mais une répétition, trop fréquente de semblables médicamens échauffans, peut à la longue nuire à l'estomac.

Lorsque les maux nerveux ou hystériques sont accompagnés de fréquence dans le pouls & d'une chaleur fiévreuse, les gommes fétides, le camphre & le *castoreum* ne doivent se donner qu'avec réserve, ou même ne se point employer du tout, à cause de leur qualité échauffante. Ces remèdes sont beaucoup mieux indiqués & appropriés dans les cas où le pouls

est petit & lent. Comme nous ne connoissons pas quelle est la maniere particuliere dont chacune de ces substances agit sur les nerfs, nous ne pouvons point dire, avant d'en avoir fait l'essai, dans quelles constitutions en particulier elles seront le plus salutaires. Souvent un de ces médicamens réussit dans le même cas où un autre a été inutile. En outre, les nerfs de l'estomac se trouvent en certains cas dans une disposition si extraordinaire, qu'une cuillerée à bouche de suc de limon, sans mélange d'aucune autre chose, a opéré la guérison durable d'une palpitation de cœur, après qu'on avoit employé sans succès beaucoup des divers remedes appellés *anti-hystériques*. Cette vertu des acides a déjà été remarquée, car nous lisons dans Riviere que de boire ou de prendre en lavement du vinaigre & de l'eau, a souvent procuré une

prompte guérison dans des accès hystériques *.

Je dois faire observer que plusieurs des médicamens dont il est parlé dans ce chapitre [§. CXXXVI, II, III.] doivent s'employer principalement comme des remedes palliatifs, pour diminuer ou empêcher pendant un temps la douleur ou d'autres symptomes dans les maladies nerveuses & hystériques; mais non pas pour communiquer une force durable au corps, ou de la fermeté, de l'elasticité aux nerfs, ce qu'il faudroit que les remedes fissent pour opérer une guérison radicale. Cependant lorsque les maladies nerveuses ne sont point occasionées par une foiblesse générale du systême nerveux, telle qu'elle se rencontre dans l'état morbifique ou contre nature

* Riverii *Praxis medica*, lib. xv. cap, vj.
des

des nerfs de l'estomac ou de quelque autre partie ; il peut arriver quelquefois qu'un traitement palliatif , continué un peu long-temps opere seul la guérison parfaite. En effet , tandis que les remedes palliatifs diminuent les effets nuisibles de la maladie nerveuse , la nature peut venir à bout , par ses propres forces ; ou moyennant le secours des remedes , de chasser du corps , de vaincre ou corriger la cause de la maladie. Des douleurs de tête opiniâtres , ainsi que d'autres maux regardés communément comme étant des maladies de nerfs , ont été entièrement guéris par l'usage de l'*opium* , continué pendant long-temps , quoiqu'on eût précédemment employé sans succès d'autres remedes qui paroissent indiqués ; en voici des exemples qui m'ont été communiqués par un ami.

[a] Un homme âgé de vingt-huit ans , qui étoit d'une forte constitution & d'une bonne santé , ayant fait sur

mer un voyage de trois mois , durant lequel il avoit presque toujours eu mal à l'estomac sans avoir jamais éprouvé de vomissemens, fut ensuite très-exposé au froid dans un voyage qu'il fit par terre ; & ce fut-là le commencement de ses maux : il se trouva attaqué d'une douleur fixe au front qui augmenta par degrés & occupa enfin toute la tête. Je vis ce malade pour la première fois , environ deux ans après que son mal de tête avoit commencé. Il se plaignoit alors d'un mal de tête continu & d'une espèce de pesanteur dans cette partie ; en outre il sentoit des douleurs aiguës & passageres à différens endroits de la tête , comme si on y eut enfoncé un clou. Dans certains temps le mal de tête augmentoit considérablement , & étoit accompagné de fréquence dans le pouls. Souvent cet homme rendoit une grande quantité d'urine pâle , principalement durant les violens accès de douleurs de tête.

Son sommeil étoit troublé par des rêves effrayans ; & il se réveilloit souvent avec une grande oppression & tout épouvanté. Il étoit , en général dans le découragement & l'abattement, inquiet, défiant & de mauvaise humeur ; cependant il paroissoit dans quelques occasions extraordinairement gai. La plus petite contradiction qu'il éprouvoit lui occasionnoit un accès de mélancolie. Il sentoit de la tension aux environs des yeux, principalement lorsqu'il souffroit beaucoup à la tête. A peine se faisoit-il quelque sécrétion de la mucofité du nez. Il avoit dans le genre nerveux tant de mobilité & de sensibilité, que quand il se retenoit d'uriner durant un peu de temps, ou qu'il se bleffoit le nez, quoique très-légèrement, en faisant des efforts pour tirer des narines la mucofité que son épaisissement empêchoit d'en sortir facilement, la douleur de tête ne manquoit jamais d'augmenter. Il étoit

sujet aux maux d'estomac ; & il vomissoit souvent une humeur aqueuse , claire , sans goût comme sans odeur. Pour l'ordinaire il avoit le ventre resserré ; son pouls étoit bon , excepté pendant le temps que subsistoient les violens accès de mal de tête ; & rien n'étoit plus propre à faire naître ces douleurs que les profondes méditations , ou l'application trop longue de l'esprit. *Involuntariâ penis erectione , cum seminis plerumque emissionem , tam die quàm noctu sæpè tentatus fuit.*

Depuis le temps où j'ai vu ce malade dans l'état que je viens d'exposer , il a éprouvé les mêmes symptômes durant trois ans , pendant lesquels il a été traité en Italie par des médecins de réputation , qui , lui ayant fait prendre sans succès divers médicamens , l'abandonnerent en le jugeant attaqué d'un mal incurable. Ce fut alors que je lui parlai d'employer un remède dont il n'avoit pas

encore essayé, en lui faisant espérer qu'il pourroit être utile, c'étoit l'*opium* : il y consentit ; je lui en fis commencer l'usage par un demi-grain, qu'il prenoit tous les soirs à l'heure du coucher : en outre on lui frottoit légèrement celle des parties de la tête où il ressentoit le plus de douleurs, avec une dissolution d'un demi-gros d'*opium* dans quatre onces d'esprit-de-vin. La dose de interne de ce médicament fut augmentée par degrés jusqu'à un grain & demi ; quelquefois même on en a donné un grain deux fois par jour. Il n'y avoit pas encore un mois que le malade faisoit usage de l'*opium*, lorsqu'il se trouva sensiblement mieux ; & en huit ou dix mois de ce traitement, il fut entièrement délivré de tous les maux qui le faisoient le plus souffrir : alors il commença à diminuer la dose du remede, & n'en prit qu'une fois en deux jours ; quelquefois même il mettoit un plus long

intervalle entre les prises. Mais quand il se sentoit menacé d'avoir un accès de mal de tête , occasioné par quelque peine d'esprit ou par toute autre cause , il faisoit aussi-tôt usage d'une plus forte dose d'*opium*. Je lui conseillai de prendre tous les jours de l'exercice , & de s'entretenir l'esprit aussi libre & aussi gai qu'il seroit possible. Dans le commencement de ce traitement , il buvoit quelques verres de vin à ses repas ; mais après qu'il eut pris de l'*opium* durant quelque temps , il s'apperçut qu'un seul verre de vin l'échauffoit & rendoit son mal de tête plus fort ; ce qui le détermina à ne boire que de l'eau. La troisieme année , à compter du temps où cet homme avoit commencé à faire usage d'*opium* , il se trouva tellement guéri de tous ses maux , que durant l'espace de douze mois il ne fut pas obligé d'en prendre plus de trois fois.

Il n'est pas inutile d'observer que ce malade étoit si sensible à tous les changemens de température, que par un sentiment général de foiblesse, par une espece d'indolence ou de difficulté d'agir, & par les douleurs qu'il avoit aux articulations, il auroit pu dire le matin, avant que de sortir du lit, s'il faisoit un temps humide & pluvieux, ou si le vent étoit à l'est ou au midi.

[*b*] Une fille âgée de trente ans, ayant eu de grandes peines d'esprit, commença, peu de temps après à éprouver les mêmes symptomes que le malade précédent. Elle fit usage de divers médicamens pendant cinq ans ; mais ce fut sans beaucoup de succès. Les principaux symptomes qu'elle avoit, étoient une douleur continuelle & violente par toute la tête, mais principalement à la partie postérieure ; de la tension dans les muscles du cou, de vives douleurs

de dents, l'ébranlement de ces os, un sommeil troublé, des rêves effrayans, le découragement, l'abattement, des treffaillemens & des tremblemens de tout le corps, des alternatives de chaud & de froid, des rougeurs ou feux qui lui montoient au visage, des vents, le gonflement de l'estomac, des rots ou rapports fréquens, l'indolence ou la difficulté de faire quelque mouvement, le manque d'appetit, les douleurs vagues & passageres par tout le corps & l'impuissance de donner beaucoup d'attention à quelque chose de sérieux. Pendant l'été de 1759, la malade commença à prendre de l'*opium* de la même maniere qu'avoit fait l'homme qui est le sujet de l'observation précédente. Au bout de trois semaines, elle se sentit un peu foulagée, & il n'y avoit encore que six semaines que le traitement duroit, lors qu'elle se trouva beaucoup mieux à tous

égards. Le mal de tête étoit presque entièrement dissipé ; les dents ne lui faisoient plus de mal & étoient raffermies , son sommeil étoit moins inquiet & troublé ; & elle ne sentoit presque plus de tressaillemens de tout le corps ni de feux au visage. Environ deux semaines après que cette fille eut commencé l'usage de l'*opium* , elle eut à souffrir des coliques ou tranchées qui cependant se dissipèrent lorsqu'elle eut pris ce médicament plus long-temps. On lui appliquoit fréquemment sur la tête & sur le cou une dissolution d'*opium* faite avec l'esprit-de-vin ; & ce remede externe lui a toujours procuré du soulagement.

§. CXLIII. Nous allons parler maintenant du second objet que l'on doit se proposer dans le traitement des maladies nerveuses, qui est de corriger ou d'écarter les causes occasionelles , desquelles naissent tous les sym-

tomes nerveux, hypocondriaques & hystériques, principalement chez les sujets qui ont déjà des causes prédisposantes de ces maux. Comme ces causes occasionnelles sont de différente espece, il devient nécessaire d'employer divers remedes : on a même éprouvé que ce qui est salutaire dans un cas, peut se trouver nuisible dans un autre.

Nous avons distingué ci-dessus les causes occasionnelles, en causes occasionnelles générales & causes occasionnelles particulieres.

Les causes occasionnelles générales sont,

1. Une matiere morbifique, qui s'est engendrée ou formée dans le sang ;

2. La diminution ou suppression de quelqu'évacuation ou écoulement habituel ;

3. Le manque d'une quantité suffisante de sang.

Les causes occasionnelles particulieres font ,

1. Les vents dans l'estomac & les intestins ;

2. Les glaires que l'on nomme aussi pituite ou phlegmes épais , amassés dans l'estomac & les intestins ;

3. Les vers dans l'estomac & les intestins ;

4. Les alimens de mauvaise qualité & tous ceux que l'on prend en trop grande quantité ;

5. Les obstructions dans les visceres du bas-ventre : elles sont fréquemment de nature squirrheuse ;

6. Les affections de l'ame , ou les passions dont l'action est subite & violente.

Pour donner des conseils dont on puisse profiter sur les moyens propres à remplir le second objet que l'on doit se proposer dans le traitement des maladies nerveuses , il sera nécessaire

d'exposer séparément les divers remèdes qui sont les plus propres à écarter leurs différentes causes occasionnelles, soit générales, soit particulières, & à diminuer leur action, quand on ne peut pas empêcher qu'elles n'aient lieu.

Traitement dans le cas où les maux de nerfs ont pour cause occasionnelle une matière morbifique engendrée dans le sang.

§. CXLIV. Comme nous ignorons souvent de quelle nature est cette matière morbifique engendrée dans le sang, qui produit les maladies des nerfs, il doit aussi arriver fréquemment que nous ignorions ce qu'il faut faire pour corriger ou faire sortir du corps une pareille matière. Quand j'ai lieu de soupçonner qu'elle est du genre de la matière qui produit la goutte vague, soit parce que je sçais que la goutte est une maladie commune dans la famille

de la personne que je traite , soit par la connoissance que j'ai de la constitution ou de la maniere de vivre du sujet , ou enfin parce qu'il est tourmenté de douleurs vagues à la tête & aux extrémités ; dans ces cas , dis-je , j'emploie avec confiance un régime convenable , l'exercice du corps , & la teinture dont j'ai parlé ci-dessus , faite avec le quinquina & les amers , tant pour empêcher la formation de cette matiere morbifique que pour la corriger , ou la chasser si elle est déjà formée. Mais en supposant même que le quinquina & les amers ne fussent pas assez puissans pour détruire la matiere goutteuse mêlée avec le sang ; & il paroît que c'est ce qui arrive le plus souvent dans les maladies des nerfs ; néanmoins ces remedes peuvent , non - seulement retarder la formation d'une plus grande quantité de matiere morbi-

fique , en fortifiant l'estomac & les intestins ; mais ils font aussi un moyen d'empêcher en grande partie que celle qui est formée ne se jette sur ces organes , qui , comme on le remarque , souffrent beaucoup lorsqu'une cause quelconque les a fort affoiblis ou mis hors d'état de remplir leurs fonctions.

§. CXLV. La réputation de remèdes efficaces dont *les amers* ont joui dans les cas de gouttes , tant chez les anciens praticiens que chez beaucoup de modernes , m'a fait penser qu'un médicament de ce genre , qu'on auroit bien choisi , seroit très-utile dans les maladies nerveuses , hypocondriaques ou hystériques qui dépendroient d'une matière gouteuse contenue dans le sang & déposée par ce fluide sur quelque partie du corps. Il est vrai que j'ai vu souvent des malades fort âgés auxquels la teinture faite avec le quinquina & les amers n'a pas réussi ;

mais chez ceux qui avoient moins de quarante ou cinquante ans , j'ai trouvé ce remede beaucoup plus utile que tout autre.

Lorsque les malades sont sujets à avoir des accès de goutte proprement dite , j'augmente la quantité de la racine de gentiane & de l'écorce d'orange dans la teinture ; j'ajoûte en même temps un peu de muscade ou de gingembre , sur-tout si l'estomac des malades est froid ou s'il s'y engendre beaucoup de vents. On peut , en pareil cas , prendre deux fois le jour deux cuillerées à bouche de la teinture dont je parle.

Une personne sujette à de mauvaises digestions , aux vents , au mal d'estomac , à des douleurs dans ce viscere , & dont les incommodités étoient causées par l'humeur de la goutte , s'est trouvée beaucoup foulagée après avoir pris , trois fois le jour , six onces d'une

forte décoction de plusieurs des amers communs * , faite avec l'eau seule ; il avoit précédemment fait usage d'autres remèdes mais fans succès. Un homme de ma connoissance , après avoir beaucoup souffert pendant quinze ans d'une douleur dans l'estomac , a été guéri en prenant par jour deux gros de racine de gentiane. Ce médicament lui tenoit le ventre libre & augmentoit son appétit. Le malade commença au bout de peu de jours à se trouver mieux ; & quand la douleur revenoit , même à un degré léger , parce qu'il n'avoit pas fait usage de gentiane , il étoit assuré de la dissiper promptement en ayant recours à son spécifique.

* Ces amers étoient la racine de gentiane ; le *calamus aromaticus* , l'écorce d'orange , les fommités d'absinthe , de petite centauree , de chardon bénit & la graine de carvi.

§. CXLVI. On a vu quelquefois *le lait*, pris pour toute nourriture, guérir la goutte radicalement*. Ce remède a été employé par Sydenham dans certains cas où les autres médicamens n'avoient eu aucun succès**. Je ne dirai pas beaucoup de choses sur les effets de ce régime du lait contre la goutte & les maladies hystériques, d'après ma propre expérience, tant parce qu'on rencontre peu de malades qui se mettent d'eux-mêmes à l'usage du lait, que parce qu'il se trouve bien des cas où il n'est pas à propos de le conseiller. Il y a environ dix-huit ans que j'ai donné mes soins à un malade âgé de quarante-huit ans, lequel, pour un ulcere au poumon, s'étoit assujéti à ne vivre que de lait & de végétaux. Lorsqu'il fut

* Celsus, *de Medicinâ*, lib. v, cap. xxiv.

** Sydenham, *Dissert. Epist. ad Dr Cole;*

guéri de ce mal , il continua de de vivre de la même maniere pendant plusieurs années. Cet homme , qui étoit fort replet , avoit eu la goutte précédemment au moins une fois par an , mais depuis ce régime il en a été exempt pendant six ou huit ans ; & elle ne l'a repris que quelques années après qu'il se fut remis à l'usage de la viande & des liqueurs fermentées.

§. CLVII. On dit que *l'eau de chaux* * a été employée avec beaucoup de succès par plusieurs personnes sujettes à la goutte ; je ne rapporterai qu'une observation qui est une preuve décisive des effets de ce remede en pareil cas. Le malade dont je parle étoit âgé d'environ quarante ans ; & durant plusieurs années il avoit eu chaque hiver un accès de goutte fort douloureux. Au mois de Février

* Alston, *Dissert. on Quik lime and lime-water.*

ou de Mars 1758 , il commença à boire chaque jour un demi-septier d'eau de chaux, en vivant d'ailleurs de régime. L'année n'étoit pas encore finie qu'il eut un très-léger accès de goutte. Vers la fin de la seconde année , il en souffrit encore moins ; mais après avoir continué de boire de l'eau de chaux constamment durant près de trois ans , il lui survint un accès de goutte violent & qui dura long-temps , tantôt aux mains , tantôt aux pieds. Ce malade a remarqué qu'en buvant l'eau de chaux chaude , si son estomac se trouvoit dérangé , avant que l'accès de goutte arrivât , ce remede le rétablissoit. Selon le même homme , un autre bon effet du remede est de porter la maladie aux extrémités. L'eau de chaux s'accordoit parfaitement avec son tempérament & lui donnoit un plus grand appétit.

Cette observation autorise à con-

clure que l'eau de chaux n'opere pas la guérison radicale de la goutte, ou ne détruit pas la matiere goutteuse qui est dans le sang : néanmoins on doit croire que ce remede qui fortifie l'estomac, les intestins, & qui empêche qu'il ne s'y engendre ou qu'il ne s'y amasse des humeurs acides, peut par de tels effets rendre les attaques de gouttes moins fréquentes & peut-être moins violentes chez plusieurs personnes *.

* Il ne fera pas hors de propos de dire ici qu'un malade du Dr Clerk, qui avoit pour l'ordinaire un violent & long accès de goutte une fois en deux ans, s'est exempté de ce mal depuis près de trois ans, en buvant en une fois un demi-septier d'eau de chaux tous les matins vers huit heures. L'eau de chaux prise de cette maniere lui procure toujours deux ou trois selles avant trois heures après-midi. Mais cet homme étant très-gros & gras, il y a apparence qu'il se trouve bien de l'usage de l'eau de chaux, plutôt parce qu'elle lui occasionne tous les jours une évacuation par les selles, que par aucune vertu qu'elle ait de détruire la matiere goutteuse mêlée avec le sang.

Quand on boit de l'eau de chaux pour guérir des maux de nerfs causés par un goutte imparfaite, vague, ou que la nature n'a pas portée aux extrémités, il convient d'en prendre au moins un demi-septier par jour. Ce remede causant quelquefois au commencement de son usage une chaleur trop grande à l'estomac, on peut y ajoûter un peu de lait; mais dans la suite il vaut mieux le boire sans mélange. Durant l'hiver, & lorsque l'estomac est plus dérangé qu'à l'ordinaire, il faut boire l'eau de chaux un peu chaude.

Le D^r Jean Clerk, l'un des plus habile praticiens d'Edimbourg, regarde *le savon* comme le remède le plus propre à atténuer la matiere goutteuse qui est mêlée avec le sang*.

* Voyez *Pringle*, Observations sur les maladies des camps & armées, part. iij, chap. 2.

Ce remede a quelquefois été utile dans les anciens rhumatismes. On peut très-bien le prendre avec l'eau de chaux ; il a l'avantage d'empêcher la constipation & de détruire les acides de l'estomac & des intestins.

§. CLVIII. Quelques personnes sujettes a des attaques de goutte proprement dite, s'étant trouvées très-bien de boire deux fois par jour environ six onces d'une forte infusion de *tanésie*, qui se fait en mettant cette plante dans de l'eau bouillante ; selon toute apparence, le même remede feroit très-bon contre les maux occasionés par une goutte imparfaite ou anormale, qui s'est portée sur l'estomac ou d'autres parties. Mais je ne puis rien dire à ce sujet d'après ma propre expérience, n'ayant jamais eu de malade qui ait fait d'heureuses épreuves de la *tanésie*.

§. CXLIX. *Les cauterés & les vésicatoires*, entretenues quelque temps, ont souvent fait cesser les maux de tête

opiniâtres & guéri la goutte sciatique, ce rhumatisme chronique qui attaque une des cuisses. Mais je n'ai pas vu ces remèdes externes être d'une grande utilité dans les maux nerveux, vaporeux ou hypocondriaques, causés par une humeur gouteuse.

§. CL. J'ai remarqué précédemment que les maux qui sont proprement nerveux, dépendent quelquefois de ce qu'il se trouve dans le sang une humeur qu'on nomme pour l'ordinaire, quoi qu'improprement, *humeur scorbutique*, laquelle venant à être portée à la peau, y paroît sous la forme de dartres, d'éruptions galeuses, croûteuses ou qui ressemble à la lepre des Grecs. En pareil cas, il faut travailler à faire sortir cette humeur morbifique par la peau, en employant les *vomitifs*, les *stomachiques chauds* & les *sudorifiques*; après quoi, on tâchera d'opérer une guérison radicale, au moyen

des douces préparations *de mercure* & des *eaux minérales* purgatives.

Voici la méthode qui m'a toujours le mieux réuffi en pareil cas , du moins lorsque le mal étoit léger. Je fais prendre douze grains de pilules éthiopiennes, *pilulæ æthiopicæ*, E. tous les soirs à l'heure du coucher & tous les matins un gros ou un gros & demi de fel polychreste, fondu dans une pinte d'eau *. Le fel n'a pas seulement l'avantage de contribuer à la guérison du mal principal ; il tient encore le ventre libre , & il empêche qu'il ne survienne de salivation ; accident que les pilules éthiopiennes produisent quelquefois. On continue ce traitement jusqu'à ce que les dartres, gales, éruptions lépreuses soient entièrement disparues. Si l'opiniâtreté du mal exige

* J'ai fait boire quelquefois de l'eau de mer au lieu de fel polychreste.

que l'on emploie de plus grandes forces pour le vaincre , je prescis ces pilules soir & matin.

Quoique le vrai scorbut , ou le scorbut acompagné des symtomes ordinaires , soit une maladie assez rare parmi ceux qui ne vont pas sur mer , & qui n'habitent point des places de guerre , cependant nous rencontrons fréquemment des malades dont le sang est infecté d'un vice scorbutique à un degré plus ou moins considérable , ce qui se reconnoît aux gencives gonflées , à la lassitude & à divers autres maux ou signes. J'ai eu à traiter plusieurs malades dont la constitution étoit altérée par un pareil vice scorbutique , & qui en même temps souffroient beaucoup des maux de nerfs ou de la maladie hypocondriaque. Les principaux symtomes qu'ils éprouvoient étoient le découragement , l'abattement , la mélancholie , l'insomnie , les

vents , le continuel crachotement , les mauvaises digestions , les douleurs vagues , le serrement des parties antérieures de la poitrine , la couleur plombée , noirâtre , la vue diminuée , trouble. Je ne suis jamais parvenu à guérir parfaitement ces malades ; mais il m'a paru que le traitement qui leur convenoit le mieux & qui leur procuroit le plus de soulagement , étoit de faire tous les jours de l'exercice , & de prendre pendant long - temps la teinture faite avec le quinquina & les amers , où il entroit aussi de l'élixir de vitriol. Je prescriis à ceux qui ont de la constipation autant de tartre soluble qu'il en faut pour leur tenir le ventre libre ; & ils prennent ce laxatif une fois en deux ou trois jours.

§. CLI. Lorsque les maladies de nerfs sont occasionées par une matiere morbifique retenue dans le sang , & qui a pour origine une pré-

cédente maladie aiguë ou chronique qu'on n'a pas guérie parfaitement, nous devons pour lors employer les remèdes les plus efficaces qui se trouvent indiqués par le genre de la maladie originelle, & les circonstances où est le malade.

Quand une humeur de nature à produire des dartres, des boutons ou une éruption miliaire, est déposée sur des parties internes, au lieu d'être portée à la peau, elle cause, pour l'ordinaire, beaucoup d'abattement, d'angoisses, de foibleffes, des défaillances, des urines pâles, l'insomnie, quelquefois même du délire & des convulsions. Les remèdes qui, sous mes yeux, ont eu le plus de succès en pareil cas, sont le bain de pieds chaud & les fomentations chaudes appliquées sur les pieds & les jambes, les vésicatoires, le vin, le petit-lait, les bols de camphre, le safran & le sel de corne de cerf. Lorsque les malades

attaqués de fièvre miliaire sentent une pesanteur considérable à l'estomac ou de l'oppression, & se plaignent de difficulté de respirer, un doux vomitif, comme l'hypécacuanha ou une infusion de camomille, dissipent souvent ces symptômes, ou du moins les diminuent beaucoup. Le bain de pieds & les fomentations procurent fréquemment du sommeil, & les malades éprouvent quelque soulagement presque aussitôt qu'ils emploient ces remèdes externes. En outre ces secours favorisent l'éruption miliaire, en faisant cesser dans les vaisseaux cutanés la tension & la contraction spasmodique qui, fréquemment, la retardent. Quand on a à traiter une personne pléthorique à un certain degré, ou qui a trop de sang, il convient de saigner ; & ce secours a souvent le double avantage de procurer du soulagement dès le moment même, & en occasionnant le relâchement de tout

le systême vasculaire , de faciliter l'expulsion de la matiere morbifique par les pores de la peau.

Traitement. Lorsque les symptomes nerveux hypocondriaques ou hystériques ont pour cause la diminution de quelque écoulement ou évacuation habituelle ; il faut employer les remedes les plus propres à rétablir l'écoulement ou l'évacuation.

§. CLII. Si les règles sont supprimées , ou seulement moins abondantes qu'elles ne doivent être , il faut travailler à les rétablir ; & jusqu'à ce qu'elles le soient , on ne peut que pallier ou guérir pour un temps les symptomes nerveux les plus incommodes. Il y a peu de cas dans lesquels nos soins soient aussi souvent infructueux que quand nous agissons pour faire reparoître les regles qui sont supprimées depuis long-temps ; & le remede que nous voyons réussir

dans un cas , peut devenir ou inutile ou même nuisible dans un autre.

Lorsque les règles ne sont supprimées , en tout ou en partie , que parce qu'il n'y a pas dans le sujet une quantité suffisante de sang de bonne qualité , les meilleurs remèdes qu'on puisse employer sont le quinquina , les amers & le fer ; mais il faut y joindre un régime nourrissant & l'exercice du corps. Quand la malade aura , par ces moyens , fait plus de sang & un sang de meilleure qualité , il faudra déterminer ce fluide à se porter à la matrice , en donnant fréquemment à la malade de la teinture sacrée , & en lui faisant exposer tous les soirs , au-dessus de la vapeur de l'eau chaude , les parties externes qui approchent le plus de la matrice.

Dans les cas où la trop grande abondance du sang empêche les règles de couler , la saignée , principalement

celle du pied , & les purgatifs doux , feront le traitement le plus sûr de rétablir cette évacuation.

Quand l'épaiffissement ou la viscosité du sang l'empêche de pénétrer dans les petits vaisseaux de la matrice , les fréquens vomitifs & les pilules mercurielles laxatives , *pilulæ mercuriales laxantes L* , ou d'autres purgatifs doux , joints avec le calomelas , réussiront très-bien à faire reparoître les règles.

Enfin , la suppression des règles a-t-elle pour cause un resserrement ou une contraction spasmodique des vaisseaux de la matrice occasionée par le froid , quelque passion vive ou autrement ? les remedes les plus efficaces sont alors le demi-bain chaud , le bain de pieds chaud , les potions huileuses , les pilules d'aloës , l'*assa-fœtida* , l'extrait d'ellébore noir & le safran. On peut encore donner le soir , vers le temps où les règles doivent

revenir, un lavement d'eau chaude ; dans lequel on aura mis trente ou quarante gouttes de *laudanum*.

Des suppressions de règles qui étoient anciennes, & n'avoient pas cédé aux remèdes ordinaires, ont été quelquefois guéries par le moyen de l'électricité. On avoit soin en électrisant ces malades de leur tirer les étincelles des cuisses principalement. Le D^r Clerk m'a dit avoir observé que ce remède réussissoit mieux chez les personnes dont le pouls étoit petit & languissant.

Il y a des jeunes femmes qui, vers le temps du retour de leurs règles, sont sujettes à éprouver de violentes douleurs au dos & au ventre, des pâmoisons, du délire, & quelquefois des convulsions. En pareil cas, le demi-bain chaud est d'une grande utilité ; mais comme il arrive souvent que ce remède ne peut s'em-

ployer dans le moment, je conseille, en général & avec succès, de prendre un lavement d'eau chaude, où il entre cinquante gouttes de *laudanum*, & d'appliquer sur le ventre un cataplasme d'herbes émollientes enfermées dans de la flanelle, après qu'on a exprimé le tout de façon qu'il n'en découle point d'eau. Si la malade n'a pas le ventre libre, il faut au moyen d'un lavement laxatif fait avec l'*assa-fœtida*, lui procurer une selle avant qu'elle prenne le lavement anodyn.

On ne doit pas rester dans l'inaction durant l'intervalle des périodes des règles, après que l'on a fait cesser une suppression, sur-tout si la malade y est sujette. Pour prévenir le retour de cet accident, & rendre moins susceptible des maux qu'il occasionne, j'ai prescrit avec beaucoup d'avantage le fréquent usage du bain de pieds chaud, quelques prises de

pillules de Rufus , avec les potions huileuses que le D^r Hamilton * a si fort recommandées en pareil cas , & que j'ai aussi éprouvé être très-utiles contre les douleurs des intestins ou tranchées que souffrent les personnes dont les règles sont supprimées.

J'ai vu quelquefois des filles sujettes à avoir des syncopes & des convulsions , après que chaque période des règles étoit passée. Je suis porté à croire que ces maux dépendoient de ce que l'évacuation avoit été moins abondante qu'elle ne devoit être ou qu'elle n'avoit été précédemment. Dans un cas de cette espèce les remèdes suivans , continués durant deux ou trois mois , ont eu tout le succès possible.

* Hamilton, *de Praxeos Regulis*, cap. iij. Voyez ces potions à la fin du livre , à la suite des autres médicamens.

Prenez aloës succotrin ,
Assa-fœtida ,
 Extrait d'ellébore noir ,
 de sel de Mars ,
 de safran.) de chaque
 un gros.

Elixir de propriété , ce qu'il en faut pour faire du tout des pilules ; elles feront du poids de quatre grains. On en prend cinq ou six de deux foirs l'un en se couchant.

Prenez racine de gentiane ,
 de *calamus*
aromaticus ,) de chaque
 une once.

De fommités de petite centaurée, six gros ; de fleurs de romarin , deux gros : mêlez : versez sur le mélange quatre livres d'eau bouillante ; laissez infuser pendant six heures : passez : ajoutez à la colature :

Teinture de quinquina, dix onces.
 Mêlez.

On prendra trois onces de ce médicament deux fois par jour.

Pendant qu'on fait usage de ces remèdes, il est à propos de prendre un bain de pieds tous les soirs à l'heure du coucher.

Quand les règles ne paroissent plus, parce que l'on est parvenu à l'âge où cette évacuation doit cesser naturellement, les divers symptomes nerveux, vaporeux ou hystériques qui surviennent pour lors sont en général diminués, & quelquefois se dissipent entièrement, par le moyen des petites saignées répétées fréquemment, des doux purgatifs stomachiques, & des cauteris ou autres écoulemens artificiels.

§. CLIII. Le flux hémorrhoidal venant à manquer, ou ne se renouvelant plus de temps en temps chez les personnes qui y ont été habituées; nous devons travailler à le rappeler par les fomentations émollientes & des médicamens internes où il entre de l'aloës. Lorsque c'est sans succès

qu'on a employé ces remèdes ou d'autres du même genre, Hoffman conseille d'appliquer des sang-sues autour de l'anus, une fois par mois.

§. CLIV. Les maux de nerfs sont-ils occasionés par le desséchement trop prompt de vieux ulcères ou des abcès trop tôt cicatrisés? il n'y a pas de moyen plus puissant pour faire abandonner à cette humeur déplacée le lieu où elle produit de l'irritation, que de purger fréquemment; & ce qui procure un soulagement encore plus sûr & plus prompt, d'établir un écoulement artificiel par le moyen d'un cautère ou d'un féton, placé dans la partie du corps ou, selon les circonstances, il doit devenir le plus utile.

§. CLV. Si l'on a fait rentrer tout-à-coup, par quelque topique appliqué mal-à-propos, des dartres, des boutons ou d'autres éruptions qui étoient sur le visage, soit nou-

vement, soit depuis long-temps ; les douleurs de tête violentes , les vertiges , les maux d'estomac , les palpitations & les autres symptomes nerveux font fort souvent la suite de ces humeurs répercutées ou rentrées. En pareil cas , si on ne peut pas rappeler l'humeur morbifique au visage , il faut essayer de la faire sortir du corps en l'attirant à l'extérieur par des vésicatoires entretenus , ou des cauterés appliqués à la tête ou à la nuque , & par des purgatifs mercuriaux.

Traitement. Lorsque les maux nerveux ou hystériques viennent de ce qu'il ne se trouve pas dans le corps une suffisante quantité de sang.

§. CLVI. Lorsque le manque de sang a pour cause une évacuation immodérée de ce fluide par les hémorrhoides , les règles ou les vuidanges ; le traitement consiste premièrement à diminuer ces évacuations , secondement , à remplir les vaisseaux

fanguins , en faisant prendre au malade des alimens légers & nourrissans , mais qui n'échauffent point. On doit en même temps calmer la violence des symptomes nerveux, par le moyen des remedes anodins , du vin ou d'autres médicamens cordiaux. La situation horizontale du malade est encore très-utile en pareils cas.

Les remedes que j'ai vu le mieux réussir à arrêter les pertes ou régles immodérées, sont la teinture de roses, le cachou, l'alun, l'*opium* & l'élixir de vitriol.

J'ai fait prendre quelquefois l'alun joint avec le cachou, comme il se trouve dans la poudre styptique, *pulvis stypticus E*; mais depuis quelque temps, j'ai prescrit plus fréquemment l'alun sous la forme suivante, parce qu'il est moins désagréable à l'estomac étant pris de cette maniere :

Prenez de lait nouvellement tiré & bouillant, une livre ;

D'alun de roche pulvérisé, depuis un gros jusqu'à un gros & demi.

Mêlez : pour faire cailler le lait : passez & ajoutez dans le petit-lait, de sucre blanc, une once.

Le malade boira quatre fois le jour trois onces de ce petit lait astringent.

Si le petit lait fait avec l'alun cause des aigreurs & des maux d'estomac, on prend avec succès, deux ou trois fois le jour, un scrupule d'yeux d'écrevisses, ou d'écailles d'huitres préparées. J'ai vu un cas dans lequel le petit lait d'alun a diminué une hémorrhagie de la matrice, quoique précédemment la malade eût pris trois fois par jour, pendant un certain temps & sans aucun fruit, quarante gouttes de teinture anti-phthistique, *tinctura anti-phthistica E.* Le même remède a aussi guéri des fleurs blanches qui duroient depuis plusieurs années.

Je n'ai jamais eu de preuves bien

marquées de la vertu que quelques praticiens attribuent au quinquina pour arrêter les hémorrhagies. Qui plus est, j'ai vu une perte utérine que le quinquina pris en substance pendant près de quinze jours n'avoit pu faire cesser, céder en deux ou trois jours à la mixture ou potion suivante.

Prenez d'eau de menthe, six onces ;
 de cannelle sans vin ;
 deux onces ;
 de confection de cachou, six gros ;
 de syrop de limon, deux onces.
 Mêlez.

On prend deux cuillerées de la mixture toutes les quatre ou toutes les six heures.

Pour remédier à la constipation que cette mixture occasionne communément, il est nécessaire de faire prendre une fois en deux ou trois jours, soit

un peu de rhubarbe , soit un lavement laxatif.

Le quinquina , dont la vertu fortifiante est plus marquée que la vertu astringente , paroît aussi moins propre à arrêter les hémorrhagies qu'à augmenter les forces de ceux qui ont été affoiblis par des pertes de sang excessives : néanmoins il est souvent très-utile , non - seulement de faire prendre ce médicament lorsque le sang a cessé de couler , mais même de le donner dans l'hémorrhagie , en l'associant à de plus puissans astringens.

§. CLVII. Quand les règles immodérées , ou les pertes après les fausses couches , sont accompagnées ou précédées d'une douleur aiguë , non inflammatoire , dont le siège est à la partie inférieure du dos ou du ventre , & que le sang sort avec plus de violence , toutes les fois que les dou-

leurs se renouvellent ou augmentent, l'*opium* est un remede beaucoup plus efficace qu'aucun astringent ; c'est ce que prouve l'observation suivante.

Une femme qui avoit trente ou quarante ans , étant sortie trop tôt après une fausse couche faite dans le quatrieme mois de sa grossesse, ressentit de violentes douleurs aux reins & à la partie inférieure du ventre. Elles se renouvelloient une fois en huit ou douze heures, & étoient toujours accompagnées d'une hémorrhagie excessive qui laissoit la malade très-foible , quand les douleurs la quittoient. Lorsque je fus appelé auprès de cette femme , elle avoit déjà fait usage , mais avec peu de succès , de plusieurs médicamens astringens & fortifiens. Je lui ordonnai un lavement composé de six onces d'une infusion de roses rouges séchées , faite dans l'eau bouillante , & de cinquante gouttes de

laudanum , qu'elle prenoit tous les soirs à l'heure de son coucher. Quand les circonstances le demandoient , on lui donnoit de deux jours l'un un lavement laxatif. Dès qu'elle eut pris le premier lavement anodyn , la douleur & l'hémorrhagie se trouverent bien moins considérables ; & après le troisieme , il ne lui resta plus rien de ces maux.

§. CLVIII. Louis Septal * , & depuis lui David Hamilton ** , ont recommandé une forte décoction d'écorce d'oranges aigres ou bigarades , comme le meilleur remede qu'on puisse employer contre les pertes ; & un habile praticien m'a dit avoir prescrit ce médicament plusieurs fois & avec succès sous la forme suivante.

* Septalii *Animadvers. med.* lib. viij.

§ 144.

** Hamton , *de Praxeos Regulis* , cap. iij.

Prenez l'écorce de sept oranges aigres ou ameres , qui ne soient pas tout-à-fait mûres ; faites bouillir dans trois livres d'eau de fontaine , & réduire à deux livres : passez : faites fondre dans la colature une once de sucre ; ajoûtez soixante gouttes d'élixir de vitriol. La malade prendra, toutes les trois heures, six cuillerées de cette décoction astringente.

§. CLIX. J'ai sçu que des fleurs blanches ont été guéries , en grande partie, par plusieurs *bains de mer* pris après que les malades avoient inutilement fait usage de nombre de remedes très-actifs. Le bain de mer , employé dans les intervallés que laissoit une perte , a beaucoup contribué à diminuer cette maladie. Une femme âgée de quarante à cinquante ans , & dont j'étois le médecin , alloit rarement à la selle sans perdre une très-grande quantité de sang , quoiqu'elle fût fort

affoiblie par plusieurs saignées. Le bain de mer lui fut plus utile que tous les autres remèdes qu'elle avoit essayés : celui-ci non-seulement diminua l'écoulement du sang par les vaisseaux hémorrhoidaux ; mais il donna à cette femme un meilleur appétit, plus de force & une carnation plus animée.

Voilà quelles sont les méthodes que l'on peut employer pour le traitement des diverses causes occasionnelles générales des maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques ; je vais maintenant exposer les moyens dont on doit se servir pour écarter les causes occasionnelles particulières ou diminuer leur action quand on ne peut pas empêcher qu'elles n'aient lieu ; ces causes particulières sont :

1° *Les vents dans l'estomac & les intestins.*

§. CLX. Comme les vents qui sont dans l'estomac & les intestins

dépendent ou de la foiblesse ou de l'affection spasmodique du canal alimentaire, ou d'alimens de mauvaise qualité, les remedes qui doivent opérer une guérison radicale, sont ceux qu'on trouve dans le chapitre précédent, §. CXXV & suiv. où j'ai donné le traitement des maux de nerfs causés par les fautes contre la tempérance, & le régime convenable à chacun. Quant aux remedes propres à procurer un prompt soulagement dans les accidens qu'occasionne l'abondance des vents, & auxquels il est nécessaire de porter remede aussi-tôt, je les indiquerai dans la suite de cet ouvrage, en donnant le traitement des principaux symptomes nerveux, vaporeux ou hystériques.

2^o *Les glaires ou phlegmes épais, engendrés dans l'estomac & les intestins.*

§. CLXI. Le traitement propre à détruire les glaires qui se trouvent

dans l'estomac & les intestins, est souvent long & difficile. Il se rencontre même des cas ou on n'y peut réussir par aucun moyen. Car, quoiqu'à l'aide des vomitifs répétés, nous venions à bout de nettoyer l'estomac des glaires qui y sont pour lors; si cet organe n'est pas encore fortifié d'une manière suffisante, & que les vaisseaux sécrétoires ne soient pas rétablis dans leur état naturel & sain, les humeurs morbifiques continueront de s'y reproduire. C'est pourquoi outre les fréquens vomitifs, nous devons faire prendre le quinquina, les amers, les martiaux, des alimens tirés du règne animal, & recommander l'exercice du corps, principalement l'équitation & les voyages sur mer *. La teinture amère de rhubarbe, *tinctura rhei amara, E*, ou l'élixir sacré, *elixir*

* Celsus, *de Medicinâ*, lib. iv, cap. v.

sacrum E, sont très-utiles, non-seulement pour fortifier l'estomac & les intestins, mais encore pour détacher & expulser une partie des glaires qui empêchent ces visceres de remplir leurs fonctions. Il m'a semblé quelquefois que l'emplâtre stomachique, *emplastrum stomachicum E*, appliqué sur la région de l'estomac, produisoit un bon effet.

Les personnes dans l'estomac desquelles il s'engendre habituellement beaucoup de glaires, se trouvent communément obligées de prendre un vomitif une fois en dix ou en quinze jours, & quelquefois plus souvent. Lorsqu'on prend pour vomitif de l'hypécacuanha, il faut boire une infusion de raifort, ou ajoûter à chaque verre d'eau chaude un peu d'eau-de-vie ou de la graine de moutarde en poudre, parce que ces boissons étant un peu échauffantes & légèrement irritantes, contribuent à fortifier l'esto-

mac, en même temps que les glaires qui l'incommodoient en font chassées.

Comme l'eau de chaux dissout la colle de poisson & les autres substances glutineuses, visqueuses, j'ai pensé qu'il seroit à propos d'éprouver quel effet elle auroit sur les glaires formées dans l'estomac. Pour le découvrir, j'ai mis douze onces d'eau de chaux sur quatre onces de glaires qui venoient d'être rendues par le vomissement; & j'ai mêlé avec soin ces deux liqueurs. Dès ce moment les glaires me semblerent avoir été rendues un peu plus fluides ou moins épaisses par l'eau de chaux; mais au bout de cinq ou six heures que le mélange eut été en repos, les glaires parurent entièrement dissoutes & fondues. Après que j'eus fait cette expérience, un de mes amis mêla, parce que je le lui demandai, des glaires qu'il avoit rendues le soir par le vomissement, avec le double d'eau de chaux; & en examinant ce

mélange le lendemain matin, il trouva que les glaires avoient entièrement perdu leur viscosité. Cette personne mit en même temps des glaires avec de l'eau commune ; mais lorsque le tout eut été en repos pendant vingt-quatre heures, les glaires avoient encore la plus grande partie de leur viscosité, quoiqu'elles fussent devenues moins épaisses par leur mélange avec l'eau.

Quand on fait usage d'eau de chaux dans la vue de détruire les glaires de l'estomac, il faut en boire près d'une chopine tous les matins à jeun, & ne rien prendre ensuite pendant deux heures. On en prendra encore un demi-septier une demi-heure avant le dîner, & autant avant le souper.

En outre, toutes les fois qu'on aura prescrit un vomitif pour atténuer & faire sortir les glaires, le malade boira quelque temps après son opération, mais avant toute autre

chose , un verre d'eau de chaux , qui , dans ce moment , agira bien plus puissamment pour dissoudre les glaires restées dans l'estomac , ainsi que pour donner du ressort aux vaisseaux & en resserrer l'orifice.

Quand , aux glaires qui sont dans l'estomac , il se trouve joint des aigres ou une acidité considérable , j'ai vu de bons effets de dix grains de *sel d'absinthe* ou de *sel de tartre* , pris deux fois le jour. Mais si l'estomac est entièrement exempt d'humeurs acides , on peut employer l'élixir de vitriol pour fortifier les vaisseaux de ce viscere , quoiqu'un tel remede n'ait pas la vertu de fondre les glaires.

3° *Les vers dans l'estomac & les intestins.*

§. CLXII. Lorsqu'il y a des vers dans les premières voies , nous devons , en même temps que nous employons des

remedes palliatifs pour faire cesser les symptomes incommodes qu'ils causent; nous devons, dis-je, travailler à détruire ces animaux par les médicamens anthelmintiques ou vermifuges qui paroissent convenir le mieux à l'état où se trouve le malade. Je dirai en passant que j'ai été témoin plusieurs fois des bons effets de l'infusion de la racine d'une plante que les habitans de la Caroline nomment en leur langue *œillet d'Inde* * ; mais ce remède est certainement beaucoup moins efficace ici qu'en Amérique; & il me semble perdre une grande partie de sa vertu à être gardé long-temps.

J'ai fait prendre avec succès à plusieurs enfans, six gros ou une once de *savon blanc* par jour. Il cause la mort aux ascarides aussi-bien qu'aux

* Essais & observations physiques & littéraires d'Edimbourg, t. 1, p. 398.

vers ronds & aux vers plats. On a beaucoup vanté l'eau de chaux comme un anthelmintique ou médicament propre à faire périr les vers du corps humain ; cependant rarement est-elle de quelque utilité, si ce n'est lorsque les vers sont dans l'estomac ou la partie supérieure du canal intestinal ; car quand ils se trouvent dans l'intestin *ileum*, ou dans la partie inférieure du *jejunum* ; l'eau de chaux ne leur fait pas de mal, les vaisseaux absorbans qui la pompent dans son cours ne la laissant pas parvenir jusqu'où sont ces animaux.

4^o *Les alimens nuisibles par leur qualité ou leur quantité.*

§. CLXIII. Lorsque les maux nerveux hypocondriaques ou hystériques sont occasionés par des alimens pris en trop grande quantité & des alimens de mauvaise qualité ; ou qu'ils sont augmentés par l'une de ces causes ; le principal remede qu'on y doit apporter est de faire vivre le malade de la

maniere qui convient le plus à son état & à sa constitution.

[a] Si par une ancienne habitude de prendre trop peu de nourriture, les agens de la digestion sont devenus très-foibles, le malade doit augmenter par des degrés presque insensibles la quantité de ses alimens.

[b] Quand au contraire les maux de nerfs ont pour cause les excès que le malade a faits dans le boire & le manger, il doit diminuer peu-à-peu la quantité de l'un & de l'autre, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans les bornes d'une étroite tempérance; c'est-à-dire qu'il ne faut jamais qu'il mange assez fort à dîner pour se trouver, en sortant de table, incapable de s'occuper de quelque affaire ou de s'appliquer à l'étude; il ne fera qu'un léger souper, ou même il ne mangera pas du tout le soir, s'il sent que son dîner n'est pas entièrement digéré.

[c] J'ai connu des personnes qui,

ayant beaucoup souffert de la goutte ; tandis qu'elles mangeoient trop , & étant ensuite obligées , par la pauvreté , de manger peu , se sont trouvées entièrement guéries de cette maladie. Aussi est-il certain que la privation de nourriture , ou plutôt la tempérance dans le boire & le manger , est d'une très-grande importance pour la guérison des maladies nerveuses occasionées par l'intempérance ou par une humeur gouteuse contenue dans le sang.

§. CLXIV. Quant au choix des alimens par rapport à leur qualité , les malades doivent éviter tout ce qui est pesant , gras , de difficile digestion , en général , & pour eux en particulier.

[a] Si l'estomac & les intestins ont beaucoup souffert par l'usage des alimens qui produisent des vents , tels que sont certaines graines , les racines & les fruits , il faut éviter scrupuleu-

sement d'en manger, ainsi que de tout ce qui peut engendrer des vents en assez grande quantité pour faire du mal; & alors on vivra de pain; de riz, d'alimens tirés du règne animal; & on boira quelques verres d'un vin qui ait de la qualité, qui ne soit pas nouveau & qui ne puisse pas s'aigrir facilement.

[c] Dans le cas où les alimens pesans, les ragoûts ou assaisonnemens échauffans, âcres, de haut goût, & le trop grand usage du vin ou d'autres liqueurs fortes, ont offensé l'estomac & les intestins; le malade doit se réduire à une petite quantité de vin, & ne manger que des substances animales, apprêtées le plus simplement qu'il est possible, & ceux des végétaux qui sont le moins propres à donner des vents. Il peut quelquefois être très-utile en pareil cas de vivre de lait & de végétaux seulement. Mais il ne faut pas se mettre tout-à-coup à ce

régime : on le prendra par degrés. Je dois faire observer ici que comme il y a eu des personnes qui , quoique habituées à boire du vin & à ne manger que des alimens tirés du règne animal , se sont trouvées très-bien de s'abstenir de leur usage , & n'ont pas perdu beaucoup de leur force par ce changement de vie ; on en a vu aussi d'autres d'une constitution différente , qui n'ont pas pu supporter ce régime moins nourrissant que l'autre ; celles-ci étant réduites au lait & aux végétaux pour toute nourriture , non-seulement avoient de la foiblesse , des défaillances , de l'abattement , du découragement , mais encore beaucoup de vents & d'autres maladies des premières voies. Il paroît , par cette différence , des effets que produit le changement de nourriture , combien se sont trompés ceux qui ont recommandé , sans restriction ou exception , le régime du lait & des végétaux

dans la plus grande partie des maladies de nerfs.

On doit encore remarquer que beaucoup de gens qui ont l'estomac foible & venteux , mais principalement ceux qui sont sujets à la goutte , éprouvent que les végétaux & même le lait leur réussissent beaucoup mieux , lorsque pendant ce régime ils font usage d'un peu de poivre ou de quelque autre épice. J'ai connu quelques personnes sujettes à de violentes attaques de goutte dans l'estomac , qui se sont trouvées très-bien d'avaler tous les matins douze ou seize grains de poivre blanc , avec le gruau préparé qu'ils prenoient pour leur déjeuner.

Il ne suffit pas de s'abstenir de vin & d'alimens tirés du règne animal , & de ne vivre que de lait & de végétaux pour se préserver de tous les maux de nerfs ; nous en avons une grande preuve dans le pauvre peuple du nord de l'Angleterre , qui , même en ne

vivant que de lait, de petit lait, d'orge, de pois, de gruau d'avoine, de chou, de pommes de terre & d'autres végétaux, sans prendre presqu'aucun aliment tiré des animaux, ni liqueurs fermentées, est néanmoins très-sujet à des douleurs dans l'estomac & les intestins, aux vents & aux autres symptomes hypocondriaques & hystériques qui accompagnent les premiers.

Qui plus est, quoique le lait & le régime végétal puisse devenir très-avantageux dans certains cas, pour diminuer ou dissiper les maux qui ont été occasionés par l'intempérance ou l'usage des alimens de haut goût, néanmoins il est certain, en général, que le lait & les végétaux sont plus propres à produire des vents dans les premières voies & tous les symptomes incommodes & douloureux qui en dépendent, qu'un régime dans lequel on useroit également des végétaux &

des animaux. Le lait même qui tient pour ainsi dire le milieu entre les végétaux & les substances animales, est selon Hippocrate, nuisible aux personnes sujettes à être incommodées de vents dans l'estomac *.

L'observation que l'on a faite qu'un mélange de viandes, de végétaux & d'eau tenu à un degré de chaleur égal à celui du corps humain, fermente plutôt & avec plus de force que ces mêmes végétaux avec l'eau seule, a fait conclure à quelques physiciens que les alimens fournis par le règne animal & le règne végétal, produisent, quand on en fait usage au même repas, beaucoup plus de vents dans les premières voies que les végétaux pris seuls. Mais qu'on fasse bien attention que la digestion des alimens est très différente du

* Hippoc. *Aphor.* sect. v, §. 64.

changement qui arrive à ces mêmes substances soumises à de pareilles expériences. En second lieu, cōme la production des vents dans l'estomac & les intestins est dūe principalement à la foiblesse de ces parties, à l'état contre nature de leurs nerfs & aux contractions spasmodiques qu'ils éprouvent; une certaine quantité de nourriture tirée des animaux peut être cause qu'il se forme moins de vents pendant la digestion, qu'il ne s'en formeroit si l'estomac ne contenoit que des végétaux; & cela parce que les alimens que fournit le regne animal fortifient davantage le canal alimentaire, affecte agréablement ces nerfs, & les rend moins susceptibles de spasmes & de mouvemens irréguliers.

[c] Lorsque les maux de nerfs sont causés par la matiere de la goutte, il se peut faire que le régime du lait & des végétaux, quand l'estomac peut

en supporter l'usage continu, opere la guérison de pareils maux, en détruisant ou plutôt en ne fournissant pas de quoi entretenir cette matiere gouteuse. Mais quand la foiblesse de l'estomac, ou la disposition particuliere de ses nerfs ne lui permet pas de supporter la plus grande partie des alimens du régime végétal, le régime du lait & des végétaux ne conviendra nullement, au lieu que les alimens les plus légers, tirés du régime animal, & pris en telle quantité qu'ils puissent se digérer facilement, non-seulement nourriront & fortifieront le corps plus que le régime opposé; mais ils produiront l'effet des remedes anodyns, en préservant de plusieurs symptomes nerveux de l'estomac & des intestins, ou en les adoucissant.

[d] Au reste, on ne peut pas donner de règle constante pour décider quelle

espece de nourriture est salutaire à chaque malade. En effet si ce sont principalement les nourritures animales qui conviennent à quelques-uns, d'autres se trouvent mieux de vivre de lait & de végétaux seulement ; enfin il y en a qui, en usant du lait & des végétaux doivent prendre un peu de nourriture animale. Il en est de même pour le choix de la boisson la plus utile. Quelques malades ne peuvent se passer de vin, tandis que d'autres ne boivent que de l'eau ; & on en voit quelques-uns auxquels il est nécessaire de mêler à leur eau un peu d'eau-de-vie ou d'autre liqueur forte. Chaque malade doit donc s'en tenir à l'espece d'aliment & de boisson qu'il a éprouvé être la plus agréable à son estomac, & la plus légère. Mais quel que soit l'aliment & la boisson que l'on a adoptés, il faut observer constamment la tempérance dans leur usage, & n'en

jamais passer les bornes que l'expérience indique à chacun, parce qu'en général les malades ont bien moins à redouter des effets produits par la mauvaise qualité des alimens & de la boisson qu'ils prennent, que de ceux qu'occasionne leur trop grande quantité.

[e] Lorsque l'estomac & les intestins ont beaucoup souffert des excès dans le boire & le manger, ou ont été affoiblis par les alimens venteux; ce n'est pas seulement d'un régime convenable, de l'usage du quinquina, des amers, des martiaux & de l'exercice qu'on doit attendre la guérison: souvent il est encore nécessaire de donner de nouvelles forces au canal alimentaire. Des vomitifs doux & des purgatifs stomachiques peuvent aussi être utiles pour nettoyer les premières voies, exciter & favoriser leurs sécrétions naturelles.

5^o *Les obstructions indolentes formées dans quelqu'un des viscères du bas-ventre , & principalement celles qui sont du genre des squirrhés.*

§. CLXV. Les obstructions indolentes ou qui ne font pas de douleur, & dont il s'agit ici, sont situées ou dans les canaux sécrétoires des glandes, ou dans d'autres vaisseaux plus petits que ceux qui portent la partie rouge du sang dans les follicules glanduleux, ou dans les interstices du tissu cellulaire, dans lesquels les artères exhalantes déposent un fluide qui devient bientôt trop épais pour être repris par les veines absorbantes ; & ces dépôts augmentent tous les jours par l'addition d'une nouvelle matière du même genre. Il y a des cas où les vaisseaux de la partie obstruée sont tellement altérés & dans un état si

différent de celui qui leur est naturel, que les fluides qu'ils séparent & déposent dans les follécules des glandes & les interstices du tissu cellulaire deviennent en y séjournant & par leur état de stagnation, presque cartilagineux.

C'est une chose difficile en général que de s'assurer si les maux nerveux & hypocondriaques sont occasionés par des squirrhés ou d'autres tumeurs indolentes, formées dans les membranes de l'estomac & des intestins, ou dans d'autres viscères de l'abdomen, à moins qu'on ne puisse les découvrir, par le toucher, ce qui n'arrive pas souvent. Mais quand j'entends se plaindre, principalement des femmes dont les règles sont cessées, de dégoût, de manque d'appétit, d'indigestion, de vomissement, de vents, de douleurs dans le ventre; si j'apprends que ces symptômes subsistent depuis longtemps, sans avoir laissé des inter-

valles un peu considérables de relâche & que l'usage des médicamens augmente ces maux au lieu de les diminuer ; dès-lors je présume qu'il y a quelque obstruction dans l'estomac, les intestins ou les parties voisines, sur-tout quand le malade a le pouls vif ou fréquent sans éprouver ni soif incommode, ni chaleur remarquable.

Lorsque les maux hypocondriaques ou hystériques dépendent d'obstructions indolentes, nous devons tout faire pour résoudre ces obstructions par degrés ; & en même temps il faut faire cesser, ne fût-ce que pour un temps, les symptomes les plus difficiles à supporter qu'elles occasionent.

[a] Il y a peu de remedes d'une plus grande efficacité pour guérir les obstructions indolentes & froides que les *frictions douces*. Non-seulement les frictions renouvellent & contribuent à entretenir la circulation du sang dans les petits vaisseaux ; mais elles

servent encore à atténuer les humeurs épaissies & à augmenter l'absorption de la matiere qui est en stagnation dans les follécules des glandes & les interstices du tissu cellulaire. J'ai vu plusieurs exemples de tumeurs enkystées , guéries par les seules frictions répétées pendant long - temps. Une de ces tumeurs située à la paupiere supérieure , avoit la grosseur d'une cerise ordinaire , & étoit du genre de celles qui contiennent une matiere ressemblante à du suif. Une autre tumeur placée dans la membrane adipeuse du côté gauche de l'abdomen étoit plus grosse que la premiere , assez molle & approchant un peu de celles qui contiennent une matiere semblable à du suif ou à de la bouillie. On ne fit autre chose à cette derniere tumeur que de la froter deux fois le jour avec de l'huile camphrée. Il est vrai que les quatre premiers mois elle ne parut pas céder ; mais bientôt

après ce temps , elle commença à diminuer , & se dissipa fort promptement. La petite tumeur de la paupiere ne fut frottée qu'avec de la salive.

[*b*] Les *fomentations chaudes* sont très-utiles dans le traitement de ces obstructions ; non seulement elles relâchent les vaisseaux & atténuent la matiere qui forme l'obstruction , mais par leur chaleur elles renouvellent & entretiennent la circulation des fluides dans les parties qui étoient obstruées. Ces remedes externes operent souvent la résolution des tumeurs indolentes ; ou ils les amènent à suppuration , lorsque les médicamens internes ne le font point sans le secours des premiers. Les fomentations doivent être appliquées matin & soir durant près de deux heures : on doit prendre garde qu'elles ne soient point assez chaudes pour qu'il y ait à craindre qu'elles causent de l'inflammation à

la peau ou qu'elles la rendent trop tendre. Je me sers pour l'ordinaire de flanelle trempée dans l'eau chaude seulement & exprimée. Je prescris quelquefois au lieu d'eau, une décoction d'absinthe, de fleurs de camomille ou de sommités de ciguë, avec un peu de vinaigre.

Il n'est pas besoin de dire que quand les obstructions sont situées profondément dans le bas-ventre, ni les frictions, ni les fomentations ne peuvent avoir un effet aussi marqué que lorsqu'elles se trouvent dans le tissu cellulaire immédiatement sous la peau.

[c] Les *vomitifs* & les *purgatifs* *

* Je regarde les bons effets que produit l'usage interne de l'eau de mer dans le traitement des tumeurs glanduleuses, comme appartenans à sa qualité purgative. Quand cette eau ne tient pas le ventre libre, & que le malade ressent de la chaleur & de l'altération, on ne doit pas s'attendre qu'elle réussisse.

doux , fréquemment répétés , font en particulier très - efficaces contre les obstructions indolentes des viscères du bas-ventre quand elles commencent. Mais lorsqu'une obstruction située dans l'estomac est formée depuis si long-temps qu'elle ne peut plus se résoudre , les vomitifs , & sur-tout les vomitifs violens deviennent très mal-faisans , en causant de l'irritation dans les parties engorgées , obstruées , ou même en faisant rompre quelques-uns de ses petits vaisseaux *. C'est ici l'occasion de faire remarquer que beaucoup des médicamens échauffans & âcres qu'on prescrit communément dans les maladies nerveuses , sont également déplacés & nuisibles en pareil cas , parce que leurs qualités irritantes les rend plus propres à causer de l'inflammation , & à hâter les progrès d'une

* Voyez ci-dessus , tom. I , pag. 541.

obstruction squirrheuse , qu'à la diminuer ou à la résoudre.

[d] Quant à ceux des remedes internes, qu'on nomme communément *remedes désobstruëtifs* , ils ne peuvent produire que peu d'effet ; ou même ils en manquent tout-à-fait lorsque la matiere qui forme l'obstruction est amassée dans les interstices du tissu cellulaire ; mais ces remedes sont principalement utiles pour guérir les obstructions qui occupent les follécules des glandes ou les petits vaisseaux lymphathiques.

§. CLXVI. Les médicamens désobstruëtifs internes dont j'ai fait usage avec le plus de succès , sont le tartre soluble , le sel polychreste , le mercure & le savon.

Je donne le *tartre soluble* , depuis un gros & demi jusqu'à trois gros , ou même une demi-once ; & le sel polychreste , depuis deux scrupules jusqu'à un gros & demi. On fait fondre

ces fels dans une chopine d'eau que l'on boit en trois ou quatre verres tous les matins pendant deux mois ou davantage.

Quand j'emploie le *mercure* comme remede désobstructif, je fais prendre les pilules mercurielles laxatives, *pilulæ mercuriales laxantés E*, ou la dissolution du mercure sublimé corrosif. Pour empêcher que ces médicamens ne se portent trop à la bouche, je ne donne les pilules qu'une fois en deux ou trois jours ; & pendant l'usage du sublimé, je prescris un purgatif doux tous les quatre ou cinq jours.

[a] Dans les cas où les tumeurs glanduleuses du cou sont plutôt du genre des *écrouelles* que de vrais squirrhes, je n'ai rien vu qui ait autant de succès que l'usage du *quinquina*, soit en substance, soit en décoction, continué pendant plusieurs mois. On donnera en même temps

tous les quatre ou cinq jours, à l'heure du coucher, une prise de *calomelas* & de rhubarbe ou de pilules mercurielles laxatives, assez forte pour procurer le lendemain matin au malade deux ou trois selles. Ce traitement m'a toujours paru également efficace, lors même qu'avec les tumeurs indolentes & un vice écrouelleux il y avoit une fièvre considérable, comme dans le cas suivant.

Une fille âgée de sept ans qui avoit la fibre lâche & un vice écrouelleux, commença au mois de Mars à voir se former des tumeurs dures à son poignet gauche & à une de ses jambes : il lui survint aussi une enflure molle, œdémateuse aux pieds & aux mains. Cette petite fille avoit la langue chargée, le pouls fréquent & la peau plus chaude que dans l'état naturel. Au mois de Juin suivant, lorsque je fus appelé pour la première fois, tous les symptomes étoient augmentés ; la

malade étoit très-maigre, & son pouls battoit plus de cent trente fois par minute. Comme on avoit déjà mis beaucoup de remedes en usage fans en avoir retiré aucun fruit, elle prit d'abord par mon ordre un vomitif & un purgatif doux ; ensuite je lui prescrivis une décoction de quinquina avec un peu d'élixir de vitriol, pour en boire quatre fois par jour, à la dose de deux ou trois cuillerées à bouche chaque fois ; secondement une purgation de *calomelas* avec de la rhubarbe à prendre une fois en cinq ou six jours. Il n'y avoit pas encore quatre semaines que ce traitement étoit commencé, que la petite fille avoit déjà le pouls moins fréquent, la peau plus fraîche, & un meilleur appétit ; & au bout de deux mois elle se trouva entièrement guérie de tous ses maux.

[b] Quand les tumeurs glanduleuses sont situées sous la peau,

immédiatement, les onguens mercuriels dont on a frotté ces parties, ou un emplâtre mercuriel fort actif qu'on y a appliqué, en ont quelquefois opéré la guérison.

Un homme âgé de vingt-un an avoit eu une des glandes conglobées du côté gauche du cou enflée par le froid. Cette tumeur, qui n'étoit pas accompagnée de douleur augmenta, par degrés, de maniere qu'au bout de trois mois, son volume égaloit celui d'un œuf de poule coupé en long par le milieu. Lorsqu'on eut fait usage durant six semaines de purgatifs mercuriaux, de fomentations, & des emplâtres discussifs ordinaires, mais sans aucun succès; on appliqua sur la tumeur l'emplâtre mercuriel avec le triple de mercure, *emplastrum mercuriale cum triplici mercurio E.* Au bout de deux ou trois jours le malade commença à saliver; & pendant une semaine il continua de rendre environ

une chopine de salive par jour , après quoi la salivation diminua par degrés ; & la tumeur fut réduite à un tiers du volume qu'elle avoit eue précédemment. La chaleur de l'été , qui survint bientôt , emporta le reste de cette tumeur que l'emplâtre mercuriel n'avoit pas pu fondre.

§. CLXVII. *Le savon blanc* mérite une place distinguée parmi les médicamens désobstruëts : les tumeurs glanduleuses opiniâtres ont cédé quelquefois à son usage , même dans des cas où précédemment on avoit employé le mercure inutilement ; j'en vais rapporter tout-à-l'heure deux exemples. Le savon se prendra tous les jours , depuis une demi-once jusqu'à une once & davantage , si l'estomac du malade peut le supporter en aussi grande dose.

[1.] Un homme âgé de plus de vingt ans , me consulta au mois d'Avril 1752 , pour une tumeur qu'il avoit à la région

épigastrique un peu au-dessous du cartilage xiphoïde. Cette tumeur étoit presqu'aussi grosse que le poing & dure, mais sans douleur. On ne pouvoit douter qu'elle ne fût sous les muscles & le péritoine ; & comme elle changeoit de place selon que le malade se tournoit d'un côté ou d'un autre, je présurai qu'elle étoit située dans l'épiploon , principalement parce qu'elle n'étoit accompagnée d'aucun mal à l'estomac ni aux intestins.

Je conseillai au malade de faire tomber d'une hauteur considérable de l'eau chaude sur sa tumeur ; de la couvrir tout le jour avec un morceau de flanelle ; de prendre des pilules scillitiques , & de boire en même temps au moins une pinte de petit-lait de vache par jour. Quelque temps après il prit des pilules composées avec la gomme ammoniac, le *galbanum* & l'aloës ; mais ce fut sans succès. La tumeur devint plus confi-

dérable ; & comme cet homme souffroit beaucoup quand il étoit assis pour écrire, ce que sa profession l'obligeoit de faire , je l'envoyai à la campagne à la fin de Juillet ; & je lui conseillai de prendre chaque jour depuis une demi-once jusqu'à une once de savon d'Espagne, sans interrompre l'usage du petit-lait. Vers la fin du mois d'Octobre il revint à la ville, sa tumeur étant sensiblement diminuée ; il y continua le savon jusqu'au commencement de Janvier ; comme dans ce temps-là on avoit peine à la sentir, pour lors il cessa tous les remèdes ; & depuis ce moment il a joui d'une bonne santé, sans qu'il ait paru d'enflure sensible ni de dureté à la partie qui a été le siège du mal.

(2.) Un homme âgé de trente-trois ans, qui avoit été sujet pendant plusieurs années à des douleurs de rhumatisme, remarqua au mois de Mars 1752, qu'il lui étoit survenu

au côté droit du cou , immédiatement au-deffus de la clavicule , une tumeur glanduleufe indolente , ni molle ni très dure. L'automne fuivant , cet homme ayant été expofé toute une journée au froid & à l'humidité , fa tumeur devint bientôt après beaucoup plus groffe. On lui tira alors du fang qui étoit très-visqueux. Au mois de Novembre il fit ufage de quelques fomentations diffuffives chaudes , & de pilules mercurielles laxatives. Ce dernier remede mercuriel , qu'il prit tous les deux jours pendant environ trois femaines , le fit faliver un peu , mais ne diminua pas le volume de la tumeur. Environ quinze jours après qu'il eut difcontinué l'ufage des pilules ; il commença à prendre trois gros de favon par jour , & il ne tarda pas à doubler la dofe. Au bout de trois femaines , la tumeur étant fenfiblement diminuée , il fut encouragé par - là à continuer l'ufage de ce

remède ; mais vers le milieu de Janvier , cet homme ayant souffert du froid , il lui survint un dévoiement , & il fut obligé d'interrompre le savon pendant plus de quinze jours. La diarrhée étant cessée , il recommença au mois de Février à être tourmenté de demangeaisons vives par toute la peau , principalement quand il étoit dans le lit. Comme cette incommodité alloit toujours en augmentant , je lui conseillai vers la fin du mois de discontinuer encore une fois le savon. La tumeur avoit pour lors perdu au moins la moitié de son volume depuis le milieu de Décembre.

L'augmentation des démangeaisons & divers autres maux empêcherent dans la suite ce malade de se remettre à l'usage du savon ; & après avoir inutilement essayé de beaucoup de remèdes , ainsi que de l'air de différens pays , il mourut au mois d'Août 1754.

Puisque les personnes qui sont at-

taquées de la pierre dans la vessie ou dans les reins prennent souvent une plus grande quantité de savon que n'a fait ce malade, sans cependant qu'elles se plaignent de démangeaisons; je pense qu'on ne peut pas attribuer avec fondement un tel symptôme à ce médicament, sur-tout puisque le malade n'en a rien ressenti durant les cinq premières semaines qu'il a fait usage du savon, & que d'ailleurs ce symptôme n'est venu qu'après un dévoiement occasioné par le froid. Je ne puis croire non plus que la tumeur du cou ait été un dépôt critique; ni que les démangeaisons & les autres mauvais symptômes aient eu pour cause la matière de la tumeur fondue par l'action du savon, & portée dans le sang. En effet, lorsque la tumeur commença à se faire sentir, au mois de Mars 1752, cet homme n'avoit aucun autre mal; & au mois de Novembre, quand elle eut acquis assez

de volume pour être aussi large, quoique moins grosse que le poing, la santé étoit dès-lors mauvaise, & son sang paroissoit visqueux.

J'ai fait prendre le savon dans plusieurs autres cas, sans en retirer autant de fruit que je l'espérois; parce que beaucoup de tumeurs glanduleuses sont incurables, comme celles de l'observation précédente; cependant si ce médicament se trouve réussir dans deux cas sur dix, on doit le juger utile, & il faut l'essayer dans le traitement de tous les maux de ce genre.

Si on objecte contre la vertu résolutive attribuée au savon, que des tumeurs squirrheuses tirées du corps humain & mises dans de l'eau où on a fait dissoudre du savon, ne sont point amollies & fondues par ce remède. Je réponds que le savon n'a, pour fondre ou dissoudre les concrétions urinaires ou pierreuses que l'action & le succès des autres men-

strues chymiques ; au lieu que quand il opere la résolution des glandes obstruées dans le corps humain vivant, il est certainement aidé dans son action par le mouvement que communiquent aux fluides le cœur & les arteres dans lesquels il fait naître, selon toute apparence en les irritant, de fortes contractions ; & c'est par là sans doute, aussi-bien que par ses qualités résolatives que le savon contribue à la guérison des maladies. D'ailleurs je ne pense pas que le savon puisse jamais fondre un vrai squirrhe, soit dans le corps, soit hors du corps ; je crois seulement qu'il détruira quelquefois les engorgemens & les obstructions des glandes qui ne seront pas confirmées, & qui auront encore de la mollesse.

§. CLXVIII. *Le mercure* & ses préparations sont regardés avec raison comme les plus puissans remedes désobstructifs ; mais quand ils manquent

de fondre les tumeurs dures , il arrive souvent qu'ils y causent de l'irritation & de l'inflammation. C'est sans un fondement suffisant qu'on a attribué en général cet effet du mercure & des médicamens où il entre à la pesanteur de ce minéral. En effet lorsque dix grains de *calomelas* ont excité & entretenu chez quelques sujets la salivation pendant deux & trois semaines de suite ; & quand un grain & demi de mercure sublimé corrosif dissous dans de l'eau-de-vie & pris en quatre jours , a occasionné un crachotement , il est évident que l'addition de la pesanteur du mercure à la masse du sang , doit en pareils cas avoir été trop petite pour qu'elle ait pu produire un changement sensible dans la circulation des fluides de ces malades.

§. CLXIX. *Le savon* a non-seulement cet avantage sur le mercure , qu'on peut en faire usage dans la

plûpart des cas , fans qu'on ait à craindre de sa part ni irritation ni inflammation, & par conséquent fans courir le risque que la tumeur squirrheuse devienne carcinomateuse ; mais en outre il n'atténue pas les fluides & ne diminue pas les forces comme les mercuriaux.

Il semble que le savon agisse principalement par sa vertu détersive ; & peut-être est-il dans plusieurs cas un vrai dissolvant. Tout le monde connoît la propriété de cette substance fondue dans l'eau pour nettoyer la peau , la déterger. Si un malade prend une once de savon par jour , son sang devient alors si savonneux , qu'en circulant dans les petits vaisseaux à demi-obstrués d'une glande tuméfiée , il peut détacher & entraîner avec lui cette matiere visqueuse , qui par son adhérence aux parois des vaisseaux bouche la plus grande partie de leur cavité.

§. CLXX. On a beaucoup vanté l'*extrait de ciguë* * comme un excellent remède désobstruatif ; mais quoique je l'aie mis en usage aussi-bien que la poudre de la même plante pour détruire plusieurs tumeurs dures dont les unes étoient externes & les autres situées dans le bas-ventre, je ne l'ai vu réussir que dans deux cas ; l'un étoit une large tumeur squirrheuse à la mamelle gauche, & l'autre une glande du cou endurcie. La dernière tumeur fut dissipée en huit mois par l'*extrait de ciguë*. L'usage continu soit de l'*extrait*, soit de la poudre de ciguë, non-seulement a empêché la première d'augmenter pendant près de quatre ans, mais aujourd'hui elle est réduite au quart du volume qu'elle a eu.

* Voyez Observations sur l'usage interne de la ciguë, par M. Storck.

§. CLXXI. Dans le traitement des obstructions des visceres, outre quelques-uns des remedes que j'ai indiqués; il sera nécessaire de prescrire un régime convenable, comme l'usage des *végétaux* les moins sujets à produire des vents, les bouillons & les alimens légers. Quand les fruits bien mûrs ne causent pas aux malades des vents capables de leur faire du mal à l'estomac & aux intestins, ils peuvent devenir salutaires par leur qualité savonneuse & leur vertu résolutive. On donnera aussi avec fruit le petit-lait de vache ou de chèvre, surtout au commencement de l'été; lorsqu'il contient le plus de sucs & qu'il participe davantage aux vertus des plantes graminées & des autres herbes. Il faut que la boisson du malade soit plutôt tiède que froide; & la meilleure est l'eau seule ou l'eau mêlée avec un peu de vin du

Rhin , ou quelque'autre vin blanc léger.

§. CLXXII. *L'exercice* , & principalement celui qu'on prend à cheval , est extrêmement utile , non-seulement pour préserver des obstructions , mais encore pour guérir celles qui ne font que commencer. Il est à propos , à ce que je crois , d'observer ici que les personnes qui mènent une vie sédentaire , & principalement celles dont l'étude est l'occupation , (& qui se tiennent assises pour écrire ou pour lire , de manière que leur corps est courbé en devant) , sont très-sujettes aux maux de nerfs ou vapeurs , à la maladie hypocondriaque & aux obstructions. Il seroit très-utile à ces personnes de donner chaque jour quelque temps à un exercice du corps ; & si elles ne le peuvent pas absolument , au moins doivent-elles lire & écrire debout

le plus long-temps qu'il leur est possible ; les visceres du bas-ventre n'étant point gênés & comprimés dans cette posture comme quand on est assis.

§. CLXXIII. Si le malade que l'on a guéri d'obstructions considérables dans les visceres est en embonpoint & a beaucoup de sang , il convient de commencer le traitement par *la saignée* ; qui , en désemplissant les vaisseaux , non-seulement contribue à diminuer le volume de l'obstruction , mais encore favorise l'action des médicamens désobstruifs.

§. CLXXIV. Tandis que nous travaillons à opérer la guérison radicale des obstructions par l'usage des médicamens indiqués ci-dessus , nous ne devons pas négliger de faire cesser , du moins en partie ou pour un temps , les symptomes difficiles à supporter qui accompagnent si souvent les obstructions. Pour cette cure

palliative on emploiera principalement l'*opium*, les compositions où il en entre, & les médicamens nervins & carminatifs les moins échauffans ; mais en voici assez sur ce sujet.

6° *Les passions ou affections vives de l'ame.*

§. CLXXV. Lorsque les maladies nerveuses ou hystériques & les vapeurs sont occasionées par les passions vives ou les fortes affections de l'ame ; le traitement consiste principalement dans l'observation des règles suivantes.

[a] Il faut prendre garde que le malade ne voie ni n'entende rien de ce qui peut lui déplaire ou le fâcher ; & ne se trouve dans toutes les occasions propres à faire naître chez lui des passions vives & à donner de violentes commotions à tout le système nerveux.

(b) On augmentera la force du genre nerveux au point que l'ame soit moins susceptible d'être vivement affectée par les impressions des objets extérieurs & par les idées que fait naître la réflexion seule, ou la méditation. Les médicamens, qu'on peut employer avec le plus de succès pour remplir cette indication, sont le quinquina, les amers, les martiaux, le bain froid, l'exercice & les alimens appropriés. Voyez dans le chapitre précédent, §. cxxvj & suiv. la maniere de mettre en usage ces divers moyens.

[c] Souvent pour prévenir, diminuer & même guérir les maladies de nerfs ou vapeurs occasionées par les fortes impressions faites sur l'esprit, il suffit d'exciter des sensations ou des passions qui aient plus de force ou d'intensité que les premières. Nous avons une preuve bien sensible de l'efficacité de ce moyen dans la ma-

niere dont Boerhaave guérit de l'épilepsie les enfans des deux sexes de l'hospital d'Harlem *. On a encore fait cesser des accès épileptiques en employant le fouet **. Les vésicatoires ont dissipé des convulsions causées par le mal aux dents. On a arrêté le vomissement en plongeant subitement les mains dans de l'eau froide. Enfin tout ce qui cause de la surprise ou attire une grande attention, met fin au hoquet ordinaire.

[d] Les affections nerveuses ou hystériques occasionées par des passions qu'on a cachées ou qui ont été contrariées, se guérissent par la jouissance de l'objet, bien mieux que

* Voyez tom. 1. pag. 554.

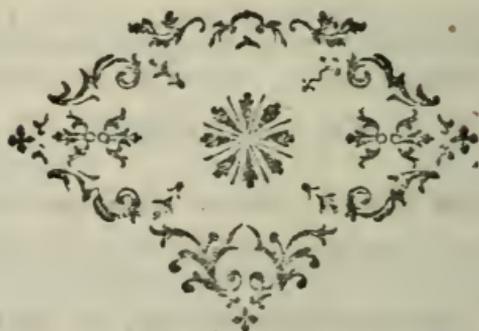
** Kaau-Boerhaave, *impet. fac.* §. 406.

On lit dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1752, qu'une fille fut guérie de l'épilepsie par un coup de canon tiré à ses côtés, au moment où un de ses accès finissoit.

de toute autre façon *. Si ce moyen efficace est interdit , on réussit à les guérir par un régime convenable , la dissipation , l'amusement & par l'*opium* ou ses compositions que le malade prend principalement à l'heure du coucher pour se tranquilliser l'esprit & se procurer du sommeil ; on réussit , dis-je , à les guérir de cette façon bien mieux qu'en employant toute la classe des médicamens nervins.

* Nous avons dans Tulpius un exemple remarquable en ce genre. Le mariage d'une jeune fille ayant souffert quelque difficulté , elle fut tout-à-coup attaquée de catalepsie , de façon qu'elle resta un jour entier sur sa chaise sans le moindre mouvement , & sans paroître faire la moindre attention à ce qui se passoit autour d'elle ; qui plus est , tout son corps devint aussi roide que s'il eût été glacé : cependant on ne lui eut pas plutôt dit à voix haute qu'elle alloit être mariée à celui qu'elle aimoit , que sortant de son profond sommeil elle sauta de son siège & se trouva guérie. Voyez Tulpii , *Observationes medicæ* , lib. j , pbs. 22.

Jusqu'ici j'ai exposé le traitement des diverses causes des maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques; je terminerai ces observations par l'exposition des remedes les plus propres à guérir, ou du moins à pallier les plus fâcheux symptomes de ces mêmes maladies.





CHAPITRE VIII.

Traitement des Symptomes nerveux ou vaporeux , hyppocondriacques & hystériques les plus remarquables.

[I.] *Les mouvemens convulsifs , ou les spasmes des muscles & des parties musculaires.*

§. CLXXVI. **L** Es mouvemens convulsifs , & les spasmes des muscles , sont , ou généraux , c'est - à - dire qu'ils affectent presque tout le corps ; ou particuliers , c'est-à-dire qu'ils n'affectent qu'un ou plusieurs des muscles ou organes du corps. Comme ces convulsions & ces spasmes naissent souvent de causes très-différentes , leur traitement radical , & leur traitement prophylactique ou pré-

servatif doivent consister à prévenir, écarter, ou du moins affoiblir ces mêmes causes. Si on juge que les symptômes, dont il s'agit, puissent dépendre d'une matière viciée ou morbifique, mêlée au sang, de phlegmes ou glaires, d'humeurs âcres, de vers ou de vents qui sont dans l'estomac & les intestins, d'une perte de sang considérable, d'une suppression de règles, ou des passions & affections de l'ame, on trouvera, dans le chapitre précédent, le traitement pour les guérir radicalement. Mais la cause immédiate étant la même dans chaque cas, c'est-à-dire, étant toujours quelque chose qui irrite le cerveau ou les nerfs, ou qui leur occasionne une sensation désagréable, les remèdes les plus capables d'opérer la cure palliative ou momentanée, sont les suivans.

1^o Les médicamens qui, par leur qualité stupéfiante ou narcotique,

diminuent la sensibilité du cerveau & du système nerveux*.

Quand on a à traiter les spasmes continus, aussi-bien que les contractions convulsives alternatives de l'estomac & des intestins, il n'y a rien qui procure un soulagement aussi prompt & aussi marqué que l'*opium* & ses préparations : souvent ces médicamens réussissent également bien, lorsque les autres muscles sont affectés d'une manière spasmodique. L'*opium* est le principal ou le plus puissant remède dans cette espece de *tétanos* qu'on nomme *opisthotonos*; état spasmodique des muscles extérieurs qui renversent le corps en arriere, ainsi que dans le *tétanos* qui n'affecte que la mâchoire inférieure**. Comme la rage, ou l'hydrophobie, n'est autre chose qu'une violente con-

* Voyez ci-dessus, t. ij. §. CXXXVI. p. 196.

** Voyez Recherches & observations médicales, vol. 1.

vulsion du gosier & de l'estomac, &c. produite par la sensation désagréable que fait naître, ou un liquide qui touche le gosier, ou l'effort du malade, pour l'avalier, l'*opium* pris à grande dose, sur-tout s'il est employé en lavemens, & répété à des intervalles convenables, se trouvera, selon toute apparence, être au moins le meilleur remede palliatif dont il soit possible d'user en pareil cas *. De légers accès con-

* Quoique la justesse de mon raisonnement paroisse démontrée par la guérison du malade de M. Nugent, voyez ses Observations sur la rage ; néanmoins comme dans ce cas-là on a employé le musc & d'autres remedes, ainsi que l'*opium*, on peut douter si le musc, par exemple n'a pas eu une part plus considérable à cette guérison. C'est pourquoi l'auteur conseille à tous ceux qui rencontreront des occasions favorables, de faire des essais avec l'*opium* seul, sur des hommes ou des animaux enragés.

Vers le 20 d'Août 1761, un domestique d'un fermier demeurant près de Norham, au comté de Northumberland, qui avoit été mordu par un chien, trois semaines auparavant ;

vulsifs, qui revenoient, tous les jours, à un temps fixe, ont été guéris par le moyen de l'*opium* que le malade prenoit, une heure, ou même davantage, avant le moment du retour. Un épileptique, qui avoit, tous les matins, deux accès d'épilepsie, a pris jusqu'à quarante ou cinquante gouttes de *laudanum*, chaque jour, environ deux heures avant le retour de ses accès; mais le médicament ne le préservoit pas du retour, ni ne diminuoit pas la force de l'accès d'une manière sensible.

fut attaqué de délire, eut des spasmes violens; l'horreur de l'eau & les autres symptômes ordinaires en pareils cas. Ce malade fut traité par M. Damson, chirurgien à Coldstream, suivant la méthode de M. Nugent; & il fut guéri si promptement, qu'il se trouva en état avant le milieu de Septembre de travailler à la moisson des grains.

Ce malade fut saigné; il prit tous les trois jours du musc & du cinnabre avec du miel, sous la forme de bol, & une pilule d'*opium*. On lui appliqua encore à la poitrine & au cou un emplâtre de *galbanum*, où il entroit une demi-once d'*opium*.

Il est à propos de remarquer que, dans le traitement curatif ou palliatif des spasmes & des mouvemens convulsifs violens, on doit donner l'*opium* & ses préparations en plus grande dose que dans les cas ordinaires, & que l'usage en doit être répété plus fréquemment; car, en pareils cas, ainsi que quand il y a des douleurs aiguës, les malades supportent ces médicamens beaucoup mieux qu'en santé.

Dans quelques circonstances, & c'est principalement lorsque les vaisseaux sanguins sont trop pleins, que la saignée & les autres évacuations doivent précéder le grand usage de l'*opium*.

2^o Le second genre de remèdes utiles dans le traitement des symptômes nerveux remarquables, n'a pas la vertu narcotique; mais l'expérience en a démontré l'efficacité contre les spasmes & les convulsions des muscles. On est porté à croire que ces remèdes produisent leurs salutaires effets par

ce *stimulus*, cette légère irritation qu'ils font sur les nerfs, principalement sur ceux de l'estomac & des intestins. Dans cette classe de médicamens se trouvent le camphre, le *castoreum*, le musc; l'*assa-fœtida*, l'esprit æthéré, *spiritus æthereus E*, l'esprit de corne de cerf, &c.

La valeur d'un gros d'eau-de-vie diminue presque toujours, au moment même où on vient de le prendre, le tremblement des mains; &, dans certains cas, il rend le pouls plus lent; ce qu'il fait, en stimulant les nerfs de l'estomac. Il n'y a pas, je pense, d'autre médicament stimulant, de quelque manière qu'on l'emploie, qui puisse, comme ceux que je viens de nommer, faire cesser la palpitation de cœur & les autres convulsions, ainsi que les spasmes des muscles? De tels effets peuvent avoir également pour cause, ou une sensation agréable, ou une sensation désagréable & même douloureuse que ces médicamens font naître.

tre. C'est ainsi qu'un verre de vin chaud, avec de la cannelle & de la muscade, & une mixture avec l'eau de pouliot ou de rhuë, la teinture de *castoreum* & celle d'*assa-fatida* auront souvent des effets semblables dans les affections venteuses & spasmodiques du canal alimentaire. Le lecteur aura occasion de voir, dans la suite de cet ouvrage, que les emplâtres vésicatoires, & les autres topiques qui causent de la douleur, sont quelquefois utiles pour faire cesser les spasmes & les mouvemens convulsifs.

3° Le troisieme genre de remedes, qu'on peut employer dans le traitement des symptomes nerveux les plus remarquables, comprend les remedes qui, en même temps qu'ils relâchent, font sur les fibres musculaires & les nerfs une sensation agréable qui rend ces organes moins susceptibles d'irritation. Les remedes de cette classe sont le bain chaud, le demi-bain, le bain de

pieds, les lavemens émolliens, & les fomentations chaudes, appliquées sur les pieds, les jambes ou les autres parties du corps*.

C'est peut-être encore à cette classe qu'il faut rapporter la saignée qui, en défemplissant les vaisseaux, a pour principal effet de produire du relâchement dans tout le corps. Mais, quoi qu'il en soit de son action mécanique en pareil cas, nous sommes instruits par l'expérience, & à n'en pas douter, que la saignée a eu souvent les succès les plus prompts & les plus marqués, soit en diminuant, soit en dissipant entièrement les spasmes & les convulsions.

On lit dans Olaus Borichius l'histoire d'une jeune femme sujette à un hoquet périodique qui revenoit régulièrement, vers le même tems, une

* Voyez ci-dessus, tom. ij, page 203.

fois par an, & dont elle fut guérie par une grande saignée au bras qu'on fit, après avoir employé inutilement plusieurs autres remèdes. Il est à remarquer que ce hoquet ne diminuoit point, même quand les règles de cette femme se trouvoient très-abondantes, au temps où elle en étoit attaquée*.

Le bain chaud agit sur les nerfs d'une manière qui leur est agréable ; & par cette sensation, il fait cesser les spasmes des petits vaisseaux, entretient dans le corps une circulation égale, cause une expansion ou raréfaction modérée des fluides, & remplit par-là tous les vaisseaux du corps. Mais, de quelque manière que le bain chaud & les fomentations agissent, la vertu ou le pouvoir qu'ils ont souvent de procurer, au moment même de leur usage, du soulagement dans les vio-

* *Acta Hafniensia*, 1671 & 1672, §. LXXIII;

lentes douleurs, & de prévenir ou de modérer les spasmes & les convulsions ont été suffisamment démontrés par l'expérience. Cependant comme l'usage & l'efficacité du bain de pieds chaud & des fomentations appliquées aux pieds & aux jambes dans les fièvres accompagnées de délire, de tremblement & de convulsions *, ne sont pas aussi généralement connus, je rapporterai quelques exemples des effets salutaires de ces remèdes externes.

[a] Une femme âgée de 23 ans, fut attaquée, le samedi troisième jour d'une première couche, de frisson

* Mon célèbre ami M. Pringle, m'a communiqué il y a environ sept ans les heureux succès que des fomentations faites sur les jambes, ont eu sous ses yeux, dans un cas de cette espèce. Il y avoit un huitième de vinaigre dans l'eau dont on se servoit par son ordre pour les fomentations, au lieu que je n'ai jamais employé que l'eau pure.

& de tremblement, auxquels succéderent une grande chaleur & des sueurs. Le lendemain elle se trouva mieux ; mais après avoir été tranquille la nuit du dimanche au lundi, sa peau devint chaude, sèche, & son pouls plus fréquent. Les urines, qui précédemment n'avoient eu que leur couleur naturelle, étoient limpides & en trop grande quantité. Le mardi, la fréquence du pouls augmenta encore ; il avoit cent trente-six pulsations par minute, mais il n'étoit pas plein. La malade commença à avoir peur de mourir ; & à la suite de quelques accès de difficulté de respirer, elle tomba dans une espèce de pâmoison hystérique qui ne lui changea pas le pouls, quoique la respiration fût à peine sensible. Pendant cet accès, qui dura environ une heure & un quart, elle soupiroit fréquemment & se plaignoit. Vers minuit, elle étoit dans une grande agitation ; ses bras & sa tête étoient en convulsions, & elle

paroissoit dans un délire complet. Une éruption survenue le lundi, se trouvoit alors dissipée en grande partie. Durant ce temps-là les lochies continuoient à couler, mais à la vérité moins abondamment qu'à l'ordinaire. Jusqu'ici les délayans, les diaphorétiques, les lavemens, les vésicatoires aux jambes, & les sinapismes à la plante des pieds n'avoient produit aucun bon effet. Le mercredi le délire étant augmenté, on mit vers midi deux sangsues à chaque tempe de la malade. Bientôt après son état changea; elle recouvra sa raison & dit qu'elle se sentoit beaucoup mieux. Mais sur les huit heures du soir le délire devint plus violent qu'il n'avoit encore été; elle jettoit des cris affreux, & avoit de si fortes convulsions que ce n'étoit qu'avec peine que deux personnes vigoureuses pouvoient la retenir dans son lit. J'ordonnai pour lors qu'on lui entourât les pieds & les jambes avec de

326 DES SYMPTOMES NERVEUX ;

grands morceaux de flanelle trempés dans de l'eau chaude & exprimés. Ce topique, que l'on renouvela toutes les quinze ou vingt minutes pendant près de trois heures, eut le plus heureux succès. En effet, le délire & les efforts violens que cette femme faisoit pour se lever commencerent à diminuer; elle s'endormit même à onze heures, & ne se réveilla point jusqu'à deux heures du matin, qu'elle parut tout-à-fait tranquille & dans son bon sens; ensuite elle reposa encore près de trois heures, & elle eut la tête assez libre & nette tout le jeudi jusqu'au soir, que le délire recommença; mais il fut bien moins violent. Ce symptome ayant été promptement dissipé par de nouvelles fomentations, la malade eut une bonne nuit, & recouvra la santé peu-à-peu, sans éprouver dans la suite aucun retour de délire, de pâmoison ou de convulsions.

[b] Un jeune homme âgé d'onze

ans avoit un mal de tête & la fièvre. Le lundi il se plaignit d'une douleur aiguë au côté droit; ce qui fit qu'on lui tira près de huit onces de sang. Le mardi sa tête étoit plus libre, mais la douleur de côté subsistoit encore, & son pouls avoit cent vingt pulsations par minute. Le soir même on lui appliqua un emplâtre vésicatoire au côté droit. Le lendemain la douleur étoit beaucoup diminuée, mais il lui survint un léger délire qui augmenta sur le soir; son pouls avoit alors cent trente pulsations par minute, mais il ne paroissoit point du tout plein. On lui mit des sang-sues aux tempes, & des cataplasmes aux pieds. Le jeudi matin le délire & la fièvre subsistant toujours, on lui rafa la tête, & on la couvrit de flanelles trempées dans l'eau chaude. Ce topique donna au malade un peu d'assoupissement & de tranquillité pendant quelque temps; mais vers le milieu du jour, son pouls devint plus fréquent,

plus dur , plus petit ; & le délire augmenta. A trois heures après-midi , il étoit absolument fans sentiment ni raison ; il avoit des soubrefaults des tendons avec des spasmes ; & son pouls qui étoit petit , battoit près de cent cinquante fois en une minute. Pour lors j'ordonnai qu'on lui fît des fomentations sur les jambes & les cuisses , comme dans le cas précédent ; voici quel en fut l'effet. Le malade s'endormit bientôt ; & il s'éveilla à quatre heures un peu plus tranquille , ayant une petite sueur générale. On renouvela les fomentations qui lui procurèrent une seconde fois du sommeil ; vers six heures du soir , le délire étoit bien moins considérable & il n'y avoit pas plus de cent vingt-quatre pulsations par minute. A huit heures on appliqua de nouvelles fomentations , & elles restèrent fort long-temps. Le malade eut plusieurs bons sommes durant cette nuit ; le vendredi matin

il étoit dans son bon sens, & son pouls n'avoit plus que quatre-vingt-seize pulsations par minute. A compter de ce jour-là, le jeune homme recouvra de jour en jour la santé, sans éprouver dans la suite aucun retour de fièvre ni de délire.

[c] Un homme d'un âge moyen, qui étoit attaqué d'une fièvre continue, eut au bout de peu de jours de cette maladie du délire, le pouls vif & très-petit, la langue sèche, des rougeurs ou feux au visage & des démangeaisons; ses urines couloient sans qu'il le sentît. Il fut traité avec les remèdes ordinaires, & on lui appliqua un emplâtre vésicatoire entre les épaules; mais tout cela eut peu de succès. Ayant été consulté le huitième ou neuvième jour de la maladie, j'ordonnai qu'on fît au malade des fomentations sur les pieds & les jambes, en entourant ces parties avec de la flanelle trempée dans l'eau chaude & exprimée. Au

bout de peu de temps ce remede lui procura du sommeil : dès le lendemain le pouls étoit plus plein & moins fréquent ; le délire ne subsistoit point ; la langue étoit humide , & le malade avoit une sueur douce générale. Après cela la fièvre diminua par degrés ; & cet homme recouvra la santé.

§. CLXXVII. L'avantage que j'ai recueilli des fomentations chaudes dans le traitement des fièvres accompagnées de délire , de tremblement & de spasmes , m'a fait juger qu'il étoit important d'éprouver quels seroient les effets du bain de pieds chaud dans des cas semblables , & j'ai été bientôt assuré par l'expérience , que ce dernier remede externe a les mêmes effets que les fomentations , mais qu'il agit beaucoup plus puissamment. En effet dans certains cas où les fomentations ont manqué de diminuer l'agitation , les convulsions , le délire ; le bain de pieds chaud a réussi parfai-

tement, non-seulement en procurant du soulagement au malade dans le moment même de l'usage du remède, mais parce que ses effets subsistoient encore long-temps après; & lorsqu'ils étoient cessés, on les obtenoit de nouveau, en recommençant le bain de pieds. Il y a eu des cas où j'ai fait mettre les pieds & les jambes dans l'eau chaude quatre ou cinq fois en vingt-quatre heures, en y faisant rester depuis une demi-heure jusqu'à une heure à chaque fois, à moins que les malades ne tombassent en foiblesse.

[a] Une dame âgée de vingt ans, commença le quatrieme jour de sa premiere couche à avoir de la fièvre & de l'insomnie: ensuite le délire survint, elle parloit sans discontinuer, avoit quelquefois des tremblemens, & étoit tellement agitée que pendant l'espace de deux jours elle ne garda pas durant une minute la même posture; deux ou trois gardes avoient peine à

la retenir dans le lit. Le dixieme jour de sa couche , temps auquel je fus appellé pour voir cette femme , tous les symptomes dont je viens de parler étoient augmentés , avec cette seule différence qu'elle ne parloit point & sembloit ne rien entendre de ce qu'on lui disoit. Son pouls , dont la force étoit modérée avoit plus de cent cinquante pulsations en une minute : & dans un moment où elle se trouvoit encore plus agitée qu'à l'ordinaire , le nombre des pulsations alla jusqu'à cent quatre-vingt par minute : le pouls étoit alors extrêmement petit. Comme la malade avoit été saignée , qu'on lui avoit appliqué les vésicatoires & qu'on s'étoit servi de plusieurs autres remedes , le tout sans aucun succès ; j'ordonnai qu'on lui mît aussi-tôt les pieds & les jambes dans l'eau chaude , ce qui fut exécuté en la faisant asseoir sur le bord du lit. Dans le premier moment il fallut deux personnes pour lu

tenir les pieds dans l'eau ; mais en moins d'un quart d'heure elle devint plus tranquille ; & elle ne fit plus que peu de mouvement , soit des jambes , soit des autres parties du corps. Lorsque eut été une demi-heure dans le bain , on la remit au lit. Cependant l'agitation étant bientôt après revenue comme auparavant , on appliqua de nouveau sur les jambes & les pieds des fomentations qui furent renouvelées de temps en temps pendant près de deux heures. Ce dernier remède n'ayant eu aucun succès , je pensai qu'il valoit mieux recommencer l'usage du bain de pieds , dans lequel on la tint cette fois durant une heure entière ; elle ne tarda pas à y être assise tranquillement ; après quoi on la recoucha. Elle ne s'endormit pas pour lors ; mais elle resta plusieurs heures dans la même situation sans être agitée , & son pouls n'avoit plus que cent trente-six pulsations par minute. Dès que l'agitation

commençoit à se renouveler, on avoit recours au bain de pieds. Quand on l'eut ainsi employé quatre fois, elle fit plusieurs sommes de peu de durée. Elle avoit pour lors moins de délire, & son pouls ne battoit que cent vingt fois en une minute. Depuis ce moment qui étoit le onzième jour de sa couche, le bain de pieds, que l'on ne répétoit cependant pas plus de deux fois en vingt-quatre heures, procura à la malade de plus longs sommeils, & fit diminuer tous les symptomes graves ; de façon qu'au bout de deux jours au plus, elle se trouva entièrement exempte de délire, & son pouls n'avoit plus pour lors que quatre-vingt-dix pulsations par minute.

[b] Un homme âgé de quarante ans, qui étoit attaqué depuis sept ou huit jours d'une fièvre continue, commença à avoir du délire ; & ce symptome augmenta de manière que vers le onzième jour de sa maladie on ne pou

voit plus le retenir au lit, ni lui faire des fomentations, ni lui appliquer des vésicatoires ou des sinapismes aux pieds ou aux jambes. Les choses étoient dans cet état lorsque je conseillai de tenir cet homme hors du lit, aussi souvent qu'il feroit des efforts pour se lever, & de lui mettre les pieds & les jambes dans l'eau chaude pendant qu'il feroit debout. Entre sept heures & demie & onze heures du soir, il sortit sept fois du lit; & il eut autant de fois les pieds dans l'eau pendant environ un quart d'heure ou même plus. Avant minuit la grande agitation de ses esprits commença à diminuer, il parloit moins & paroissoit assoupi. Dans la première partie de la nuit, il fit quelques sommes courts, mais vers le matin, il dormit trois heures de suite. De cent vingt pulsations que son pouls avoit eu par minute, il étoit réduit à cent. Depuis ce temps-là le délire diminua par degrés.

de jour en jour ; & cet homme recouvra sa fanté.

[c]Ayant été appelé pour un homme âgé de trente ans , qui avoit une fièvre continue , les yeux enflammés , & un délire si violent qu'on ne pouvoit pas le tenir au lit ; j'ordonnai qu'on le levât & qu'on lui mît les pieds & les jambes dans l'eau chaude pendant vingt minutes ; ce qui fut fait trois fois dans l'espace de treize heures. Le bain de pied diminua chaque fois le délire , rendit le malade plus tranquille ; & il lui procura du sommeil à la sortie de l'eau. Le lendemain il fut dans un état comateux , & ses yeux parurent plus enflammés ; mais le jour suivant il eut plus de raison & le regard meilleur ; le nombre des pulsations se trouva réduit de cent soixante-dix , qui étoit sa plus grande fréquence dans le fort de la maladie , à cent vingt-huit en une minute ; ensuite cet homme se rétablit peu-à-peu.

[d]

[d] Un autre malade âgé de vingt-cinq ans , qui avoit une fièvre continue , les yeux enflammés , dont le pouls battoit cent quarante fois en une minute , & dont le délire étoit si violent qu'il falloit deux hommes vigoureux pour le garder au lit , fut guéri de tous ses maux après avoir pris trois fois le bain de pieds , & s'être tenu les pieds & les jambes dans l'eau chaude , pendant plus de vingt minutes chaque fois. L'eau chaude diminueoit toujours le délire ; & lorsque le malade étoit rentré dans le lit, elle lui procuroit du sommeil.

Au lieu de rapporter un plus grand nombre d'observations en faveur de l'efficacité du bain de pieds, j'observerai seulement que j'ai guéri plus de malades qui paroissoient être dans un grand danger , & qui avoient de la fièvre & du délire par le moyen des fomentations , & sur-tout par l'usage des bains de pieds , que par tout autre remède ; & dans les cas même où ces

remedes externes ne suffisoient pas pour rendre la guérison parfaite , ils procuroient presque toujours du soulagement pour le moment , en rendant les malades un peu plus tranquilles & en les disposant au sommeil.

Les fomentations & les bains de pieds chauds sont principalement utiles dans les fièvres , où le cerveau & le systême nerveux éprouvent une grande irritation. Lorsqu'il y a une forte inflammation aux yeux , ces remedes externes auront encore plus de succès , si , avant d'en faire usage , on a tiré du sang par l'application des sangsues aux tempes. Quand le malade ne peut se tenir droit pendant le bain de pieds , je le fais mettre de façon que ses jambes soient pendantes à un des côtés du lit ; & par ce moyen tandis qu'il est couché , ses jambes peuvent tremper dans l'eau chaude. La chaleur du bain de pieds doit être telle

qu'elle fasse monter à cent degrés le thermometre de Farenheit , & celui de M. de Reaumur à trente - cinq degrés.

J'ajouterais encore sur le même sujet que j'ai éprouvé que le *demi-bain* ou le *bain de pieds* est le meilleur remede pour faire cesser les convulsions qui précédent quelquefois l'éruption de la petite vérole , & le tremblement général qui survient souvent à la fin de cette maladie , lorsque les boutons sont d'une mauvaise espece. Je reviens à mon objet principal.

§. CLXXVIII. Le quatrieme genre de remedes utiles dans le traitement des convulsions & des spasmes , renferme ceux qui , en causant de la douleur , de l'irritation à quelque partie saine du corps , diminue en grande partie , ou même fait cesser en entier le sentiment d'irritation qu'éprouve un autre endroit du corps , & qui est la

cause de ces symptomes * ; de tels remèdes sont souvent efficaces. On peut mettre dans cette classe les *vésicatoires*, les *cataplasmes irritans*, les *ventouses sèches*, les *frictions* & le *bain froid*.

Il y a environ dix-sept ans qu'une femme âgée de vingt ans fut attaquée de mouvemens alternatifs ou convulsions dans les muscles du bas-ventre. Pendant la nuit, tandis qu'elle étoit au lit, ce symptome ne subsistoit point ; mais durant le jour les muscles du bas-ventre étoient presque toujours en mouvement, & la malade n'avoit pas le pouvoir de le diminuer le moins du monde. Lorsqu'elle eut inutilement essayé de plusieurs médicamens, j'ordonnai qu'on lui appliquât sur le bas-ventre un emplâtre vésicatoire rond qui eût environ huit

* Hippoc. *Aphor.* lib. xj, §. 46.

pouces de diametre. Ce remede fit cesser les convulsions durant plusieurs jours; & lorsqu'elles revinrent ensuite, elles furent beaucoup moins fortes & moins fréquentes; enfin au bout de peu de temps elles cessèrent entièrement, sans qu'on eût employé d'autre médicament que quelques prises de camphre.

Dans les cas où des convulsions épileptiques étoient occasionées par une sensation incommode faite sur quelque partie du bras ou de la jambe, j'ai éprouvé que les vésicatoires étoient le meilleur remede qu'on pût employer pour les dissiper. Cependant il est à propos d'observer que chez les personnes dont les nerfs sont extraordinairement délicats & sensibles, il vaut souvent mieux se servir pour guérir les convulsions & les spasmes, de l'*opium* & des compositions où il en entre, du musc, du camphre, & du bain chaud ou du bain de pieds, que des vésica-

toires , qui font quelquefois préjudiciables par les violentes douleurs qu'ils occasionnent.

L'expérience m'a appris que les ventouses sèches * font utiles , non-seulement pour dissiper les contractions convulsives des muscles , mais encore pour emporter les nouvelles douleurs de rhumatismes causés par le froid , lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de fièvre. Qui plus est , dans des cas où les douleurs de ce genre étoient fort anciennes , j'ai vu des malades recevoir du soulagement de ce remède , du moins pour quel-

* Un homme âgé d'environ cinquante ans , qui , pendant plusieurs années avoit continuellement éprouvé un mouvement alternatif des muscles de la tête & du cou , s'est trouvé beaucoup mieux des ventouses sèches appliquées derrière le cou & aux épaules , que de tous les autres remèdes : il est vrai que les bons effets de ce topique ne durèrent que peu de jours ; mais si le mal eût été moins enraciné , les ventouses répétées auroient pu opérer une guérison complète.

que temps. Je fais appliquer les ventoufes sur la partie qui est le fiége de la douleur & sur celles qui l'entourent ; elles y restent chaque fois pendant trois ou quatre minutes , ou jusqu'à ce qu'elles se détachent. La succion ou action des ventoufes se trouve souvent assez forte pour occasioner de petits épanchemens de sang sous l'épiderme. Les bons effets de ce remede chirurgical ne viennent pas seulement de la douleur qu'il cause & qui n'est pas considérable , mais encore plus du changement qu'il occasionne dans la circulation du sang des parties couvertes par la peau. En effet tandis que les ventoufes demeurent attachées à la peau , le sang qui a coutume de se distribuer aux parties que couvre la portion de la peau où sont les ventoufes est attiré , pour la plus grande quantité , dans les vaisseaux de la membrane graisseuse & de la peau ; & quelque temps même encore après

les fluides continuent à se porter vers ces mêmes parties plus abondamment qu'à l'ordinaire , à cause de l'irritation & de la légère inflammation qui en général est occasionnée par les ventouses.

Le *bain froid* est souvent utile pour guérir ces convulsions qui portent le nom de *danse de S. Wit*. L'eau froide dans laquelle on a tenu une personne malade de la rage , l'a mis en état pendant quelque temps , de boire assez facilement *. Ces effets ne dépendent-ils point d'une forte impression faite sur le système nerveux par l'eau froide qui alors diminue ou même détruit en quelque façon la sensibilité contre nature du gosier & de l'œsophage ? Car la difficulté , pour ne pas dire l'impossibilité d'avaler des liquides qu'éprouvent ceux qui sont attaqués de la rage , ne pro-

* Voyez Mead , *de venenis* , & Van-Swieten ; *Comment. in aphor Boerh.* t. iij , p. 576.

vient point d'une paralysie de l'œsophage, comme l'ont cru quelques auteurs de réputation, mais uniquement de la sensation désagréable excitée dans la gorge & dans l'œsophage par l'attouchement de l'eau & des autres fluides; sensation qui fait naître des spasmes & des contractions convulsives violentes dans ces parties & dans l'estomac, ainsi qu'il arrive aux muscles de la respiration, quand il tombe par hazard dans la trachée-artere quelque chose de ce qu'on avale.

§. CLXXIX. On voit assez souvent la peur, les surprises, l'attention profonde, ou toute autre *affection de l'ame*, faire cesser des convulsions & des spasmes; quelquefois ces seules affections de l'ame ont eu du succès dans des cas où les autres remedes indiqués ont été inutilement mis en usage, comme dans le cas suivant.

Une fille âgée de huit ans, fut attaquée, au mois de Septembre 1759,

d'un mouvement alternatif du muscle maffeter & des muscles des tempes , fans qu'on ait pu en découvrir la cause. Ce mouvement imitoit exactement les pulsations du cœur , avec cette différence que les muscles entroient en contraction & se relâchoient plus de cent quarante fois en une minute , tandis que les battemens du cœur n'alloient pas à plus de quatre-vingt-dix dans le même temps. Toutes les contractions se faisoient avec une égale force ; & les intervalles de temps qu'elles laissoient entr'elles étoient aussi égaux. Lorsque la malade ferroit fortement les dents de la mâchoire inférieure contre celles de la mâchoire supérieure , ce qui arrivoit par la contraction involontaire du muscle maffeter & des muscles temporaux , les mouvemens convulsifs de ces muscles étoient beaucoup moins sensibles. Quand elle tiroit en bas la mâchoire inférieure autant qu'elle le pouvoit , & que par

l'action continue des muscles de cette partie , elle tenoit la mâchoire dans cette situation , le muscle masseter & les muscles temporaux n'éprouvoient aucune convulsion. Avant que j'eus vu cette malade , on lui avoit appliqué des vésicatoires sur le trajet que font ces muscles ; ce qui diminua les mouvemens convulsifs tant que les vésicatoires furent sur ces parties ; mais leur effet ne dura pas plus long-temps. J'ordonnai qu'aux mêmes endroits où avoient été les vésicatoires , on mit l'emplâtre anti-hystérique , *emplastrum anti-hystericum* , E. avec un peu d'*opium*. Ces topiques n'y restèrent que deux jours , durant lesquels les convulsions furent moins fortes & moins fréquentes , ne se renouvelant pas plus de cinquante ou soixante fois par minute. Un ou deux jours après que l'on eut ôté les emplâtres , les contractions convulsives devinrent aussi fortes & aussi fréquentes qu'elles

avoient été. Pour lors on frotta de soufre en poudre les tempes & les joues; mais ce fut sans aucun succès sensible. Ayant soupçonné que cette maladie convulsive pouvoit être occasionée par la présence des vers, je prescrivis un bol de rhubarbe, avec le *calomelas*; mais la petite fille ayant refusé opiniâtement de le prendre, son pere alla chercher un fouet de poste pour la battre; & la crainte de cette correction l'affecta tellement que sans qu'elle eût pris le bol, les convulsions du muscle masseter & des muscles temporaux cessèrent dans le moment; elles ne font même revenues, depuis ce temps-là, qu'une seule fois, ayant été occasionées par une peur qu'eut l'enfant; pour lors elles durèrent près d'une heure, après quoi elles se dissipèrent sans qu'on eut employé pour cela aucun remede.

A l'article où Celse traite du rire sardonique, il recommande de verser sur

la tête du malade de l'eau de mer chaude & du soufre*. C'est aussi une pratique très-commune aujourd'hui que de faire tenir dans la main un morceau ou canon de soufre, comme un remède contre les crampes ou spasmes des muscles; & j'ai vu ce moyen réussir dans plusieurs occasions. Il arrive souvent que le morceau de soufre se rompt. Quelques-uns attribuent ce phénomène au feu électrique qui sort du corps & se décharge en grande quantité sur la substance minérale; mais on n'a pas démontré cette opinion d'une manière satisfaisante. A la vérité, un canon de soufre pur tenu dans la main, lorsqu'elle est chaude, se rompt fréquemment, que la personne qui le tient soit attaquée de crampes ou non. Il arrive la même chose au soufre quand on le met près du feu, de manière à

* Celsus, *de Medicinâ*, lib. iv, ch. 13.

éprouver une chaleur égale à celle du corps humain, ou un peu plus considérable. C'est pourquoi je pense que le soufre ne guérit point les spasmes par aucune vertu médicinale qui lui soit particulière, mais que les heureux succès qui accompagnent cette pratique populaire doivent être attribués à l'attention * du malade & à sa confiance, ou plutôt à la surprise que lui occasionne le bâton de soufre en se rompant dans la main. Ce qui m'autorise à penser ainsi, c'est que j'ai connu quelques personnes sujettes aux crampes, qui, ayant entendu dire que la chaleur de la main fait seule rompre

* Je me suis souv. ent guéri d'un hoquet léger, en regardant constamment pendant deux ou trois minutes ce que représente un scheling, ou une autre pièce de métal monnoyé. Je connois aussi une dame qui, quoique très-sujette à des accès hystériques, n'en est jamais attaquée, & n'en a pas les plus petits symptômes, tandis que quelqu'un de ses enfans est dangereusement malade.

le bâton de soufre , ne reçurent plus de soulagement de cette pratique.

§. CLXXX. On empêche , ou même on guérit souvent les convulsions & les spasmes par le moyen de la *compression* , qui joint & rend plus fermes les parties du corps les plus sujettes à ces maux. Serrer fortement la jambe avec une jartiere , est un moyen d'empêcher les crampes de cette partie ; & lorsque les convulsions sont occasionées par la distension des intestins que produisent les vents, ou quelles dépendent des spasmes qui naissent dans ces organes ; on peut souvent diminuer ces convulsions ou les guérir , en faisant une assez forte compression sur le bas-ventre , par le moyen d'une large ceinture. M. Van-Swieten * parle

* Van-Swieten , *Comment. in Aph. Boerh.* tom. I.

d'une jeune dame dont on a tenu les jambes, les cuisses & le ventre étroitement emmaillotés pendant plusieurs mois, pour empêcher les convulsions auxquelles la délicatesse extraordinaire de ses nerfs la rendoit très-sujette. On peut préserver des accès d'épilepsie, qui dépendent d'une sensation particulière qu'éprouve quelque partie des jambes ou des bras, en faisant autour des membres affectés une forte ligature, dès le premier instant auquel cette sensation commence, ou du moins avant qu'elle ait gagné les parties supérieures du corps.

§. CLXXXI. Aux remèdes que j'ai indiqués jusqu'ici contre les spasmes & les convulsions, on peut ajouter le *quinquina*, qui a guéri des convulsions périodiques, quelquefois même après que les remèdes ordinaires avoient été employés sans succès*.

* Voyez les Transact. philosoh. n^o 174

Je crois devoir encore observer que quand les spasmes ou les mouvemens convulsifs viennent d'humeurs de mauvaise qualité , ou irritantes, contenues dans l'estomac ou les intestins, il n'y a point de remede qui procure un soulagement ou une guérison durable, que ceux qui sont propres à corriger cette humeur, ou à la faire sortir du corps.

[a] Un jeune homme, au-dessous de vingt ans, qui étoit attaqué d'une fièvre continue, avoit un délire violent, & des convulsions au visage, à la poitrine, à presque toutes les parties du corps, mais principalement aux bras & aux jambes, & se plaignoit en même temps, de beaucoup d'altération & d'une grande chaleur interne. Il y avoit deux ou trois jours qu'il étoit dans cet état, quand on lui donna une orange douce, qu'il mangea avec grand plaisir; & comme il en demandoit continuellement, il en man-

gea près de deux douzaines en deux jours. Dès-qu'il eut commencé à manger des oranges, les convulsions diminuèrent ; & il s'en trouva entièrement exempt au bout de trois jours.

Je suis redevable à M. Gardiner, médecin de cette ville, de l'observation suivante, qui prouve que de violens mouvemens convulsifs peuvent être guéris par des vomitifs répétés.

[*b*] Une jeune femme, âgée de dix-sept ans, & d'une complexion délicate, s'étant beaucoup fatiguée ; elle fut attaquée le 20 de Juillet, de convulsions dans presque toutes les parties du corps : ces convulsions duroient environ cinq minutes, après quoi la malade tomboit en foiblesse, & les convulsions cessoient. Quand elle étoit revenue de cette syncope, les mouvemens convulsifs des bras & des muscles de la respiration, se renouvelloient. Les convulsions

ayant toujours subsisté jusqu'au 22 ; excepté durant le temps où la malade dormoit, ce fut alors qu'on m'appella. Je prescrivis un bol de dix grains de musc, à prendre toutes les trois ou quatre heures, avec deux cuillerées à bouche de julep musqué, *julepus moschatus*, E. Le 22, le 23 & le 24, elle fut plusieurs fois exempte de convulsions pendant une demi-heure, & quelquefois une heure ; mais le plus petit bruit que l'on faisoit dans sa chambre, & tout ce qui lui occasionoit quelque surprise, déterminoit le retour des convulsions. Lever le rideau de son lit ou lever le loquet de la porte, produisoit communément le même effet. Qui plus est ; quoique la malade vît ses sœurs aller ouvrir ou fermer la porte de sa chambre, ou prendre les tasses à thé, & par conséquent qu'elle s'attendît à entendre un petit bruit, l'impression

que ces bruits légers faisoient sur les nerfs , étoit si forte que cette femme ne pouvoit , par aucun effort , empêcher les convulsions que de telles impressions occasionoient.

Pour diminuer cette sensibilité extraordinaire du genre nerveux , on ajoûta du camphre au bol de musc ; & la malade prit douze gouttes de *laudanum* dans une tasse d'infusion de valériane , cinq à six fois en vingt-quatre heures. Après l'usage de ces remedes , elle se trouvoit fort souvent exempte des convulsions ; & lorsque celles-ci revenoient , elles étoient moins violentes. Le 27^e jour , quoique cette femme eût ses règles aussi abondamment qu'à l'ordinaire , néanmoins les symptomes ne diminuèrent pas. Quand les règles furent cessées , on lui appliqua un emplâtre véficatoire entre les épaules ; elle prit une dissolution d'*assa-fœtida* , & le *lauda-*

rum fut augmenté au point que la malade en prenoit cent gouttes par jour.

Le 31 de Juillet, cette femme commença à avoir des pâmoisons qui duroient cinq à six minutes chacune. Peu de temps après, les convulsions devinrent générales; elles la prenoient douze à dix-huit fois par jour, chaque accès étant de deux à trois minutes. Il n'y en avoit presque jamais pendant la nuit. Je prescrivis pour lors à la malade une once de quinquina, une demi-once de valériane & un gros de *castoreum*, que l'on mit avec du syrop de pavot blanc, sous la forme d'électuaire. Elle en prenoit trois ou quatre fois le jour la grosseur d'une muscade; mais elle ne discontinua pas l'usage du *laudanum* & des bols de musc. Le 3 du mois d'Août, cette dame fut attaquée de violens accès d'asthme, qui, en comptant les syncopes & les con-

vulsions , lui faisoient souvent trois accès par jour. Les convulsions ayant discontinué , au bout de quelques jours , elle fut attaquée de spasmes dans les bras , les jambes & les cuisses ; après quoi elle se plaignoit quelquefois d'une petite douleur & d'un peu de trouble dans le cerveau.

Pendant que tous ces maux durerent , le pouls eut rarement plus de quatre-vingt pulsations par minute. Il n'y avoit rien qui indiquât que l'estomac fût dérangé. Cependant je crus devoir lui prescrire le 9 d'Août , un vomitif composé d'ipécacuanha , qui fit que la malade rejetta par en-haut une grande abondance de bile d'un noir verdâtre & très-amere : environ une heure après l'opération de ce remede , elle eut un accès de convulsion ; mais ce fut le dernier du jour. Le 10 d'Août , elle eut douze accès , & le 11 elle en eut quatorze. Le 12 au matin , on lui donna

un second vomitif, ce qui fut répété encore le 13 : elle rendit chaque fois une grande abondance de bile, & elle n'eut point d'accès ces deux jours-là. Le quatorzieme jour, elle prit une décoction de tamarins avec le féné, ce qui lui procura cinq ou six selles; & le soir elle eut six accès de convulsions & de syncopes. Le 15, le nombre de ses accidens étoit presque doublé; mais le seizieme jour le vomitif ayant encore été répété, elle n'eut aucun symptome. J'appris alors qu'un cautere que la malade portoit depuis long-temps à un bras, s'étoit séché près d'un an avant le commencement des accidens qu'on a rapportés. J'ordonnai qu'on lui fit à chaque bras un cautere assez grand, pour recevoir deux ou trois pois. En outre, elle prit de deux jours l'un durant une semaine, un vomitif composé de cinq grains d'ipécacuanha, & d'un grain de tartre émétique; & le

soir on lui donnoit quelquefois une petite prise d'élixir sacré. Au moyen de ce dernier traitement, la malade se trouva, au commencement du mois de Septembre, entièrement exempte de convulsions & de pâmoisons.

On a remarqué, durant la maladie de cette dame, que souvent elle étoit gaie & même quelquefois plaisante dans les intervalles que ses maux lui laissoient; mais lorsqu'elle fut guérie, elle devint grave, rêveuse, & un peu chagrine; ce qui étoit son caractère naturel.

2° *Les syncopes ou pâmoisons hystériques, avec des convulsions.*

§. CLXXXII. Si la personne qui est sujette aux syncopes hystériques avec convulsion, a le pouls plein; ou si elle est d'une constitution pléthorique, sanguine, on doit lui tirer du sang; après quoi, nous pouvons travailler à l'animer & à la faire sortir de cet état

état , par le moyen de la fumée d'*assa-fœtida* ou de plumes qui brûlent, ou avec de l'esprit de corne de cerf, dont on imbibe du coton qui se met dans les narines. Ces remèdes , en faisant une forte & subite impression sur les nerfs très-sensibles du nez , non-seulement excitent les divers organes , avec lesquels ces nerfs ont quelque sympathie à entrer en action ; mais ils contribuent aussi à diminuer ou à détruire la sensation désagréable qu'éprouve la partie du corps , qui , par ses souffrances , a occasioné la pâmoison. C'est encore pour produire le même effet , qu'on peut appliquer des briques chaudes aux plantes des pieds , & frotter avec force les jambes , les bras & le ventre ; au reste , il n'y a pas de remède que j'aye trouvé aussi efficace pour dissiper les syncopes hystériques accompagnées de convulsions , que

le bain de pieds chaud. Dans beaucoup de cas ou où avoit inutilement employé différens traitemens, j'ai vu les malades recouvrer l'usage des sens, presqu'au même instant où on leur mettoit les pieds & les jambes dans l'eau un peu plus chaude que le sang. On a souvent remarqué que quand le malade ne reste pas assez long-temps dans le bain, les syncopes & les convulsions ou spasmes se renouvellent, mais avec moins de force, à la vérité; & le pouls devient petit & irrégulier. Il s'est trouvé quelques occasions où les malades ayant beaucoup trop de sang & de très-fortes convulsions, le bain de pieds n'a pas eu de succès.

L'eau chaude ainsi employée à l'extérieur, est & le plus prompt & le plus sûr moyen de dissiper les syncopes hystériques; au lieu que les esprits volatils que l'on met dans le nez, sont capables de causer à certaines

femmes très - délicates & très-sensibles les plus violentes convulsions.

Quand le malade se trouve constipé, il est à propos de lui faire prendre un lavement avec de l'*assa-fœtida*; & dès qu'il pourra avaler, on lui donnera deux cuillerées à bouche de solution d'*assa-fœtida*, ou quelque julep cordial.

Lorsque l'accès est terminé, il faut travailler au traitement radical qu'on doit varier suivant les différentes causes qui ont occasioné la maladie. Les médicamens, qu'on observe communément être les plus efficaces, sont ceux qui fortifient le canal des alimens, & tout le système nerveux. Il a été quelquefois utile d'appliquer une emplâtre anti-hystérique sur le bas-ventre, ainsi que de faire prendre de doux vomitifs & des purgatifs stomachiques.

3^o *Les douleurs violentes dans l'estomac , qui sont accompagnées de spasmes ou crampes.*

§.CLXXXIII. Le traitement que j'ai trouvé le plus efficace pour faire cesser les douleurs vives d'estomac , avec spasmes ou crampes dans ce viscere , est de donner au malade quelques verres d'eau chaude , afin de nettoyer son estomac , sur-tout s'il a quelque disposition à vomir ; après quoi , j'ordonne un lavement composé de six onces d'eau & de cinquante à quatre-vingt gouttes de *laudanum*. Il vaut mieux prescrire le *laudanum* de cette maniere , que de le faire prendre par la bouche , parce que son effet est plus sûr en lavement , & qu'on le rejette souvent , quand on l'avale. Il y a même des cas où , donné par la bouche , il augmente la douleur & les spasmes de l'estomac.

Si les douleurs & les spasmes reviennent avec une grande violence, j'ordonne après que le lavement anodyn a eu le temps d'agir, un second lavement avec une quantité de *laudanum*, égale ou même plus forte; & une fois en quatre heures, le malade prend deux cuillerées à bouche d'un julep tel que le suivant.

Prenez de musc, deux scrupules;

Broyez & mêlez-le avec deux gros de sucre blanc:

Ajoutez ensuite,

De mucilage de gomme arabique;
une demi-once;

D'eau de cannelle sans vin, } de chaque
D'eau de menthe, } deux onc.

D'eau aromatique, six gros.

Mêlez selon l'art.

Si précédemment à la maladie, le sujet étoit constipé, il est à propos de lui faire prendre un lavement laxatif,

avant de lui donner les lavemens anodins.

Souvent il est utile d'appliquer le baume anodyn en liniment, sur l'estomac, & de se servir du demi-bain chaud. Lorsque les douleurs & les spasmes sont dissipés, l'emplâtre anti-hystérique appliqué sur la région épigastrique, a quelquefois contribué à empêcher leur retour.

Dans toutes les douleurs d'estomac, très-violentes, & qui durent long-temps, il faut tirer du sang, à moins que la foiblesse excessive du malade n'y soit un obstacle. Cette évacuation aura toujours l'avantage certain de diminuer le danger de l'inflammation; & il est rare qu'elle puisse faire un tort considérable.

Quand la douleur & les spasmes de l'estomac viennent d'une suppression de règles, la saignée est extrêmement utile & nécessaire. S'ils ont

pour cause la goutte proprement dite , on emploiera le *laudanum*, le musc, les épices & les eaux cordiales les plus fortes , ou un grand verre d'eau-de-vie, de vin, ou d'eau-de-vie de sucre. En outre, il est nécessaire d'appliquer en même temps, des vésicatoires aux chevilles des pieds.

4^o *L'indigestion & le vomissement accompagnés de douleur dans l'estomac.*

§. CLXXIV. Lorsque les indigestions & les vomissemens ont pour cause des humeurs nuisibles qui séjournent dans l'estomac , les meilleurs remedes sont les vomitifs, & de doux purgatifs stomachiques, à quoi il est bon de joindre l'élixir de vitriol, ou des poudres absorbantes , selon la différente nature de l'humeur morbifique.

§. CLXXXV. Quand les indigestions & les vomissemens dépendent d'obstructions squirrheuses, qui sont dans

le canal alimentaire, nous ne pouvons guères mieux faire que de pallier ces maux, ou diminuer leur violence, pour le moment, par le moyen de médicamens stomachiques agréables ; & de l'*opium*. Il y a eu cependant quelques cas de ce genre, dans lesquels un petit verre d'eau de Spa ou de Pyrmont, répété fréquemment, est resté dans l'estomac, tandis que cet organe rejettoit toute autre chose.

Lorsqu'il y a une obstruction squirrheuse dans les membranes de l'estomac, près le pylore, ce passage se trouve souvent tellement rétréci, qu'il n'y a que les parties les plus fluides des alimens, ou celles qui ont le moins de volume, qui puissent passer dans l'intestin duodénum. Et après que les parties plus solides des alimens ont séjourné quelques heures dans l'estomac, on y ressent du mal, une chaleur brûlante ; & ce viscère

ne tarde pas à se débarrasser par le vomissement. Les malades, qui sont dans cet état, se trouvent toujours mieux de faire usage des alimens les moins solides, tels que les bouillons légers, le lait; la panade, le fagou, le salep & les substances semblables.

§.CLXXXVI. Quand le mal d'estomac; & les douleurs de ce viscere, qui sont accompagnées de vomissemens, bientôt après avoir mangé, ont pour cause une trop grande délicatesse, ou une sensibilité contre nature des nerfs de l'estomac; & que ces vices sont occasionés par le dérangement des règles; ou par la présence de quelque humeur âcre, que le sang, auquel elle étoit mêlée, a déposé sur ces nerfs; en pareil cas, dis-je, nous devons à la fois pallier ou diminuer les symptomes, par le moyen de cordiaux convenables, de substances aromatiques, &c. & travailler à fortifier l'estomac, avec

le quinquina , les amers, les martiaux, & par l'exercice. Dans des cas de cette espece, je n'ai rien trouvé de plus propre à produire très-promptement de bons effets, que le *laudanum*, pris une heure ou un peu plus, avant le dîner & le souper.

[a] Une fille âgée de quarante-quatre ans, & mal réglée, fut attaquée d'une douleur dans l'estomac; après quoi, elle ne tarda pas à sentir du mal à cette partie, à la suite de chaque repas: elle vomissoit alors tout ce qu'elle avoit mangé. Depuis huit ou dix jours, elle étoit dans cet état, lorsqu'on lui fit prendre un vomitif d'ipécacuanha, plusieurs doses d'élixir sacré & de la teinture amere de rhubarbe; elle fit aussi usage d'un peu de vin rouge chaud, où il y avoit de la cannelle & de la muscade; enfin elle prit un julep composé avec l'eau de menthe & l'esprit volatil huileux; mais ce fut sans succès. Comme cette fille ne

dormoit pas bien , je lui conseillai de prendre vingt gouttes de *laudanum* , à l'heure de son coucher ; ce qui la fit reposer beaucoup mieux la nuit suivante ; mais le vomissement du lendemain ne parut pas diminué. Ce jour-là , je lui fis prendre le *laudanum* , non pas à l'heure du coucher , mais une heure avant souper ; la premiere dose de *laudanum* , qui fut prise de cette maniere , empêcha qu'il ne vînt de vomissement après le souper , & le lendemain après le déjeûné ; mais le dîner fut rejeté comme à l'ordinaire. Cependant le *laudanum* qu'elle prenoit avant le souper , ayant été augmenté jusqu'à vingt-cinq gouttes ; au bout de trois ou quatre jours de ce traitement , cette fille se trouva exempte de douleur & de mal d'estomac ; & elle n'eut plus de vomissemens après ses repas.

[b] Une femme mariée , âgée d'environ trente ans , dont les règles avoient

été irrégulières pendant quelque temps ; & qui mangeoit beaucoup de presque toute forte d'alimens, mais spécialement de ceux qui sont pesans pour l'estomac, étoit sujette à des maux d'estomac, à des pâmoisons, à de légers mouvemens convulsifs accompagnés d'un pouls un peu irrégulier, fréquent, & d'un froid qui se répandoit dans tout le corps. Lorsque cette malade eut fait usage de vomitifs, de quinquina, d'amers, d'élixir sacré, & de divers autres médicamens stomachiques, mais avec peu de succès ; je lui conseillai de prendre chaque jour un peu de *laudanum* ; une heure ou deux avant son dîner : comme elle avoit été précédemment habituée à ce médicament, elle commença par trente-cinq gouttes, & l'augmenta bientôt jusqu'à cinquante ou soixante. Non-seulement le *laudanum* ne lui procura pas de sommeil ; mais il l'anima encore plus

qu'elle ne l'étoit, & il la mit en état de manger à dîner autant qu'elle avoit coutume, fans qu'elle ressentît après ce repas, ni mal d'estomac, ni défaillance. Cette femme continua l'usage du *laudānum*, de la même manière, pendant cinq à six semaines, assez exactement. Ayant oublié ou négligé quelquefois de prendre le *laudanum* avant son dîner, si elle y avoit recours aussi-tôt qu'elle commençoit à se sentir incommodée après avoir mangé, ce remede ne tarδοit pas à diminuer le mal d'estomac, & empêchoit les défaillances & les convulsions.

[c] Une autre femme mariée, âgée d'environ trente ans, qui avoit été souvent incommodée de douleur d'estomac, d'aigreurs, de vents & d'accès d'asthme, se plaignit, lorsque ces premiers maux la quitterent, de sentir une boule dans la gorge, des vents, une foiblesse d'estomac & une

difficulté de digérer si grande , que toute espece de nourriture lui occasionnoit mal à l'estomac , de la douleur à ce viscere & des vomissemens , à l'exception cependant du pain du vin , & d'un peu de poulet bouilli ou rôti. Après avoir employé presque sans succès le quinquina , les vomitifs , l'élixir sacré & l'exercice du corps , je lui ai conseillé de prendre un peu de *laudanum* une heure avant le dîner. Quoique la malade n'en prenne pas plus de seize gouttes , néanmoins elle mange toujours son dîner avec plus d'appétit qu'auparavant , & le digere aussi facilement que quand elle étoit en parfaite santé ; elle n'éprouve aucun inconvénient de l'usage du *laudanum* , si ce n'est qu'il lui donne de l'altération dans l'après-dîner.

§. CLXXXVII. J'ai vu dans certains cas la douleur d'estomac accompagnée de vomissemens après les repas , se guérir avec le savon pris tous les

jours à la dose de deux gros ; d'autres fois trois demi-septiers d'eau de chaux qu'on boit tiède chaque jour, en trois fois, ont mieux réussi que le savon.

Quand l'ardeur & les aigreurs dans l'estomac viennent d'un amas d'humeurs acides, on doit prendre des poudres absorbantes en suffisante quantité. Le même médicament a encore guéri, du moins pour quelque temps, des personnes qui, en buvant un verre de vin, sentoient dans l'estomac une chaleur brûlante, laquelle se répandoit en un instant presque par tout le corps.

Plusieurs malades se sont trouvés très-soulagés de douleurs d'estomac qu'ils ressentoient, soit avant, soit après avoir mangé, en prenant un grand verre d'eau chaude, où ils mettoient un peu de vin ou d'eau-de-vie.

Il y a dans le second volume des Recherches & Observations médi-

cales , l'histoire d'une douleur vive qui avoit son siège dans la région du rein droit, & celle d'une douleur d'estomac, dont les malades furent guéris aussi-tôt après avoir bu une potion contenant parties égales d'eau de fontaine bouillante, & d'eau de Pyrmont ou de Bath. Je crois que l'avantage que les malades ont retiré de ce mélange en pareil cas a été plutôt l'effet de la chaleur de cette liqueur, que d'aucune vertu particulière des eaux de Pyrmont ou de Bath. En effet, un homme dont je suis le médecin depuis près de huit ans, qui, après avoir été long-temps sujet à rendre du sang par les urines, s'est trouvé attaqué d'un ulcère à la vessie, a éprouvé que ses douleurs diminuent toujours beaucoup, & quelquefois se passent entièrement, quand il boit en abondance ou une émulsion faite avec la gomme arabique, le thé, le lait & l'eau, ou des bouillons légers,

un peu plus chauds que le sang. Le bon effet de ces liqueurs chaudes s'étant toujours manifesté dans le moment même de leur usage , il y a toute apparence qu'il ne dépend que de leur action sur les nerfs de l'estomac. Qui est-ce qui ignore que l'eau chaude appliquée extérieurement fait souvent cesser les douleurs internes ? Il n'est donc pas étonnant que des liqueurs chaudes venant à entrer dans l'estomac , organe qui a beaucoup plus de sensibilité que la peau , & dont les nerfs ont une sympathie remarquable avec la plûpart des autres parties du corps , aient une égale vertu ou même plus d'efficacité pour diminuer les douleurs , même dans les parties du corps qui ne paroissent pas avoir une connexion immédiate avec l'estomac.

§° *Les coliques hystériques , ou les coliques venteuses.*

§. CLXXXVIII. Lorsqu'une personne

qui a une colique hystérique ou venteuse est en même temps très-resserrée , comme il arrive le plus souvent en pareil cas , on doit lui tenir le ventre libre par des lavemens laxatifs , auxquels on peut ajoûter un ou deux gros d'*assa-fœtida*. Si les douleurs sont accompagnées de vomissemens violens , on fera d'abord boire plusieurs verres de panade ; après quoi on donnera une potion composée de sel d'absinthe , de jus de limon & d'eau de menthe * ;

* On remarque la plûpart du temps que les potions composées de sel d'absinthe & de suc de limons , manquent leur effet ou n'arrêtent pas le vomissement , parce qu'elles n'ont point été avalées dans le moment même où se faisoit leur effervescence. La vertu anti-émétique ou contre le vomissement que ces potions paroissent avoir au plus haut degré dans le moment de l'effervescence , ne dépend-elle pas de ce qu'elles font une beaucoup plus forte impression sur les nerfs de l'estomac , pendant le temps où l'air se dégage de ces substances , & tandis que toutes leurs parties sont dans un violent mouvement , que quand la satura-

avec du *laudanum*. On voit assez souvent que ces potions n'ont aucun succès ; quelquefois même le *laudanum* semble augmenter le vomisse-

tion est faite & le mélange tranquille ; ces médicamens n'agissant plus pour lors que par leur qualité saline ou irritante. Pendant que les nerfs de l'estomac sont affectés par ce stimulant vif & extraordinaire, la sensation désagréable qui occasionne le vomissement est diminuée ou même détruite. Lorsque ces mêmes potions ont empêché le retour d'une fièvre intermittente, n'a-t-on pas dû attribuer cet effet salutaire uniquement à leur action sur les parties très-sensibles des nerfs de l'estomac, & non point à aucun des changemens qu'on puisse supposer produits par ces remèdes dans la nature des humeurs que contiennent les premières voies, lors des attaques des fièvres intermittentes ? En outre, n'avons-nous pas beaucoup d'eaux minérales, qui contiennent une assez grande quantité d'air fixé, lesquelles pétillent dans le verre, & sont beaucoup plus agréables à l'estomac & plus capables d'augmenter les forces, étant bues à la source, qu'après qu'elles sont restées pendant quelque temps dans un vaisseau ouvert, parce que dans le dernier cas elles ont perdu, avec leur air l'action qui fait leur vertu, cette faculté de produire sur les nerfs de l'estomac une irritation légère & utile.

ment. Il m'a toujours réuffi en pareil cas de faire prendre un lavement composé de fix onces d'eau & de cinquante , foixante ou même quatre-vingt gouttes de *laudanum*. Quand on ne réuffit pas par-là à rendre libre le canal des inteffins, je fais prendre à la faveur de ce *laudanum*, quelques pilules d'aloës avec le *calomelas* : le purgatif étant parvenu dans les inteffins avant que le vomiffement revienne, procure en général une évacuation abondante par les felles; ce qui diffipe entièrement, ou du moins en grande partie la maladie.

Si les pilules purgatives ne rendent pas le ventre libre, & que la douleur & les vomiffemens fe renouvellent, on doit donner au malade un fecond lavement anodyn, & bientôt après une forte dose de pilules. Quelques momens avant le temps où il y a lieu de croire que ces pilules feront leur effet, il eft à propos de mettre le

malade dans le bain chaud. Quand les malades ont de l'embonpoint & sont pléthoriques ou sanguins, il faut leur tirer du sang, sur-tout si la douleur est très-vive.

Pour se garantir des fréquens retours de la colique hystérique, il est utile de porter un emplâtre anti-hystérique sur le bas-ventre, de prendre une fois par semaine de la teinture ou élixir sacré, & de faire de l'exercice, principalement à cheval. Le lait pris pour toute nourriture a guéri plusieurs personnes qui avoient beaucoup souffert de ce mal. Les eaux sulfureuses de Moffat, bues pendant deux ou trois mois dans l'été, ont rendu les retours de la colique hystérique moins fréquens chez quelques sujets.

6° *Les vents dans l'estomac & les intestins.*

§. CLXXXIX. Les remèdes les plus propres à remédier aux vents qui se

trouvent fréquemment dans l'estomac & les intestins en assez grande quantité pour incommoder, sont ou les remèdes qui peuvent procurer promptement du soulagement, en chassant les vents, ou ceux qui, en fortifiant davantage le canal alimentaire, empêchent que les vents ne s'engendrent en si grande quantité. Parmi les médicamens de la première classe, ou qui sont propres à chasser les vents, je n'en ai point trouvé de plus efficaces que l'esprit éthéré, *spiritus æthereus terebinthinæ E*, & le *laudanum*. Je prescris pour l'ordinaire le *laudanum* dans une mixture faite avec l'eau de menthe & la teinture de *castoreum* ou l'esprit de nître dulcifié. Il y a des cas où au lieu de mixture j'ordonne l'*opium* en pilules avec l'*assa-fœtida*. C'est une chose qui mérite d'être remarquée ici que les bons effets des narcotiques ou de l'*opium* sont également sensibles, lorsque les vents se

trouvent dans l'estomac ou dans les intestins ; au lieu que ceux des remèdes échauffans, qu'on nomme communément *carminatifs*, ne procurent souvent un prompt soulagement que quand les vents sont dans l'estomac.

§. CXC. Quant à l'*esprit éthéré*, j'en ai vu fréquemment de très-bons effets dans des maladies venteuses : qu'on me permette d'en rapporter un seul exemple. Une femme âgée de quarante à cinquante ans, s'aperçut, au temps où ses règles cessèrent naturellement, d'une telle augmentation de son ventre, que durant quelque temps elle se crut grosse. Dans la matinée, il y avoit souvent une si forte enflure vers l'estomac, qu'elle ne pouvoit pas mettre son corps, ni respirer facilement. Elle fit usage de divers remèdes ; mais rien ne lui procura un aussi prompt soulagement qu'une cuillerée à café d'*esprit éthéré*, mêlée avec deux cuillerées à bouche d'eau

simple. Ce remede lui faisoit toujours rendre une grande quantité de vents, & diminuoit le resserrement qu'elle éprouvoit, & l'enflure des environs de l'estomac.

Dans les cas où les vents sont occasionés par l'action d'une humeur de goutte, l'esprit éthéré, un gros d'eau-de-vie de France, ou d'eau aromatique, *aqua aromatica E*, & le gingembre pris en substance ou en infusion dans l'eau bouillante, doivent se mettre au nombre des médicamens les plus propres à chasser les vents.

§. CXCI. Lorsque les circonstances où se trouve une personne attaquée de coliques venteuses, sont telles qu'on ne peut sans danger lui faire prendre de médicamens échauffans, on applique avec succès sur l'estomac ou le ventre un emplâtre composé de parties égales de l'emplâtre anti-hystérique & de l'emplâtre stomachique; ou bien, à l'heure du coucher, on frotte le
ventre

ventre avec quatre ou cinq cuillerées
à café du liniment suivant.

Prenez de baume anodyn de Batéus,
une once ;

D'huile de Muscade , tirée par
expression , une demi-once ;

D'huile de menthe , deux gros.

Mélez.

§. CXCII. Les remèdes les plus
propres à fortifier l'estomac & les
intestins , & par conséquent à diminuer
la formation des vents , sont le quin-
quina , les amers , les martiaux &
l'exercice. Dans le cas où le malade
est sujet aux vents , j'ajoute à la tein-
ture faite avec le quinquina & les
amers , & que j'ai si souvent recom-
mandée dans cet ouvrage , j'ajoute
dis-je , de la noix muscade ou du
gingembre ; & quand je prescriis la
limaille d'acier , je la joins avec la
poudre *diaromaton*. Lorsque les maux
causés par les vents sont accompagnés

de constipation, il n'y a rien qui réussisse mieux que quatre ou cinq des pilules suivantes, qu'on prend de deux jours l'un, à l'heure du coucher.

Prenez d'assa-fœtida, deux gros:

D'aloës succotrin,

De sel de Mars,

De racine de gingembre,

} de chaque
un gros.

D'élixir de propriété, la quantité suffisante pour faire des pilules de quatre grains.

Si au contraire le ventre est trop lâche, on donnera avec beaucoup de succès, de deux foirs l'un, douze ou quinze grains de rhubarbe avec un demi-gros ou deux scrupules de confection de cachou.

Dans les maladies venteuses qui surviennent vers l'âge où les règles cessent naturellement, les petites saignées répétées procurent souvent plus de soulagement que tout autre remède.

Quant au régime que l'on doit observer lorsqu'on est sujet aux coliques hystériques & venteuses, je me contenterai d'observer qu'il faut éviter le thé & tous les alimens venteux, & que pour la boisson, l'eau où on a mis un peu d'eau-de-vie de vin ou d'eau-de-vie de sucre est préférable non-seulement aux liqueurs tirées du grain, mais encore dans la plupart des cas au vin même.

7°. *L'asthme nerveux ou spasmodique.*

§. CXCIII. Dans l'asthme vraiment spasmodique qui n'est point accompagné d'obstruction aux poumons, ni causé par le poids des phlegmes ou de la pituite sur ce viscere, on ne peut rien employer de plus utile que la saignée & l'*opium* pour en adoucir les accès. Quand le malade est sanguin & replet, on peut lui tirer beaucoup de sang: s'il a une constitution opposée,

il faut ou ne lui tirer que peu de sang, ou même ne le point saigner du tout.

On peut faire prendre l'*opium* ou sous la forme de l'élixir parégorique, ou dans une potion telle que la suivante.

Prenez d'eau de menthe, une once & demie;

De *laudanum* liquide, } De chaque
D'esprit volatil huileux, } vingt cinq
gouttes.

D'un syrop commun, deux gros.

Mêlez.

Richard Blackmore parle d'un médecin qu'un asthme sec faisoit beaucoup souffrir pendant l'hiver, & qui tous les matins prenoit trente gouttes de *laudanum* sans se trouver hors d'état de vaquer à ses affaires.

Les médicamens où il entre de l'*opium* ne réussissent pas moins bien lorsqu'un asthme vraiment spasmodique est occasioné par la sympathie de l'estomac, que quand les nerfs des

poumons sont eux-mêmes affectés primitivement, ou comme l'on dit, idiopathiquement*.

Cette sensation de foiblesse ou de défaillance qu'on rapporte à l'estomac, qui est accompagnée de soupirs fréquens & d'une difficulté de respirer, symptomes qu'éprouvent quelquefois les femmes après

* Un homme âgé de vingt-cinq ans qui prenoit du mercure depuis plusieurs semaines pour se guérir d'une maladie vénérienne, devint chagrin de se trouver ainsi gêné & renfermé, & il ne voulut pas prendre de nourriture pendant plus de vingt-quatre heures, mais il but abondamment du petit lait & de l'eau de gruau. Dans l'après-dîner, il commença à sentir de la difficulté à respirer, sans cependant tousser ni cracher. La teinture de *castoreum*, l'esprit de corne de cerf & d'autres médicaments qu'on lui ordonna, procurèrent peu de soulagement. L'accès d'asthme étant devenu beaucoup plus fort vers minuit, le malade prit une potion où il entroit vingt gouttes de *laudanum*. Ce remède diminua bientôt la difficulté de respirer au point que le malade s'endormit; & le lendemain matin il se réveilla déjà guéri en grande partie de ses maux, qui le quitterent en entier quand-il eut mangé un peu de poulet grillé.

leur acouchement , lorsque l'éruption miliaire ne se fait pas comme il convient ; cette sensation , dis-je , peut être diminuée ou même entièrement dissipée par une prise d'élixir parégorique , ou un bol composé de *castoreum* , de sel de corne de cerf & d'*opium*.

Dans l'asthme vraiment spasmodique ; principalement lorsqu'il est occasioné par des vents renfermés dans l'estomac & les intestins , ou qu'il est seulement augmenté par ces vents , une dissolution d'*assa-fatida* , la teinture de *castoreum* & l'esprit de corne de cerf sont souvent utiles , quoique leur vertu anti-spasmodique soit à un bien moindre degré que dans l'*opium*.

§. CXCIV. Lorsqu'un asthme spasmodique a pour cause des obstructions confirmées dans les poumons , ou un amas considérable d'humeurs de mauvaise qualité qui s'est fait dans ce viscere , ainsi que quand ces obstruc-

tions & cet amas d'humeurs se trouvent chez un asthmatique, nous devons suivre un traitement un peu différent de celui qu'on a indiqué ci-dessus. En effet quoique la saignée soit également utile & souvent plus nécessaire ici que dans l'asthme vraiment spasmodique; néanmoins on ne doit pas prescrire les narcotiques ou l'*opium* pour diminuer les accès du mal jusqu'à ce que les poumons aient été suffisamment débarrassés & nettoyés par les évacuations & les médicamens atténuans. Un large emplâtre vésicatoire appliqué entre les épaules est extrêmement utile pour exciter l'expectoration & rétablir les forces des poumons. Les vomitifs ne conviennent pas moins en pareil cas; mais on ne peut en faire prendre sans danger qu'après que l'accès d'asthme a commencé à diminuer. Il y a des malades auxquels une purgation composée de manne, de sel Glauber ou de tartre soluble diminue presque toujours

ou même fait disparoître l'accès; tandis que chez d'autres malades qui ont les intestins plus délicats & plus sensibles, tout ce qui purge vivement, soit aliment, soit médicament, est capable de causer un accès, ou au moins de l'augmenter quand il existe pour lors.

Pour procurer du soulagement aux malades durant le temps même de l'accès, je prescris communément l'esprit de corne de cerf ou la teinture de *castoreum* composée; à prendre dans une suffisante quantité d'eau. On peut se trouver également bien, en pareil cas, d'avalier cinq ou six fois en vingt-quatre heures une cuillerée à bouche de la solution de parties égales de gomme ammoniac & d'*assa-fœtida*, faite avec l'eau de pouillot.

Un verre d'eau où on a mêlé un huitième de vinaigre, & que l'on a adouci avec du miel ou du sucre, donne souvent un soulagement considérable

dans les cas d'asthme : cependant il y a une si grande différence entre les constitutions , que j'ai rencontré quelques personnes auxquelles tous les acides rendoient constamment la respiration plus difficile.

Les personnes asthmatiques , dont l'estomac & les intestins sont foibles & sensibles & que les vents font beaucoup souffrir , se trouvent mieux de vivre de viandes légères & d'un peu de vin que de se nourrir de lait & de végétaux. La solution de gomme ammoniac dans le vinaigre scillitique ou les pilules scillitiques ne leur réussissent pas aussi-bien que l'*assa-fœtida* & les sels alkalis volatils.

Lorsque des personnes âgées ont eu un accès d'asthme occasioné par une humeur de goutte qui s'est portée sur les poumons , il m'a parfaitement réussi de faire appliquer les vésicatoires entre les épaules ou aux jambes , & de donner deux ou trois fois par jour des

bols composés de gomme ammoniac , de sel volatil ammoniac & de camphre.

§. CXCIV. Pour empêcher le retour de l'accès chez ceux qui sont sujets à l'asthme vraiment spasmodique , il faut travailler à fortifier les poumons & tout le système nerveux par le moyen du quinquina, des martiaux, de l'élixir de vitriol, d'un régime convenable, de l'air de la campagne & de l'exercice à cheval.

Une camisole de flanelle portée sur la peau, ou une large pièce de flanelle tenue sur la poitrine a contribué à empêcher les accès d'asthme de se renouveler fréquemment.

Les malades doivent par-dessus toute chose éviter de manger & de boire à un seul repas en assez grande quantité pour charger leur estomac.

Dans l'asthme mixte, c'est-à-dire qui tient de l'asthme humide & de l'asthme sec, il ne faut faire usage de quin-

quina qu'avec beaucoup de précaution, sur-tout s'il y a dans les poumons quelque obstruction considérable, ou que les phlegmes y soient amassés en assez grande quantité pour former un poids qui gêne ce viscere. Les remèdes qu'il est le plus utile d'employer en pareil cas sont le caustere au dos, aux bras & aux jambes, ou un séton au côté; & les médicamens qui peuvent résoudre les obstructions des vaisseaux pulmonaires, ou diminuer l'abord des humeurs aux poumons. On doit mettre dans cette classe les pilules scillitiques, prises à la dose nécessaire pour tenir toujours le ventre libre; les pilules d'ail & de favon; le jus de quarante ou cinquante cloportes dans deux ou trois cuillerées à bouche de vin blanc de France, de vin du rhin ou de cidre, ce qui se prend deux fois par jour; enfin le mercure crud ou les pilules de mercure qui ont guéri quelquefois les symptomes de l'asthme

après que les autres remèdes avoient été pris fans succès.

Ce ne font pas seulement divers malades qui reçoivent du foulagement de différens remèdes ; mais il faut auffi faire des changemens confidérables dans le traitement & le régime des mêmes malades , à caufe du changement qu'éprouve leur constitution ou la nature de leur maladie. C'est pourquoi il devient utile d'ajouter l'observation fuivante , dont le fujet eft une perfonne qui a fouffert pendant long-temps de violens accès d'afthme :

Un homme âgé d'environ quarante ans , d'une complexion fluette , jouiffant d'une bonne fanté , vif , & prenant beaucoup d'exercice , commença après un exercice trop violent , à fentir une douleur à la poitrine vers le *sternum*. Deux ans après la naiffance de ce mal , il éprouvoit de temps en temps de la difficulté de respirer : elle continua d'augmenter pendant plusieurs

années ; & pour l'ordinaire elle se trouvoit accompagnée d'une évacuation abondante d'humeurs qui sortoient de la poitrine ; le malade rendant par l'expectoration une grande quantité de phlegmes ou de pituite épaisse. Ce qui lui procuroit le plutôt du soulagement durant les accès très-violens , c'étoit la saignée & l'application des vésicatoires. Il fit encore usage avec succès de divers vomitifs tels que l'ipécacuanha , l'oxymel scillitique , & les pilules scillitiques , ou une dissolution de gomme ammoniac avec le vinaigre scillitique. Cet homme s'abstint pendant plusieurs années de boire du vin , des liqueurs tirées du grain , de manger de la viande , excepté du pōulet , & il faisoit souvent son dîner avec du pain & du lait de beurre seulement. Plusieurs fois il s'apperçut qu'il respiroit avec plus de facilité quand il buvoit pendant le jour , & à

diverses reprises , de l'eau où il mêloit un peu de vinaigre.

Lorsque cet homme eut beaucoup souffert de plusieurs violentes attaques d'asthme , il commença à se plaindre de vents dans l'estomac ; il rendoit alors par les vomissemens une grande quantité de phlegmes épais ou de pituite. Son ventre devint en même temps un peu libre ; & tous les alimens , ainsi que les remèdes qui augmentoient ou favorisoient la formation des vents , lui étoient très-nuisibles. Les pilules scillitiques & le lait ammoniacal avec le vinaigre scillitique ne convenoient plus autant à son état ou ne lui étoient pas aussi salutaires que la teinture composée de *castoreum* , ou qu'une solution d'*assa fœtida* dans de l'eau de pouillot ou de menthe avec un peu de sel volatil ammoniac : un morceau de viande grillée & deux ou trois verres de vin rouge après ses

repas lui réussissoient mieux que la nourriture végétale ou les boissons d'eau seule ; & il s'est très-bien trouvé de manger peu à la fois & souvent. L'usage du quinquina lui a encore été très-avantageux , non-seulement dans l'intervalle que les accès lui laissoient libre , mais encore sur la fin des accès. Il a pris ce médicament en décoction , dans laquelle on ajoûtoit quatre onces de teinture par chaque livre , & la dose étoit de deux cuillerées à bouche quatre fois par jour. Bien loin de s'appercevoir que ce remede augmentât son enrouement & sa difficulté de respirer , il étoit persuadé qu'il les diminueoit souvent , & qu'on devoit lui attribuer la vertu de rendre les accès plus courts & moins forts.

Cet homme devint bientôt après sujet au dévoiement ; dès-lors il commença à cracher moins qu'il n'avoit fait pendant les années précédentes ; & j'ai remarqué dernièrement que les

vésicatoires qui étoient accompagnés d'une plus forte suppuration chez lui que chez la plupart des gens, lui sont moins utiles qu'auparavant, lorsqu'il n'avoit pas une si abondante expectoration & tant de disposition au dévoïement. Pendant la violence des plus forts accès, il perd quelquefois la vue presque en entier ; & il ne lui est pas possible de touffer jusqu'à ce que les accès commencent à diminuer. D'abord il rend quelques phlegmes épais, très-difficilement ; mais à mesure que la constriction des vaisseaux ou de la substance des poumons devient moindre, il expectore avec plus de facilité.

Durant quelques années, le retour des accès a été plus fréquent dans l'été & l'automne, que dans l'hyver ; les changemens subits dans la température de l'air, le froid, & la fatigue ramenoient ces accès, qui étoient souvent annoncés par des urines pâ-

les. Les alimens venteux, & tout ce qui purge beaucoup cet homme, lui occasionnent maintenant, même dans sa meilleure santé, de légers accès d'asthme. Quoiqu'il ait souvent été exempt d'accès violent, durant deux ou trois mois, cependant, rarement a-t-il, pendant la nuit, la respiration aussi libre qu'une personne en parfaite santé. Il a souvent le pouls petit, les extrémités froides & le visage livide ou plombé, pendant les violens accès de sa maladie. Après la saignée, le pouls devient plus plein & plus fréquent; & il ne recouvre sa lenteur naturelle, que quand la respiration est redevenue libre, aisée. Les accès durent, pour l'ordinaire, deux ou trois jours, & quelquefois huit ou dix; & lorsqu'un accès est tombé en partie, il en recommence un second plus violent. L'accès est communément plus fort le jour que pendant la nuit, & il y a

quelquefois des redoublemens soir & matin. Durant ces violentes attaques, les accès sont presque toujours accompagnés de vents dans l'estomac ; & le malade se trouve un peu soulagé toutes les fois qu'il rend des vents par en-haut. Les remèdes qui, en pareilles circonstances, ont fait le plus de bien à l'estomac, sont le quinquina, une solution *d'assa-fœtida*, l'emplâtre anti-hystérique appliqué sur la région épigastrique, & de vivre de viande, en buvant un peu de vin rouge. Une côtelette de mouton lui a souvent procuré du soulagement dans les moindres attaques de difficulté de respirer. L'observation ayant appris que, même durant les intervalles que laissent entr'eux les accès, la respiration se fait souvent avec plus de peine, vers trois ou quatre heures après-midi ; le malade mange un peu de mouton, de tranche de bœuf, ou de poulet grillé, entre huit & neuf heu-

res du matin; & il dîne entre une & deux heures, avec de la panade, un peu de vin rouge, ou quelque autre chose, qui est également léger pour son estomac. Il trouve qu'en suivant ce régime, l'enrouement & la difficulté de respirer font beaucoup moindres dans l'après-dîner; & quelquefois le régime seul empêche tout-à-fait les symptomes dont il s'agit ici. Le malade boit souvent près des deux tiers d'une bouteille de vin rouge chaque jour; mais rarement en prend-il plus d'un quart de chopine, ou roquille, à un repas. Après avoir vécu de cette manière, & continué constamment l'usage du quinquina, pendant plus de deux mois, d'abord en teinture & en décoction, puis en substance, non seulement il s'est trouvé respirer avec plus de facilité en tout tems; mais il a été exempt d'accès d'asthme beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire, n'ayant pas eu une seule attaque vio-

lente, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril ou de Mai de l'année suivante; quoiqu'il ait eu plusieurs fois, pendant les mois d'hiver, de la toux & une expectoration abondante de pituite ou phlegmes épais.

8^o *Les palpitations de cœur.*

§. CXCVI. Quand, à l'occasion de la foiblesse ou du dérangement de l'estomac, le cœur acquiert par la symphatie avec l'estomac une si grande irritabilité que les causes les plus légères suffisent pour produire de fortes palpitations; les remedes qui se trouvent suivis du plus grand succès sont la teinture de quinquina, les amers & un exercice modéré. S'il y a quelque humeur nuisible amassée dans l'estomac, les vomitifs seront utiles; & si le malade n'a pas toujours le ventre libre, on peut lui donner avec fruit, une fois en deux ou trois jours, une cuillerée.

à bouche d'élixir sacré. Quant aux moyens de procurer du soulagement pour le moment, ce qui réussit le mieux, est ordinairement l'esprit de corne de cerf, la teinture de *castoreum* composée, l'esprit étheré, l'*opium* & les compositions où il en entre.

§. CXCVII. Lorsque les palpitations sont occasionnées par une matière gouteuse qui affecte le cœur, nous devons recourir par préférence aux médicaments laxatifs, qui sont en même temps échauffans & stomachiques, au camphre, aux sels volatils, au bain de pieds chaud, aux vésicatoires appliqués sur les jambes, aux sinapismes mis à la plante des pieds, & à la saignée, si le malade est d'une complexion pléthorique ou en embonpoint.

§. CXCVIII. Quand les palpitations de cœur ont pour cause la suppression de quelque évacuation habituelle; si on ne peut pas rétablir cette évacuation, il

faut emporter les humeurs surabondantes par de petites saignées , des purgations douces , des diaphorétiques , & les écoulemens artificiels.

§. CXCIX. Enfin, lorsque les palpitations dépendent de polypes qui sont dans le cœur même , ou dans les gros vaisseaux qui y communiquent , ou viennent de l'adhérence du péricarde au cœur , de l'ossification des valvules ou d'autres causes pareilles ; on peut regarder la maladie comme incurable , puisque nous ne connoissons pas jusqu'à ce jour de remede assez puissant pour détruire ces causes morbifiques. Cependant il est possible de procurer quelque soulagement par de petites saignées répétées , des purgatifs doux & des alimens légers, rafraîchissans & atténuans. En même temps il faut éviter tout aliment visqueux , échauffant , épaisissant , & toute espece d'exercice qui rend le mouvement du sang trop vif.

9° Une évacuation excessive d'urines
pâles.

§. CC. Comme j'ai observé ci-dessus* que la cause prochaine de cette évacuation excessive d'urine, pâle à laquelle les personnes hystériques & vaporeuses sont très-sujettes, est l'effet de l'augmentation du mouvement des vaisseaux sécrétoires des reins, on en doit conclure qu'il n'y a point de médicament qui, en général, apporte autant de diminution dans ces maux, & qui le fasse aussi promptement & d'une manière aussi marquée que l'*opium***.

* Voyez chap. vj.

** Il y a des symptomes venteux ou spasmodiques dans lesquels l'*opium* est un des meilleurs diurétiques; mais ce remede produit un effet opposé, lorsque la sécrétion trop abondante de l'urine a pour cause une irritation extraordinaire du genre nerveux. Je connois une femme âgée qui, pendant la nuit, se sent fréquemment brûlante, éprouve un mal-aise; & rend une grande quantité d'urine pâle; une prise de *laudanum*, à l'heure de son coucher, la préserve toujours, du moins en grande partie, de cette incommodité: à la vérité, elle a trouvé que ce remede lui procure du sommeil,

Mais comme ce médicament ne fortifie pas les reins , & ne dissipe pas plusieurs des causes de l'augmentation de la sécrétion de l'urine , il faut employer d'autres remèdes pour empêcher les fréquens retours.

Les remèdes, qui m'ont le mieux réussi en pareil cas, sont le *quinquina*, soit en substance, soit en décoction, auquel on ajoûtoit un peu de cannelle; la teinture de rhubarbe avec le vin, *tinctura rhabarbari amara cum vino*, E, prise à petite dose, une fois en trois ou quatre jours; l'exercice modéré à cheval ou en chaise; & un régime consistant principalement en riz, sagou, salep, & viandes rôties des plus légères, avec quelques verres de vin rouge ou du vin d'Oporto, après le repas.

Dans les cas où le flux d'urines pâles est accompagné d'une ardeur hétique, j'ajoûte aux médicamens indiqués ci-dessus, la teinture de roses, ou l'élixir de vitriol.

Si cette augmentation de la sécrétion de l'urine dépend, en grande partie, d'une foiblesse particulière des reins, une camisole de flanelle suffira quelquefois pour diminuer la quantité de l'urine, en augmentant la transpiration.

Une ceinture ferrée autour des reins, & un emplâtre fortifiant appliqué sur ces parties ont été accompagnés d'effets remarquables; comme il paroîtra par les observations suivantes.

[a] Un homme âgé de près de quarante ans qui étoit tourmenté de vents dans l'estomac, & de douleurs de goutte aux pieds, fut attaqué, au mois d'Août 1753, de maux d'estomac qui se faisoient sentir par accès, & étoient accompagnés d'un pouls vif; pour se guérir, il se mit au lit, & se fit suer durant plusieurs jours. Ensuite il commença à rendre une grande quantité d'urine pâle; de maniere que dans la

nuit , il en sortoit communément une chopine toutes les deux heures. Quand cet homme étoit levé , la quantité commençoit à diminuer , ce qui continuoit à mesure que le jour avançoit. Malgré l'usage du quinquina , de la conserve de roses , de l'alun , & de plusieurs autres médicamens , ce flux d'urine fut excessif pendant près de quinze jours ; & les deux derniers jours il a été presqu'aussi abondant pendant le jour que durant la nuit. Comme on soupçonna que cette sécrétion trop considérable d'urine pouvoit venir ou du relâchement ou de la foiblesse des vaisseaux des reins , ou de ce qu'ils étoient agités par un mouvement alternatif extraordinaire ; vers deux heures après midi , on mit autour du ventre & des reins du malade une large ceinture de poste que l'on serra aussi fort qu'il lui fut possible de le supporter ; quoique durant la matinée

précédente, & le jour précédent, il eût rendu, toutes les deux heures au moins, huit onces d'urine, qui, presque toute, étoit aussi claire que de l'eau de roche, néanmoins depuis qu'il eut mis la ceinture, il n'urina point du tout dans un espace de plus de quatre heures; & au bout de ce temps, il ne rendit pas un demi-septier d'urine. Vers dix heures du soir, les urines furent plus abondantes de beaucoup. Le malade ne pouvant pas supporter sa ceinture lorsqu'il étoit au lit, on la lui ôta; le flux d'urine revint pendant la nuit, mais cependant il ne fut pas aussi excessif qu'il avoit été durant plusieurs nuits précédentes. A compter de ce temps-là, le malade ayant gardé sa ceinture se promenant souvent en chaise, & s'étant remis à l'usage des viandes légères dont il s'étoit presque toujours abstenu à cause de la fréquence de son

pouls & d'une grande altération, le flux d'urine diminua de jour en jour, & la fanté revint parfaitement.

[b] Un homme âgé de plus de trente ans, après avoir eu pendant dix ou douze jours une fièvre lente accompagnée de douleurs de rhumatisme ; commença, au mois de Novembre 1745, à rendre une quantité considérable d'urine pâle, & principalement pendant la nuit. On lui fit faire usage du quinquina, de la teinture de roses & d'autres médicamens ; mais malgré cela la maladie subsista sans aucune diminution sensible jusqu'au 24 de Décembre. Un large emplâtre fait avec l'*emplâtre défensif, emplastrum defensivum E.*, qu'on appliqua pour lors sur l'os sacrum & les lombes eut un si heureux effet que dès la nuit suivante, le malade n'urina qu'après avoir été trois heures au lit, lui qui, peu de temps aupara-

vant , étoit rarement couché une heure & demie fans en sentir le befoin. La seconde nuit il fut plus de quatre heures au lit avant que de se réveiller ; & la quantité d'urine qui sortit pendant toute la nuit , n'excéda pas une chopine & quelques onces ; au lieu que précédemment les urines avoient été durant plusieurs semaines à une pinte & chopine par nuit , & quelquefois à une plus grande quantité. En moins d'une semaine , à compter du temps où on avoit commencé à appliquer l'emplâtre , l'urine reprit sa couleur & sa quantité naturelle ; & le malade recouvra ses forces en peu de temps.

Le même homme après avoir eu de la fièvre & de la toux , eut au mois de Novembre 1750, une nouvelle attaque de son ancien mal pour lequel il mit aussi-tôt en usage l'emplâtre défensif. Mais quoique ce re-

mede ait paru diminuer un peu le flux d'urine durant la premiere nuit, cependant il a été tout-à-fait inutile dans la suite. Il est à remarquer que dans cette rechute, ni le quinquina, ni les autres fortifiants n'avoient été employez avant l'emplâtre.

[c] M. J. P. âgé de plus de cinquante ans, commença au mois de Juillet 1758, à la suite d'une longue fièvre, à rendre pendant la nuit une grande quantité d'urine pâle; ce qui retarda beaucoup son rétablissement. Après qu'il eut fait usage de quinquina, de vin rouge, & d'autres medicamens, je lui conseillai d'appliquer sur ses reins le même emplâtre fortifiant que j'avois vu si bien réussir aux malades dont je viens de parler; & au moyen de ce topique, le flux d'urine diminua en peu de jours à un point sensible; mais le malade n'en fut entièrement quitte que plusieurs

femaines encore après cette diminution.

10° *Les maux de tête périodiques.*

§. CCI. Lorsque les maux de tête périodiques ont pour cause le dérangement de l'estomac, les meilleurs remèdes sont les vomitifs, les laxatifs stomachiques & les amers. S'il y a quelque acide dans l'estomac, les poudres absorbantes, la magnésie blanche, ou l'eau de chaux feront d'une très-grande utilité.

§. CCII. Quand les maux de tête périodiques dependent d'une humeur de rhumatisme ou de goutte qui affecte les petits vaisseaux ou les nerfs du péricrâne, ou toute autre partie de la tête; je ne connois rien de mieux à faire que d'appliquer des vésicatoires à la tête ou aux jambes, de faire des cauterés à la tête ou à la nuque, d'employer le bain de pieds chaud, & des frictions sèches sur les jambes &

les pieds , enfin de prendre fréquemment de la *teinture sacrée* E*. Dans une violente douleur de tête occasionée par une humeur de rhumatisme & à laquelle divers remedes n'avoient point apporté de soulagement, j'ai vu d'heureux effets produits par quinze ou vingt grains de gomme de gaiac & dix grains de sel volatil ammoniac , pris en un bol à l'heure du coucher , & répétés plusieurs jours de suite.

La poudre de feuilles d'*asarum* ou cabaret , employée comme sternutatoire a quelquefois guéri des maux de

* Un médecin de réputation m'a communiqué l'observation suivante , sur l'effet d'une dose extraordinaire de *teinture sacrée*. Une dame attaquée d'une douleur de rhumatisme à la tête , fut par méprise , pendant la nuit en une seule fois près d'une chopine de *teinture sacrée*. Le lendemain elle alla sept fois à la selle ; & , durant les trois jours suivans , elle saliva comme si elle eût pris du mercure ; mais aussi elle se trouva parfaitement guérie de sa douleur de tête.

tête opiniâtres , en occasionant une abondante évacuation par les vaisseaux du nez , qui font la sécrétion de l'humeur muqueuse.

§. CCIII. Lorsque les douleurs de tête périodiques ou sujettes à de fréquens retours dépendent d'une foiblesse ou délicatesse singulière des nerfs de cette partie ; & que ce vice les rend plus susceptibles d'être affectés par les causes les plus légères , nous devons essayer de guérir les malades avec le quinquina , les martiaux , l'exercice modéré , & en lavant tous les jours la tête avec de l'eau froide. On peut encore faire usage de quelques-uns des médicamens qu'on nomme *nervins* , tels que le musc , le camphre & la valériane. Cette dernière plante a été recommandée come une espee de spécifique dans les migraines opiniâtres .

* Voyez Fordyce , de *Hemicraniâ*.

J'ai encore trouvé ce remede très-utile pour dissiper le trouble du cerveau qu'une personne sujette à l'épilepsie & qui avoit les nerfs très-déliçats & très-sensibles ressentoit presque toujours , ainsi que pour diminuer ou prolonger les retours des accès convulsifs ; je lui faisois prendre la valériane sous la forme d'électuaire , & à la dose de trois gros par jour.

§. CCIV. Lorsque les maux de tête sont réguliers dans leurs périodes , on doit donner des vomitifs une heure & demie ou deux heures avant le retour de l'accès , & faire prendre le quinquina entre les accès.

J'ai vu une violente migraine qui revenoit régulièrement à un certain temps du jour , que l'on a dissipée en grande partie en faisant prendre la potion suivante une heure avant le retour de la douleur.

Prenez de *laudanum* liquide, quarante
gouttes ;

De teinture d'ipécacuanha ;
quarante-cinq gouttes ;

D'esprit de *Mindererus* , une
demi-once ;

De sucre blanc, deux gros ;

D'eau de roses, une once ;

Mêlez.

En même temps que ce médicament diminue la douleur, il occasionne le plus souvent une sueur abondante.

§. CCV. Si les maux de tête, soit ceux qui ont des périodes régulières, soit ceux dont les périodes ne le font pas, dépendent d'une suppression de règles, il faut travailler à rétablir cette évacuation ; mais lorsqu'on ne peut y réussir, les meilleurs remèdes à employer sont la saignée, principalement celle du pied, les vésicatoires entretenus ou les cauterés à la tête ou à la nuque, & les médicaments laxatifs.

§. CCVI. Quand les douleurs de tête périodiques ont été occompagnées de l'enflure de cette partie, on a vu réuffir les pilules mercurielles laxatives, après même que l'on avoit employé inutilement d'autres médicamens *.

§. CCVII. Les remedes les plus efficaces pour foulager à l'instant même

* Une dame âgée de vingt-cinq à trente ans, d'une complexion fluette & d'une constitution délicate, étoit depuis plusieurs années sujette à une migraine qui, le plus souvent revenoit après diner ; pour lors la partie de son front qui étoit le fiége de la douleur devenoit enflée d'une manière sensible. Elle porta pendant plusieurs mois à la tête un vésicatoire entretenu ; elle fit usage de la teinture sacrée, de l'élixir sacré, de la poudre d'*azarum* ou cabaret, comme sternutatoire, & de plusieurs autres remedes, mais sans aucun succès ; de manière qu'après un an de souffrance, la malade se plaignoit d'être plus mal que jamais. Je lui couseillai de prendre depuis douze jusqu'à dix-sept grains de pilules mercurielles laxatives tous les soirs. L'usage de ces pilules lui causa une douce salivation qui subsista environ douze jours, & qui dissipa entièrement le mal de tête, sans qu'il soit revenu depuis.

dans les violentes douleurs périodiques font le bain de pieds chaud, les morceaux de flanelle trempée dans l'eau chaude, ou une décoction chaude de romarin, que l'on applique sur la tête rasée; l'esprit éthéré de térébenthine tenu dans le creux de la main, que l'on applique sur la partie douloureuse en l'y gardant durant quelques minutes; de fortes doses d'*opium*, & dans certains cas les sang-sues mises aux tempes.

L'eau froide procure du soulagement dans quelques maux de tête, tandis que les topiques chauds sont très-utiles à d'autres personnes. Se faire raser la tête soulage également certains malades & est nuisible à d'autres.

Il est je crois à propos d'observer que dans tous les violens maux de tête, nous devons commencer le traitement par la saignée, soit en appliquant des sang-sues aux tempes, soit en ouvrant l'artere temporale. Si le

malade est pléthorique ou fanguin , il convient de lui faire une forte saignée de la veine jugulaire.

Un exercice modéré est en général utile pour dissiper les maux de tête , quelle que soit celles des causes précédemment indiquées qui les occasionne , mais le temps qui est le plus convenable pour prendre de l'exercice c'est l'intervalle des accès.

11° *L'abattement ; le découragement.*

§. CCVIII. Les personnes vaporeuses , hypocondriaques & hystériques ont communément plus ou moins d'abattement & de découragement. En général l'exercice & le bain froid font du nombre des plus excellens remedes contre ces symptomes ; mais voyons le traitement qui convient le plus selon leur origine.

[1.] Lorsque l'abattement & le découragement sont occasionés par la foiblesse des nerfs de l'estomac & des

intestins, la teinture de quinquina, les amers, les martiaux, les aromatiques, un régime convenable & l'exercice du cheval font très-salutaires.

[2.] Quand l'abbatement & le découragement ont pour cause des obstructions dans les viscères du bas-ventre, ou des humeurs de mauvaise qualité amassées dans l'estomac & les intestins, les remèdes les plus convenables sont les purgatifs où il entre de l'aloës, les eaux minérales d'Harrogate, & le tartre soluble. Je prescris communément le tartre soluble de la manière suivante :

Prenez de tartre soluble, depuis deux gros jusqu'à une demi-once ;
 Faites fondre dans huit onces d'eau de fontaine ;
 Ajoûtez d'eau de cannelle sans vin & de fyrop de violettes, de chaque une once.
 Mêlez.

On prend deux ou trois verres de ce médicament soit tous les matins, ou seulement une fois en deux jours; ce qui se continue plusieurs semaines.

Le D^r Muzzel a publié depuis quelques années plusieurs exemples des bons effets du tartre soluble contre la folie & la mélancolie. Dans les cas d'abattement, de découragement, j'ai trouvé qu'il rafraîchit les malades, les dispose au sommeil & calme l'agitation de leurs esprits; mais ce médicament devient quelquefois nuisible, en augmentant les vents & occasionnant de la langueur, des défaillances; & autant que je l'ai remarqué le tartre soluble est plus utile dans les affections maniaques ou mélancoliques, dépendantes d'humeurs nuisibles amassées dans les premières voies que dans celles qui sont produites par un vice dans le cerveau.

§. CCIX. Lorsque l'abattement & le découragement sont occasionnés par

une suppression, soit des règles, soit des hémorrhoides, si on ne peut pas rétablir ces évacuations, il faut leur en substituer quelqu'autres; mais il n'y a rien qui produise un aussi bon & aussi prompt effet que la saignée*.

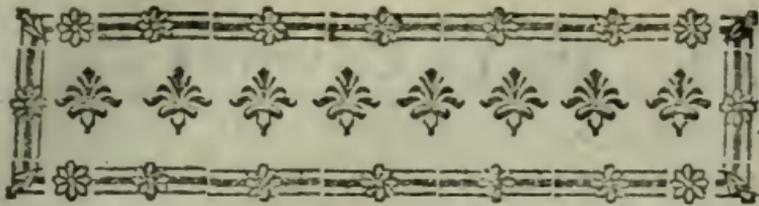
* Une femme âgée de cinquante ans, se trouva, peu de temps après que ses règles furent cessées naturellement, attaquée d'une toux; elle crachoit même un peu de sang. Ce dernier accident ne dura que quelques mois; mais la toux subsista plus de trois ans; & quand au bout de ce temps elle vint à cesser la malade fut tourmentée de vents dans l'estomac, eut de l'abattement, du découragement, la tête embarrassée & de l'insomnie. Cet état dura plusieurs mois, pendant lesquels les douleurs augmentèrent, malgré le grand usage de divers médicamens échauffans, carminatifs, aromatiques, des martiaux & des anti-hystériques. Un vésicatoire appliqué à la tête diminua le trouble du cerveau & procura quelques bonnes nuits. Dans l'idée que cette toux étoit un effet de la cessation des règles, & que les vents dans l'estomac, l'abattement le découragement, avoient pour cause le dérangement de ce viscère produit & entretenu par la matiere qui avoit coutume de sortir par l'expectoration; j'ordonnai, quoique le pouls ne fût ni plein ni vif, qu'on

§. CCX. Enfin lorsque l'abbatement, le découragement ou la mélancolie ont été occasionés par de longs chagrins, des idées tristes, inquiétantes ou d'autres peines d'esprit, il n'y a rien qui ait été plus utile au malade que de jouir d'une société agréable ; de prendre tous les jours de l'exercice, sur-tout de voyager ; & de varier ses amusemens.

tirât dix onces de sang du bras ; dès que la saignée fut faite, la malade se trouva beaucoup mieux ; la confusion du cerveau, l'insomnie, la langueur & tous les symptomes causés par les vents se dissipèrent.

Cette femme ayant dans la suite ressenti les mêmes symptomes, la saignée fut encore le remede qui lui réussit le mieux de tous ceux qu'elle mit en usage.

Fin des maladies nerveuses.



EXAMEN

D'UN POINT DE PRATIQUE IMPORTANT.

*Doit-on croire , avec Boerhaave ,
que Sydenham se soit trompé sur
la nature & la cause de la ma-
ladie qu'il a nommée Colique
hystérique ou vaporeuse ?*

MALGRÉ l'ancienneté de
l'art de guérir , & le nombre
confidérable d'excellens obser-
vateurs que l'on compte parmi
ceux qui l'ont exercé , il reste encore
des maladies dont on n'a pas pu déter-
miner la cause & la nature avec une
certitude évidente : Faut-il mettre dans
cette classe celle qui fait l'objet de cet
examen , & sur laquelle deux des plus
célèbres praticiens de l'Europe ont pensé
très-différemment ? ou l'opinion de l'un
des deux est-elle tellement établie sur

l'expérience & l'observation qu'on ne puisse refuser de l'adopter ? Écoutons d'abord Sydenham.

Il y a des femmes sujettes à une espèce d'affection hystérique qui approche si fort de la colique bilieuse , soit par la violence de la douleur dont cette affection est accompagnée soit par le lieu où elle se fait sentir , & par les humeurs jaunes & vertes qui sont évacuées pour lors par les vomissemens , que je me crois obligé d'écrire en passant sur cette maladie , de peur qu'on ne la prenne pour une colique bilieuse.

Cette colique hystérique attaque principalement les femmes qui ont une constitution lâche , des humeurs qui ne sont pas suffisamment travaillées ; celles qui ont eu précédemment quelque affection hystérique d'un autre espèce, ou ce qui arrive fréquemment, celles qui ont eu peine à se tirer d'un accouchement difficile & laborieux , occasionné par la grosseur trop considérable de l'enfant , qui a épuisé les forces & altéré la constitution de la mere. Le malade commence à ressentir à la région de l'estomac & quelquefois un peu plus bas une douleur aussi aiguë que celle qui accompagne la colique &

la passion iliaque : ce symptôme est bien souvent suivi de vomissemens très-considérables dans lesquels on rend tantôt une matière verte & tantôt une matière jaune. Ajoutez à cela, & c'est une observation que j'ai souvent faite, que les malades ont plus d'abattement & de découragement que dans toute autre maladie. Au bout d'un ou deux jours la douleur cesse, mais quelques semaines après, elle revient avec la même violence qu'elle avoit avant la fin du premier accès, quelquefois elle est accompagnée d'une jaunisse assez marquée qui se passe en peu de jours sans qu'on fasse rien pour cela. Tous les symptômes étant dissipés, & au moment même où il semble à la malade qu'elle se porte assez bien, il suffit, pour renouveler ses douleurs, qu'elle éprouve le plus léger trouble de l'esprit, occasionné par la colère ou le chagrin ; passions qui, dans ces dispositions, surviennent chez les femmes avec la plus grande facilité. Marcher ou faire quelque autre exercice un peu trop tôt est capable de causer une rechute, cela étant suffisant pour faire naître des vapeurs dans une constitution fort lâche & foible ; je me sers du terme

de *vapeurs* avec le public ; que ce soient des vapeurs ou bien des convulsions de certaines parties en quoi consiste cette maladie , les phénomènes sont tels qu'on vrent de les lire. Lors donc que ces vapeurs ou convulsions attaquent telle ou telle partie du corps , elles y produisent les symptômes propres à cette partie : c'est pourquoi quoique toutes ces variétés ne forment qu'une seule & même maladie , quelque part qu'elle se montre , elles imitent la plûpart des maux auxquels le genre humain est sujet & en prennent l'apparence ; c'est ce qui s'observe dans cette affection hystérique. Quand elle attaque les parties voisines de l'intestin colon , elle ressemble parfaitement à la colique bilieuse ; on observe la même chose dans beaucoup d'autres parties du corps , lorsque cette maladie les attaque ; par exemple , elle cause quelquefois dans l'un des reins la douleur la plus aiguë , qui est accompagnée de vomissemens très-violens. Se jette-t-elle sur les ureteres ? on croit que les symptômes qu'elle produit sont occasionnés par la présence d'une pierre ; & comme ils augmentent par l'usage des lavemens & des autres remèdes lithontriptiques

& par tous les moyens qu'on emploie pour faire sortir la pierre, elle continue très-long-temps avec la même violence, & quelquefois elle cause la mort, ce qui arrive alors contre sa nature; car cette maladie est par elle-même sans danger. Il y a quelque temps que je fus appelé la nuit chez une comtesse qui avoit été attaquée tout à coup d'une douleur violente dans la région de la vessie & bientôt après d'une suppression d'urine; étant bien instruit que cette femme étoit sujette à diverses affections hystériques, & soupçonnant dès-lors qu'elle n'avoit pas réellement la pierre dans la vessie comme elle le croyoit, j'empêchai qu'on ne lui donnât un lavement qu'on préparoit & des émoulliens, tels que le syrop de guimauve, &c. qu'apportoit un apothicaire; je lui prescrivis un narcotique qui fit cesser subitement la suppression d'urine. Il n'y a pas une partie du corps tant parmi les parties internes que parmi les parties externes, qui soit entièrement exempte des attaques de cette maladie, elle cause des douleurs insupportables à la gorge, aux cuisses, aux jambes; & quand elle est dissipée, il reste dans les parties qui ont été attaquées une si grande

sensibilité qu'on ne peut les toucher ; il leur arrive la même chose qu'aux parties charnues auxquelles on a fait des contusions en les frappant.

Ayant rapporté par forme de digression des phénomènes qui font partie de l'histoire de la colique hystérique, afin qu'on ne la prît pas pour une colique bilieuse, je dirai encore quelques autres particularités qui peuvent servir à aider dans le traitement du symptôme le plus urgent, ou de la douleur qui accompagne cette colique. Quant au traitement radical, qui, en détruisant la cause, dissipe la maladie, il y a bien d'autres réflexions à faire, & ce n'est pas ici le lieu.

La saignée & les purgations répétées qui sont clairement indiquées dans la colique bilieuse ne doivent pas être mises en usage ici, si ce n'est dans le cas que nous spécifierons plus bas. L'expérience nous apprend que ces remèdes augmentent la douleur ainsi que tous les autres symptômes qui reçoivent de nouvelles forces du trouble que ceux là jettent dans l'œconomie animale ; & j'ai remarqué que de réitérer seulement des lavemens les plus doux avoit renouvelé les symptômes. Si nous considérons les circonstances

tances qui pour l'ordinaire donnent naissance à cette affection, le raisonnement s'accorde avec l'expérience, pour faire rejeter la saignée & les purgatifs, en nous apprenant qu'une telle affection dépend plutôt du vice des esprits & de leur mouvement déréglé que d'un vice dans les humeurs. En effet ces causes sont des pertes de sang considérables & qui n'étoient pas nécessaires, des mouvemens ou exercices du corps & des travaux de l'esprit trop violens ou assez longs pour épuiser, & d'autres choses semblables. On doit en pareil cas éviter avec soin les remèdes qui peuvent exciter un plus grand trouble dans les esprits; & il faut à leur place faire usage de calmans ou anodins, quoique la couleur verte ou toute autre couleur morbifique de la matiere rejetée par le vomissement semble contre-indiquer ces médicamens, car ce que l'on observe des couleurs de ces matieres, sont des phénomènes trop peu considérables, trop peu importants pour nous obliger à contribuer à des évacuations que l'expérience nous montre nuisibles dans ces affections, & je ne fais aucun doute que cette maladie, qui cause à la vérité les plus cruelles douleurs, sans que par elle-même elle mette la vie en danger, ne devienne

souvent mortelle par les méprises que ces fausses indications occasionnent dans le traitement ; ajoûtez à cela que si quelqu'un prescrit aujourd'hui un émétique , même le plus violent , pensant par-là détruire le foyer de la maladie en évacuant les humeurs de mauvaise qualité , le lendemain la malade vomira une matière aussi verte ou de toute autre aussi mauvaise couleur qu'elle en avoit rendu avant le vomitif.

Il faut cependant observer qu'il se trouve quelquefois une assez grande quantité d'humeurs ou de sang pour empêcher l'effet du narcotique , & quoi qu'on le réitere souvent , il ne peut appaiser l'orgasme des esprits qu'après qu'on a saigné ou purgé , ce que j'ai principalement remarqué chez les femmes pléthoriques & robustes. Quand on a à traiter de semblables sujets , il faut préparer la voie aux remèdes anodins par la saignée ou par la purgation , & quelquefois par tous les deux. Après l'usage de l'un de ces remèdes , le narcotique qui avoit été inutile , quoique donné à grande dose , étant pour lors administré en petite dose aura l'effet qu'on en attendoit , mais une telle exception a rarement lieu , & même en pareil

cas il ne faut pas réitérer les calmans. Si après cela la colique hystérique continue à se faire sentir, on prescrira le *laudanum* liquide, à la dose de seize gouttes ou davantage dans une eau cordiale, en ne laissant que l'intervalle nécessaire pour s'assurer de son effet, si la douleur est vive & continue, sans quoi on le donnera seulement soir & matin, en augmentant ou diminuant les doses selon l'état de la douleur. Ce traitement n'est employé que pour dissiper le symptôme si urgent d'une douleur des plus aiguës, car je ne parlerai point ici de celui qu'on doit suivre pour attaquer & détruire la cause de la maladie.

Cette colique qui attaque également les personnes hypocondriaques que les hystériques se terminant très-souvent par une jaunisse, & ayant la même marche que la maladie qui porte ce nom, il est à propos de remarquer ici que dans le traitement de cette jaunisse, il faut bannir tous les purgatifs, ou si on se croit obligé d'en employer, on ne doit se servir que de rhubarbe ou de tout autre purgatif doux. En effet il y a à craindre que les purgatifs irritans n'excitent de nouveaux désordres & que tous les symptômes ne se renouvellent. Le mieux est

de ne rien faire pour dissiper la jaunisse ; que les vives douleurs de colique ont occasionnée ; elle diminue peu-à-peu sans secours , & au bout de quelque tems il n'en reste plus de traces. Si cette jaunisse dure long-tems ou qu'elle paroisse ne s'en aller qu'avec peine , on aura recours aux remedes suivans. Prenez de racines de garance & de curcuma , de chaque une once ; de grande chélideine feuilles & racines , & de sommités de petite centauree , de chaque une poignée : faites boullir dans parties égales d'eau & de vin du Rhin , & réduire a une pinte : passez : ajoûtez dans la colature deux onces de syrop des cinq racines , pour un apozème , dont le malade prendra une demi-livre ou un demi-septier chaud , matin & soir , jusqu'à ce qu'il soit guéri. Si la jaunisse survient sans qu'il ait précédé de colique , on fera prendre une ou deux fois au malade des purgatifs qui évacuent la bile par bas avant de le mettre à l'usage de l'apozème précédent , & pendant ce tems-là on lui donnera une fois la semaine un bol composé de deux gros d'électuaire de roses , un demi-gros de rhubarbe en poudre , un scrupule de crème de tartre & une suffisante quantité de syrop de chicorée composé ; si l'usage de ces

remèdes ne suffit pas pour détruire entièrement la jaunisse, le malade fera usage des eaux minérales ferrugineuses, jusqu'à sa parfaite guérison. SYD. *cap. vij. Sect. 4.*

On trouve encore, ce qui suit, dans le même auteur, à l'article de *Colica hystericá* de l'Ouvrage intitulé *Processus integri de morbis.*

La colique hystérique est une espece d'affection hystérique, ou plutôt un symptome remarquable & très-commun de cette affection, qui accompagnent une douleur des plus aiguës qui a son siége vers le creux de l'estomac, & des vomissemens d'humeurs verdâtres. Le traitement recommandé dans ce dernier Ouvrage est le même que celui du précédent à très-peu de chose près. Enfin Sydenham conseille dans l'Épître à G. Cole de *affectione hystericá*, l'usage du lait pour toute nourriture pendant quelque tems, comme le remède le plus efficace contre la colique hystérique qui n'a pas cédé aux autres remèdes.

Le soin particulier que Sydenham a pris de décrire cette maladie dans le plus grand détail & l'exactitude que l'on admire dans sa description, quand on la compare avec la maladie même, sont des témoignages authentiques de l'expérience

qu'il avoit sur ce sujet, de l'étude qu'il en avoit faite ; qu'il en jugeoit la connoissance extrêmement nécessaire, & la maladie facile & dangereuse à confondre avec d'autres. Quand un aussi habile praticien que Sydenham, dont on place les ouvrages à côté de ceux d'Hippocrate, a mis une telle importance à une maladie, son opinion doit avoir le plus grand poids ; & si elle étoit adoptée généralement, la colique, dont il s'agit, seroit, sans doute, celle des maladies nerveuses, que l'on auroit le mieux décrite ; mais le sentiment de Sydenham a des contradicteurs qui méritent qu'on suspende son suffrage, quand ils refusent le leur, parce qu'ils lui trouvent de grandes difficultés. Je n'opposerai pas au fameux Anglois plusieurs auteurs dont l'autorité réunie puisse contre-balancer la sienne, je ne lui en opposerai qu'un ; mais c'est Boerhaave. Sans doute, que ce grand homme se fera refusé d'abord à condamner un aussi célèbre médecin que Sydenham, car on ne soupçonnera jamais, que la jalousie y ait eu la moindre part : l'amour de la vérité & de l'humanité, ne lui a pas permis de laisser régner un sentiment qu'il croyoit pouvoir être funeste à quelqu'un. Voici donc ce que Boerhaave disoit, pour prouver que le

praticien Anglois n'a pas connu la cause de la maladie, qu'il nomme *colique hypochondriaque* ou *hystérique*, & comment il a, lui-même, reconnu l'erreur.

Ce qui prouveroit ; s'il en étoit besoin, que l'envie de contredire, n'a pas été le motif de Boerhaave, c'est ce qu'il racontoit à ses disciples sur la manière dont il avoit fait cette espèce de découverte, nous allons le répéter, d'après M. Coe, qui l'a appris dans un manuscrit des leçons de ce grand homme, c'est ce dernier qui parle. J'ai ignoré pendant long-temps quelle pouvoit-être la cause d'une jaunisse qui vient à la suite de violentes anxiétés ou angoisses, de vomissemens, de douleurs, de convulsions & pourquoi tous ces symptômes disparoissent & reviennent ensuite, jusqu'au tems où les ouvertures de cadavres m'apprirent que dans ces cas-là les conduits biliaires sont obstrués par des pierres. Cet obstacle empêchant que la bile ne trouve d'issue pour vuider les vaisseaux où elle aborde, elle s'y amasse en assez grande quantité pour produire ces angoisses ; mais quand, par de violens vomissemens, la bile venant à forcer les obstacles de ses conduits & refluant dans la veine cave, d'où elle se répand par tout le corps, est telle-

ment diminuée , qu'elle se trouve réduite à sa quantité ordinaire , tous les symptomes morbifiques cessent.

Entendons maintenant Boerhaave s'expliquer précisément sur le sentiment de Sydenham. La description de Sydenham, que l'on vient de lire , représente parfaitement un ictere , dont l'origine ou les commencemens datent de plus loin que les premiers symptomes qu'il décrit ; car presque toujours les premières attaques sont moins violentes & ne causent qu'une jaunisse legere qui colore le blanc de l'œil & ne se remarque que durant le jour , le jaune leger paroissant blanc aux lumieres , mais les urines ont toujours une teinte jaune assez remarquable , même dès les premières attaques de cette maladie. Ayant eu de fréquentes occasions d'observer des icteres de cette espece , j'ai cru qu'il seroit utile de donner une histoire un peu plus exacte de la maladie. L'ictere , dont il s'agit ici , s'observe rarement dans la jeunesse , & attaque plus fréquemment les adultes , ceux qui avancent vers la vieillesse , & principalement les personnes qui ont éprouvé des peines de longue durée , ou qu'un esprit de jalousie ou de vengeance tient continuellement dans un état violent , & encore

plus souvent, ceux qui mènent une vie sédentaire, tels que les gens de lettres & ceux qui vivent splendidement, parce que ces gens-là, se tenant assis & courbés en devant, près d'une table, aussitôt après leur repas, & tandis qu'ils ont l'estomac très-rempli, tous les viscères du bas-ventre se trouvent fort comprimés. Les malades se plaignent d'abord d'éprouver une espèce de tension incommode & de sentiment de pesanteur aux parties antérieures de la poitrine, plusieurs ont quelques heures après le repas, une douleur assez aigüe à l'orifice de l'estomac; & j'ai vu quelquefois cet accident se renouveler durant plusieurs mois avant la première attaque de l'ictère périodique, dont nous parlons. On observe alors quelquefois une légère teinte de jaune, dans le grand angle de l'œil: les urines sont un peu plus colorées & il s'évacue par les selles des excréments bilieux; ensuite tout-à-coup, & sans qu'il y ait aucune autre cause procathartique, il survient une angoisse inexprimable, une douleur insupportable vers l'orifice de l'estomac, & même dans tout le bas-ventre, que l'on prend pour une colique ou passion iliaque; il s'y joint de la fièvre, des vomissemens violens: après que ces sympto-

mes ont duré quelque temps , ils cessent , & il se répand par tout le corps une jaunisse. J'ai vu chez quelques sujets le visage & la poitrine jaunir seuls à la première attaque , tandis que les autres parties ne changent pas de couleur. L'urine devient aussi d'un jaune très-foncé ; pour lors les malades se trouvent assez bien ; quelques-uns se plaignent de douleurs à la région des lombes & aux côtes de la poitrine , ce qu'Hippocrate avoit observé , puisqu'il dit : Ceux qui éprouvent , sans cause manifeste , des douleurs à la région des lombes & aux côtes de la poitrine deviennent jaunes au bout de vingt-quatre heures , quelquefois plutôt , d'autres fois plus tard ; ces malades se sentent assez bien , & quand ils n'éprouvent plus ce sentiment de pesanteur qui gêne la respiration , ils s'attendent à recouvrer bientôt leur santé : peu-à-peu les urines deviennent moins foncées , la couleur jaune de la peau se dissipe par degré & en peu de jours , il ne reste aucunes traces de la maladie. J'ai vu encore quelques personnes se plaindre d'une démangeaison insupportable par tout le corps , tandis que la bile leur jaunissoit la peau. Au bout de quelques semaines ou de quelques mois les mêmes maux revien-

nent dans un ordre pareil ; & quand les malades ont éprouvé ainsi plusieurs accès , la jaunisse ne se dissipe plus ; elle augmente de tems en tems. Pour lors les accès ne sont pas accompagnés de symptômes si violens. Il se répand par tout le corps une couleur jaune très-foncée ; la salive même devient amere ; à la vérité ce dernier symptome est rare ; presque tout le corps prend une teinte noirâtre ; les pieds enflent peu-à-peu & de plus en plus , ensuite le bas-ventre ; enfin ces malades paroissent hydropiques... On voit quelquefois , plusieurs jours avant l'accès , les selles blanches , grisâtres , argilleuses ; d'autres fois dès les premières attaques de la maladie , les selles sont jaunes dans le même tems où cette couleur se montre à la peau & dans les urines.

Tous ces symptômes montrent que la cause de cette maladie est un obstacle qui empêche que la bile de la vésicule du fiel ne passe dans l'intestin duodénum. La bile étant ainsi retenue & sa quantité augmentant tous les jours , elle distend de plus en plus la vésicule du fiel , jusqu'à ce que ou par son volume , ou par l'âcreté qu'elle acquiert , ou par les efforts qu'elle fait pour passer à l'endroit de l'obstruction , il naissent des douleurs , des spas-

mes dans le bas-ventre, des vomissemens violens, & toute l'agitation que cause une angoisse insupportable. Les secouffes considérables & fréquentes, & sur-tout la forte pression du diaphragme & des muscles de l'abdomen forcent l'obstacle qui arrête le cours de la bile, où cette humeur reflue dans le sang; dès-lors la cause de tant de symptomes, c'est-à-dire la distension de la vésicule du fiel ne subsiste plus, ou du moins elle est beaucoup diminuée; mais s'il survient de la jaunisse & si la cause qui empêchoit l'écoulement de la bile n'a pas été détruite, la bile venant à s'amasser de nouveau, ramene les mêmes accidens: ainsi tout ce qui empêche la bile de sortir de la vésicule du fiel, soit sa trop grande viscosité ou son épaisissement, soit des concrétions ou pierres bilieuses, & cette dernière cause est la plus fréquente, peut la maladie dont il s'agit ici. *Van Swieten, comm. §. 950.*

Je crois devoir ajoûter ici une observation que tous les phenomenes rapprochent de la maladie décrite par Sydenham & qui est une vraie colique hépatique; c'est dans les ouvrages du célèbre Duverney qu'elle se trouve, tome ij, pag. 24.

Une personne âgée de soixante & onze ans, fut attaquée, trois ou quatre

mois avant sa mort, d'une jaunisse universelle & d'une colique dont les accès revenoient de cinq en cinq jours, ainfi elle pouvoit être appelée *colique quin-téuse* : les accès de cette colique commençoient par un frisson intérieur qui se répandoit par tout le corps, le malade sentoit ensuite, dans l'hypocondre droit, des douleurs fort grandes qui s'étendoient vers la région de l'estomac & étoient suivies, de grands soulevemens d'estomac & de nausées, le malade ne rendoit pourtant que quelques glaires après de violens efforts; tout ce désordre se passoit sans qu'on pût remarquer aucune altération dans le pouls; l'accès finissant il se répandoit de la bile par tout le corps, ce qui causoit cette jaunisse, laquelle diminueoit avant un nouvel accès. Ces accès furent un peu calmés par l'usage des remèdes; le malade parut se mieux porter; mais quelques tems après il eut une fluxion de poitrine avec une fièvre aiguë, dont il mourut en peu de jours; on l'ouvrit & on trouva dans le poumon un abcès qui étoit la cause de sa mort, mais voici celle de sa colique & de sa jaunisse. On trouva que la vésicule du fiel étoit entièrement dilatée, enforte qu'elle descendoit trois travers de doigt au-dessous de

l'extrémité du foie. Le canal cystique n'étoit guères plus gros qu'à l'ordinaire, mais le canal hépatique étoit de la grosseur du pouce, depuis sa sortie du foie jusqu'à l'intestin; toutes les branches de ce conduit au dedans de la substance du foie étoient si dilatées que leur diametre surpasseoit celui des branches de la veine-porte. La cause de cette dilatation étoit une pierre placée au-dedans du conduit cholédoque à l'endroit où il vient percer l'intestin; elle étoit ronde, jaune, & grosse comme une petite prune, médiocrement dure, car en la pressant il s'en détachoit de petits grains; tout le reste du corps étoit sain.

Il est aisé, ajoûte M. Duverney, de reconnoître par cette observation la cause de la jaunisse & du retour périodique de la colique, car comme la pierre qui étoit vers l'insertion du canal cholédoque empêchoit l'entrée de la bile dans l'intestin, cette liqueur refluoit abondamment dans la vésicule & dans tout le conduit hépatique, ce qui causoit une grande dilatation, laquelle ne se remarquoit point dans le canal cystique, peut être à cause de quelque embarras qui étoit à l'entrée de ce conduit.

Il y a lieu de croire que de cinq en

cinq jours il se faisoit un amas si considérable de bile que tous les vaisseaux en étant remplis autant qu'ils le pouvoient être, cette liqueur, tant par son abondance que par son acrimonie, les obligeoit à se resserrer plus fortement qu'à l'ordinaire, d'où il arrivoit que la bile se présentant en plus grande quantité que de coutume forçoit la résistance que lui faisoit la pierre. & s'ouvroit par ce moyen un passage dans l'intestin, ce qui causoit la colique & diminuoit la jaunisse. Le débordement cessé, la pierre refermoit si exactement l'extrémité du conduit cholédique, que rien ne pouvoit plus passer jusqu'à-ce qu'il se fit une nouvelle décharge pareille à la première.

Cette colique commençoit par des frissons, à cause de l'irritation des tuniques des vaisseaux biliaires & des autres membranes, la douleur dans l'hypocondre étoit produite par le gonflement & la tension extraordinaire de ces conduits & de la vésicule.

Le vomissement & les nausées venoient ou par la transpiration de la partie la plus subtile de cette bile qui s'insinuoit dans les tuniques du pylore & du ventricule, ou par la communication de cette même bile qui montoit dans le

ventricule. Le pouls ne s'altéroit pas beaucoup, parce que tout ce désordre se passoit dans l'hypochondre & que le sang étoit d'ailleurs dans une assez bonne disposition.

Il seroit superflu de rapporter un plus grand nombre d'observations ; on est persuadé que les concrétions bilieuses qui se trouvent dans tous les vaisseaux ou visceres destinés à la bile, peuvent occasionner tous les symptomes que Sydenham attribue à la colique qu'il nomme *hystérique & vapeurs*. A la vérité les anciens paroissent avoir méconnu cette cause de différens maux, du moins M. Coe n'en a pas trouvé de traces dans leurs ouvrages (a), ce que l'on doit attribuer à la rareté des ouvertures de cadavres. Les premiers auteurs qui ont parlé de concrétions bilieuses, sont Fernel & Kentmannus ; depuis eux tous les

(a) M. Coe n'a pas remarqué le passage suivant d'Alexandre de Tralles. *Ex interpret. Guinterii; lib. 8, cap. 2, de obstructione jecoris. . . .*

Humores nimium exsiccati assatique lapidum instar concreverunt adeò ut non amplius discuti potuerint. Dicamus igitur . . . qualia ad obstructionem convenient, & quæ indurescentia dissolvere & emollire queant.

anatomistes ont remarqué des pierres biliaires, & ceux qui ont écrit sur les maladies regardent ces pierres comme une des causes principales & les plus fréquentes de la jaunisse. Enfin, il n'y a point aujourd'hui de praticien qui ne soit convaincu par sa propre expérience qu'elles occasionnent des douleurs soudaines & aiguës situées un peu profondément, soit au creux de l'estomac ou un peu plus du côté droit, qui sont quelquefois de longue durée, mais qui le plus souvent ont des redoublemens & des rémissions comme il arrive dans le travail de l'accouchement, & cela sans fièvre, sans apparence d'inflammation, & sans qu'on puisse les attribuer à aucune autre cause connue qu'aux pierres bilieuses, qui sont accompagnées de grands maux d'estomac ou de cœur & de vomissemens avec des foiblesses, la respiration courte, une grande agitation; ceux qui en doutent, le verront suffisamment prouvé dans les utiles Recueils d'ouvertures de cadavres faits par Bonet, Morgagni, Lieutaud. Les angoisses peuvent être causées par des concrétions bilieuses, & le sont en effet fort souvent, mais sur-tout quand il y a en même tems constipation plus ou moins opiniâtre, des selles blanchâtres ou qui approchent de la craie par leur cou-

leur & leur tenacité, des urines pâles d'abord, puis d'un jaune foncé comme si elles étoient teintes de safran, du jaune aux yeux, puis par tout le corps, enfin lorsque la maladie revient au bout de plus ou moins de tems. Ces symptomes & plusieurs autres encore fort fréquens, mais moins constans que les précédens, accompagnent aussi divers autres états morbifiques; & on les a vu en particulier attaquer des personnes chez qui il ne s'est pas trouvé de pierres bilieuses (a), quoiqu'il se fût passé peu de tems entre leurs accès de colique & leur mort, & sans qu'on put croire que les remedes eussent fondu les pierres; on répondra qu'une bile trop épaisse, trop visqueuse, trop âcre ou putride, composée de trop de parties grossieres ou terreuses, distendoit les vaisseaux où elle se trouvoit, & y occasionnoit de l'irritation. J'ai vu, dit M. Van-Swieten, rendre par le vomissement de la bile vis-

(a) M. Coe ajoûte même que de toutes les douleurs qu'on ressent au bas-ventre ou aux environs, il n'y en a point qui portent plus souvent le nom de *colique*, que celles qui sont occasionnées par les pierres biliaires.

queuse comme de la colle , & la jaunisse n'a plus reparu. . . . Les excréments sont quelquefois couverts d'une matiere bilieuse , grossiere , terreuse , assez rude pour écorcher l'anus en passant.

Mais si les symptomes qui accompagnent la colique hystérique de Sydenham sont occasionnés par la trop grande quantité , la stagnation , l'épaississement , la viscosité , l'âcreté de la bile , & plus fréquemment par les pierres bilieuses ; peut-on assurer que ces symptomes n'ont jamais de causes d'un autre genre ? Je ne parle point de la fièvre , de l'inflammation du foie ou des parties voisines , de certains poisons pris intérieurement , de la morsure de bêtes venimeuses , ce sont là sans doute des causes suffisantes pour produire les symptomes dont nous parlons ; alors la nature de la maladie est assez connue ; elle a des signes qui empêchent de la confondre avec celle que causent les concrétions & engorgemens bilieux ; mais n'y a-t-il jamais lieu de croire qu'un spasme nerveux occasionne tous les mêmes symptomes que les obstacles au cours de la bile , & notamment la jaunisse & les selles blanchâtres ; ne sçait-on pas , à n'en pouvoir douter que les affections nerveuses attaquent toutes les

parties du corps & se montrent sous l'apparence de nombre de maladies diverses.

Outre l'habileté & l'expérience confirmée de Sydenham, & la vraisemblance que donne à son opinion la multitude & la variété des formes que prennent les affections hystériques ou nerveuses; n'est-ce pas un préjugé favorable que cette opinion ne paroisse pas généralement contredite ou abandonnée à Londres? M. Swan qui a donné en 1742, une nouvelle traduction Angloise des ouvrages de Sydenham, à laquelle il a ajouté des notes, paroît adopter l'opinion de ce célèbre praticien; en effet, loin de le critiquer dans cet endroit, loin d'avertir que ce sentiment est généralement abandonné, liberté qu'il prend quand de bonnes raisons, ou la pratique générale l'y autorisent, il ajoute l'observation suivante. J'ai moi-même vu un exemple de cette espece de douleur dans une femme qui avoit pris par la bouche & en lavemens des médicamens laxatifs, carminatifs & huileux, sans aucun succès. Ayant appris qu'elle étoit sujette à des affections hystériques, je lui prescrivis une potion anti-hystérique à réitérer toutes les six ou huit heures, si les symptomes

le demandoient, ce qui la guérit en vingt-quatre heures ; de pareils accidens étant revenus au bout de quelques mois, elle prit le même remède avec un égal succès ; voici cette potion : prenez d'eau distillée de pouilliot & de rhue, de chaque six gros ; d'eaux de bryone & de camomille composée, de chaque trois gros ; teinture de *castoreum* & de myrrhe, de chaque quinze gouttes ; syrop de pavot blanc, deux gros : mêlez.

On trouveroit aisément un nombre considérable d'observations semblables ; mais ceux qui adoptent le sentiment de Boerhaave, répondront que la potion anti-hystérique & les premiers remèdes de Sydenham ont toujours été des palliatifs ; que la colique a cessé, parce que la bile a reflué dans le sang ou qu'elle s'est ouvert un passage dans l'intestin en forçant l'obstacle ; enfin que le traitement qu'il recommande contre la jaunisse opiniâtre, est celui quiconvient aux engorgemens & aux concrétions bilieuses. Le recueil de M. Brookes, publié en 1764, sert encore à prouver qu'il n'y a point à Londres de réclamation générale contre ce sentiment. Le seul ouvrage Anglois que je connoisse où on l'ait combattu par des

raisons, est celui de M. Coe (a); on jugera, par ce qui suit, s'il le fait avec succès.

Le spasme nerveux ne me paroît pas aussi capable que les autres causes, d'occasionner tous les symptomes de la colique hystérique de Sydenham, & spécialement la jaunisse avec les selles blanches ou grisâtres. En effet, il est difficile de supposer que les spasmes durent assez long-temps pour empêcher la bile de couler dans ses canaux excrétoires, au point qu'elle soit forcée de rentrer dans les vaisseaux sécrétoires ou autres vaisseaux voisins & qu'elle colore toute la masse du sang, peut-être est-il encore moins aisé de concevoir que ces spasmes soient capables d'empêcher entièrement la bile d'entrer dans les intestins pendant un temps assez long pour que les selles deviennent blanches. Quoiqu'il soit vrai que les affections nerveuses attaquent presque toutes les parties du corps & paroissent sous les apparences de presque toutes les maladies auxquelles le corps est sujet, néanmoins la plûpart des spas-

(a) Ce Livre a pour titre, *Traité des concrétions bilieuses ou des pierres de la vésicule du fiel & de ses conduits*; on dit qu'il paroîtra incessamment en françois.

mes ou affections nerveuses portent des caractères particuliers, tels qu'avec un examen attentif on distingue les coliques bilieuses des spasmes nerveux, qui en ont l'apparence & sont produits par d'autres causes. Si nous étudions, comme il convient, la constitution du malade, que nous considérons l'irrégularité & les fréquens changemens des affections nerveuses; enfin que nous observions & le concours des circonstances qui accompagnent les maux de ce genre & le défaut d'autres accidens qui sont inséparables des maladies dont il s'agit, quand elles proviennent de causes dont la nature est différente, nous ne risquerons pas souvent de confondre les cas purement nerveux ou spasmodiques avec les autres maladies. A la vérité, on voit pour l'ordinaire dans les constitutions très-disposées aux affections nerveuses des symptômes de ce genre qui accompagnent presque toutes les autres maladies & auxquelles il faut quelquefois avoir égard dans leur traitement; mais cependant la vraie maladie originale se peut distinguer parfaitement par les signes qui lui sont propres. Cette opinion que les spasmes nerveux peuvent occasionner la jaunisse, a peut-être été trop soutenue par Sydenham;

dans sa lettre à M. Cole, sur les affections hypocondriaque & hystérique ; car il décrit la maladie qu'il nomme *colique hystérique*, de maniere qu'elle ressemble beaucoup à un accès de colique causée par une pierre retenue dans les conduits de la bile ; mais comme Sydenham paroît n'avoir eu aucune connoissance de ces sortes de concrétions, puisqu'il n'en fait mention dans aucun endroit de ses ouvrages, il me semble très-probable qu'il a confondu deux maladies différentes, & que toutes les fois qu'il a vu un malade attaqué d'un accès de colique, causé par une pierre arrêtée dans les conduits de la bile, il l'a attribuée uniquement à une cause nerveuse ou spasmodique ; il dit en parlant de la jaunisse, qu'elle se joint quelquefois aux autres symptomes, c'est-à-dire, qu'elle ne les accompagne pas toujours ; & en rapportant un cas particulier d'un homme attaqué d'une colique hypocondriaque, il ne fait pas mention de la jaunisse comme d'un symptome qui eût lieu dans ce cas-là ; mais d'un autre côté, il dit qu'il reconnut que cette maladie étoit hypocondriaque par le grand *criterium* ou diagnostic des affections nerveuses, la grande quantité d'urine limpide & pâle ; & il auroit été difficile
que

que cela fût arrivé, si le sang eût été surchargé de bile. Sydenham parle trop superficiellement de la jaunisse qui accompagne les autres symptomes qu'il décrit, & comme d'une circonstance qui n'est pas fort importante, ou plutôt comme d'un bon signe qui indique que bientôt le malade se trouvera mieux : d'ailleurs, selon lui, la jaunisse se dissipera probablement d'elle-même, ou sans secours ; ce que nous sçavons qui arrive souvent, lorsque des pierres sont déplacées du lieu où elles formoient obstruction & sont descendues dans l'intestin. Quand cela n'arrivoit pas, il traitoit ces maladies avec les médicaments icteriques. Lorsque le malade se trouve soulagé, dès qu'il survient de la jaunisse, il paroît que cela dépend de ce que la bile s'est ouvert un passage dans le sang, & de ce que la distension de la vésicule du fiel est détruite en grande partie, & conséquemment les violentes douleurs dissipées, celles-ci venant uniquement de la distension : ce soulagement même a lieu, quoique la pierre ne soit pas sortie du conduit biliaire. Ainsi les spasmes nerveux paroissent être une cause possible de la jaunisse plutôt qu'une cause toujours probable, si ce n'est chez les personnes qui ont certainement des pierres

dans la vésicule du fiel. Dans les cas où cette dernière cause a lieu, les spasmes peuvent indubitablement agir comme cause éloignée, en faisant passer une pierre de la vésicule du fiel dans le conduit cystique. Peut-être ne sera-t-il pas fort facile de trouver un exemple bien décidé d'une colique vraiment spasmodique ou nerveuse, semblable à celle que décrit Sydenham & qu'on ne puisse nullement soupçonner d'obstruction plus solide & fixe, soit dans la vésicule du fiel, soit dans son conduit, soit dans le duodénum. Mais lorsqu'on a une fois supposé une pareille obstruction, c'est une cause qui seule peut servir à expliquer la jaunisse & tous les autres symptomes. C'est pourquoi si l'on voit tous les symptomes réunis de la manière que nous les avons décrits, on ne se trompera jamais, ou du moins que très-rarement dans leur diagnostic, en les attribuant à ce que la bile est arrêtée dans son passage, par des concrétions bilieuses ou par son épaisissement; d'ailleurs il est difficile que l'on trouve une autre cause, dont tous ces symptomes puissent venir, ou au moyen de laquelle on en rende aisément raison. COE, *Pref. chap. ij, iij.*

L'épaisissement de la bile & sa qua-

lité visqueuse sont des causes sur lesquelles peu d'auteurs ont insisté ; cependant rien n'est si commun que les légères attaques de jaunisse , qui en viennent. Les enfans , les jeunes gens foibles , les femmes , toutes les personnes fort sédentaires , & spécialement les gens appliqués à l'étude , y sont très-sujets. Mais ces jaunisses se guérissent souvent seules , parce qu'il survient un devoiement ou , comme l'on dit , un débordement de bile qu'occasionne , ou un exercice plus violent qu'à l'ordinaire , ou la bile même devenue irritante par son séjour. Souvent aussi le dégoût ou d'autres légers accidens qui accompagnent ces jaunisses , engagent à prendre un purgatif , qui rend aux vaisseaux biliaires trop distendus leur ressort , & détermine l'évacuation de la bile épaissie : plus rarement on est obligé d'employer , avant de purger , des délayans , des apéritifs , des fondans , pour la rendre plus fluide. M. Coe a vu des corps rendus par les selles , qui ne lui ont paru être que de la bile épaissie sans aucune apparence de particules terreuses. Une femme qui avoit souffert de violentes douleurs durant quelques jours , rendit dans ses selles plusieurs corps jaunes , mous , ressemblans à de la gomme de cerisier épaissie , mais opa-

que & uniquement formée sans doute de bile qui avoit pris cette consistance.... Des gens qui avoient la jaunisse, ont rendu quelquefois de la bile très-épaisse & presque aussi visqueuse que de la glue à prendre les oiseaux.... On a vu des personnes attaquées des mêmes maux causés par une espèce de lie ou marc de bile qui obstruoit & distendoit les conduits, comme s'il y eût eu des pierres. Les ouvertures de cadavre ont fourni une infinité d'exemples de différens degrés de dégénérescence & de coagulation de la bile, avant qu'il se fût formé des pierres biliaires. Vesale dit qu'il seroit trop long de rapporter les divers états dans lesquels on a vu la bile, & spécialement, quant à sa consistance; elle a été trouvée épaisse au point de former un corps gras & mou, ou comme un onguent fait avec de la farine, du miel & de la térébenthine.... Nombre d'auteurs ont écrit avoir vu à la vésicule du fiel un volume prodigieux qu'elle sembloit ne tenir que de la quantité de bile qui s'y étoit amassée, sans calcul, ni aucune autre cause sensible qui l'y retînt. Hoffmann a vu de la bile épaisse & noire comme de la poix, & une autre fois, comme le rob de sureau. Il est parlé, dans les Ephémérides des curieux de la nature, de

bile noire & épaisse comme du rob de merises ; elle s'y trouve, dans d'autres observations, comparée tantôt à du blanc d'œuf ; tantôt à du fray de grenouilles, tantôt à du riz bouilli. Bartholin rapporte qu'un homme étant mort d'une longue jaunisse, on ne trouva pas, dans la vésicule du fiel, de bile avec ses qualités ordinaires ; mais un peu de marc ou de lie de bile, *amurca*, formant une masse semblable à une argille blanchâtre, de la forme & de la grosseur d'un fort noyau de datte. M. Haller a observé de la bile visqueuse, jaune & noire. Cet état d'épaississement de la bile est sans doute une disposition prochaine à la formation des concrétions ; aussi en a-t-on vu souvent de semblable avec celles qui n'occupoient pas toute la vésicule du fiel ; mais on l'a très-souvent remarqué épaissie, sans qu'il y eût aucune pierre. Je n'ajoute plus qu'un témoignage en faveur de ce dernier sentiment ; c'est celui de M. Donald Monro (a).

La jaunisse vient, dit-il, le plus souvent de calculs engagés dans les conduits de la bile, & quelquefois d'une mucosité.

(a) Traité des Maladies des troupes de terre & des gens de mer, in-8°, qui paroît à Paris, au mois de Janvier, 1767.

ou pituite visqueuse qui obstrue les passages de cette humeur.... Les jaunisses qu'on a observées dans les fièvres intermittentes & dans quelques maladies bilieuses, me paroissent avoir eu quelquefois pour causes les spasmes des conduits biliaires, ou la trop abondante sécrétion de bile & le passage de cette humeur dans le sang : il me semble évident que ce sont-là les cas dans lesquels nos malades de fièvres rémittentes & intermittentes, ont rendu par haut & par bas une grande quantité de bile, son évacuation prouvant que les conduits biliaires étoient ouverts & exempts d'obstruction.... Au commencement de la jaunisse qui n'étoit pas une suite d'autres maladies, les malades se plaignoient communément de mal d'estomac, d'enivres de vomir, de chaleur, d'altération & d'autres symptomes febriles; quelques-uns avoient des vomissemens & douleurs d'estomac, pendant un jour ou deux, avant que la jaunisse se montrât. L'urine paroissoit toujours d'une couleur foncée, dès le premier jour; & vers le second ou le troisieme jour, la peau & le blanc des yeux commençoient à devenir jaunes; ce qui étoit accompagné des symptomes ordinaires à cette maladie. Personne ne pensera que cette jaunisse dont M.

Monro a parlé comme d'une des maladies les plus fréquentes dans la dernière guerre parmi les troupes Angloises, fût causée chez tant de sujets à la fois, par des calculs ou des obstructions des visceres. L'épaississement ou la viscosité de la bile & les spasmes des vaisseaux biliaires ont été les seules causes vraisemblables de ces jaunisses, soit chez ceux qui l'ont eu après la fièvre, soit chez ceux qui l'ont eu sans maladie précédente; deux choses le prouvent assez; premièrement le traitement que l'on employoit avec succès, c'étoit les évacuans continués pendant douze ou quatorze jours; secondement l'ouverture des cadavres: on lit dans les Maladies des armées de M. Pringle, qui avoit également observé de fréquentes jaunisses durant les guerres précédentes, qu'un chirurgien ayant ouvert le cadavre d'un soldat mort avec la jaunisse, n'y avoit découvert ni pierre, ni aucune autre espèce d'obstruction dans la vésicule du fiel ou dans les conduits biliaires.

La classe des jaunisses qui ne dépendent pas de concrétions, ou pierres bilieuses, ne doit-elle pas être augmentée de celles que produisent les coliques vives, causées par une pituite vitrée ou des glaires. Hippocrate parle d'une jaunisse com-

mune, pendant l'hyver & causée par la pituite. Que cette humeur visqueuse soit capable de causer de vives coliques, on ne peut en douter, je n'en rapporte qu'un exemple qui me paroît se placer ici naturellement, il est dans les observations de Riviere avec ce titre, *Affectio hystericae amula*. Madame de Salgues eut durant plusieurs jours une douleur vers la région du foie; elle étoit accompagnée de lypothymie, de resserrement à la gorge, de vomissement pituiteux; la douleur se faisoit sentir par intervalles, & quelquefois à d'autres parties du bas-ventre; elle éprouvoit des syncopes si grandes que l'on croyoit quelle alloit mourir. Comme on prenoit ce mal pour une affection hystérique, on lui donnoit des remedes appropriés qui lui ont plusieurs fois procuré du soulagement; mais ensuite tous les symptomes se renouvelloient. Enfin avec le secours des bains, fomentations, lavemens, la malade rendit par les selles une espece de matiere pituiteuse compacte, aplatie, comme une bande, & de la largeur de la main; & ensuite dans quelques autres selles une matiere muqueuse, après quoi elle se trouva parfaitement guérie. Enfin M. Van-Swieten a vu des jaunisses qu'il attribue à ces glai-

res. - Voici ses termes : *Imo & in adultis pituitosa colluvies in primis viis hærens icteri causa fuit , &c.*

Il me paroît résulter des diverses descriptions ou observations & des opinions précédentes, 1° Que la maladie décrite par Sydenham & Boerhaave , & dans laquelle il survient de la jaunisse , est accompagnée d'obstacles qui empêchent pendant un certain tems la bile de couler librement de la vésicule du fiel dans le duodénum. 2° Que cette maladie a été occasionnée par des pierres engagées dans le col de la vésicule du fiel, le conduit cystique, le conduit hépatique, les pores biliaires & le canal cholédoque. 3° Que la bile épaisie jusqu'à ne plus couler, en s'amaissant en assez grande quantité pour distendre ses vaisseaux ou en contractant de l'âcreté ou de la putridité, fait naître les mêmes accidens que les calculs dans les mêmes parties. 4° Que la même maladie a quelquefois pour cause des spasmes vaporeux ou hystériques, car les observations que Boerhaave a faites dans sa pratique, ne peuvent, quelque certaines qu'elles soient, convaincre quiconque a comparé Sydenham avec la nature, que ce praticien se soit trompé aussi longtemps sur une maladie assez commune,

n'ait pas reconnu l'inutilité d'un traitement aussi insuffisant qu'eût été le sien dans beaucoup de cas de calculs biliaires, & n'ait pas vu les suites funestes de ce mal. Nombre d'auteurs assez anciens encore plus de modernes, & notamment Morton, son contemporain & son émule à Londres, l'eussent mis sur la route, si les vices du foie ne lui eussent pas été présens. 5° Qu'il y a encore quelques cas où la maladie dont il s'agit ici, est produite par la présence d'une mucosité ou pituite visqueuse, qui remplissant les conduits de la bile & étant attachée aux parois, empêche qu'elle ne s'évacue ; dès-lors la bile s'amasse dans la vésicule du fiel & dans tous ses conduits, jusqu'à les distendre avec douleur, ou y contracte par sa stagnation de l'âcreté, de la putridité ou toute autre qualité, capable d'irriter vivement : il est même vraisemblable que la partie la plus tenue, la plus fluide de cette humeur transude à travers ses membranes. D'ailleurs on ne peut pas douter que cette humeur pituiteuse ne devienne irritante. 6° Que les especes de cette maladie que Sydenham, a observées étant la plupart du genre des spasmodiques, elles ont été facilement guéries par des remèdes nervins. Que pour celles qui étoient causées par l'épaississement de la bile ou

par d'autres causes, il a été obligé de prescrire les médicamens apéritifs fondans & toniques. 7° Que les traitemens à suivre dans ces différens cas, qu'ils soient idiopathiques ou sympathiques, se réduisent à deux. Le premier consiste dans l'usage des anti-spasmodiques, & relâchans pour diminuer les spasmes & les douleurs, que le cas soit purement nerveux spasmodique ou mixte. Si la jaunisse subsiste long-tems ou que les coliques soient sujettes à retour, il faut mettre en usage les apéritifs, les fondans, les évacuans, qui dissipent la jaunisse, tant celle qui est occasionnée par des spasmes, que celle qui dépend d'obstructions, en les détruisant ou diminuant; c'est à quoi se réduit la pratique de Sydenham. Boerhaave conseille aussi les mêmes genres de remedes, aux anti-spasmodiques près, parce qu'il ne croyoit pas, comme Sydenham, les spasmes capables de causer les coliques dont nous parlons; quant à la maniere d'administrer ces remedes, ou au *processus* curatif, on l'a vu dans l'ouvrage de M. Whytt. Comme on vient de le lire, je n'ai pas besoin d'ajouter que ce sçavant praticien qui a suffisamment prouvé, par le traité précédent, l'étude particuliere qu'il a faite des maux nerveux, & sa grande expérience en ce genre, reconnoît avec

Sydenham des coliques purement spasmodiques, & avec Boerhaave des coliques semblables, occasionnées par les obstructions du foie ; il croit encore qu'elles peuvent dépendre d'obstructions ou autres affections de la rate, du pancréas, &c ; de la qualité du sang, des vers, des vents, des passions, &c.

Pour réunir toutes les causes connues de coliques qui peuvent ressembler à celle dont il s'agit ici par la jaunisse & les retours, il faudroit ajouter aux précédentes plusieurs maladies de l'estomac, du duodénum des reins ; l'humeur de la goutte, celle du rhumatisme, le virus dartreux & érépélateux, peut-être encore le virus scorbutique, & le virus vénérien, mais sur-tout les congestions & mouvemens du sang, dépendans de suppressions ou retards d'évacuations accoutumées ou nécessaires, comme les règles & les hémorrhoides. Des guérisons de ces coliques, opérées par les traitemens & les spécifiques des diverses affections, vices ou humeurs morbifiques, dont on a parlé, & l'ouverture des cadavres de gens sujets à ces coliques, prouvent, ce me semble, que l'on peut avec Sydenham & Whytt, admettre d'autres causes de pareilles coliques que les pierres ou concrétions biliaires & l'épaississement de la bile.



TABLE DES MÉDICAMENS
DE
LA PHARMACOPÉE
D'ÉDIMBOURG,

Qui sont recommandés dans l'Ou-
vrage de M. Whytt.



*A difficulté que l'on éprouve
si souvent à guérir parfaite-
ment, ou même à diminuer
seulement les maux de nerfs, est
une raison puissante pour que nous n'ob-
mettions dans cet ouvrage rien de ce qui
peut rendre leur traitement plus facile
& plus heureux. La plupart des remèdes
que l'on voit qui ont réussi, étant admi-
nistrés par M. Whytt, sont ceux de la
Pharmacopée d'Edimbourg, édition
de 1744. Quoiqu'il y ait nombre de
médecins qui connoissent ces compositions
& qui possèdent le livre qui les renferme,
on ne peut douter qu'il ne s'en trouve
encore davantage auxquels ces remèdes
sont inconnus & cette Pharmacopée man-*

que : or un livre d'une utilité aussi grande que celui de M. Whytt doit être fait pour le plus grand nombre. Ce n'est pas que nous croyons qu'on soit obligé d'employer précisément les mêmes remèdes que cet habile praticien ; mais pour leur en substituer d'autres qui ayent le même effet, il faut avoir une parfaite connoissance de ceux qu'on veut remplacer. D'ailleurs je n'hésiterai pas à dire que pour pratiquer heureusement , il faut suivre les méthodes qui ont réussi à d'autres le plus exactement qu'il est possible , ainsi que pour juger de leur mérite. On doit à plus forte raison observer cette règle quand on traite des maladies opiniâtres & qu'il s'agit de substituer à des remèdes qui n'ont pas eu de succès, d'autres remèdes dont les effets ont été salutaires. Je crois que dans les cas pressans , on peut leur substituer quelques-uns des remèdes de la Pharmacopée de Paris.

Aqua cinnanomi sine vino. Eau de cannelle sans vin.

Prenez de cannelle , une livre ;

D'eau commune , douze livres.

Laissez en macération pendant deux jours : distillez jusqu'à ce que la liqueur , qui s'élève blanchisse.

On peut substituer *aqua cinnanomi simplex*, de la Pharmacopée de Paris.

DES MÉDICAMENS. 471

Calomelas.

C'est un mercure doux qui a éprouvé jusqu'à sept sublimations.

On peut substituer la panacée mercurielle de la Ph. de P.

Confectio Japonica. Confection Japonoise.

Prenez de cachou, deux onces ;

De gomme adragant, une demi-once ;

De sucre, une livre ;

D'eau de roses, une quantité suffisante.

On peut substituer les tablettes de cachou de la Ph. de P.

Elixir paregoricum. Elixir parégorique.

Cette composition appartient à la Pharmacopée de Londres, édition de 1747.

Prenez de fleurs de benjoin, } de chaque un gros ;
D'opium purifié, }
De camphre, deux scrupules ;
D'huile essentielle d'anis, un demi-gros ;

D'esprit-de-vin, deux livres ;

Mettez le tout en digestion : passez.

Elixir sacrum. Elixir sacré.

Prenez d'aloës succotrin en poudre, } de cha-
De rhubarbe concassée, } que une
De baies de laurier concassées, } once.
D'eau-de-vie, deux livres.

Laissez en digestion pendant deux jours : passez.

On peut substituer l'élixir de Garus, de la Ph. de P.

Elixir vitrioli. Elixir de vitriol.

Prenez d'esprit de vitriol dulcifié, deux livres ;

Versez peu-à-peu ;

D'huile essentielle de menthe , une demi-
once ;

D'écorce de limons , }
De noix muscade , } de chaque deux gros .

Mélez .

On peut substituer l'élixir de vitriol de la Ph.
de P .

Emplastrum anti-hystericum. Emplâtre anti-
hystérique .

Prenez de *galbanum* , douze onces ;

De gomme tacamahaca , }
De cire jaune , } de chaque six
onces .

D'*assa-fatida* , }
De semence de cumin , } de chaque qua-
tre onces .

De térébenthine de Venise , }

Mélez : pour un emplâtre .

On peut substituer l'emplâtre de mucilages
de la Ph. de P .

Emplastrum defensivum. Emplâtre défensif .

Prenez du suc des feuilles

de bourse-à-berger ,

de renouée ,

de préle ,

de mille-feuille ,

de plantain ,

de petite joubarbe ,

de *solanum* commun ,

de grande consoude , }

} de chaque
une demi-
livre .

D'huile d'olives , trois livres ;

De graisse de porc , deux livres ;

De litharge d'or , deux livres & demie .

De *minium* , une demi-livre .

Faites cuire ce mélange jusqu'à ce qu'il ait
à-peu-près la consistance d'un emplâtre , &
faites-y fondre :

DES MÉDICAMENS. 473

De cire jaune , }
De poix-résine, } de chaque quatre onces.

Ajoutez :

D'oliban , }
De térébenthine de Venise , } de chaque
quatre onc.

Et ensuite les poudres suivantes :

De bol d'Arménie , une livre ;
De racine de grande consoude , }
D'écorce de grenade , }
De balaustes , } de chaque
De mastic , } deux onc.
De sang-dragon , }
De santal rouge , }

Mélez pour un emplâtre.

On peut substituer l'emplâtre styptique de la
Ph. de P. ou l'empl. Opodeltoc.

Emplastrum mercuriale cum triplici mercurio;
Emplâtre mercuriel avec le triple mercure.

Prenez d'emplâtre diachylon avec les gommés ;
une demi-livre.

Faites fondre ; éloignez du feu ; ajoutez :

De mercure , huit onces ;
De térébenthine de Venise , une once ;
De styrax liquide , une demi-once ;

Pour un emplâtre.

On peut substituer l'emplâtre de *vigo cum*
mercurio.

Emplastrum stomachicum. Emplâtre stoma-
chique.

Prenez de cire jaune , huit onces ;

De tacamahaca , quatre onces ;

Faites liquéfier ; ajoutez :

De térébenthine de Venise , six onces ;
De baies de laurier , deux onces ;

De cubebes , une once ;
 D'huile de macis, tirée par expression, une
 demi-once ;
 D'huile essentielle de menthe, deux gros.

Pour un emplâtre.

On peut substituer l'emplâtre stomachal de la
 Ph. de P.

Julepus moschatus, vel è, moscho. Julep musqué,
 ou de muscade.

Prenez d'eau de roses de Provins , six onces ;
 De musc , douze grains ;
 De sucre, un gros.

Pour un julep.

Laudanum liquidum. Laudanum liquide ;

Prenez d'opium , deux onces ;
 De safran , une once ;
 De vin de canaries ,)
 D'eau-de-vie ,) de chaque dix onces.

Mettez ce mélange en digestion au bain-marie ;
 passez.

Lac ammoniacale. Lait ammoniacal.

*Cette composition appartient à la Pharmacopée
 de Londres.*

Prenez de gomme ammoniacque , deux gros ;
 D'eau de pouliot , une demi-livre ;
 Mêlez exactement.

Mars saccharatus. Mars sucré.

Prenez de limaille de fer , une quantité suffisante ;
 Mettez dans un vaisseau de cuivre sur un feu
 très-doux : versez peu-à peu ;
 De sucre épaissi par la cuisson , le double
 de la limaille ;

Agitez le vaisseau , pour que la limaille se re-

DES MÉDICAMENS. 475

couvre de sucre & qu'il ne se forme pas de masses.

Pilulæ Æthiopicæ. Pilules Æthiopiques.

Prenez de mercure purifié,
De soufre doré d'antimoine, } De chaque
De résine de gayac, } une demi-
 } once.

Mêlez exactement & ajoûté,
De savon d'alicante, uen demi-livre ;
De syrop balsamique de Totu, une
quantité suffisante.

Formez une masse de pilules.

Pilulæ mercuriales laxantes. Pilules mercurielles laxatives.

Prenez de mercure purifié, une once ;
De miel, une quantité suffisante :

Mêlez exactement, puis ajoûtez :

De gomme ammoniac, }
D'extrait dhellebore noir, } De chaque une
De rhubarbe, } demi-once.

Formez une masse.

On peut substituer les pilules mercurielles de
la Ph. de P.

Pilulæ scilliticæ. Pilules scillitiques.

Prenez de savon d'alicante, une once ;
De gomme amoniac, }
De cloportes, } de chaque une demi-
De scille, } once.
De baume de Copahu, une quantité
suffisante :

Formez une masse.

Pulvis diaromatón. Poudre aromatique.

Prenez de cannelle blanche,
De petite cardamome, } de chaque parties
De macis, } égales.
Da gingembre,

Mêlez pour une poudre.

On peut substituer la poudre Diambra de la Ph. de P.

Pulvis stypticus. Poudre styptique.

Prenez d'alan de roche , une demi-once ;

De sang-dragon , deux gros :

Mêlez pour une poudre.

Spiritus lavendulae compositus. Esprit de lavande composée.

Prenez d'eau-de-vie , huit livres ;

Versez peu-à-peu en remuant :

D'huile essentielle de lavande un gros & demi ;

de romarin trois gros ;

de marjolaine , deux gros ;

d'écorce de citron , un gros & demi ;

de muscade , un gros ;

de girofle , deux scrupules ;

de cannelle , un scrupule :

Retirez par la distillation au bain-marie les deux tiers de la liqueur , dans laquelle vous suspendrez un nouet qui contiendra :

De santal rouge , trois gros ;

De cochenille ,

De safran ,) de chaque deux scrupules.

Si on veut que cet esprit ait beaucoup de parfum.

Ajoutez :

D'ambre gris , six grains ;

De musc , quatre grains.

DES MÉDICAMENS. 477

On peut substituer l'eau thériacale, ou l'eau impériale de la Ph. de P.

Tinctura anti-phthisica. Teinture anti-phthisique.

Prenez de sucre de Saturne, une demi-once;
De vitriol de Mars, une once;
D'esprit-de-vin rectifié, une livre;
Faites une teinture à froid.

Tinctura castorei composita, édit. 1735. Teinture de *castoreum* composée.

Prenez de *castoreum*, une once & demie;
De sel de tartre, deux gros;
D'esprit-de-vin, une chopine;
Tenez le mélange en digestion à une chaleur douce pendant quatre jours, & ensuite séparez cette teinture du reste du mélange.
On peut substituer la teinture royale de la Ph. de P.

Tinctura rhabarbari amara. Teinture de rhubarbe amère.

Prenez de rhubarbe, une once;
De gentiane, un demi-gros;
De serpentinaire de Virginie, un gros;
De cochenille, un scrupule;
D'eau-de-vie, une livre:
Laissez en digestion pendant deux jours :
passez :
On peut substituer à l'eau-de-vie du vin d'Espagne blanc.
On peut substituer la teinture stomachique amère de la Ph. de P.

Tinctura rosarum. Teinture de roses.

Prenez de roses rouges, une once;
D'esprit de vitriol, un gros;

478 TABLE DES MÉDICAMENS.

D'eau bouillante , quatre livres ;
Mettez infuser pendant quatre heures : passez ;
Ajoûtez à la colature quatre onces de sucre.

Tinctura sacra. Teinture sacrée.

Prenez d'aloës succotrin , une once ;
De petit cardamome , } de chaque un
De serpentaire de Virginie , } gros.
De cochenille , un scrupule ;
De vin d'Espagne blanc , une demi-
livre ;

Mettez en digestion pendant deux jours à un
feu très-doux : passez.

On peut substituer l'élixir de propriété de la
Ph. de P.

Les potions huileuses recommandées par
David Hamilton , sont composées d'huile
d'amandes douces avec du syrop de violette.
Il employoit aussi l'huile de lin & même
l'huile de térébenthine.

On peut substituer aux eaux de Pyrmont
des eaux ferrugineuses & acidules , & à
celles de Bath d'autres eaux thermales.

Pour préparer l'extrait de ciguë & celui
de jusquiame , on consultera les ouvrages
de Storck , dont la traduction se trouve à
Paris.

Fin de la table des Médicamens.

TRAITÉ
DES NERFS.
TROISIEME PARTIE.

THE ART

OF THE

ART

1850

1850

EXTRAITS

*Des principaux Ouvrages sur la nature
& les causes des Maladies nerveuses,
hystériques & hypocondriaques.*

LA difficulté de guérir les maladies graves, est en proportion avec l'incertitude où l'on est de leur nature & de leur siège. Tant que ceux qui ont exercé la médecine, se sont contentés d'agir par empirisme, ils n'ont pu avoir de succès que dans un petit nombre de cas qu'il a été facile d'assimiler à ceux dont l'expérience avoit appris le traitement. Des hommes de génie, frappés de l'insuffisance d'une telle pratique, ont cherché dans la connoissance des causes, & sur-tout de la nature des maladies, des regles plus sûres pour les traiter. Mais comme il est une multitude de phénomènes dont nous ne connoissons que l'existence, sans sçavoir comment & pourquoi ils sont produits, on a formé des systêmes dans lesquels ces faits trouvent des causes, & une maniere de s'exécuter vraisemblable; plusieurs même les ont publiés comme des découvertes. Quelques contemporains de ces auteurs, & un plus grand nombre de leurs successeurs, les ont adoptés, les uns par enthousiasme ou par paresse d'esprit; les autres, parce qu'ils n'avoient pas fait attention, ou avoient oublié que ces systêmes n'étoient faits que pour satisfaire l'esprit avide de connoître les causes; insensiblement on a pris le vraisemblable pour le vrai, & le roman de la nature pour son histoire. En outre ces systêmes satisfaisoient

la vanité de ceux qui ne sçavent pas avouer qu'ils ignorent les secrets de la nature, & les gens superficiels auprès desquels on passe pour ne rien sçavoir quand on ne leur explique pas tout. Ce défaut dans la maniere dont on a écrit sur les sciences, en particulier sur la médecine, & dont on les étudioit depuis long-tems, a été reconnu : on a osé examiner les opinions des hommes les plus célèbres au flambeau de l'expérience, & beaucoup ont paru fausses ou insuffisantes, les uns partant de causes qui n'existent pas, d'autres faisant faire à celles qui existent plus qu'elles ne peuvent ; par-là on a détruit une infinité d'idées qui étoient autant d'erreurs, souvent funestes dans la pratique de la médecine, & toujours préjudiciables aux progrès de nos connoissances, parce qu'on prenoit des suppositions pour des decouvertes. Voyons ces divers états des sciences, & en particulier de la médecine, dans ce qu'on a pensé jusqu'à ce jour sur les maladies ou affections nerveuses qui, par leur fréquence, la qualité des malades & la difficulté de la guérison, ont dû attirer presque de tout tems & par-tout l'attention des médecins. Quoique nous ayons préféré dans cette recherche les auteurs qui ont traité la matiere *ex professo*, parce qu'il est à croire que celui qui travaille sur un sujet, le voit sur plus de faces, & le médite davantage que les auteurs qui traitent de toutes les maladies, cependant nous donnons les sentimens particulier des derniers. Dans la plûpart des extraits, on ne trouvera que les diverses opinions sur la nature & la cause des maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques. Nous n'avons pas jugé qu'il fût nécessaire de rapporter le traite-

traîtement que recommandent chacun de ces auteurs, tantôt parce qu'il est fondé sur des idées trop peu exactes, tantôt parce qu'il ne peut convenir qu'à un petit nombre d'espèces d'un mal qui en a tant de différentes. Nous ne nous sommes pas non plus proposé d'exposer ce qu'ont pensé sur les maladies que nous nommons *nerveuses*, tous les anciens médecins Grecs, Arabes, Latins, la plûpart attribuant à l'atrabile, humeur morbifique peu exactement déterminée, la seule partie de ces maladies nerveuses causées par les vices & sur-tout par les obstructions des viscères du bas-ventre, qu'ils nommoient *affectus mirachialis*, car il ne me paroît pas, qu'on puisse reconnoître la mobilité ou l'irritabilité & l'irrégularité du cours du fluide nerveux, dans ces passages de Galien & d'Aretée, *ex stomacho imbecilli vertigo. Spiritus infirmior quàm qui possit sustinere motum; ad minimam mutationem non manet idem.* Il ne nous est pas permis de garder le même silence sur Hippocrate & Galien, dont les sçavans écrits sont le dépôt des connoissances de leurs prédécesseurs, des observations & des réflexions de deux grands génies, & qui ont fourni la plûpart des idées sur lesquelles la plûpart de ceux qui sont venus après eux, ont formé des systêmes & des méthodes en médecine. Il y a plus que de l'apparence qu'Hippocrate & ses prédécesseurs n'avoient pas envisagé les maladies nerveuses, sous le même point de vue que nous le faisons; & on ne voit pas qu'elles soient exactement & séparément décrites dans ses ouvrages. Mais il étoit presque impossible qu'avec autant de sagacité, il ne reconnût pas

des especes qui ne pouvoient se rapporter à aucun genre qu'il eût nommé : aussi a-t-il rassemblé, dans le second livre de *Morbis*, quelques cas que la plûpart des auteurs ont reconnu pour appartenir à la classe des maladies qu'on a appellées depuis *hypocondriques*, & maintenant *nerveuses* : voici un de ces cas.

» Neque sine cibo esse , neque cibum ac-
 » ceptum tolerare potest : verùm ubi quidem
 » sine cibo manet , viscera fugunt , & os ven-
 » triculi dolet , & aliàs alia vomit , & bilem
 » & salivam & pituitam & acria ; & postquam
 » vomuit aliquantisper , meliùs habere sibi
 » videtur. At ubi cibum accepit , ructus adsunt ,
 » & cum rubore exardescit , & semper multum
 » se cacaturum esse putat ; ubi verò ea gratia
 » defecerit , flatus prodit & dolor caput habet ,
 » totum corpus velut aciculis pungi videtur ,
 » aliàs alia parte , & crura gravia sunt ac de-
 » bilia , & consumitur ac debilis fit. Huic me-
 » dicamentum bibendum dato , primum deor-
 » sum purgans , postea supernè , & caput pur-
 » gato , & à cibus abstineat dulcibus ac oleosis
 » & pinguibus , & ab ebrietatibus. Vomiat autem
 » à succis & à cibus , & pro anni tempore lac
 » aut serum asininum bibendum præbens ; phar-
 » macum insuper bibendum dato ; utro tandem
 » magis opus esse tibi visum fuerit. Æstate &
 » vere frigida cavet. Autumno autem & hyeme
 » unguento utatur , & deambulet , & modicè
 » se exerceat. Si verò debilior sit quàm ut
 » exerceri possit , iter faciat. Et cibus frigidis
 » ac alvum subeuntibus utatur. Et si venter non
 » egerat , molle infusum per clysterem injicito.
 » Morbus hic diuturnus est ; & consenescentes ,

si ita futurum est relinquit, sin minus com-
moritur (a).

Nous croyons devoir ajouter ici la traduction de cette citation d'Hippocrate, qui a été faite par le célèbre le Clerc.

Ceux qui sont atteints de cette maladie ; ne peuvent demeurer sans manger, ni supporter la nourriture qu'ils prennent. Lorsqu'ils sont sans manger, leurs entrailles font du bruit, & l'orifice de l'estomac leur fait de la douleur. Ils vomissent, tantôt d'une sorte d'humeur, tantôt d'une autre. Ils rendent de la bile, de la salive, de la pituite, des matieres âcres ; & après avoir vomi, il leur semble qu'ils sont mieux ; mais lorsqu'ils ont pris de la nourriture, ils sont travaillés de rapports & de rots. Ils ont le visage rouge, & une chaleur brûlante. Il leur semble qu'ils doivent beaucoup aller du ventre ; mais le plus souvent ils ne rendent que des vents. Ils ont mal à la tête, ils sentent des piquures par tout le corps, tantôt en une partie, tantôt en l'autre, comme si on les piquoit avec des aiguilles. Ils ont les jambes pesantes & foibles, & ils se consomment enfin & s'affoiblissent peu-à-peu. Cette maladie, ajoute-t-il, est longue ; elle ne quitte que dans la vieillesse, supposé que l'on n'en meure pas avant ce tems-là.

Si l'on examine avec attention plusieurs autres endroits d'Hippocrate, où il est parlé de l'atrabile & des atrabilaires, des vents ou flatuosités, on y reconnoitra encore des especes ou du moins des symptomes de la maladie

(a) Hippocratis opera omnia. Venetiis, 1736, in-folio, tom. 1, pag. 154.

hypocondriaque ; *dolores circa umbilicum palpatorii* , ne font-ils pas , par exemple , un des symptomes les plus fréquens des vaporeux ou hypocondriaques ?

Galien a fait un bien plus grand usage qu'Hippocrate , de l'atrabile pour l'explication des maladies. Il lui attribue , ainsi qu'aux vents & à la pituite , d'occasionner un grand nombre de maux , dans lesquels on reconnoît facilement plusieurs especes de maladies de la classe des hypocondriaques & hystériques ou nerveuses. Je n'en rapporterai qu'un exemple , & dans le choix que je ferai , je donnerai la préférence à une affection hypocondriaque , que Galien a tirée de Dioclès Carysius , parce que la description est plus étendue , plus complete.

» Oritur alius à ventriculo morbus qui ab
 » aliis melancholicus , ab aliis flatuosus nom-
 » inatur , quem sumpto cibo maximè coctu diffi-
 » cili & caustico , sputum humidum idemque
 » multum comitatur ; item ructus acidissimi ,
 » flatus , æstus in hypochondriis ; fluctuatio
 » non illicò , sed cum retinuerint ; interdum
 » ventriculi quoque vehementes dolores , qui
 » nonnullis ad dorsum usque procedunt ; con-
 » coctis deinde cibis quiescunt. Mox aliis cibis
 » ingestis eadem revertuntur accidentia quæ
 » interdum jejunos , interdum etiam à cœnâ
 » molestant ; atque evomunt crudos cibos &
 » phlegmata subamara & calida adè ut dentes
 » torpedine afficiantur ; flatuosas vocant affec-
 » tiones. Suspiciandum est plus caloris quàm
 » decet habere in venis quæ alimentum à ven-
 » triculo excipiunt , sanguinemque in ipsis cras-
 » siorem factum. Quippe constat has venas
 » obstructas esse , vel hoc argumento quod ali-

» mentum corpori non distribuitur ; sed vent-
 » triculo manet incoctum , cum ipsum meatus
 » prius fusciperent , magnamque ipsius partem
 » in crassum ventrem excernant , tum quod
 » postero die vomitu rejiciatur utpote non
 » digestus per corpus cibus , & quòd calor id
 » quod secundum naturam est excèdat facile
 » intelliges , tum ab æstu qui ipsis accidit , tum
 » ab his quæ ingeruntur. Si quidem juvari vi-
 » dentur à refrigerantibus cibus qui videlicet ca-
 » lorem refrigerare extinguereque solent. Aiunt
 » nonnulli os ventriculi quod intestinis conti-
 » nuatur in hujusmodi passionibus inflammari ,
 » ac ob inflammationem ipsam & obstrui &
 » prohibere ne alimenta statuto tempore ad
 » intestina descendant , quamobrem diutius
 » quàm decet in ventriculo morantur , & tumo-
 » res & æstus ac reliquia quæ prædicta sunt
 » efficiunt. GALENUS , de *Locis affectis* , lib. 3 ,
 » cap. 7. « Le clerc a traduit ainsi ce passage.

Il y a une maladie que quelques-uns ap-
 pellent *maladie mélancolique* ; d'autres , *ma-
 ladie flatueuse* ou *venteuse* , dans laquelle on
 rend de la salive claire & en quantité , lorsque
 l'on a pris de la nourriture difficile à se digérer.
 On a encore des rapports aigres , des vents &
 de la chaleur dans les hypocondres , avec un
 murmure ou grand bruit , non pas d'abord ,
 mais quelque tems après avoir mangé. L'on a
 aussi quelquefois de grandes douleurs d'esto-
 mac , qui à quelques-uns s'étendent jusqu'au
 dos. Ensuite les viandes étant digérées , tout
 cela s'arrête pour revenir après que l'on a re-
 pris de la nourriture ; & les mêmes accidens
 attaquent quelquefois à jeun , & quelquefois
 après le repas ; enforte que l'on vomit les

viandes crues, & souvent des phlegmes amers & chauds, ou des phlegmes aigres dont les dents sont agacées. On peut soupçonner que ceux qui sont atteints de ces maladies, ont plus de chaleur qu'il ne faut dans les veines qui reçoivent l'aliment de l'estomac, & que le sang qu'elles contiennent s'est épaissi; car on a une preuve sensible que ces veines sont obstruées ou bouchées, en ce que la nourriture ne se distribue pas dans le corps, mais demeure dans le ventricule sans se cuire, & au lieu de passer dans les canaux qui doivent la recevoir, & d'aller, pour la plus grande partie, dans le bas-ventre, on la rend le jour suivant par le vomissement. Une autre preuve qu'il y a plus de chaleur qu'il n'y en doit avoir naturellement, c'est que les malades sont effectivement fort échauffés, & qu'ils se trouvent d'ailleurs soulagés, quand ils prennent des choses rafraîchissantes. Quelques-uns disent que dans ces maladies l'orifice du ventricule qui est joint aux boyaux, s'enflamme; que cette inflammation fait l'obstruction, & empêche que les alimens ne descendent dans les boyaux au tems accoutumé; enforte que leur séjour dans le ventricule cause le gonflement, la chaleur & les autres accidens dont on a parlé.

Galien ayant attribué les affections hypochondriacques, ainsi que la mélancolie, maladie dont il paroît ne faire qu'un seul genre, à la bile & au sang épaissi, visqueux, à l'atrabile, ce système a été suivi par un grand nombre d'auteurs pendant plusieurs des siècles suivans; d'autres les ont cru occasionnées par la pituite seule ou par les vents; elles dépendent, selon quelques-uns, de la saburre ou des restes des ma-

Vaises digestions amassées dans l'estomac & le canal intestinal, d'un acide prédominant dans tous les fluides, de toutes les humeurs qui ne circulent pas, sur-tout de celles qui sont excrementitielles, brûlées & d'un prétendu tartre des hypocondres. Enfin, presque tous les auteurs accusent le foie & la rate, ou les vapeurs qui s'élevent de ces visceres, d'être la cause prochaine ou éloignée des affections nerveuses; mais ces opinions étant peu développées, & ne convenant qu'à un petit nombre d'especes ou de degrés des maux que nous nommons *nerveux*, les connoissances que nous en retirerions pour le diagnostic & le traitement, ne nous seroient pas fort utiles, c'est pourquoi nous nous hâtons de passer au tems qui a suivi le renouvellement des lettres. S'il y a eu, dans les auteurs plus anciens, quelque opinion bonne ou mauvaise, on l'apprendra dans les modernes qui l'auront adoptée & étendue.

Quant à l'affection hypocondriaque des femmes en particulier : nous ne voyons pas avant le dix-septieme siècle, d'auteur qui en parle. Il paroît qu'on la confondit, avec l'affection hystérique, jusqu'au tems où nous commençons nos Extraits des opinions sur la nature des Maladies nerveuses hypocondriaques & hystériques, & qu'on a regardé la matrice comme la cause de toutes les affections chroniques, chez les femmes.

CAROLI PISONIS (LE POIS) *Doct. Paris.*

Selectionum observationum & consiliorum de prætervisis hæc ténus Morbis Affectibusque præter naturam ab aquâ seu serosâ colluvie & diluvie ortis. Lib.

ber singularis. Ponte ad Musson, 1618; in-4°.

Charles Pison, médecin de la faculté de Paris, nous paroît être un des premiers auteurs qui ait rejeté l'ancienne opinion, suivant laquelle on regardoit les maladies hystériques comme occasionnées uniquement par la matrice. Nous croyons, dit-il, être en droit de conclure que tous ces symptomes auxquels on donne mal-à-propos le nom de *symptomes hystériques*, ou dépendans de la matrice, sont attribués, sur de mauvaises raisons, à la matrice, à l'estomac ou à un autre viscere. Tous ces symptomes, ajoûte-t-il, viennent de la tête; c'est cette partie qui, étant affectée non sympathiquement, mais idiopathiquement, produit les mouvemens qui se font sentir dans tout le corps.

Cette sérosité, cette pituite épaisie à laquelle il attribue tant de maladies, est aussi, selon lui, la cause de l'affection du cerveau qui fait naître les symptomes hystériques & hypocondriaques; j'ajoûte hypocondriaques, parce que Pison dit dans le même ouvrage, que les symptomes que l'on nomme *hystériques*, sont communs aux hommes & aux femmes. Ce qui prouve, dit-il encore, que l'abondance ou la stagnation de la sérosité est la cause de ces maladies, c'est qu'elles augmentent avec cette humeur, & diminuent à mesure qu'on l'évacue.

DANIELIS SENNERTI, *Institutiones medicae. Vitebergæ, in-8°, 1620.*

On peut, dit Sennert, décrire l'affection hyponcondriaque, un amas d'humeurs viciées.

ou de mauvaise qualité , mais sur-tout mélancolique ou atrabilaire , souvent aussi pituiteuse & bilieuse, qui s'est formé dans les rameaux de la veine-porte , de l'artere cœliaque & mésentérique , dans les hypocondres , & principalement dans le gauche entre l'estomac & la rate , sur-tout aux endroits où il se joint à la rate plusieurs gros vaisseaux de la veine-porte & de l'artere cœliaque & mésentérique ; c'est le défaut de coction du foie , & ses fonctions imparfaites , qui font la principale source de ce vice des humeurs, qui n'est pas accompagné de putréfaction : il s'éleve de ces humeurs des vapeurs de la même nature , ainsi que des parties des humeurs même , qui se portant sur d'autres organes , font naître divers symptomes morbifiques.

Voici le sentiment du même auteur , un peu différemment exposé dans un autre endroit. Lorsque les premiers symptomes d'une maladie ont leur siège à l'estomac , qu'il survient une affection mélancolique quand ils augmentent , & que le malade éprouve du soulagement après qu'il a évacué par haut ou par bas , qu'il a fait une bonne digestion , & rendu des vents , c'est ce qu'on appelle *affection hypocondriaque venteuse* ; cet état est accompagné de tristesse & de crainte ou timidité habituelles ; la cause de ce mal est une espece d'inflammation dans l'estomac même , & un sang épais semblable à l'atrabile renfermé dans la partie enflammée , duquel il s'éleve au cerveau des vapeurs qui en attirent les fonctions. Si on ne trouve pas plus de lumieres sur ce sujet dans Sennert , doit-on s'attendre à être mieux instruit par les

auteurs dont nous ne parlons pas , parce qu'ils ont copié presque servilement les anciens ?

The Anatomy of Melancholy what is whitt all the kinds causes , symptoms, prognostics & several cures of it, philosophically, medicinnally & historically opened, &c. By DEMOCRITUS junior. Oxford, 1632, in-folio, de 800 pages.

Le titre de cet ouvrage ; dont le vrai auteur nous est inconnu , ne se trouve ici que pour indiquer un recueil qui comprend la plupart des opinions & observations philosophiques, historiques & médicinales sur la mélancolie, publiées jusqu'au tems où le livre a été écrit. On y traite séparément de trois especes de mélancolie , celle de la tête , celle des hypocondres ; & celle du reste du corps ; ces divisions sont fondées sur le lieu où l'auteur croit que réside la cause de ces mélancolies. Donner un extrait de ce qu'il dit sur la mélancoliè hyponcodriaque & les autres , seroit répéter une partie de ce qui a été dit , ou des choses qui regardent d'autres maladies que les affections nerveuses , telles que nous les considérons.

PAULI ZACCHIE, de Mali hypochondriaci, l. III. Romæ, 1639, in-4°.

Les affections hypocondriaques sont l'effet de l'excessif échauffement, *incalescentia*, des parties que contiennent les hypocondres ; elles ont principalement leur siège dans l'estomac , les in-

testins, & sur-tout les intestins grêles, dans le mésentère, le pancréas, les vaisseaux lactés, la veine-porte, & les vaisseaux sanguins du mésentère, le foie, la rate, les artères, & les nerfs du bas-ventre. Dès que la chaleur de ces parties se trouve à un degré trop foible ou trop fort, les fonctions auxquelles elles sont destinées se font mal ou imparfaitement, & l'économie animale souffre plus ou moins selon que chacun de ces organes a plus ou moins d'influence sur les autres, & selon l'importance de celles-ci. L'estomac est la partie qui se trouve le plus affectée dans les maladies hypocondriaques, tant parce qu'elle est très-voisine de celles qui sont le siège du mal que par la grande sympathie qu'a l'estomac, avec tous les organes des hypocondres: la fréquence de ses fonctions, & la nécessité dont il est pour tout le corps, qu'elles se fassent bien, sont causes que ce viscere est le premier qui indique son état morbifique par les vents, les mauvaises digestions. Ces vents & ces humeurs viciées acquièrent, par la chaleur extraordinaire qu'ils éprouvent, des qualités encore plus nuisibles; les vents, les vapeurs, les fumées qui s'en séparent sont âcres, irritantes, & pour ainsi dire, des poisons: lorsqu'elles se portent, tantôt sur une partie du corps, tantôt sur une autre, elles occasionnent divers symptomes, & sont une cause continuelle de désordre dans l'économie animale. Toutes les parties des hypocondres, ou seules, ou plusieurs ensemble, peuvent être le siège des affections hypocondriaques; mais le mésentère, le pancréas, les rameaux de la veine porte me paroissent être plus sujets à éprouver cette chaleur extraordinaire à laquelle j'attribue les symptomes hypocondriaques.

GASPARI MARCUCCII, *Quadripartituræ Melancholicum, quo variæ quæstiones de melancholiæ Morbo, & plura de morbo hypochondriaco. Romæ, 1645, in-4°.*

Pars secunda, cap. ix. Marcucius rapporte la réponse d'Augustin Pincetus, médecin de Genève, qu'il avoit consulté sur le siège de la mélancolie hypochondriaque. Dans cette maladie, dit Pincetus, il se trouve nécessairement des obstructions; & elle dépend de la chaleur extraordinaire, soit du fond de l'estomac, soit d'une autre partie: selon lui, cette cause ne doit pas être appelée *inflammation*, comme a fait Galien, mais seulement *phlogose* ou *ardeur*; & elle est produite par une obstruction à laquelle la trop grande abondance ou l'épaississement de l'humeur mélancolique a donné lieu. A ce sentiment de Pincetus, Marcucius ajoute qu'il n'est pas besoin qu'il y ait obstruction, & qu'il suffit, pour que la maladie hypochondriaque ait lieu, que l'humeur mélancolique soit noire, acide, ou ait quelque autre mauvaise qualité, comme dans ceux qui ont jeûné long-tems; l'estomac attirant alors du foie, & d'ailleurs, des sérosités acides qui se portent à son orifice & l'irritent, & dont il s'éleve des fumées jusqu'au cerveau. L'affection hypochondriaque momentanée n'a pas besoin de traitement, il ne faut que remédier aux symptômes; mais celle qui est ancienne, est toujours accompagnée d'obstruction & de phlogose. Dans le premier cas, & au commencement du second, il est possible que l'estomac ne soit pas affecté; mais quand le mal est confirmé, il y a presque sûrement un vice à l'estomac, & l'ardeur de ce vice

cere donne lieu à la formation de l'humeur mélancolique, ou de l'atrabile. Il arrive la même chose quand la rate, le foie & les autres visceres sont obstrués.

NATHANAELIS HYGHMOR, *Exercitationes duæ, prior de Passione hysterica, altera de Affectione hypochondriacâ. Oxonii, 1660, in-12.*

NATHANAELIS HYGHMOR, *de Passione hysterica & Affectione hypochondriacâ. Responsio epistolaris, ad Willisium. Londuni, 1670, in-4°.*

.... La passion hystérique est occasionnée par la grande abondance d'un sang trop fluide, & d'une ténuité excessive qui contient beaucoup d'air. Ce sang éprouvant dans les vaisseaux des poumons, les ventricules & les oreillettes du cœur un mouvement d'effervescence plus ou moins violent, il s'y raréfie à proportion, & y forme bientôt des engorgemens sanguins. L'état de stagnation du sang empêche la libre action du poumon. Il ne peut pas, dans sa dilatation & sa contraction, suivre l'élevation & l'abbaissement de la poitrine & du diaphragme; & les pulsations ou battemens, quoique répétés, du cœur, ne suffisent pas pour vuidier tout le sang que contiennent ses cavités; de-là viennent l'oppression, la suffocation, la difficulté de respirer, la suppression totale de la respiration, les synco pes. Le diaphragme est forcé par l'augmentation de volume des poumons engorgés, & par les efforts que fait la nature dans cet état violent; pour suppléer à leur action, est forcé, dis-je,

de se porter en bas ; & par ce mouvement, il comprime les intestins, qui s'étendant sur les côtés, forment le gonflement des hypocondres, & produisent par leur déplacement cette sensation que le malade & le médecin reconnoissent également, & qui imite une boule qui roule en tous sens dans le bas-ventre. La respiration & le mouvement du cœur étant ainsi gênés, la faculté animale vient à leur secours pour augmenter leurs forces, les aider à vaincre tout obstacle, & à rétablir les diverses fonctions de l'économie animale, qui dépendent de leur action ; elle porte çà & là avec beaucoup d'impétuosité une grande quantité d'esprits animaux qui produisent ces mouvemens irréguliers qu'on nomme *spasmes & convulsions*.

Quant à l'affection hypocondriaque, voici comment il l'explique. L'estomac étant devenu foible, sans élasticité, & ses fibres étant trop relâchées, la digestion des alimens ne se fait que difficilement & imparfaitement. La partie du chyle la plus tenue & la plus spiritueuse se mêlant trop tôt au sang, elle le rend âcre & trop chaud. En outre, le résidu de la digestion ou les parties grossières des alimens, séjournant dans l'estomac, plus qu'il ne faut, y dégénèrent en un phlegme visqueux & pesant, qui devient ensuite aigre ou acide. Cette sabure des premières voies occasionne le gonflement de l'estomac, des hypocondres, les vents, les rots ou rapports, le crachotement. Le sang devenu trop sereux & & trop fluide, est sujet à cette effervescence dont nous avons rapporté les effets dans l'article précédent. Ainsi ce n'est ni la rate, ni la matrice qui cause les affections hystériques & hypocondriaques.

THOMÆ WILLIS, *Pathologiæ cerebri & nervosi generis specimen, in quo agitur de Morbis convulsivis, &c. Oxonii, 1667, in-12.*

THOMÆ WILLIS, *affectionum quæ dicuntur hysterica & hypochondriacæ Pathologia spasmodica, vindicata contra Responſionem epistolarem Nathanaëlis Highmor, &c. Londin. 1670, in-8°.*

... Les principaux ſymptomes de l'affection hypocondriaque ſont ſpaſmodiques, & dépendent immédiatement de l'irrégularité du cours des eſprits animaux, & du ſuc nerveux plutôt que du mauvais état des viſceres qui ſervent à la diſteſtion. Lorſque la rate eſt obſtruite, elle ne fait pas ſes fonctions, c'eſt-à-dire, ne contribue pas à la perfection du ſang, & des eſprits animaux: ſon obſtruction fait regorger le ſang dans les rameaux de l'artere cœliaque & l'eſtomac, l'épiploon, le méſentere étant affectés, leur vice ou leur ſouffrance fait naître pluſieurs des ſymptomes hypocondriaques. La maſſe du ſang ſe trouvant privée par cette obſtruction des bonnes qualités que lui procure le mélange de celui qui ſort de la rate, elle eſt âcre, irritante, ſe porte çà & là avec rapidité & irrégularité, cauſant divers ſymptomes. En outre, le ſuc nerveux n'ayant pas les qualités qu'il doit poſſéder, parce qu'il ne les a pas reçues de la rate ni du ſang dont il eſt formé, porte dans les eſprits animaux, & au cerveau, des ſubſtances hétérogènes & explosives; & en leur cauſant une

espece d'irritation , il les excite à produire des spasmes fréquens.

L'affection hystérique est principalement & primitivement convulsive ; c'est sur-tout des affections du cerveau & du genre nerveux que dépendent tous les dérangemens & les irrégularités qui arrivent au mouvement du sang , à l'occasion de cette maladie ; enfin ce n'est que secondai-
 rement que l'affection hystérique est causée par les spasmes des visceres ; elle est produite , ainsi que les autres mouvemens convulsifs , par les explosions des esprits animaux. Souvent son origine est dans la tête ; & la matrice ne l'occasionne que comme les autres visceres , quelquefois , & quand elle est affectée. La maladie étant formée par telle ou telle autre cause , elle attaque sur-tout les nerfs internes , c'est-à-dire ceux qui vont aux visceres , à la poitrine & leurs prolongemens ; & elle agit sur les esprits animaux qu'ils contiennent : les esprits qui président aux nerfs extérieurs , & au cerveau , se trouvent également affectés , mais plus rarement.

THOMÆ A MURILLO , *novissima , verifical* & *particularis hypochondriacæ Melancholiæ Curatio & Medela. Lugduni, 1672, in-12.*

CHAP. IX. La mélancolie hypocondriaque est une maladie chaude & sèche , causée par des humeurs de même qualité , qui approchent de l'atrabile. On peut regarder le cerveau comme la partie la plus affectée , & principalement le fluide nerveux. Le cerveau n'est pas seulement affecté , comme étant lui-même vicié ,

mais encore par sympathie; car dans cette maladie, il y a obstruction aux visceres voisins du diaphragme. L'humeur mélancolique ou toute autre de mauvaise qualité, peut s'échauffer par un effet de la chaleur des visceres; & si la transpiration s'arrête, elle se putréfiera; ce qui fera qu'il s'en élèvera, & sur-tout de l'humeur mélancolique, des vapeurs chaudes, âcres & brûlées. Il n'y a pas de vraie inflammation ni de fièvre, proprement dite, mais une chaleur capable d'élever par le moyen du *consensus* ou de la sympathie, jusque dans le cerveau, des vapeurs âcres, mélancoliques, brûlées, bilieuses, qui montent des hypocondres par les rameaux de la veine-cave par les arteres & l'orifice de l'estomac. C'est principalement la rate qui produit l'affection hypocondriaque; & les autres visceres des hypocondres sont bientôt affectés par sympathie. Le vice de l'estomac est cause qu'il se forme un chyle aqueux ou sans qualité, d'autres fois trop épais, ou qui n'est pas assez travaillé: s'il est trop aqueux, il est incapable de nourrir, il se résout & se porte à la tête; de-là viennent les rhumatismes, douleurs vagues, fluxions, insomnies. La partie la plus grossiere demeure en stagnation; s'épaissit, se brûle; il se forme des obstructions, & s'engendre une humeur mélancolique. La rate ne pouvant corriger cette humeur, ni la chasser, parce qu'elle est trop refroidie, elle s'y amasse; mais comme ce visceres ne peut pas contenir toute celle ce qui se forme, elle regorge dans les autres visceres; elle occasionne de l'obstruction, de l'engorgement & de l'inflammation: on peut dire la même chose des vices du foie, du mésentere & des autres visceres des hypocondres dont les fonctions sont dérangées par quelque vice considéra-

ble & permanent ; mais la premiere cause de toutes ces maladies est l'estomac.

NICOLAI CHESNEAU, *Observationum medicarum libri quinque. Parisiis, 1672.*

Lib. iij, cap. xiv, de hystericâ Passione.

. . . . Quand je réfléchis sur l'origine & tous les phénomènes de l'affection morbifique à laquelle on donne le nom de *passion hystérique*, je ne puis être du sentiment commun sur plusieurs points de doctrine relatifs à cette maladie
Voici donc mon opinion. Je dis que la *passion hystérique* n'est pas une affection simple, mais qu'on comprend sous ce nom plusieurs maux occasionnés par une vapeur maligne qui s'éleve d'une matiere quelconque qui est corrompue, & qui éprouve une effervescence extraordinaire, ainsi qu'il arrive dans la maladie hypocondriaque; matiere dont le siége est aux environs de la matrice, & quelquefois dans la matrice même. Cette vapeur occasionne divers symptomes selon la nature de la malignité & sa quantité, & selon la nature des parties sur lesquelles elle se porte. Si elle attaque le cœur, il survient des palpitations, des syncopes, des angoisses, de l'interruption dans les pulsations : se jette-elle sur les organes de la respiration ? Le malade a des serremens de poitrine, de la difficulté de respirer

MICHAELIS ETMULLER. *Dissertatio de Malo hypochondriaco, 1676. Ejusdem Opera medica Francf. 1688, in-fob.*

. . . . L'affection hypocondriaque est une douleur accompagnée d'un sentiment de pesant

teur & de resserrement qui a son siège , principalement à l'estomac , au diaphragme & à tout le mésentère : elle est occasionnée par une convulsion des nerfs de ces parties que produit une humeur visqueuse , acide , qui irrite les premières voies , & en particulier les parties nerveuses de l'estomac. La cause prochaine de l'affection hypocondriaque est la crudité acide de l'estomac : le chyle étant acide , la qualité du sang devient mauvaise ; il ne fournit plus d'esprits ; la lymphe est acide , & la bile sans vertu ; le genre nerveux éprouve de l'irritation ; le levain digestif vicié est moins volatil & trop acide ; les alimens forment une pâte acide , dont le mélange avec la bile occasionne des phlogoses , des vents , des borborygmies , des douleurs lancinantes : un acide austère épaisit les excréments , ce qui cause la constipation ; il coagule le sang ; de-là les palpitations de cœur ; il irrite les hypocondres , & les membranes de la tête , & par-là occasionne la douleur dans ces parties. Enfin ; selon Etmuller , le scorbut est le dernier degré de la maladie hypocondriaque.

THOMÆ SYDENHAM , *Dissertatio epistolaris ad Guilleminum Cole. . . . de Affectione hystericâ* , Londini , 1681 , in-12.

. . . . Quoique les anciens aient attribué les symptômes que produisent les affections hystériques au vice de la matrice ; néanmoins si l'on prend la peine de comparer les maladies hypocondriaques que l'on croit être causées par certaines obstructions de la rate ou des autres viscères , avec les symptômes qu'on

remarque dans les femmes hystériques ; on verra que ces affections se ressemblent beaucoup. Il faut cependant avouer que les femmes sont plus sujettes à cette maladie que les hommes, non que la matrice soit plus souvent indisposée que les autres parties, mais pour d'autres causes que nous indiquerons plus bas. Les affections que l'on nomme *hypocondriaques*, quand elles attaquent les hommes, & *hystériques* dans les personnes du sexe, viennent de l'ataxie, ou irrégularité du cours des esprits animaux, ces esprits se portant avec trop d'impétuosité, ou en trop grande quantité dans certaines parties, & dans d'autres, en trop petite quantité, ou trop lentement, où ne s'y portant point du tout, les unes & les autres souffrent plus ou moins de cette distribution inégale, qui étant entièrement opposée à l'économie de la nature, constitue l'état maladif: ainsi sont produits les symptômes aussi variés que multipliés & bizarres des affections hystériques & hypocondriaques, les douleurs les plus aiguës & de toute espèce, les tumeurs, les gonflemens, les convulsions, les spasmes, les vomissemens, les palpitations, & presque tous les maux dont les diverses parties du corps, tant internes qu'externes, peuvent être le siège. Ces accès hystériques ou hypocondriaques sont déterminés ou excités par les douleurs longues, les peines qui troublent l'ame, les fatigues excessives du corps & de l'esprit, le défaut de nourriture ou d'alimens assez fortifiants, les évacuations trop abondantes, soit de sang, soit des autres humeurs du corps. L'origine ou la cause prochaine antécédente de l'irrégularité dans la distribution des esprits animaux, qui produit

les symptômes nerveux, est la constitution trop foible de ce fluide animal, ou le défaut des qualités qui lui sont nécessaires; & ce vice est naturel, ou il s'acquiert par la longue influence des causes occasionnelles indiquées ci-dessus, qui deviennent causes éloignées prédisposantes. Outre l'homme que l'on peut appeller extérieur, & qui est composé de parties qui tombent sous les sens; il y a un homme intérieur formé du système des esprits animaux, & qui ne se peut voir que des yeux de l'esprit. Ce dernier, étroitement joint, &, pour ainsi dire, uni avec la constitution corporelle, est plus ou moins aisément dérangé de son état, selon que les principes qui forment la machine, ont reçu plus ou moins de fermeté de la nature. C'est pourquoy cette maladie attaque beaucoup plus d'hommes que de femmes, parce qu'elles ont une constitution plus délicate, moins ferme, qu'elles mènent une vie plus molle, & sont plus accoutumées aux voluptés ou commodités de la vie, & à ne pas souffrir. Un symptôme particulier à l'affection hystérique & hypocondriaque, est une urine abondante & limpide: il distingue ces maladies de toutes les autres; il annonce l'accès, subsiste pendant qu'il dure, & il ne cesse qu'après que l'urine a repris sa couleur naturelle. De tous les symptômes dont ces maladies sont accompagnées, il n'y en a point de plus fréquent que la douleur qu'elles causent dans le dos; & quel que soit le siège des douleurs, elles laissent après elle une sensibilité dans la partie, qui la met hors d'état de pouvoir souffrir qu'on la touche, mais qui se dissipe peu,

à-peu. L'excrétion excessive de salive claire ; & les sueurs nocturnes sont encore des symptômes très-fréquens. Les symptômes sont souvent précédés d'un froid considérable , qui communément ne cesse qu'avec l'accès , & approche de celui des cadavres : cependant le pouls paroît conserver son état naturel. La plupart des hystériques que j'ai vues , se font plaines d'abattement , de foiblesse ; elles me montroient leur poitrine comme le lieu d'où il leur sembloit que venoit cet accident.

L'esprit est , pour ainsi dire , encore plus affecté que le corps dans les affections hystériques & hypocondriaques ; le malade perd toute espérance de guérir , se croit menacé de tous les maux qui peuvent attaquer le corps humain ; la cause la plus légère excite en lui la terreur , la colere , la jalousie , la méfiance , & toutes les autres passions propres à attrister ; il fuit & hait tous les plaisirs , la dissipation même ; son esprit dans la perplexité change à chaque instant de résolution.

Je ne parcourrai pas avec Sydenham les principales especes d'affections hystériques & hypocondriaques ; ce seroit répéter une partie de ce qu'a dit M. Whytt ; mais la célébrité de l'Hippocrate Anglois , & l'approbation qu'a reçue la dissertation sur l'affection hystérique , ne nous permettent pas d'obmettre le traitement qu'il conseille. La principale indication à remplir est de donner de la force , de la qualité au sang qui fournit les esprits animaux ; & comme l'irrégularité de ceux-ci dans leur cours , a pu par sa durée altérer les autres humeurs ,

il convient avant tout d'en diminuer la quantité par la saignée & la purgation, supposés que les forces le permettent. S'il y a des symptomes qu'on ne puisse négliger sans danger, on emploiera d'abord un remede calmant ou anodin; puis on travaillera à régler le cours des esprits par l'usage des anti-hystériques. J'ordonne donc la saignée du bras, & je fais prendre un purgatif pendant trois ou quatre matinées; je prescris, durant les trente jours suivans, l'usage du fer en substance; c'est même par ce remede que je commence lorsque le malade est très-foible. On doit, pendant ce traitement s'abstenir de tout purgatif qui, dans les maux hystériques & hypocondriaques, détruit les effets salutaires du fer. Durant l'usage de ce dernier médicament, il faut faire prendre des remedes anti-hystériques sous la forme la plus agréable aux malades, pour donner plus de qualité au sang & aux esprits animaux; & ils sont plus efficaces en substance, qu'en infusion ou décoction. Voici les remedes que Sydenham préféroit. Pour purgation: quatre pilules composées de pilules cochées majeures, deux scrupules; de castoreum en poudre, deux grains; de baume du Pérou, quatre gouttes. Pour remedes anti-hystériques: un julep composé des eaux de cerises noires, de rhue, de bryone, de chaque trois onces; de castoreum, demi-gros, dont on devoit faire un nouet qui se suspendoit dans la liqueur; de sucre, la quantité suffisante: pour un julep à prendre à la dose de quatre cuillerées dans les syncopes, en y ajoutant à la premiere dose, si l'accès étoit violent, vingt-cinq gouttes d'esprit de corne de cerf. Pour

remede martial, deux pilules composées de limailles de fer, huit grains; & d'extrait d'absinthe, la quantité suffisante. Sydenham donnoit quelquefois le fer sous les formes de sels & d'électuaire; mais ce que j'ai rapporté suffit pour faire connoître sa méthode: il faisoit encore appliquer sur le ventre, après la saignée, un emplâtre composé de galbanum dissous dans la teinture de castoreum & passé, trois gros; de gomme tacamahaca, deux gros. Quand la maladie est légère, la purgation & les pilules martiales, ou seulement les pilules, suffisent pour la guérir. Lorsque la maladie ne cede pas à ces remedes, il faut faire un long usage des eaux minérales ferrugineuses qu'on discontinue pendant les accidens pour les reprendre ensuite. Enfin si ce médicament ne réussit pas, on aura recours aux eaux chaudes sulfureuses, jusqu'à une parfaite guérison. J'ai vu, dit-il, de bons effets de la thériaque de Venise; des infusions de gentiane, d'angélique, d'absinthe, de centaurée, d'écorce d'oranges, & autres fortifiants dans du vin de Canarie seul, prises à la dose de quelques cuillerées, trois fois le jour; ainsi que du quinquina à la dose d'un scrupule, matin & soir. Si ces remedes ne conviennent pas au tempérament du malade, on emploiera le lait par l'usage duquel plusieurs femmes ont été guéries de maladies hystériques, opiniâtres, sur-tout de la colique hystérique que l'on ne peut appaiser que par des doses réitérées de narcotiques, la douleur revenant aussi-tôt après que l'effet du calmant est passé. Sydenham recommande beaucoup l'exercice à cheval, principale-

talement aux hommes : il leur rend, dit-il, la santé en très-peu de tems. L'accès ne donne-t-il aucun relâche ? on prescrira l'*assa-fœtida*, le *galbanum*, le *castoreum*, l'esprit de sel ammoniac, & tout ce qui a une odeur désagréable. S'il y a des douleurs vives, des vomissemens, de la diarrhée, on joindra aux anti-hystériques précédens le *laudanum*, mais après les évacuations convenables, sur-tout chez les personnes robustes, pléthoriques ; mais quand le malade est foible, maigre, & que les douleurs aiguës durent depuis plusieurs heures, on peut administrer, le *laudanum* avant la saignée & les purgations ; & sa dose doit être assez forte & assez répétée pour faire cesser le symptôme : on se gardera de procurer, aussi-tôt après, aucune évacuation ; un lavement seul détruiroit l'effet du calmant.

LANGE : *Traité des Vapeurs, où leur origine, leurs effets & leurs remedes sont méchaniquement expliqués. Paris, 1689, in-12.*

... Les vapeurs sont un transport de corpuscules écartés par quelque fermentation intérieure allumée hors des vaisseaux sanguins, au moyen de laquelle ces corpuscules sont transmis vers une partie éloignée de celle où est le foyer, ce qui en trouble & interrompt les fonctions naturelles. Pour déterminer les lieux d'où s'élevent ces vapeurs, il ne faut que s'attacher à connoître ceux où il se peut faire des fermentations ; & comme il ne s'en

peut faire en aucun lieu, s'il n'y a des ferments élastiques, on doit assurer que les endroits de notre corps qui sont destinés pour en être le réceptacle, sont aussi la source des vapeurs. Ces ferments sont ou entièrement contre nature, ou ce sont les ferments propres de notre corps, mais qui sont exaltés, & qui ont dégénéré de leur configuration naturelle. Quand ils sont contre nature, on est assuré qu'ils se sont formés par un abcès, ou par un dépôt d'humours superflus. Les ferments, les sels, les acides, les corps élastiques (& sous tous ces noms je ne comprends que la même chose) sont ordinairement divisés en volatils, en fixes, & en essentiels qui tiennent le milieu. Le cerveau est le réceptacle des sels volatils, & ils servent à former les esprits animaux. Le ferment fixe a son siège dans la rate, c'est la partie grossière du sang qui modere son activité; le ferment moyen ou essentiel, se forme & se conserve dans toutes les glandules: un quatrième ferment est le ferment séminal. De ces quatre ferments il se forme des vapeurs différentes par les différens caractères qu'elles reçoivent de leurs causes. Les vapeurs causées par les ferments volatils du cerveau, sont l'épilepsie: les vapeurs élevées par les ferments de la rate, sont les vapeurs mélancoliques: les vapeurs élevées par les ferments séminaux, sont les vapeurs hystrériques. Les vapeurs se communiquent par les nerfs. Ce mal arrive par le mélange des ferments naturels dépravés avec ceux des vaisseaux lymphatiques qui viennent s'y mêler, ou par le mélange des ferments naturels sains avec des ferments lymphatiques dépravés. De la légère fermentation viendront

Des altérations legeres , les étourdissemens , la chaleur d'entrailles. Les sels poussés dans différentes parties du corps , en diverse quantité & force , fermentent dans ces parties avec les humeurs qui s'y trouvent , naturelles ou accidentelles , & produisent tous les phénomènes des vapeurs.

CHASTELAIN : *Traité des convulsions & des mouvemens convulsifs, qu'on appelle à présent vapeurs. Paris , 1691 , in-12.*

Page 130. Dans la convulsion & les mouvemens convulsifs , les fibres motrices des muscles sont raccourcies par une matiere qui les remplit & les dilate ; cette matiere qui les dilate sans relâche dans une convulsion qui dure des mois & des années , doit être crasse , sèche & endurcie : au contraire , dans une convulsion qui ne dure pas long-tems , & qui a des retours , elle doit être fluide & mobile. Le sang & les esprits doivent être cette matiere fluide & mobile , qui fait immédiatement toutes les convulsions & tous les mouvemens convulsifs passagers ou périodiques , puisque de tous les vaisseaux qui aboutissent aux fibres motrices , il n'y a que les arteres & les nerfs qui y distribuent leurs liqueurs , qui sont le sang , les esprits & le suc nerveux. Le sang & les esprits font immédiatement cette convulsion & ces mouvemens convulsifs , lorsqu'ils sont distribués en plus grande quantité qu'auparavant dans les fibres motrices , ou qu'ils y fermentent plus qu'il ne faut. La distribution inégale du sang dans les fibres motrices , vient ou de la consistance inégale de ses parties , ou de la facilité

qu'il trouve à passer plutôt par une artère que par une autre, ou de la différente compression que les artères souffrent par les parties qui les environnent, comme tumeurs, gonflemens, &c. ou de la différente disposition des fibres qui les reçoivent, celles-ci ayant trop de tension ou de relâchement, en un mot, de tout ce qui est cause qu'il y a des secouffes & des ébranlemens considérables dans les nerfs.

Les convulsions & les mouvemens convulsifs se font aussi immédiatement par le vice du sang ou des esprits, & indépendamment de la distribution irrégulière de ces deux substances. Le sang & les esprits peuvent être distribués régulièrement dans les fibres motrices, & peuvent pourtant causer des convulsions & des mouvemens convulsifs. Il suffit pour cela qu'ils fermentent irrégulièrement dans les fibres motrices; ils font la convulsion par leur fermentation irrégulière, quand elle demeure la même durant quelque tems; ils font, au contraire, des mouvemens convulsifs, quand elle est tantôt plus forte, tantôt plus foible dans des muscles antagonistes. Cette fermentation irrégulière dépend d'un certain vice, ou du sang ou des esprits, ou des deux ensemble; de toutes les causes des convulsions, & des mouvemens convulsifs, l'irritation est la plus fréquente, & elle agit par l'ébranlement qu'elle cause aux nerfs: or un nerf fortement ébranlé, communique son ébranlement aux autres, à cause de l'union & de la connexion qu'ils ont ensemble, lorsque l'ébranlement d'un nerf donne occasion à l'ébranlement de quelques autres nerfs, il cause des convulsions ou des mouvemens convulsifs dans toutes les parties où les nerfs

Ébranlés aboutissent ; & les effets de l'ébranlement sont proportionnés à sa violence , à sa connexion plus ou moins étroite , avec tels ou tels nerfs , telle ou telle partie ; la cause des convulsions & des mouvemens convulsifs roule quelquefois dans le sang , quelquefois dans les esprits , dans les nerfs ou les fibres du cerveau ; elle est quelquefois arrêtée dans la tête dehors du cerveau , ou dans les parties voisines , & quelquefois dans d'autres parties. Les causes particulières des maladies dont il s'agit , ici sont une matière hétérogène , mêlée avec le sang qui circule dans les fibres motrices ; & elle cause de la douleur quand elle excite une grande fermentation ; ou elles procedent de quelque irritation des nerfs & des parties nerveuses , ou de quelque explosion que les esprits font avec une matière étrangère dans le cerveau ou les nerfs : si cette cause est idiopathique au cerveau , c'est une sanie du pus ou une sérosité âcre qui agit sur cet organe , & l'irrite. Les convulsions & les mouvemens convulsifs , sympathiques , dépendent nécessairement des mêmes causes. Dans le ventre moyen ou inférieur , les visceres glanduleux , & les glandes qu'ils contiennent sont les parties les plus propres à servir de minieres aux maladies , à cause de leur usage & de leur texture , servant principalement à la séparation des matières hétérogènes qui sont contenues dans le sang par filtration ou par cribration. Comme les glandes du mésentere reçoivent le chyle encore plein d'impuretés grossières , elles sont plus sujettes à s'embarasser que les autres glandes ; aussi les convulsions & les mouve-

mens convulsifs sont très-souvent produits par des vices du mésentère ; & une lymphé-aignie est la cause la plus fréquente des tumeurs qui s'y forment , sur-tout quand elles se forment peu-à-peu , & sont d'une longue durée.

DUMOULIN : *Nouveau Traité du Rhumatisme & des Vapeurs. A Paris , 1703 , in-12.*

Seconde Partie : Traité des Convulsions , & principalement de celles qui sont comprises sous le nom de Vapeurs ; par M. B.

Les convulsions qui consistent en des mouvemens déréglés & involontaires des parties , produits par des dérangemens , ou des agitations extraordinaires des fibres musculuses de différens organes , sont toujours des maladies très-pressantes , souvent des plus incurables , & aujourd'hui des plus communes aux deux sexes.

Quand les fibres charnues dont sont composées presque toutes les parties organiques , éprouvent quelque changement , relativement à leur situation , à leur degré de tension & de ressort : on voit paroître un nombre plus ou moins grand des symptomes qui constituent les vapeurs ou l'état vaporeux. Selon cet auteur , la maladie dont il s'agit , ou ses symptomes , ne sont point occasionnés primitivement par la corruption de quelque humeur que ce soit ; quand il y en a une ou plusieurs de vitiées , c'est le plus souvent l'effet du dérangement arrivé dans les fonctions ou l'action des fibres mouvantes. C'est l'ébran-

lement des fibres motrices , causé par des secousses ou des irritations qui se transmettent d'une fibre à l'autre : or , considérant les vapeurs sous ce point de vue , c'est avec raison que M. Dumoulin met dans le genre de cette maladie les effets de la piquûre des nerfs , des tendons , ceux de la morsure de certains animaux.

M. Dumoulin prouve qu'il ne peut pas s'élever des vapeurs du bas-ventre à la tête par les parties interposées , les solides étant trop compactes , & les vaisseaux trop pleins pour cela ; ce qui est suivi de la traduction libre de la Dissertation de Sydenham sur les maladies hystériques.

Lorsque , par une contexture de fibres organiques , qu'on ne peut encore bien déterminer , ou par l'action d'un levain dont on connoît aussi peu la nature , il se forme un sang épais , lent , acrimonieux & chaud qu'on a nommé *mélancolique* , parce qu'on a cru que ce n'étoit que de la bile condensée & noircie par un excès de chaleur ; la personne est ordinairement triste & rêveuse , ayant les humeurs plus pénétrantes & plus massives : elle réfléchit fortement , sur-tout quand les objets extérieurs ne la dissipent pas , & si les humeurs , venant à fermenter davantage que de coutume , les filamens changent par leurs tensions extraordinaires la situation ou la flexibilité qui leur convient ; il se forme cette disposition où l'on est capable de faire mille folies , par rapport à ceux qui n'ont pas de semblables affections ; c'est ainsi que les mélancoliques & les hypocondriaques passent à la manie. Les contorsions violentes , & les enlevemens de tout

le corps au-dessus de la terre, que l'on raconte des énerguemenes & des personnes extasiées, nous pouvons les expliquer en faisant remarquer que dans presque toutes les parties du corps il y a des fibres mouvantes de la contraction desquelles il se peut faire mille différentes compositions de mouvemens capables de tirer les membres selon toutes sortes de directions, & si vous joignez à tous ces efforts des parties solides, les diverses altérations que les humeurs peuvent recevoir, vous concevrez facilement que tout le volume du corps agité par le mouvement de tant de ressorts, & par la raréfaction des suc dont il est pénétré, pourra perdre beaucoup de sa pesanteur, & rester, durant quelque tems plus léger que l'air grossier dans lequel on le verra enlevé comme de lui-même.

Dans le traitement des maladies convulsives, il faut commencer par la destruction des causes manifestes quand on la peut procurer promptement : ainsi, lorsqu'on sçaura que quelque corps pique une partie membraneuse charnue, dont l'irritation produit les convulsions qui font la maladie ; il n'y a point de guérison à espérer, à moins qu'on ne relâche la partie, si quelque ulcere s'est refermé, que les hémorrhoides ayent été supprimées ou les règles retenues ; on rouvrira cet ulcere, & on donnera des apéritifs convenables pour l'écoulement des matieres dont le séjour causé dans le sang des fermentations & des aigreurs qui mettent tout le genre nerveux & musculueux en convulsion. Secondement, on tâchera de diminuer la violence des symptomes dans les

quels le malade est en danger ; mais il faut prendre garde qu'en voulant arrêter tout d'un coup la convulsion, on ne prolonge le paroxysme, ainsi qu'il arrive quand on donne d'abord aux malades des mouvemens tout contraires à ceux de la maladie, au lieu de les changer peu-à-peu, de les ralentir par degrés, & de remettre insensiblement les parties dans leur disposition accoutumée & la plus commode ; quant aux remèdes, tant palliatifs que curatifs des vapeurs, & convulsions vaporeuses, l'auteur a traduit Sydenham.

HUMFREDI RIDLEY *Observationes quædam medico-practicæ, &c. Londini, 1738, in-8°.*

Observ. 17 . . . Quiconque examinera avec réflexion la multiplicité des formes sous lesquelles se montre l'affection qu'on nomme *hystérique*, trouvera la plus grande difficulté à déterminer quelle partie du corps humain est le siège principal de cette affection. Les nerfs sont les seuls instrumens qui lui paroîtront capables de produire des accidens aussi différens, & qui se varient avec tant de vitesse : c'est par leur moyen seulement qu'on peut rendre compte de la nature de ces symptômes & de leur différence.

Quant à la cause prochaine & immédiate ; je pense que l'on doit regarder comme telle tout ce qui peut empêcher ou pervertir les fonctions des esprits animaux ; & cet effet vient des humeurs internes, ou des objets externes ; ou bien il dépend d'une humeur acide, alcaline, ou d'une autre nature, mais

certainement de quelque chose qui peut être nuisible selon la force de son action, & la disposition du sujet sur lequel elle agit. Cette cause a ceci de particulier, qu'elle diffère, du moins en très-grande partie, des causes des maladies essentielles auxquelles elle ressemble si fort, soit à raison de son intensité, soit à raison de sa durée : c'est pourquoi on supporte aisément les attaques de cette maladie, parce que leur cause est foible, ou bien ils se dissipent facilement, cette cause étant de nature à être aisément détruite. Peut-être les anciens & les modernes ne se sont-ils accordés à donner à ces maux le nom de *vapeurs*, que parce que leur caractère principal est de différer des maladies essentielles par leurs causes légères & aisées à dissiper; au lieu que les premières sont profondément enracinées, & difficiles à détruire.

JOHN PURCELL : *Treatise of vapours, &c.* -
London, 1707, in-8°.

Chap. II. . . . Je ne regarde pas comme cause suffisante des vapeurs, ni les solides du corps, ni le sang, ni les produits des sécrétions, tels que les esprits animaux, la lymphe, la bile, le suc pancréatique, gastrique ou intestinal, ni la matrice, ni le désordre des esprits, ni le chyle; il n'y a que les alimens capables d'occasionner de pareils maux: si par un vice quelconque de coction, les alimens se changent en crudités, & matières non digérées, ces crudités s'amassent peu-à-peu dans les rides & les plis de l'estomac & des intestins où elles restent quelque tems sans mou-

vement ni fermentation sensibles jusqu'à ce que leur sels grossiers soient divisés & mis en mouvement par la chaleur des parties voisines. La fermentation est augmentée par les diverses humeurs que les glandes situées dans le bas-ventre, versent dans les intestins; & par-là les crudités sont fondues & rendues fluides au point d'entrer par les vaisseaux lactés dans le sang où elles produisent tous les symptômes nerveux. Ce même auteur dit dans un autre endroit, que le désordre des esprits est la cause immédiate de plusieurs symptômes, & que les obstructions le deviennent aussi, mais secondairement.

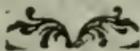
GEORG. ERN. STHALII *Theoria medica vera. Halæ, 1708, in-4^o. Dissertationes de motu tonico, de motibus spasmodicis, de æstu maris microcosmici & alia.*

Le mal hypocondriaque hystérique est une douleur assez violente, accompagnée de tension & de compression, qui se fait sentir principalement sous les hypocondres, & à laquelle se joignent divers autres symptômes sympathiques causés par une congestion d'un sang abondant & trop épais qui ne circule pas avec régularité dans la veine-porte, & par l'effort qu'il fait pour se procurer une sortie, soit par les parties supérieures, soit par les parties inférieures; l'atonie ventreuse est la cause accidentelle de ces symptômes; enfin ils ont pour cause conjointe la distension successive des vaisseaux mésentériques & spléniques que produisent les

stases qui s'y forment, & les efforts que fait la nature pour les dissiper. On le nomme *mal hypocondriaque* simplement, quand il attaque les hommes chez qui la nature fait effort pour se débarrasser du trop de sang par le vomissement ou les hémorrhoides; on l'appelle *mal hystérique* quand il attaque les femmes chez qui le cours des règles n'est pas tel qu'il doit être. Cependant il n'y a pas de différence essentielle dans ces deux affections. Le mal hypocondriaque en particulier consiste dans des douleurs qui se font sentir sous les côtes, & sur-tout du côté gauche: elles ne sont pas seulement aiguës, lancinantes, & très-vives, mais tensives, gravatives, compressives, constrictives, & même suffocantes, quelquefois accompagnées d'une sensation d'ardeur, de brûlure, ou seulement picotantes; il s'y joint fréquemment un gonflement considérable & la dureté de l'hypocondre gauche. Les principaux symptomes hypocondriaques prennent le caractère & la marche des commotions & directions du sang, affectant dans la jeunesse la poitrine ou les viscères qui en sont le plus voisins, & dans un âge plus avancé les parties inférieures du bas-ventre. Les affections hystériques, proprement dites, sont des affections soudaines & violentes, premièrement des viscères qui sont dans les hypocondres; telle est l'origine des angoisses anxieuses, oppressions, suffocations, gonflemens, envies de vomir, dégoûts, appétits dépravés: secondement, du milieu de l'abdomen; de-là dépendent les sensations vives & soudaines de cesserement, de pression, les divers accidens causés par les vents, les coliques vi-

ves, la constipation : troisièmement, des parties qui servent à la respiration, à la déglutition ; ce qui fait naître la difficulté de respirer & d'avalier, les palpitations de cœur, les resserremens de la gorge, enfin de la tête, & des sens internes d'où viennent les douleurs aiguës, les vertiges, le trouble de l'esprit.

Je crois qu'on peut encore trouver la théorie de diverses affections nerveuses dans la doctrine de Sthal sur le mouvement tonique, sur les variations toniques contre nature, & les spasmes : on y reconnoîtra en partie ce que Boerhaave nomme la *mobilité* : en effet le mouvement tonique est ce mouvement de resserrement & de relâchement des parties molles, au moyen duquel le principe vital entretient & favorise la circulation des humeurs, & leur direction à telle ou telle partie ; elles augmentent & elles diminuent comme lui, pourvu qu'il ne soit dans aucun degré excessif ; car alors se forment ou les stases, les engorgemens dans les fluides, ou les spasmes & les convulsions dans les solides. Quoique le mouvement tonique soit involontaire, il est aussi soumis à notre volonté ; ce qui rend son action si fréquente : or en augmentant ou diminuant selon sa force des sensations & de l'imagination, il donne naissance à beaucoup d'accidens nerveux : quant à sa disposition à augmenter ou à diminuer, il la tient de l'état des parties molles, qui lui-même est ou naturel, ou acquis par le régime & les maladies.



HERMAN. BOERHAAVE *Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis. Leydaë, 1715, in-8°.*

GERARDI VAN-SWIETEN *Commentarii in Aphorismos Boerhaavii. Lugduni Batavorum, 1745, in-4°.*

Nous mettons sous le nom de Boerhaave, ce que M. Van-Swieten a donné comme sa doctrine : elle a gagné sans doute à être exposée par un aussi sçavant commentateur ; mais les principes sont ceux de Boerhaave, & on les retrouve expliqués par lui, & de la même manière, dans un de ses ouvrages auquel on n'a rien ajoûté, qui est, *Prælectiones de Morbis nervorum Lugduni Batavorum, 1761, in-8°.*

§. 633. Il y a des personnes dont le genre nerveux est si mobile, si susceptible d'irritation, & la circulation du fluide nerveux, si facile à déranger qu'une légère affection de l'esprit suffit pour leur occasionner une anxiété extrême, des spasmes, des douleurs extraordinaires des convulsions, &c.

Præl. de M. Nerv. . . . On trouve des sujets d'une sensibilité extrême, ou que les choses les plus légères affectent, & qui cedent facilement à toute impression : chez eux, les solides sont extrêmement délicats, les esprits faciles à irriter & à changer de direction : on sçait que tel est le sang, tel est le *serum* ; tel *serum*, telle lympe ; telle lympe, tel esprit : or dans les constitutions foibles, le sang se trouve dissous, à peine se coagule-t-il ; le *serum*, sera donc sans consistance, sans qualité, la lympe ressemblera au *serum*, & ainsi des au-

tres fluides que fournissent ceux-ci ; ce qui se voit dans les fluides qui tombent sous les sens, arrive aussi aux liqueurs qui en viennent. Par là il devient probable que la passion hystérique, & la maladie hypocondriaque, dites sans matiere, dépendent de la disposition ou de l'état particulier des fibres. C'est à cette sensibilité, à cette mobilité que l'on doit attribuer ces angoisses, ces spasmes, ces douleurs singulieres qu'éprouvent si aisément les filles qui ont les pâles couleurs, les gens trop livrés à l'étude & à la méditation : le plus petit bruit, l'apparence d'un danger les font trembler ; au lieu qu'ils conserveroient leur sang froid, s'ils avoient les fibres fortes.

§. 916 & 1098. Lorsque les parties les plus fluides de la masse du sang étant dissipées par quelque cause que ce soit, les plus grossieres & les moins propres au mouvement s'unissent, se joignent, il se forme cette cacochymie du sang que les anciens medecins ont appelée *atrabilaire*. La cause qui a produit ce vice du sang, subsiste-t-elle long-tems ? l'atrabile s'amasse dans les visceres du bas-ventre, y devient épaisse, visqueuse ; elle s'y attache & perd son mouvement ; c'est ce qu'on nomme la *maladie hypocondriaque* qui attaque la rate, l'estomac, le pancréas, l'épiploon, le mésentere. Elle differe de la vraie mélancolie des anciens ; 1° par les symptomes, celle-ci en ayant de beaucoup plus graves que la premiere ; 2° par sa nature, l'atrabile étant dans celle-ci mêlée avec le sang Mais comme cette anxiété spasmodique qu'éprouvent ceux qui ont tout le genre nerveux, facile à irriter, a fréquemment son siége dans la région

des hypocondres, & que ce symptome fait appeller *hypocondriaques* les personnes qui l'ont, il seroit à propos de donner à la première maladie le nom de *mal hypocondriaque, avec matiere*; & à la seconde, celui de *mal hypocondriaque sans matiere*; en effet, dans le dernier cas, souvent il ne se trouve aucun vice dans les visceres; & dès que le spasme ou les vents sont dissipés, toute l'angoisse se calme.... Mais cette affection nerveuse ou spasmodique favorise la formation de l'affection atrabilaire, en dérangeant les fonctions des visceres. On trouve principalement dans ses *Leçons sur les Maladies des nerfs*, l'ouvrage le plus considérable qui ait été publié sur cette matiere: on y trouve, dis-je, tous les principes pathologiques propres à expliquer les affections nerveuses hystériques & hypocondriaques; à la vérité, ils y sont épars, & la plupart n'y ont pas assez d'étendue. Par exemple, on n'y voit que quelques-uns des effets du vice morbifique, que Boerhaave nomme la mobilité dans lequel les esprits sont trop faciles à se mettre en mouvement; il n'y est parlé qu'en peu de mots, & en passant, des affections hypocondriaques & hystériques qu'il attribue, soit à la mobilité, soit à l'atrabile accumulée dans les visceres; mais on y lira avec fruit & avec plaisir une multitude de faits intéressans sur les maladies des nerfs, telles que nous les considérons, avec des explications ingénieuses de leurs phénomènes: dans l'article des maladies des nerfs, occasionnées par le vice des humeurs; par le pus, les virus cancéreux, scorbutique, vénérien, les esprits animaux dégénérés comme dans la maladie qu'il nomme *podagra*, dans

Yarthritis, & le rhumatisme lesquels dépendent d'une humeur plus ou moins grossière qui irrite les tégumens. Dans l'art. de la Pléthore qui fait naître divers symptômes nerveux, tels que ceux qu'éprouvent les femmes dont les règles sont retardées, diminuées ou supprimées, les hommes chez lesquels les hémorrhoides ne fluent pas, ou ne le font qu'imparfaitement, & toutes les personnes chez lesquelles la partie du sang la plus grossière s'amasse dans les vaisseaux mésentériques ou cœliaques. Dans l'art. du Manque de qualité dans le sang, ou défaut de sa partie rouge, d'où il est évident que de ce vice dépendent les symptômes nerveux, si communs dans les pâles couleurs, après les fausses couches, à la suite des grandes pertes de sang. Les accidens, en se dissipant par l'usage de tout ce qui contribue à augmenter la partie rouge du sang, & à rendre aux fibres leur ton, leur élasticité, prouvent la vérité de cette théorie. Dans l'art. de l'Acrimonia du sang sur les vaisseaux de la pie-mère, à quoi se rapportent naturellement l'effet des liqueurs spiritueuses, & de toutes les substances qui ont des parties assez tenues pour être portées avec le sang jusques dans le cerveau, telles que le musc, le *castoreum*, les poisons, les exhalaisons putrides, les émanations de certains végétaux & minéraux, &c. Dans l'art. des Maladies qui attaquent la substance même du nerf, on y trouve les lésions des tendons, & celles des nerfs mis à nud, ou devenus calleux; de ce genre sont les maux de dents, les cors, les verrues, &c. tout ce qui peut son-

ger, comprimer ou trop étendre les nerfs. Dans l'art. des Passions de l'ame & de leurs effets morbifiques, où sont peints les maux que causent les passions fortes auxquelles on s'abandonne, & celles que l'on veut réprimer. Dans l'art. des Maladies de l'imagination, qui renferme les effets nuisibles de l'imagination trop forte ou trop vive, la folie, &c. Dans l'art. du *Sensorium* affecté par sympathie, où il traite des maladies nerveuses dans lesquelles le *sensorium* commun est affecté par une irritation qui se fait immédiatement au-dessous du diaphragme ou au mesentere, ou dans les intestins, la vessie, les reins, la matrice. Dans l'art. des Effets morbifiques que produisent sur le *sensorium* commun les humeurs de mauvaise qualité, que contiennent les premieres voies. Dans l'art. des Effets de l'atrabile à laquelle il attribue l'extase, certaines épilepsies & des convulsions. Dans l'art. de l'Action des nerfs de l'estomac, des premieres voies, & même des parties plus éloignées, sur le *sensorium* commun où l'on voit la démence, le vertige, des lypothymies, la paralysie, dépendre des sensations que ces nerfs éprouvent. Dans l'art. de l'Action de tous les autres nerfs du corps sur le *sensorium* commun, à quoi se rapportent nombre de maladies de la tête & du genre nerveux, le chatouillement, les effets des plaisirs de l'amour, ceux des poisons, comme le tabac, le venin de la vipere. Dans l'art. des Maladies du *sensorium* commun, duquel dépendent certaines maladies nerveuses, par la seule influence qu'a sur le corps cette partie qui est la même chose que l'*impetum faciens* d'Hippocrate, de

te principe sur le corps dont il dérange toutes les fonctions animales & naturelles. Dans l'art. de la Sympathie, qui renferme l'effet des causes externes sur les nerfs.

L'ouvrage est terminé par des Traités sur les Maladies de la tête, qui dépendent du système nerveux, telles que le vertige, l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie; elles y sont décrites dans toutes leurs circonstances ou leurs phénomènes, pour avoir occasion de faire voir lesquels viennent des artères ou des membranes, ou de la moëlle même.

Je finirai ces extraits de la doctrine de Boerhaave sur les Maladies des nerfs, par son sentiment sur l'affection hystérique, §. 1075, *comm. in aph.* On ne peut nier, dit-il, que des humeurs corrompues amassées dans la matrice, ou dans les vaisseaux de sa substance, ne puissent causer de très-grands maux, en irritant cette partie qui a beaucoup de nerfs. Cependant lorsqu'il ne coule pas d'*ichor* de la matrice; que rien n'indique qu'il y ait inflammation, ulcere, squirre ou un autre mal local, & qu'une passion de l'ame a occasionné cette multitude de symptomes, qui constitue l'affection hystérique; or on sçait que la même chose s'observe quelquefois chez les hommes; il est évident que la matrice ne peut pas passer pour la cause unique & suffisante de la passion hystérique; mais tous les symptomes nous démontrent que c'est dans les nerfs qui se distribuent aux viscères du bas-ventre, que naissent ces mouvemens déréglés qui troublent ensuite le cerveau, & produisent des convulsions.

ARCHIBALDI PITCARN *Elementa Medicinæ physico-mathematica*..... 1717.

Lib. II, cap. 22, §. L'affection hypocondriaque dépend de ce que le chyle & le sang ne sont pas suffisamment travaillés, broyés dans l'estomac, le poumon & la rate. Je mets, dit-il, l'intestin colon au même rang que l'estomac, comme cause de l'affection hypocondriaque, parce qu'il a souvent plus d'influence dans cette maladie que la rate. La passion hystérique n'a pas d'autre origine. Selon lui, le défaut de ce broyement produit l'acide que l'on observe quelquefois dans l'estomac & les intestins des hypocondriaques, parce que tout ce qui est broyé par un mouvement continu, ne donne pas naissance aux acides, mais cela seulement qui est en stagnation, ou devient adhérent par le défaut de mouvement & de broyement; tous les symptomes de l'affection hypocondriaque peuvent être attribués à l'estomac & à la partie du colon, qui occupe le côté gauche, excepté cette violente pulsation, ce battement que l'on observe quelquefois, & qui est occasionné par l'engorgement de l'artere splénique; il y a beaucoup des symptomes qu'éprouvent les hypocondriaques & les hystériques, qui sont convulsifs, & produits par la compression que forment sur le cerveau de petites arteres où il circule un sang qui n'est pas assez broyé.

FRIDERICI HOFFMANNI *Medicina rationalis Systematica*, 1718.

Je pense que la maladie hypocondriaque a

son siège dans le canal alimentaire membraneux & extrêmement nerveux, qui forme l'estomac & les intestins. Ce canal qui est composé de quatre membranes séparées par un tissu cellulaire, a une espece de mouvement vermiculaire ou péristaltique, qui consiste en une contraction & un relâchement alternatifs. Ces mouvemens contribuent à la digestion, à la sécrétion de la bile, du suc pancréatique, à la préparation du chyle, à sa circulation; il chasse du corps les crudités, les excréments, les vents & l'air sorti des alimens; il facilite la circulation, l'entretient égale; enfin c'est le principal moyen que la nature emploie pour que les intestins s'acquittent de leurs fonctions. L'affection hypocondriaque consiste dans l'état contre nature de ce mouvement péristaltique, lorsqu'il est en partie affoibli ou détruit dans un endroit, & trop fort dans un autre, ou lorsqu'il se fait en sens contraire, c'est-à-dire, du bas en haut. Ce relâchement & cette contraction spasmodique qui existent en même tems dans les intestins, & se succèdent l'un à l'autre, constituent, étant viciés, l'essence de la maladie hypocondriaque, & suffisent pour rendre raison de tous ses symptomes. Au moyen de la communication que le systéme nerveux entretient entre toutes les parties du corps, les spasmes des intestins en font naître dans d'autres parties; la circulation est irréguliere par tout le corps. Les resserremens spasmodiques des nerfs du bas-ventre sont suivis d'urines claires, aqueuses, de difficulté d'uriner; ceux de la poitrine, de palpitations, de suffocations, &c. La principale cause éloignée est la stagna-

tion du sang & des humeurs vitales dans les tuniques membraneuses & nerveuses des intestins ; & cette stagnation dépend souvent de ce que la circulation dans le foie est trop lente. Untel ralentissement peut venir de la suppression d'écoulemens habituels ou nécessaires , d'une disposition héréditaire , du froid , des alimens grossiers , venteux , acides , de la vie sédentaire , des passions. . . . Il n'est pas douteux que les affections spasmodiques qu'éprouvent les hypocondriaques & les hystériques , n'ayent leur siège dans les parties nerveuses , & surtout dans les membranes de l'estomac & des intestins , doù elles sont communiquées par le nerf intercostal à la tête , à la poitrine , aux reins , au foie & à tous les organes principaux du corps. Quant à l'affection hystérique , c'est une maladie du même genre que la précédente ; sa cause est dans la matrice ; & on doit regarder comme telle le relâchement , l'affoiblissement de ce viscere ; tout ce qui peut l'irriter , soit la semence , soit le sang vicié ou trop abondant ; mais le siège du mal est dans l'estomac & les intestins : les suffocations , les douleurs vives de l'estomac , du dos , des intestins , le gonflement de l'estomac , les rots , les envies de vomir , & cette multitude de symptomes de toute espece qui accompagnent la passion hystérique , n'indiquent rien autre chose , sinon que l'estomac , cet organe si important & si sensible , est affecté d'une maniere désagréable.

RICHARD BLACKMORE: *A Treatise of the spleen, and vapours or hypochon-*

atriacal and hysterical affections, &c.
London, 1725.

SECT. II. L'affection nerveuse n'a pas son siège principal dans l'estomac, la rate, les régions inférieures de chaque côté, ou le dessous des côtes, ou aucune autre partie du corps; mais elle vient tantôt de l'une, tantôt de l'autre; & elle est causée par les humeurs nuisibles que ces parties contiennent, soit qu'elles y aient été engendrées, soit qu'elles y aient été déposées par les nerfs ou par les conduits lymphatiques distribués dans tout le corps. Cette affection paroît consister essentiellement en une constitution morbifique des esprits, ou dans une disposition à sortir de leurs réservoirs, à se consumer; ce qui fait qu'ils sont, en peu de tems, dissipés, & qu'ils coulent avec une trop grande activité, & d'une manière tumultueuse dans les fibres membraneuses & musculieuses. Par ce désordre & cette précipitation, ils troublent & accélèrent le mouvement du sang, occasionnent des spasmes, des convulsions, & changent l'ordre de toutes les fonctions du corps, tandis que les fibres & les mouvemens de l'organe vital cessent d'agir de concert & avec harmonie, & que la marche régulière de la nature est interrompue & remplacée par le désordre & la confusion.

VIRIDET : *Dissertation sur les Vapeurs qui nous arrivent.* Yverdon, 1726, in-8°.

.... Je divise les vapeurs en générales & particulières. Les générales sont des chaleurs

accompagnées de rougeurs qui naissent en tout le corps dans le moment, & finissent bientôt après. Les particulières se forment dans une partie, puis la chaleur avec la rougeur occupent tout le corps, elles passent bientôt. Les générales dépendent de la suspension du cours des esprits animaux, qui donne lieu à leur mouvement irrégulier. Les particulières viennent d'un ferment dans ou auprès des nerfs, ou de la contraction de la cavité des nerfs, par lesquels les esprits animaux remontent ou descendent; les esprits remontent des capillaires des nerfs à leurs troncs; il est rare quand ils descendent; il l'est encore plus quand ils remontent & descendent avec précipitation, surtout en ondoyant; il est extraordinaire quand ils produisent le même mouvement dans le nerf opposé; on voit des exemples de tous ces mouvemens dans les maladies des nerfs ou vapeurs. Ces esprits animaux sont des sels alkalis qui ont beaucoup de pores, dont les uns sont remplis par des soufres très-déliés, & les autres par le passage de l'æther; ils se meuvent avec beaucoup de vitesse, quand leur mouvement est suspendu ou changé; ils causent des vapeurs, s'ils ont trop de ténuité; car quand ils ne sont pas trop subtils, leur arrêt ni leur retour ne produit pas de vapeurs. M. Viridet regarde comme causant cette ténuité des fibres, tout ce qui irrite les personnes devenues sensibles à l'excès, & produit chez elles des symptômes extraordinaires, ainsi que tout ce qui cause à la longue cette sensibilité, cette irritabilité; tels sont les échauffans, les fortes tensions d'esprits, l'usage des liqueurs fortes, du vin, du café. Les acides causent aussi les va-

peurs

peurs en se volatilifant ; ce qui arrive , parce qu'il se forme par les caufes éloignées des vapeurs des pores dans la fubftance des acides , par lesquels l'æther entrant abondamment , leur donne affez de mouvement pour les porter dans le cerveau & dans les nerfs , où venant à rencontrer les alkalis , ils caufent des maux infinis.

Les perfonnes auxquelles la plûpart des acides ont été volatilifés , ont la conception facile , l'exprefion aifée , les termes énergiques , une pénétration prodigieufe & des penfées à l'infini ; mais cette heuteufe conftitution qui eft capable de tout , eft affujettie à de grands maux , quand l'effervescence du fang fait entrer ces acides dans les nerfs avec les alkalis volatils ; les alkalis volatils piquent légèrement la fuperficie intérieure du nerf , & ainfi ne caufent que des chaleurs & des rougeurs ; au lieu que les acides volatilifés produifent en leurs retours , outre les chaleurs , encore des flammes.

Les acides volatilifés paffent par les glandes dilatées du cerveau , entrent dans les nerfs où ils font des ratures en descendant , & des piquâtes dans leurs troncs & à leurs extrémités , & caufent des flammes par leur retour , occasionné par les levains qui fe trouvent dans les nerfs , le cerveau & la moëlle allongée & fe forme près d'un tendon ou d'un rameau de nerf.

Le mouvement irrégulier des efprits animaux vient encore par la compreffion des canaux où ils coulent , lesquelz ne pouvant continuer leur route , une partie s'arrête , qui , peu de tems après , caufe une explofion , laquelle faifant remonter les efprits , produit des vapeurs ; &

tout ce qui presse ces canaux par son poids ; ainsi que ce qui en irritant opere une contraction forte où ils se trouvent compris.

NICOLAS ROBINSON : *A new System of the spleen, vapours and hypochondriack melancholy, &c. London, 1729, in-8°.*

Part. II, chap. 9. Les affections vaporeuses considérées hors du tems où les accès se font sentir, dépendent, en général, très-certainement de la trop grande dilatation des globules nerveux, au moyen de laquelle s'exécute la contraction qu'operent le cerveau & les nerfs, c'est-à-dire, que quand ces globules sont envoyés à une trop grande distance l'un de l'autre, par-là les fibres de chaque muscle éprouvent un relâchement, & perdent le degré de tension qu'elles ont dans l'état naturel ; c'est la raison pour laquelle bien des gens se plaignent alors d'une si grande foiblesse dans les membres & d'inaptitude au mouvement. Un tel accident ne vient pas tant de l'opposition que l'esprit ou la volonté met à mouvoir le corps, que du défaut de pouvoir de la part du corps même. . . . Ainsi dans tous les cas d'affections de la rate, de vapeurs & de mélancolie hypochondriaque, principalement lorsque ces affections ne sont pas profondément enracinées dans la constitution, les fibres des muscles & des autres vaisseaux sont tellement relâchées, qu'elles ne peuvent concourir avec la volonté pour exécuter des mouvemens, & qu'elles sont à peine en état d'aider les vaisseaux à entretenir le mouvement naturel des fluides, ce qui

est cause que les globules de ceux-ci s'attirent l'un l'autre, & forment un sang épais, visqueux, mélancolique, incapable des mouvemens nécessaires à l'œconomie animale & impropres à ses secrétions. De-là il se forme des obstructions dans les nerfs qui embarrassent leurs fibrilles, diminuent leurs contractions, & excitent par conséquent une convulsion dans l'organe ou la partie qui est le siège de l'obstruction. On peut, dit-il, réduire les symptômes nerveux à deux classes; ils sont ou paralytiques ou convulsifs: les causes des premiers viennent du relâchement des fibres nerveuses répandues dans l'organe, les entrailles ou une autre partie qu'occupent les symptômes; les causes des seconds viennent des efforts que fait la nature pour rendre aux nerfs leur état naturel & sain.

Les causes immédiates des symptômes particuliers qui établissent les diverses especes & les degrés de cette maladie, sont la mauvaise constitution du corps, la foiblesse des organes digestifs, les vents, les obstructions du foie, de la rate, la lenteur de la circulation causée par le peu de force des solides externes de la surface du corps, & qui occasionne l'obstruction des glandes & le défaut ou la diminution de la transpiration.

GEORGE CHEYNE, *the English malady, or a treatise of nervous diseases of all kinds, &c. London, 1733.*

... Les solides du corps humain, & par conséquent les fibres & les nerfs qui en sont formés, se trouvent sujets aux différens maux qui peuvent interrompre ou empêcher entièrement

leurs fonctions, & cela arrive par deux vices principaux des solides, qui deviennent quelquefois ou trop secs & roides, ou trop humides & lâches; d'où il s'enfuit que ces parties n'ont pas le degré de tension, ou le ton & l'élasticité qui leur sont nécessaires. Les solides sont trop secs ou trop roides, parce que le suc nourricier qui les entretient est trop chaud, trop sec & comme corrosif; ce qui les rend comme frisés, élastiques à l'excès, & aisés à rompre, par-là augmente la vitesse de la circulation, & fait couler les humeurs avec une trop grande force, rapidité & violence, au lieu de ce cours lent & uniforme que doivent avoir les humeurs, pour que les fonctions & les sécrétions animales se fassent d'une manière naturelle & convenable, & qu'il y ait un équilibre tel qu'il convient entre les forces des solides & des fluides; cela a probablement une grande part dans la production des maladies inflammatoires, des fièvres & autres maladies aiguës des fortes constitutions.

Les fibres trop humides ou trop lâches ont pour cause une trop grande quantité des humeurs huileuses & nutritives qui se forment en plus grande abondance que le corps n'en dépense pour les besoins de la vie, relâchent & humectent les solides, rendent leur action plus foible, & ont beaucoup de part à la production des maladies lentes & froides. C'est aussi, selon M. Cheyne, la première cause des maladies des nerfs.

Ce médecin reconnoît un second genre de cause dans des particules impropres, solides, dures & nuisibles, qui circulant dans la substance des solides, peuvent, par degrés, altérer, dé-

pouiller, obstruer leur tissu naturel, & déranger leurs fonctions, qu'elles quelles soient, soit la vibration, l'action intestinale & la réaction ou la collision de leurs parties élémentaires, ou toutes les fois que ces particules agissent activement ou passivement, elles peuvent communiquer, étendre porter les sensations ou influences des corps externes au *sensorium* commun. Lorsque les humeurs sont appauvries, & que le sang a perdu de sa fluidité, de son baume, les humeurs nutritives doivent nécessairement participer de leur nature générale, devenir épaisses & contenir des concrétions dures & considérables d'une nature différente de la vraie & naturelle condition du sang & des humeurs dans l'état de santé: or quelle que soit l'origine de ces concrétions & leurs qualités, je les nomme *sels animaux*. Les nerfs & les fibres étant ainsi nourris & réparés, pour ainsi dire contre nature, doivent alors être ou entièrement obstrués, ne porter aucune sensation au *sensorium commune*, & ne communiquer aucune action de ce *sensorium* aux muscles non plus qu'aux organes du mouvement animal, ou du moins n'en donner qu'un sentiment faux, imparfait & trompeur. Ces sels, & de semblables particules dures, solides, compactes & angulaires, s'insinueront de plus en plus dans les fibres ou filets des solides, ayant, à proportion de leurs masses, un plus grand degré d'attraction, que s'ils étoient plus légers, plus moux & spongieux.

Un troisieme genre de causes des maladies nerveuses, est l'interruption des vibrations des solides, & de l'action intestine des particules qui les composent, & elle est causée par la plus forte pression d'humeurs trop visqueuses

contenues soit dans les vaisseaux fanguins, soit dans les autres vaisseaux qui contiennent les sucx animaux & enveloppent les fibres ou les nerfs. On sçait que les fluides visqueux exercent une plus forte pression contre les canaux élastiques qu'un fluide plus tenu ; ainsi les côtés des canaux gonflés presseront les nerfs comme un corps solide, & interrompront leur action ; la tuméfaction, l'endurcissement, le gonflement des glandes qui sont extrêmement nombreuses par tout le corps, produisant le même effet, endommageront fort tout le systême nerveux.

Le quatrième genre de causes est la foiblesse naturelle ou acquise, ainsi que la diminution du ton & de l'élasticité venue, soit de la structure ou formation naturelle ou accidentelle de ces fibres nerveuses & des autres organes du corps, soit de quelque cause externe : tel est le cas de ceux qui sont nés de parens foibles, vieux, ou qui ont beaucoup souffert de la goutte, du scorbut, de la lépre, des maladies vénériennes ou nerveuses ; ceux qui ont eu une contusion à la tête, à l'épine du dos ou à toute autre partie du corps très-fournie de nerfs, ou enfin ceux qui sont contrefaits.

De toutes ces maladies, celles que l'on nomme principalement & proprement *nerveuses*, sont connoître par leurs symptomes qu'elles dépendent de ce que le systême des nerfs & leurs fibres sont trop relâchés & désunis. Ces affections nerveuses se divisent naturellement en trois classes. La première comprend celles qui, outre leurs autres symptomes, sont accompagnées, pour quelque tems,

de la perte totale du sentiment , ou seulement de la suspension ou diminution de l'exercice de quelques-uns des sens. La seconde classe contient celles où les mouvemens volontaires sont détruits en tout ou en partie. Dans la troisième classe sont les maladies accompagnées de spasmes , de convulsions.

Les spasmes , crampes , convulsions & violentes contractions des muscles , les accès convulsifs hypocondriaques ou hystériques , & les convulsions du genre des épileptiques , jusqu'au bâillement & à la pandiculation , semblent être produits par des concrétions dures , par des particules salines , par quelques vapeurs nuisibles , âcres ou acrimonieuses , par la matière de la transpiration , par des vents , &c. qui sont ou arrêtés dans les petits vaisseaux , ou portés à quelque partie qui a beaucoup de nerfs comme au canal alimentaire , dans les cavités du cerveau , sur l'épine , dans les interstices des muscles. Les nerfs de ces parties , ou leurs membranes étant irrités , il se forme dans toutes les fibres nerveuses ou sensibles un dérangement général qui en produit bientôt un semblable dans tout le système musculaire.

Les accidens contraires depuis le découragement , l'abbattement , les syncopes , l'inaction de l'esprit , l'engourdissement léthargique , la mélancolie & la tristesse jusqu'à l'apoplexie complète , viennent de la grossièreté , de l'épaississement & de la viscosité des humeurs animales qui obstruent les glandes , les vaisseaux séreux , les vaisseaux capillaires sanguins. Ces obstructions détruisent , interrompent & affoiblissent les vibrations : ils nuisent en général plus ou moins à l'action du système nerveux.

Les paralyfies générales & particulieres , le découragement ; l'engourdiſſement , le refroidiſſement des parties, tant internes qu'externes , dépendent de la foibleſſe & du défaut de ton du ſyſtême nerveux , ou de l'interruption de ſes vibrations , en un mot , de ce que l'ame ne lui communique plus ſon énergie , ou ne met plus en mouvement les fibres muſculaires.

On peut naître avec le ſyſtême des nerfs, foible , lâche , ſenſible ; mais le plus ſouvent on acquiert cette diſpoſition ; elle eſt alors l'effet ou d'accidens qui demandent les ſecours de la chirurgie , comme les plaies , fractures , &c. ou d'une nourriture peu convenable par ſa qualité , ſa quantité , de travaux exceſſifs , des injures de l'air , de l'intempérance , du défaut d'exercice , de la vie voluptueuſe , des évacuations immodérées , des fièvres , des maladies aiguës mal traitées ; toutes cauſes qui rendent les humeurs du corps viſqueuſes , corroſives & détruiſent le ton, l'élaſti-rité des ſolides , d'ou procedent les véritables maladies des nerfs qui ne ſont pas la ſuite de la conformation naturelle. Ce ſont celles-là principalement dont M. Cheyne ſe propoſe de procurer ou la guérifon ou le ſoulagement.

Les perſonnes dont les nerfs ſont foibles, délicats ou ſenſibles & relâchés , ont le pouls languiffant , foible , petit & quelquefois intermittent. L'exercice , les liqueurs fortes , les alimens trop ſucculens , trop aflaifonnés , difficiles à digérer , ou leur trop grande quantité , rendent le pouls plus fréquent , la circulation plus difficile ; chez elles les cauſes les plus légères dérangent le cours du ſang ; elles ont les cheveux moins fins & courts, les muſ-

ciés & les os petits , la chair molle , le teint d'un blanc-pâle. Cet état des nerfs se rencontre fréquemment chez les personnes jeunes & fort grasses , chez celles qui ont eu des évacuations immodérées ; chez celles qui sont très-sensibles au froid , qui ont souvent des maladies aiguës ou chroniques , mais froides , qui bégayent , qui ont la voix basse , qui la perdent sans être enrhumés , qui sont vifs & coleres.

M. Cheyne a trouvé que toutes les personnes chez lesquelles les maladies nerveuses étoient violentes & opiniâtres , avoient un ou plusieurs des grands & nécessaires organes ou glandes du bas - ventre obstrués , endurcis , squirrheux ou corrompus ; & quelquefois ces vices se trouvent réunis chez le même sujet. Toutes les affections nerveuses , habituelles & graves , sont ou scrophuleuses ou scorbutiques. Souvent c'est l'estomac , plus fréquemment encore le foie , quelquefois la rate , les glandes du méfentere & des intestins , qui , par leur état morbifique , produisent tous les symptomes des vaporeux. Ce sont encore ou des maladies de peau rentrées , ou des humeurs de ce genre , que la nature n'a pas la force de porter au dehors.

Sous le nom de *vapeurs* , ou de *mal de rate* , on entend communément l'abbatement , le découragement , le gonflement de l'estomac , les rapports fréquens , le bruit dans le bas-ventre , le bourdonnement ou tintement d'oreilles , les bâillemens , le manque d'appétit , l'agitation , l'état inquiet , les anxiétés ou angoissés , la mauvaise humeur , la mélancolie , la tristesse , l'inconstance , l'insomnie , l'assoupissement , portés à l'excès ; ou en un mot , tous les symptomes qui ne forment pas une

maladie particuliere ; mais les vapeurs sont très-souvent symptomatiques , & dépendent d'un autre mal. M. Cheyne range cette multitude de maux que l'on appelle *vapeurs* , sous trois classes , qui sont aussi les trois degrés de cette maladie. Dans le premier degré , la cause du mal n'est encore qu'à l'estomac & aux intestins ; & quoique les solides soient un peu relâchés , le sang & les humeurs sont en assez bon état : on n'a pour lors que les plus légers symptomes des maladies des nerfs ; la cause, ainsi que le mal, n'occupent encore que le canal des alimens ; & communément de deux jours il y en a un meilleur que l'autre. Dans le second degré on voit les symptomes du premier , mais beaucoup plus violens , & quelques symptomes particuliers , comme une profonde mélancolie , le dérangement des opérations de l'esprit , le désespoir , des vomissemens , des convulsions hypocondriaques ou hystériques , des syncopes , &c. Alors le sang est visqueux ; & il y a quelque viscere plus ou moins obstrué & gâté. Si l'art ou la nature ne guérissent pas la maladie dans l'un de ces deux premiers états ; le troisieme , qui est en général mortel , se déclare par l'hydropisie , la consomption , la paralysie , &c. Selon Cheyne les vapeurs sont les premiers symptomes de toutes les maladies chroniques négligées qui font du progrès.

Pour guérir les affections nerveuses , il faut 1^o délayer , rendre plus fluides & adoucir les humeurs , afin de détruire leur viscosité , de fondre les obstructions , de rendre libres & telles qu'il convient , pour la parfaite santé , la circulation , la transpiration

& toutes les sécrétions. Cette indication satisfaite, prépare à remplir plus heureusement les autres: quelquefois elle y supplée & suffit seule; mais toujours elle diminue la violence des symptômes, & rend leurs intervalles plus longs. La seconde indication est de fondre les concrétions salines, dures, âcres dont les petits vaisseaux sont ou incrustés ou obstrués. La troisième indication consiste à rétablir l'élasticité, le ton des solides.

Les remèdes propres à remplir la première partie du traitement, sont les évacuans généraux, auxquels on doit faire succéder les médicamens les plus propres à atténuer, à fondre & à rendre fluides les humeurs visqueuses ou épaissies; & les concrétions salines; tels sont le mercure, l'antimoine & plusieurs de leurs préparations, sur-tout celles où ces métaux agissent par leur pesanteur, après qu'ils se sont séparés des sels auxquels ils étoient unis. On se servira encore avec succès, pour la même fin, du sassafras, du gaiac, de la false-pareille, & autres bois sudorifiques, des sels alkalis fixes, de tartre, d'absinthe, &c. enfin de toutes les plantes qui ont une saveur âcre, austère, telles que les anti-scorbutiques, & sur-tout la valériane sauvage. Pour remplir la seconde indication, on joindra aux remèdes qui ont été employés pour la première, tout ce qui sera propre à émousser les pointes des sels, corriger l'âcreté des liquides, & dissoudre les concrétions salines. L'eau auroit la plupart de ces effets dans les gros vaisseaux; mais elle n'a pas assez d'activité pour pénétrer dans les petits; c'est pourquoi il faut se servir de substances volatiles, spiritueuses, savonneuses,

salines, telles que la gomme ammoniacque, le *galbanum*, l'*assa-fœtida*, le *sagapenum*, la myrrhe, la gomme de gaïac, le camphre, le *castoreum*, l'ambre, le sel de corne de ce f, le savon, l'ail, le raifort. On remplira la troisieme indication au moyen des médicamens astringens qui augmentent la force & la fermeté des fibres, tels sont les amers, les aromatiques & les martiaux, le quinquina, le fer, la gentiane, la zédoaire, le *calamus aromaticus*, le *contrayerva*, la cannelle, les fleurs de camomille; les sommités d'absinthe, de centaurée, les eaux minérales ferrugineuses, &c. Quant au régime que doivent observer les personnes attaquées de maladies nerveuses, les alimens doivent être légers, tendres, faciles à digérer, opposés par leur qualité à la nature de la maladie, ainsi qu'au vice dominant des humeurs, & en petite quantité: si le tempérament est ruiné, il est à propos de ne vivre que de lait & de végétaux. L'exercice proportionné aux forces des malades, est très-nécessaire pour leur guérison, ainsi que l'amusement & la dissipation.

Les affections nerveuses, hystériques & hypochondriaques, sont quelquefois accompagnées de symptomes douloureux & pressans, auxquels il faut porter remede sur le champ. Les vomitifs sont le remede palliatif le plus général & le plus universel en pareil cas, tant parce qu'ils évacuent les humeurs de mauvaise qualité contenues dans les premieres voies, qu'en dissipant par leurs secousses les obstructions de cette multitude de glandes qui s'y trouvent & en favorisant la circulation & la transpiration. En outre il est souvent à propos de prescrire fré-

quemment la rhubarbe , ou quelqu'autre purgatif à petites doses. La cure palliative de l'agitation , de l'inquiétude , de l'insomnie , s'opérera avec l'*opium*. ou ses préparations , & les substances volatiles aromatiques ; celle de l'abattement , du découragement sans douleur ni mal d'estomac , avec les esprits volatils , les cordiaux aromatiques , le bon vin , le fer , le quinquina , le cachou , les eaux minérales ; celle des urines trop abondantes , avec les cordiaux , les diaphorétiques , le *diascordium* , la thériaque , les gommés fétides & volatiles ; celle de la salivation ou crachotement , avec les remèdes qui favorisent cette évacuation , quand le malade y est habitué , ou avec de doux vomitifs , diaphorétiques & purgatifs ; celle de l'asthme symptomatique , du gonflement de l'estomac , des intestins & de la gorge , avec les doux vomitifs , les purgatifs où il entre de l'aloës , les aromatiques , les amers , les cordiaux. Si certains symptômes vaporeux , tels que l'ennui , ou le dégoût de la vie , le découragement , l'agitation , l'inquiétude , l'aversion pour l'exercice , &c. attaquent des gens jeunes , robustes , & qui ont toutes les apparences de la bonne santé , enfin sans qu'on puisse découvrir de cause de ces accidens , on leur prescrira les alimens savoureux , aisés à digérer , légers ; des boissons stomachiques , cordiales , échauffantes , propres à fortifier & irriter légèrement les solides , & à rendre les humeurs plus fluides ; enfin tout ce qui favorise la circulation & toutes les sécrétions , sur-tout la transpiration.

Les symptômes hypocondriaques & hystériques auxquels on est le plus souvent pressé de porter remède , sont les spasmes , les convulsions ;

pour les faire cesser , ou du moins les diminuer dans l'attaque même , on emploiera la saignée , les vomitifs , les vésicatoires , les lavemens , l'opium & ses préparations , les médicamens volatils , les cordiaux , les gommes fetides , & on en réglera l'administration sur la force des malades , ainsi que sur la violence de leurs accès. M. Cheyne traite en particulier des maladies convulsives , des fièvres nerveuses , des coliques , de la goutte , des rhumatismes , de la paralysie ; de la danse de Saint-Wit , de l'apoplexie & de la paralysie , comme maladies nerveuses produites par le relâchement des solides & la viscosité des humeurs. On a vu dans ce qui précède , les principes du traitement qu'il conseille dans ces maladies.

MALCOLM FLEMYNG *Nevropathia sive de Morbis hypochondriacis & hysteriacis libri tres ; Poëma medicum , cui præmittitur dissertatio epistolaris prosaïca ejusdem argumenti , data anno 1738. Amstelædami , 1741 , in-8°.*

Je pense que les affections hypocondriaques & hystériques , quand elles ont quelque durée , dépendent de ce que les parties organiques , ou fibres du cerveau & des nerfs , sont relâchées , foibles , sans action ni élasticité ; de ce que le fluide des nerfs est trop séreux , appauvri & sans vertu : dès-lors la digestion des premières voies ne se fait pas ou se fait mal , à cause de la grande sympathie du cerveau avec les organes de la digestion ; le chyle , le sang & les autres humeurs qui en viennent ,

font , pour ainsi dire , cruës & dégénérées , ou sans leurs qualités essentielles ; & le vice de ces fluides est quelquefois si subtile , qu'on ne peut le reconnoître ni dans les premières voies , ni dans les gros vaisseaux ; mais souvent il se manifeste par l'acrimonie des fluides , le relâchement ou le racornissement des solides , & les obstructions : on voit aussi tous ces vices de l'organisation & des fonctions causer l'appauvrissement des esprits animaux. Le relâchement des fibres du cerveau , la foiblesse des nerfs , les esprits trop aqueux , appauvris , sans vertu , qui ont trop de mobilité , & se dissipent aisément , les digestions imparfaites , la crudité des suc , leur acrimonie , les obstructions des viscères qui servent à la chylication , & celles du cerveau même , se produisant & s'augmentant les uns les autres en proportion de leur intensité , peuvent occasionner tous les symptomes des maladies hystériques & hypocondriaques.

JO. OOSTERDYK SCHACHT *Institutiones medicæ. Traj. ad Rhen. 1747, in-8°.*

Seçt. ij, cap. iv.

..... Il me semble qu'on peut distinguer deux especes de mélancolie , dont l'une est la mélancolie sans matiere , que l'on nomme assez justement *mélancolie nerveuse* ou *hystérique* ; l'autre est la mélancolie avec matiere , que l'on divise encore en universelle , qui s'appelle *mélancolie atrabilaire* & *particuliere* , qui prend le nom de *mélancolie hypocondriaque*.

La mélancolie nerveuse est l'espece de délire

mélancolique qui existe sans qu'il y ait , dans le corps , de matiere morbifique , & dépend uniquement du cours déréglé des esprits. Sa cause prochaine réside dans les nerfs ou dans le *sensorium* commun , ou dans tous les deux. Les causes prédisposantes de cette maladie ; sont une constitution particuliere du corps , des passions vives , la forte application , la cessation des exercices du corps , les longues veilles , les évacuations trop abondantes. Toutes ces choses mettant le systême nerveux dans un état tel qu'il est facilement irrité par la cause la plus légère. A l'égard de cette irritabilité du systême nerveux , il me paroît hors de doute qu'il peut être aussi-bien produit par la trop grande tension & roideur , que par le trop grand relâchement & la foiblesse excessive : qui plus est , il me semble plus que probable , que dans les cas de la mélancolie nerveuse , ce dernier état du systême nerveux existe très-fréquemment. Si on ne dissipe pas cette espece de mélancolie , elle peut se changer en mélancolie atrabilaire. Le traitement consistera dans l'usage des fortifiants , aromatiques , martiaux , nervins , des bains froids , auxquels on joindra les frictions , l'exercice , sur-tout l'équitation ; & on évitera avec soin les évacuans , les laxatifs , les alimens aqueux , les bains chauds.

La mélancolie atrabilaire a pour cause l'umeur atrabilaire , qui est la partie la plus grossiere du sang , privée des parties ténues ou fluides & formée de la réunion des parties terrestres , huileuses , salines les plus fixes. Cet état du sang est produit par les causes éloignées de la mélancolie atrabilaire , par la durée de ce mal , par les travaux ou exercices excessifs ;

par les alimens incapables de nourrir, visqueux, âcres, desséchans, le défaut d'alimens solides & liquides, l'abus des boiffons spiritueuses. La mélancolie atrabitaire est difficile à guérir; & on doit employer, pour y réussir, les délayans, les sels fondans, les savonneux, les fruits d'été, les anti-scorbutiques, le petit lait, les bains.

La mélancolie hypocondriaque est occasionnée par la matiere atrabitaire, déposée & fixée dans les visceres des hypocondres; elle succede nécessairement à la mélancolie nerveuse qui dure long-tems. Ses signes sont un sentiment de pesanteur, de la tension, du gonflement dans le bas-ventre, de la douleur quand on le presse; la dureté des hypocondres, la difficulté de respirer, l'augmentation des symptomes immédiatement après le repas, le crachotement, les urines très-abondantes, les vents, les mauvaises digestions, la constipation, de fréquentes jaunisses: cette mélancolie ne se guérit que fort difficilement. La matiere qui la produit, contractée par le repos & la stagnation, par la chaleur qu'elle éprouve & l'action même des fondans, une âcreté très-nuisible, c'est alors de l'atrabile; & celle-ci irrite, enflamme, ronge, cause des ulceres & la gangrene dans les visceres où elle se trouve; ou si elle est rendue fluide & portée à toutes les parties du corps, elle les irrite, les offense, les détruit; enfin on ne peut pas imaginer de maladies dont nous ne fissions des exemples produits par l'atrabile. La mélancolie hypocondriaque ne se guérit que dans son commencement; plus tard on ne peut

qu'en diminuer la violence. La guérison radicale consiste à rendre fluide l'atrabile, & à la faire fortir du corps, à mesure qu'elle est fondue, détachée & mise en mouvement. On emploiera, pour y réussir, les médicamens les plus doux, les eaux minérales, le petit lait, le miel, le sucre, les fruits d'été, les sucs des plantes favonneuses, enfin les purgatifs doux; tout fondant évacuant, âcre, ou fort actif, augmenteroit le mal.

JOHANNIS DE GORTER *Praxis medicæ systema Hardervici, 1750, in-8^o.
Tome j, lib. iij, titul. ij.*

§. 173. *De la Mobilité.*

Les êtres vivans sains ont un continuel mouvement dans l'organe vital & l'organe particulier; mais ils n'en ont aucun dans l'organe animal. C'est une des loix de l'œconomie humaine, que dès qu'un stimulant agit sur ces premiers organes, le mouvement vital & le mouvement particulier deviennent plus considérables & sont proportionnés à la cause ou intensité de l'irritation; au lieu qu'il faut une force très-puissante, pour exciter le mouvement animal. Mais quand la disposition de ces organes est changée au point que la cause la plus légère, qui ne seroit pas capable de faire naître quelque mouvement dans un homme en santé, en occasionne & excite du trouble; quand une cause, qui agit habituellement & insensiblement sur lui, y produit plus de dérangement qu'elle n'a coutume, ou enfin, quand,

fans une nouvelle cause active, du moins sensible pour nous, ces organes éprouvent un mouvement violent & déréglé, cette disposition ou altération des organes, dans leur matiere d'être, s'appelle *mobilité*; d'autres la nomment *irritabilité*, *orgasme des esprits*, *ataxie*, *oscillation* & *crispation* trop violente. La mobilité s'observe très-fréquemment dans l'organe vital & l'organe particulier, mais rarement dans l'organe animal, à moins qu'il n'ait une délicatesse exquise ou excessive. Un tel état est naturel ou il s'acquiert: on le voit 1° dans la jeunesse; & son intensité est d'autant plus grande, que l'enfant est moins éloigné du moment de sa naissance. 2° Chez les gens valétudinaires ou infirmes, principalement après des évacuations considérables, de longues maladies, & chez ceux qui ont été épuisés par l'application de l'esprit & les passions. 3° Chez les personnes du sexe, surtout chez celles dont les règles sont supprimées qui ont des pertes ou des fleurs blanches. 4° Chez tous ceux qu'une humeur âcre & pituiteuse tourmente. 5° Dans toutes les parties du corps, que quelque cause que ce soit a privé de l'épiderme ou de la mucosité qui doit les couvrir. 6° Chez ceux qui sont nés avec cette disposition particuliere.

Les effets de la mobilité sont différens, suivant le tems ou l'état actuel de cette maladie: hors le paroxysme ou l'attaque, les symptomes qu'on observe, sont ceux que peut causer une humeur pituiteuse, plus ou moins âcre & un mouvement trop foible. Durant l'accès, il y a dans le mouvement particulier & vital, des

dérangemens & des excès de force. On en voit même dans le mouvement animal, quand le mal est à un plus haut degré. De-là viennent les syncopes & pâmoisons, les maux de tête, les maladies catarrhales, les vents, les borborygmes, la douleur de dos, qui, pour l'ordinaire, est accompagnée de froid, la tension, le gonflement des viscères du bas-ventre, la constipation, la tympanite qui disparoit & revient, les accès d'épilepsie, les vertiges, le bourdonnement d'oreilles, cette sensation d'un corps qui semble monter du bas-ventre à la gorge & qu'on nomme *boule hystérique*, ces commotions ou secouffes qu'on éprouve dans l'hypocondre droit ou gauche, ou dans le bas-ventre, comme si le ventre renfermoit un animal vivant ou un fœtus, les palpitations de cœur, les angoisses ou inquiétudes qu'on rapporte à la poitrine, & qui viennent sans cause connue ou à la plus petite affection. Ceux-ci tombent en défaillance, dès qu'ils sentent une odeur ou un mouvement un peu extraordinaire; le plus léger médicament, vomitif ou purgatif, dérange souvent toute l'économie animale; ils sont sensibles aux plus petites variations de l'atmosphère. Leur urine est d'abord blanche, épaisse, ensuite aqueuse ou limpide, quand la matière crue est encore retenue, ou transparente, & plus ou moins teinte dans l'état colliquatif; on voit souvent dans ces urines de petites particules légères. Assez fréquemment les règles & les urines s'arrêtent; ces femmes accouchent difficilement; elles éprouvent divers symptômes morbifiques, pendant l'écoulement des règles; elles gardent

difficilement ce qu'elles prennent & pour l'ordinaire elles le vomissent.

Il est important , quand on entreprend le traitement de cette maladie , d'avoir toujours présent à l'esprit , que tous les remedes évacuans l'augmentent & la confirment ; que les résolutifs & les atténuans la rendent plus grave ; que les martiaux , dont la vertu est de fortifier , causent souvent bien du désordre , dans le commencement de leur usage ; que les remedes volatils & âcres , donnés à une dose un peu trop forte , occasionnent souvent des convulsions ; que les relâchans & les anodins pallient & diminuent communément les symptomes , ne les guérissent jamais parfaitement , & que quand on les emploie trop souvent , pour calmer les douleurs , ils fixent tellement la maladie , qu'il n'est plus possible dans la suite de la détruire.

Le traitement de la mobilité se fait en différens tems & de différentes manieres : en effet , dans le paroxysme ou l'accès , on se propose de calmer les mouvemens déréglés , par le moyen des médicamens anodins , volatils & aromatiques , auxquels on ajoûte les résineux nervins. Hors de l'accès , il faut s'appliquer à dissiper , par le moyen des fortifiens , la foiblesse qui s'est formée peu-à-peu , diminuer par les mêmes remedes la trop grande fluidité , employer les anti-septiques échauffans , de peur que les humeurs ne viennent à se corrompre , enfin corriger l'acrimonie. On aura grand soin de commencer par les remedes les plus doux , de les prescrire à petite dose , & d'en continuer long-temps l'usage ; mais afin

que la nature ne s'accoutumè pas tellement à un même médicament, qu'il ne produise plus d'effet, il faudra en changer, en lui en substituant un autre; propre à remplir la même indication. S'il y a en même temps constipation, on procurera la liberté du ventre, au moyen des purgatifs auxquels on associera les anodins. Quant aux affections hypocondriaques & hystériques, voici sur ce sujet la doctrine de M. de Gorter.

Un mouvement extraordinaire, accompagné de vents & d'anxiétés, dont le siège est dans la région des hypocondres, principalement à l'hypocondre gauche, qui dure depuis long-temps, a différens degrés d'intensité, pour l'ordinaire sans fièvre, & auquel il se joint quelquefois un dérangement de l'esprit, est l'état que l'on nomme *maladie hypocondriaque*. Ses causes éloignées sont la suppression de la transpiration & les mauvaises digestions; la cause prochaine paroît être une matiere crue, plus ou moins âcre, qui se jettant sur les parties nerveuses produit les symptômes précédens. Si c'est une matiere mélancholique, il n'aît une maladie fort approchante, que l'on nomme *la mélancholie*. Cette matiere crue, étrangere, s'arrête, à ce que l'on présume, dans la capsule des nerfs, & sur-tout, de ceux du mésentere, de l'estomac, de la rate, des intestins & des autres visceres du bas-ventre, d'où elle gagne les poumons, la gorge & la tête. La cause éloignée de cette affection & l'origine de la matiere morbifique, dont il s'agit ici, sont la suppression de la transpiration & les

mauvaises digestions. Il naît divers symptomes, suivant que la matiere est plus ou moins échauffante, rafraîchissante & âcre, & selon le lieu qu'elle occupe. Attaque-t-elle les nerfs de l'estomac? on éprouve des cardialgies, des nausées, des envies de vomir, des flatuosités, &c. irrite-t-elle les nerfs des intestins & du mésentere? on se plaint d'anxiétés, de colique, de constipation, d'hémorrhoides, d'enflure, de tension, de battement, de chaleur, de douleur au bas-ventre. Quand elle se jette sur les nerfs des reins, on a les symptomes de la nephretique; les urines s'arrêtent ou elles varient en couleur & consistance. Si elle est déposée dans la capsule des nerfs de la poitrine, il survient bientôt de la difficulté de respirer, de la suffocation, de la toux, des palpitations, des douleurs de côté. Lorsqu'elle se fixe dans la tête, elle produit des douleurs, des battemens, des vertiges, l'insomnie; elle trouble les fonctions du cerveau; elle cause même du dérangement dans l'esprit, sur certains objets, & c'est l'affection qui se nomme proprement *mélancolie hypocondriaque*. Elle produit encore des douleurs vagues, des frissons, des tremblemens, de la phlogose, des démangeaisons, de la lassitude, de la foiblesse, soit parce qu'elle parcourt tous les nerfs, soit par la sympathie qui est entre les nerfs & le cerveau; enfin, celle qui est déposée dans les articulations cause l'*arthritis*.

Le traitement le plus efficace, dans l'affection hypocondriaque, est celui-ci. Premièrement, le malade doit être sans inquié-

tudes & sans application d'esprit , prendre beaucoup d'exercice & vivre avec tempérance ; secondement , on lui prescrira les stomachiques , pour qu'il fasse de bonnes & entieres digestions ; troisièmement , il prendra des laxatifs , qui lui procurent une ou deux selles par jour ; quatrièmement , on corrigera les humeurs âcres , par un long usage de médicamens fortifiens , nervins & anti-septiques , sur-tout des martiaux ; on les changera souvent , pour que la nature ne s'accoutume pas à leur action , en prenant garde , en même tems , qu'ils n'échauffent ou ne rachaichissent pas trop.

L'affection hystérique, selon M. de Gorter, est une espece de convulsion qui commence dans le bas-ventre , y produit une contraction & une agitation extraordinaires , attaque souvent subitement , monte peu-à-peu , jusqu'au cou , cause de la suffocation , gonfle le cou , occasionne la constriction de ses muscles , ou des syncopes. Quand l'accès cesse , tous les accidens se dissipent , si ce n'est qu'il reste souvent de la lassitude. Cette convulsion attaque les personnes des deux sexes , qui ont souffert des évacuations trop considérables , par les hémorrhagies , les saignées , les fleurs blanches , le dévoiement , la salivation , la gonorrhée ; on en empêche le retour , en arrêtant l'évacuation excessive , qui épuise , & par l'usage des alimens nourrissans , fortifiens & stomachiques. La forte & longue application d'esprit , les inquiétudes , la tristesse , le chagrin disposent à cette affection ; mais la peur , la colere , la joie excessive , font naître ses accès , qui se calment par la saignée & les

les anti-hystériques internes & externes. Si l'accès hystérique est occasionné par la sympathie de la partie qui souffre , avec d'autres parties ; ainsi qu'il arrive chez les femmes grosses , ou qui ont leurs regles , quand elles ont quelque maladie de la matrice , des ovaires du méfentere , des intestins & des reins ; on diminuera la sympathie , au moyen des anti-hystériques anodins ; on fortifiera tout le corps avec les nervins , les stomachiques , les analeptiques ; enfin , en guéri le mal qui fait naître les convulsions ou irritations sympathiquessant. Lorsque chez les personnes foibles , cachectiques , chlorotiques , dont les régles sont supprimées , qui ont eu de longues maladies & mené une vie trop sédentaire. Les humeurs qui circulent , & sur-tout le suc nerveux , se changant en humeurs acides , âcres ou putrides , qui se jettent sur les nerfs ou leurs ganglions ; il survient souvent des accès hystériques , que l'on doit traiter avec les alkalis , les absorbans , les nervins , les fortifiens. Les symptomes de l'affection hystérique diffèrent suivant la partie du corps , qui est affectée par elle - même , ou par sympathie ; elles demandent un traitement palliatif , qui fasse cesser l'accès , quand il est très-violent & un traitement radical , qui en prévienne le retour.

RICHARD MEAD. *Monita & Præcepta medica. Londini, 1751, in-8°.*

Cap. xvij. De la maladie hypocondriaque.

La maladie hypocondriaque n'a pas son siège

dans une seule partie du corps a la fois qui soit toujours la même , on peut la regarder comme une maladie de tout le corps. Chez ceux qui en sont attaqués , il paroît que le mal qui l'occasionne , est principalement un vice des visceres du bas-ventre , soit de l'estomac & des intestins , soit du foie , de la rate , du pancréas ou du mésentere. Chacun de ces organes se trouve différemment affecté , selon sa nature & les usages auxquels il est destiné ; l'estomac est tourmenté de vents qui sortent par en haut ou causent des gonflemens ; ce qui indique des crudités dans ce viscere : la bile trop épaisse & visqueuse s'arrête dans ses conduits & les bouche , de-là le gonflement , la dureté du foie. La rate est-elle affectée ? Comme il paroît que ses fonctions sont de préparer le sang , pour l'usage du foie , ce fluide reste trop épais & presque sans mouvement ; ce qui fait que ce viscere mou , s'enfle & est distendu. Quand le pancréas est affecté , ses glandes , qui sont destinées à fournir une humeur semblable à la salive , en donnant beaucoup moins qu'il ne faut , la bile à laquelle cette humeur se mêle dans l'intestin duodénam , ne se trouve pas assez délayée ; & le chyle étant trop visqueux , circule difficilement dans les vaisseaux lactés , & s'arrête , pour ainsi dire , dans sa route. S'il arrive que l'épiploon , où se forme la graisse , soit vicié , par la présence de cette maladie , cette huile fluide & subtile , qui s'amasse dans les cellules de ce viscere , pour être portée au foie , quand il est besoin , & s'y mêler avec le sang qu'envoie la rate , vient en moindre quantité

dans le foie, ce qui est caufé que le fang en fort fans être aufi fluide qu'il faut & que la lympe n'est pas affez atténuée. Enfin lorsque le méfentere est affecté par la maladie hypochondriaque, les glandes de cette membrane, fe trouvant obftruées, & la lympe qu'elles préparent, ne fe portant pas, en affez grande quantité dans les conduits du chyle; celui-ci est trop épais & moins propre à la nutrition. Ne reconnoit-on pas, par ce qu'on vient de lire, la nature d'une maladie, dans laquelle le fang & les humeurs s'épaiffiffent & deviennent incapables de circuler, & de fervir aux ufages de la vie. Il est facile de découvrir les caufes d'un mal, qui fe diversifie fi fort; & ce fera avec raifon, qu'on l'attribuera principalement au trop grand repos du corps & aux paiffions ou affections de l'ame. Dans le repos, la circulation des humeurs devient trop lente; parmi les paiffions, les unes arrêtent le cours du fang, d'autres l'accélerent; la fanté est altérée de quelque maniere qu'elles agiffent.

Je viens au traitement dans lequel on doit fe propofer, & d'évacuer & de corriger les humeurs viciées. Il ne faut cependant pas employer des purgatifs fort violens: on fe trouve mieux de prescrire les plus doux, & ceux-là fur-tout qui font fondans, incififs, & également propres à procurer la liberté du ventre & à faire couler les urines; de ce genre font les pilules ecphraétiques de la pharmacopée de Londres, les médicamens où il entre un peu d'aloës & de favon, la rhubarbe, le fel de Glaubert & d'autres femblables. Le vice des humeurs, c'est-à-dire, leur

A a ij.

épaiffement & leur viscofité fe détruira très-bien au moyen des médicamens que fournit le fer, en leur associant des amers & des aromatiques; & sur-tout si on les administre sous la forme de teinture. Les eaux minérales ferrugineuses, sont, de tous les remedes martiaux, les plus efficaces. Enfin toutes les especes d'exercices du corps sont nécessaires, & l'équitation est le plus salutaire.

Je finirai ce que j'ai à dire sur ce sujet, par un fait fort comique & propre à montrer la singularité de la maladie hypocondriaque. Un homme de collège étoit attaqué de ce mal; il étoit au dernier degré, & son excessive indolence l'avoit occasionné: jugeant par les progrès que faisoit tous les jours la maladie, que sa mort étoit proche, il ordonne que l'on sonne, selon la coutume, les cloches de l'église voisine de sa maison. Un des exercices de cet homme, dans sa jeunesse, avoit été de sonner, & sa sonnerie étoit harmonieuse; dès qu'on eut commencé à sonner, il lui parut qu'on le faisoit mal; bientôt cela le mit en colère; & s'étant levé de son lit, il alla pour montrer lui-même à mieux sonner; sa leçon donnée, il revint tout en sueur se remettre au lit, pour y mourir; mais cet exercice lui rendit la vie & la santé.

CHARLES PERRY: *A mechanical account and explication of the hysteric passion, under all its various symptoms and appearances, &c. London, 1755, in-8°.*

La stagnation, la circulation trop lente ou

languissante du sang, & les obstructions constituent l'essence des maladies hypocondriaques. Ces différens vices ont pour cause principale un sang grossier, épais, mélancolique, qui s'arrête, ou du moins coule trop lentement dans les derniers vaisseaux capillaires, tant des hypocondres, que de tous les viscères du bas-ventre, & qui occasionne la formation de beaucoup de vents lesquels compriment ces mêmes parties. Lorsque la circulation trop lente du sang, ou sa stagnation & les flatuosités, viennent à agir en même temps, le cours des esprits animaux & leur action sont diminués ou même interceptés dans les hypocondres & les viscères de l'*abdomen*. En outre, comme les esprits animaux sont le moyen par lequel le corps & l'ame agissent l'un sur l'autre, les opérations & les fonctions de l'ame doivent être languissantes & déréglées. Quant à l'affection hystérique, elle a pour cause les vices dans la sécrétion, la nature & la distribution des esprits animaux; & ces vices dépendent de la foiblesse du système des solides, & en particulier du système nerveux, ou de la mauvaise qualité du sang, ou de celle des autres humeurs.

TISSOT: *Discours préliminaire de la Traduction françoise des Mémoires que M. Haller a publiés en latin, sur la nature sensible & irritable des parties du corps animal. Lausanne, 1755, in-8°.*

On voit quelquefois des personnes chez

lesquelles la plus petite cause mouvante occasionne des mouvemens beaucoup plus considérables que ceux qu'elle produit chez les personnes bien portantes ; elles ne peuvent pas soutenir la plus petite impression étrangère. Le moindre son, la lumière la plus foible leur procurent des symptômes extraordinaires, qui, suivant leurs différences & la partie où l'on place la cause première du mal, sont connus sous le nom de *vapeurs*, d'*hypochondriaque*, ou quand on ne sçait pas mieux de maladies bien singulières, l'on en attribue tous les jours la cause prochaine à une mobilité excessive des esprits animaux ; la véritable, c'est une trop grande irritabilité. Ce principe combiné avec la sensibilité, rend raison des phénomènes les plus bizarres de ces maux-là & nous conduit en même temps à leur véritable cure : en effet puisque l'irritabilité du *mucus* & que ses différens degrés sont proportionnels à la consistance de ce corps singulier, que cette irritabilité est d'autant plus grande que le *mucus*. A moins pour en guérir l'excès, il faut rendre au *mucus* la consistance nécessaire. Les toniques sont les seuls remèdes qu'il faille employer ; l'âge qui donne la fermeté au *mucus* diminue cette excessive mobilité, aussi l'on voit tous les jours les femmes hystériques cesser de l'être à un certain âge, ou l'être beaucoup moins.

PIERRE HUNAULD. *Dissertation sur les Vapeurs, &c. Paris, 1757, in-12.*

... Je ferai une classe des vapeurs, qui ar-

rivent à des personnes saines , & qui ne font ainsi que déranger , que tracasser leur santé ; & une autre de vapeurs qui font de vraies maladies , ou qui les accompagnent , se mêlent & se confondent avec elles , qui en multiplient les symptômes , & qui augmentent même ce qu'ils ont de plus fâcheux. . . . Je distinguerai encore celles qui ressortissent aux singularités , qui distinguent les sexes & à leurs différentes propriétés , de celles qui sont indifférentes pour chaque sexe. . . . Je suppose donc deux sortes de vapeurs indépendantes , l'une de l'autre , parce que leurs causes sont différentes ; vapeurs simples de caractères différens , mais qui s'allient souvent ; & de leur mélange se font des vapeurs composées. . . . Je distingue encore les vapeurs , errantes & qui naissent indistinctement , tantôt d'une partie , tantôt d'une autre.

. . . Je prétends que les personnes vaporeuses , ont l'estomac & les entrailles disposés , de sorte que par trop de chaleur & d'activité qui précipite extraordinairement leur digestion , ou par une autre indisposition qui leur viendra de faiblesse , de défaut de chaleur , qui rendra ces digestions moins exactes , elles ne produiront que des sucs mal conditionnés & vaporeux. Les uns auront trop de crudités , les autres trop d'acrimonie bilieuse & saline : en sorte que par la suite des autres digestions qui se poursuivent toujours en conséquence des premières , des matières alimentaires venant à se développer , causeront tous les symptômes des vapeurs. . . . Ces esprits étrangers s'écartent par les voies insensibles.

bles de la transpiration dans l'état de santé ; mais du moment que la transpiration est interrompue , venant à ne plus trouver un libre cours , ils se répandront çà & là , cherchant de nouvelles issues , & alors répandront par leur impétuosité , plus ou moins grande , le désordre & l'agiation.

FRACASSINI (ANTONII) *Opuscula pathologica. Tractatus secundus ; naturæ Morbi hypocondriaci , ejusque curationis mechanica Investigatio. Veronæ 17...*
Lipsiæ , 1758 , in-4^o. —

La maladie hypocondriaque est une affection longue & spasmodique dont les nerfs & les membranes des diverses parties du corps sont le siège ; durant laquelle les mouvemens oscillatoires des nerfs & des membranes ne sont plus réglés ni d'accord. Les différens degrés de compression qu'éprouvent tous les vaisseaux de la part des nerfs & des membranes rendent la sécrétion & le cours du fluide nerveux inégaux , ce qui occasionne le dérangement des fonctions naturelles principalement , quelquefois celui des fonctions animales & même celui des fonctions vitales. Cette affection a pour causes , soit extrinseques & occasionnelles , soit intrinseques & prédisposantes , toutes les choses qui ont pour effet de détruire le mouvement régulier & oscillatoire des fibres nerveuses & membraneuses.

M. Fracassini reconnoit dix especes d'affections hypocondriaques dont quatre simples.

causées par l'excès des quatre tempérament des anciens. L'affection hypocondriaque chaude & sèche ou bilieuse. L'affection hypocondriaque chaude & humide ou sanguine. L'affection hypocondriaque froide & sèche ou mélancholique. L'affection hypocondriaque froide & humide ou pituiteuse. Il nomme composées les six autres affections hypocondriaques que voici : l'affection hypocondriaque hystérique ; c'est l'affection hypocondriaque , compliquée avec l'affection hystérique. L'affection hypocondriaque scorbutique ; c'est l'affection hypocondriaque , jointe avec le scorbut. L'affection hypocondriaque phthisique ; c'est l'affection hypocondriaque , compliquée avec la phthisie ou consommation. L'affection hypocondriaque asthmatique ; c'est l'affection hypocondriaque jointe avec l'asthme. L'affection hypocondriaque calculieuse ; c'est l'affection hypocondriaque attaquant un sujet qui a la pierre dans les reins. L'affection hypocondriaque venteuse, ou tympanite ; c'est l'affection hypocondriaque jointe à la tympanite ou à l'affection venteuse.

De toutes les complications précédentes , il n'y a que l'affection hypocondriaque hystérique que nous devons expliquer pour faire connoître les opinions de M. Fracassini sur les maladies proprement nerveuses , cette affection particulière aux femmes est la complication de la maladie hypocondriaque avec la maladie hystérique , à laquelle on donneroit à plus juste titre le nom d'*affection hypocondriaque des femmes* , car l'affection hypocondriaque & l'affection hystérique chez

les fermes ont à-peu-près la même origine la même cause prédisposante. L'affection hypocondriaque des femmes ne diffère pas de celle des hommes, si ce n'est dans les symptômes qui dépendent de la constitution particulière du corps des femmes, ou plutôt dans le degré d'intensité de ces symptômes, car ce sont sur-tout les femmes que l'on voit violemment attaquées de difficulté de respirer, de suffocation, de syncopes, de mouvemens convulsifs & de roideurs dans les membres.

Quoique l'affection hypocondriaque soit une maladie dont aucune partie du corps n'est exempte, cependant elle a son siège principal dans les viscères du bas-ventre; & quelque partie du corps qu'elle attaque, ces viscères se trouvent en même-temps affectés. Comme la plupart de ceux qu'elle fait souffrir d'avantage sont membraneux, tels que l'estomac, les intestins, le mésentère, il y a lieu de croire que les parties nerveuses & membraneuses sont le principal sujet de cette maladie, c'est par leur moyen & la communication qu'elles entretiennent entre les diverses organes du corps que l'affection hypocondriaque est universelle. Aussi les maladies de l'estomac, des intestins & du mésentère causent-elles l'affection hypocondriaque. Mais il y a certainement des cas où les viscères que je viens de nommer sont le siège de quelque mal, sans qu'il naisse aucune affection hypocondriaque, comme il se trouve des affections hypocondriaques dans lesquelles l'estomac, les intestins, le mésentère ne souffrent point; ce qui est une nouvelle preuve que cette maladie peut avoir son siège par tout le corps.

CORN. ALB. KLOEKOF: *De Morbis animi ab infirmato tenore medullæ cerebri Dissertatio. Trajecti ad Rhenum, 1758, in-8^o.*

M. Kloekof, appelle *cerebri tenor*, le ton, le degré convenable de cohésion de la substance du cerveau & des nerfs, tel qu'il doit se trouver selon l'âge, le sexe, la constitution. Il croit & prouve par l'analogie des fibres musculaires, & tendineuses, avec les fibres du cerveau, & des nerfs, par l'allongement que souffrent les nerfs, la substance du cerveau, & la moëlle, par le plus ou moins de fermeté qu'on leur trouve, que les fibres qui composent la substance du cerveau, & celle des nerfs peuvent être trop molles ou trop fermes, trop tendues ou trop lâches, trop humides ou trop sèches. Quand les fibrilles du cerveau & des nerfs ont quelqu'une de ces qualités chez des sujets où elle ne doit pas se trouver relativement à l'âge ou au sexe, c'est ce que M. Kloekof appelle *tenor infirmatus medullæ cerebri*. Le ton & l'union de cette moëlle ne doivent pas être les mêmes dans les enfans & les femmes, que dans les adultes & les hommes; il doit y avoir la même proportion qui se trouve entre tous les solides. Le tempérament ou la constitution y apportent aussi des variétés qui ne sont pas des maladies. Ce ton, cette union des fibres du cerveau sont ou trop augmentés, ou trop diminués; cet état morbifique est particulier au cerveau, ou il lui est commun avec quelques parties du corps, ou avec toutes. La-

substance du cerveau sera donc attaquée des différens vices simples ou composés qui arrivent aux autres parties du corps, en conséquence du défaut de fermeté & de cohésion. Les fibres médullaires du cerveau & des nerfs devenues trop lâches, céderont aux efforts quelconques, se rompront, se détruiront, recevront en se dilatant trop de fluide, ou celui qu'ils ne doivent pas recevoir; de-là, les urines trop abondantes, les pertes rouges & blanches, la gonorrhée simple, les catarrhes. La moindre compression repoussera les liqueurs, leur ôtera le passage; ils s'affaîsseront, & n'admettront rien: de-là, les congestions, la suppression des écoulemens naturels & habituels, les humeurs qui n'éprouveront pas leur action s'arrêteront, demeureront en stagnation, s'amasseront; il se formera des engorgemens, des obstructions; les glandes ne se vuideront pas; les poumons se rempliront de pituite visqueuse. Les dernières fibrilles du corps formées par l'expansion des nerfs sans enveloppe auront trop ou trop peu d'irritabilité, de sensibilité, de mobilité: de-là, la foiblesse générale & particulière de corps & d'esprit, le manque de courage, de sentiment, de vivacité, la lenteur de la circulation. Tels sont les effets prochains du ton & de l'union des fibres médullaires trop affoiblis; mais cet état morbifique a sur l'esprit des effets secondaires, qui sont la suite nécessaire des premières; en effet, ceux-ci ne peuvent avoir lieu que les fonctions de l'esprit ne soient lésées. Les fibrilles médullaires du cerveau sont-elles trop flexibles, & en même tems trop irritables? les per-

ceptions deviennent trop vives, l'imagination déréglée : on n'a pas d'attention, de mémoire, ni de jugement : les mouvemens du corps sont précipités : les passions & le trouble de l'esprit naissent. Si les fibrilles du cerveau sont trop flexibles, & n'ont pas assez d'irritabilité, ou qu'elle se fasse très-lentement, la perception des objets sera imparfaite, & l'imagination stérile : on ne sera capable, ni d'attention, ni de mémoire, ni de jugement, ni de passion ; les mouvemens du corps, & la circulation seront languissans. Ce qui affoiblit, ou diminue ainsi à l'excès, le ton & l'union des fibres médullaires, ce sont, 1^o les évacuations excessives des humeurs vitales, par les pertes de sang ou hémorrhagies, les vomissemens, les dévoiemens, la salivation, par l'écoulement de la semence, du lait, de l'urine ; par les sueurs, la suppuration qui sont trop abondantes ; 2^o la consommation, la dissipation & dérivation des fluides vitaux ; 3^o la macération des solides, par l'abondance excessive de mucosité, d'eau, de graisse, de lympe ; 4^o l'inertie des solides, occasionnée par la lenteur du mouvement du cœur & des artères, l'inaction des muscles soumis à la volonté, & celle de l'esprit ; 5^o la distension des solides par la grande quantité de liqueurs qui se portent dans une partie ; par l'abus des liqueurs spiritueuses, & qui fermentent ; par les sensations très-agréables ou voluptueuses, & de longue durée ; par les douleurs vives & fréquentes, la grande application à des choses qui plaisent ou déplaisent infiniment ; par l'attention long-tems soutenue, & les fatigues

de la mémoire , les méditations profondes , par les affections de l'ame , longues , vives , subites , les convulsions ; 6° la compression des parties solides , par la pléthore ; & sur-tout par la plénitude des vaisseaux du cerveau.

MARIA , (JEAN) *chirurgien à Lyon :*
Dissertation sur les vapeurs , pertes de sang , pertes blanches , grossesses & couches , dépôt de lait , & autres maladies particulieres du sexe. Lyon , 1759, in-12.

Page 14. Il y a des sortes de vapeurs qui sont seulement ennemies de la santé, sans danger de mort, dont les personnes les plus saines ne sont pas exemptes; les changemens de temps leur occasionnent quelques douleurs; mais ce dérangement ne les expose pas à des suites fâcheuses, accident qui arrive souvent par un défaut de digestion de ces vapeurs qui sont les moins à craindre. Les unes naissent de l'estomac, les autres des entrailles par les embarras du mésentere & de la rate où ces vapeurs viennent, enfin de quelque autre partie du corps, & se placent indistinctement; quelquefois par des vents sulfureux elles se portent à la tête; une autre fois les vents sortis des vaisseaux sanguins se vont loger à la poitrine, ou percent dans les chairs, & leur causent des douleurs vagues & inquiétantes semblables à celles d'un rhumatisme naissant; enfin ces vents occasionnent des points très-douloureux, qui souvent sont suivis d'une enflure à la partie affligée.

J'ai vu des personnes où ces points étoient demeurés fixes, guéries par une fermentation, c'est-à-dire, un mouvement intestin des principes ou parties insensibles, d'un mixte suivi d'une altération essentielle ou d'un changement considérable, de façon que le mixte n'est plus le même qu'il étoit auparavant, d'où s'ensuit que la partie qu'il occupe est attaquée comme d'une paralysie.

JOSEPH RAULIN : *Traité des affections vaporeuses du Sexe. Paris, 1758 & 1759, in-12.*

... On entend par affections vaporeuses, des mouvemens convulsifs, des spasmes ou des convulsions de quelque partie, de quelque viscere, de plusieurs ensemble, ou successivement ou généralement, de tout le corps, suivi de symptomes différens, plus ou moins violens, plus ou moins modérés, selon la nature des stases, selon la sensibilité, l'irritabilité, la différence de la mécanique des parties affectées, & relativement à la quantité. & à la qualité de leurs causes. ... Les vapeurs, de quelque espece qu'elles soient, ne sont que des symptomes qui se manifestent toujours par des mouvemens irréguliers du genre nerveux. ... On voit souvent des maladies dont les symptomes sont compliqués avec ceux des vapeurs; il en est d'autres qui ne paroissent pas appartenir à celles-ci, qui proviennent cependant d'un principe vaporeux. Les vapeurs ont aussi acquis des droits sur les hommes; celles-ci ont beaucoup d'analogie avec les vapeurs qui ne provien-

nent pas directement des accidens qui sont propres au sexe ; on appelle les vapeurs des-
 comme *affections mélancoliques*. Chap. prélim.

... Les causes éloignées des vapeurs sont déduites des tempéramens, des vices héréditaires, de l'air, de l'abus des alimens, du thé, du café, du chocolat, d'une vie trop sédentaire, des évacuations retardées, supprimées ou trop abondantes, de l'abus du tabac, des passions de l'ame... Les causes prochaines ou immédiates des vapeurs sont la sensibilité & l'irritabilité des fibres, les vices des liquides, les obstructions en général des vaisseaux sanguins, même des lymphatiques & du tissu cellulaire, les obstructions en général du bas ventre, les obstructions des viscères du bas ventre en particulier, la suppression & le flux immodéré des règles, les pertes blanches, enfin la métastase des vapeurs ou le mécanisme renversé qui les porte du bas-ventre, de la poitrine, de la tête en d'autres viscères ou en d'autres parties. *Disc. prélim.*

POMME, fils : *Traité des affections vaporeuses des deux Sexes*. Lyon, 1763, in-12..

J'appelle affection vaporeuse cette affection générale ou particulière du genre nerveux qui en produit l'irritabilité & le racornissement ; elle est appelée *hystérique* chez les femmes, & *hypocondriaque* chez les hommes... Le spasme, l'évétisme ou le racornissement des nerfs est la cause prochaine & immédiate de

ces affections, & la seule à combattre dans ces maladies ; les autres vices qui ont coutume d'accompagner cette indisposition, n'en font que les effets. . . . Par-tout où on trouvera le spasme, l'éretisme & le racornissement, & par-tout on verra les esprits effarouchés, leur mouvement desordonné, parce que les nerfs qui en sont le conduit & le réservoir se trouveront irrités & éretisés. Des causes éloignées des vapeurs (qui sont les mêmes dans M. Pomme que dans les autres auteurs) il résultera le racornissement général du genre nerveux, par l'évaporation du fluide qui sert à le lubréfier, le rendre souple & propre à exécuter les fonctions vitales avec ordre & sans trouble. Le sang & les autres humeurs ne ressentiront-elles pas aussi l'effet d'une telle constitution ? Leur épauiffement en fera les suites ; les sécrétions souffriront, & la circulation en sera dérangée. L'embaras des viscères, leur obstruction, l'oblitération des vaisseaux, le défaut de nutrition seront donc l'effet du racornissement ; & nous verrons terminer ces maladies par l'atrophie générale de toutes les parties du corps, & leur entière consommation. . . . Ayant trouvé la véritable cause des affections vaporeuses, on la détruira sûrement en s'écartant avec soin de la route ordinaire. Loin de tendre le système nerveux par des remèdes forts & violens, nous ferons nos efforts pour le relâcher en employant les contraires ; c'est de cette façon que nous rétablirons le ressort des solides, que leur ton deviendra régulier, & que les fluides qui les animent, dépouillés de leur vice, entretiendront l'harmonie qui doit tou-

jours régner entr'eux. Les délayans & les humectans me paroissent les plus propres, & même les seuls nécessaires à remplir mon objet, je veux dire les bains domestiques simples, composés, tièdes, froids, le bain de pieds, les lavemens rafraichissans, ceux d'eau commune froide, & même à la glace, suivant le cas & la saison, les fomentations avec les herbes émollientes, les tisanes rafraichissantes, l'eau de poulet, le petit lait clarifié ou distillé, les bouillons de poulet, de veau, de grenouilles, les potions huileuses adoucissantes & mucilagineuses, enfin les eaux minérales acides, &c.

De Melancholia & morbis melancholicis, (autore A. Carolo LORRY.) Parisiis, 1765 & 1766, in-8°, 2 vol.

Selon M. Lorry, les affections hystériques & hypocondriaques purement nerveuses, ne différent que de nom de la mélancolie nerveuse; on les peut diviser en autant d'especes que celle-ci: leur diagnostic, leur pronostic & leur curation, sont les mêmes. C'est également à la mélancolie humorale que se rapportent les affections hystériques & hypocondriaques, causées par l'atrabile, par les obstructions. Ainsi pour exposer le sentiment de M. Lorry, sur la nature & les causes des maladies nerveuses, il faudroit faire l'extrait de ce qu'il a écrit sur la mélancolie, & montrer les affections nerveuses dans des especes, ou plutôt dans des degrés des diverses mélancolies. Mais la multitude de connoissances phy-

fiques & médecinales intéressantes, qui entre-
roient nécessairement dans un pareil extrait,
& la difficulté de conserver, aux idées de
l'auteur, leur force & leur clarté, en les
abrégeant, nous feroient passer les bornes que
nous nous sommes prescrites; d'ailleurs ce
travail seroit superflu, dans un moment où
chacun est encore rempli de la lecture de ce
sçavant & élégant ouvrage.

CATALOGUE

*D'Ouvrages sur les Maladies nerveuses
ou vaporeuses, qui ne renferment que
les opinions déjà exposées par les au-
teurs précédens, ou que nous n'avons
pu nous procurer.*

Calani Prosp. Commentarius de Melancho-
liâ flatuosa, quàm mirachialem vocant. Lug-
duni, in-8°, 1538.

Melanelli, de Melancholiâ sive Atrabile
Commentaria. Antwerpiaë, 1540, in 4°.

Leonellus de Victoriis, Faventinus, Practica
medicinalis. Accessit de matriculibus affectibus
compendiosum saluberrimum. Lugduni, 1554,
in-16.

Hamberger, de Melancholiâ hypochondriacâ
feu flatuosa. Tubingæ, 1595.

André du Laurens, de hysteriis Affectibus.
Romæ, 1595, in-4°; & le discours sur la Me-
lancolie, &c.

Jean. Isaac. Pontani, Theses de affectione
hypochondriaca, in-4°. Basileaë, 1601.

Thedesius Annibal, de Melancholiâ hypo-
chondriacâ consilium. Francoforti, 1605, in 4°.

Discours d'une maladie-hypocondriaque, qui
a duré onze ans. Paris, 1609, in 8°.

Goufridii Smollii trias maritima, propo-
nens hypochondriacæ spleneticae, hypochon-
driacæ mesaraicæ, hypochondriacæ phantasti-
cæ ortum & interitum. Hamburg. 1610, in-12.

Theodori Schonlin, de Melancholiâ & Ca-
tarrho. Aug. Vind. 1620, in-16. Traduction du
discours de Dulaurent.

De Santacrue (*Alphonsus*,) Dignotio &
Cura affectuum Melancholicorum. Matriti,
1622, in-fol.

Fischer, Exetasis hippocratica de loco
vero & foco affectûs hypochondriaci deque
viis per quas ferositates morbosæ excernuntur.
Lipsi 1631, in-12.

Hawkins (*Johannes*,) Discursus de Melan-
choliâ hypochondriacâ potissimum. Heidelber-
gæ, 1633, in-4°.

He ingius (*Honorius*,) de Melancholiâ in
genere & affectione hypo hondriacâ in specie:
Bremæ, 1638, in-12.

Gurner, de Melancholiâ hypochondriacâ.
Jenæ, 1640, in-4°.

Gothsf. Moeti, de Affectu hypochondriaco.
Jenæ, in 4°, 1640.

Robertus Nicander, Historia memorabilis
fœminæ bis, triennio, hypochondriis laboran-
tis. Parisiis, 1644, in-8°.

Joan. Sierd Screnki, de Melancholiâ hypo-
chondriacâ. Jenæ, 1644, in 4°.

Banze. De Melancholiâ hypochondriacâ.
Lipsiæ, 1645, in-4°.

Diemerbroek, Disputationes de Melancholiâ hypochondriacâ, 1650, in-4°.

Malachiæ Geigeri, Microcolimus Hypochondriacus seu de Melancholiâ hypochondriacâ. Monachii, 1651, in-4°.

Fridericus Arniseus, de Melancholiâ hypochondriacâ. Hafniæ, 1654, in-4°.

Joh. Jac. Walfschmid, de Affectione hypochondriacâ. Gießæ, 1665. Disp.

Joh. Frid. Ktiner, de Suffocatione hypochondriacâ. Lugd. Bat. 1670, in-4°. Disp.

Georg Fanci, de Suffocatione hypochondriacâ. Heidelbergæ, in-4°, 1673. Disp.

Fasch, Mulier Melancholiâ hypochondriacâ laborans. Erfürti, 1674, in-4°.

Fränkenfeld, Nicolai Franhimont, Nexus Galeno-Hippocraticus de Passione seu Affectione hypochondriacâ. Pragæ, in-4°, 1675.

Scheer, de Melancholiâ hypochondriacâ. Gießæ, 1677.

Nic. Contr. Mohrii, Diatribe de affectione hypochondriacâ. Francof. 1678, in-4°.

Freytag. De Melancholiâ hypochondriacâ. Augsb. 1678, in-12.

Casp. Ignatii Voigt, de Passione sive Affectione hypochondriacâ. Pragæ, 1678, in-4°.

Albinus, (Bern.) de ægro melancholiâ hypochondriacâ laborante. Berolini, 1684, in-4°.

Gnerneri Neuhausen, Homo melancholicus. Hamb. 1688, in-12°.

Leichner, de Melancholiâ hypochondriacâ. Reichstein, 1689, in-4°.

Bisseau: Traité des Mouvemens sympathiques, avec une Explication de ceux qui arri-

vent dans l'Affectiōn hypocondriaque & hystérique. Mons, 1692, in-12.

Joan. Cruger. Casus medicus de Morbo literatorum, & Affectiōne hypocondriacâ. Zittaviæ, 1703, in-4°.

Spies, J. Car. Melancholia hypocondriaca salivatione citò tuto eradicitus exstirpata. Helmstæd. 1704, in-8°.

Breischneider. Æger occasione mali hypocondriaci melancholicus. Erford. 1705, in-4°.

Gottlieb-Ephraim Berner, Æger ruminans hypocondriacus. Hallæ, 1709, in 8°.

Mandeville. A treatise of the hypocondriac and hysteric passions & dialogues. London, 1711.

Eyselius, de Melancholiâ hypocondriacâ. Zittaviæ, 1715, in-4°.

Wedel, de Melancholiâ hypocondriacâ, æger laborans. Thuringæ, 1717.

Midriff, Observations on Spleen and vapours. Lond. 1721, in-8°.

Hieronymi Ludolf, de Malo hypocondriaco & hystérico incolis Saxonix inferioris proprio. Erfurti, 1725, in-4°.

De Pré, de Melancholiâ hystericâ. Erfordix, 1727, in-4°.

Martinus : De Morbis mesenterii abstrusioribus, & de Affectiōibus hypocondriacis. Lipsiæ, 1730, in-8°.

Polyc. Gottlieb Schacher, de Melancholiâ hystericâ. Lipsiæ, 1732, in-4°.

Cocchius-Antoine Celestin, de immani hystérico affectu in epistolas physico-medicas. Parisiis, 1732, in-4°.

Schacher, de Melancholiâ hystericâ. Lipsiæ, 1732, in-4°.

Hecquet ; le Naturalisme des convulsions. Soleure , 1733, in-12.

Adolphi , de Affectu mirachiali. Lipsiæ , 1734.

Hoppius. Nova hypochondriacorum Symptomata explicandi Methodus. Hamburgisches Magazin , part. 6 , Tom. viij , 1751.

Alberti , de morbis imaginariis hypochondriacorum. Halæ , 1755.

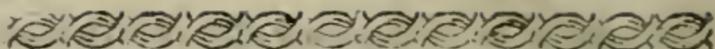
Fatey. Nova Methodus Kæmpfiana Morbos chronicos inveteratos curandi præcipuè Malum hypochondriacum. Tubingæ , 1755 , in-4°.

Del Mal dé Nervi o sia della ippocondria e del morbo isterico ; poëma medico del dottore Fleming , tradotto dal Moretti. In Roma , 1755 , in-8°.

Zviani. Del Flato a Favore degl' Ipocondriaci. In Verona , 1761.

On pourra trouver beaucoup d'observations de Maladies nerveuses , dans les Ouvrages sur les spasmes , la sympathie , les vents , les maladies hypochondriacques , hystériques , celles de la rate , du foie , des reins , & parmi les maux que leur singularité ou opiniâtreté a fait attribuer aux démons.

E I N.



A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre : les *Vapeurs & Maladies nerveuses* ; traduit de l'Anglois, de M. WHYTT. Je n'y ai rien trouvé qui en empêche l'impression. Paris, ce 10 Juillet 1766.

DE JUSSIEU.

P R I V I L E G E D U R O I .

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre ame le sieur VINCENT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *Observations sur la nature les causes & le traitement des maladies nerveuses, ou les Vapeurs & Maladies nerveuses*, par Robert Whytt, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de

de

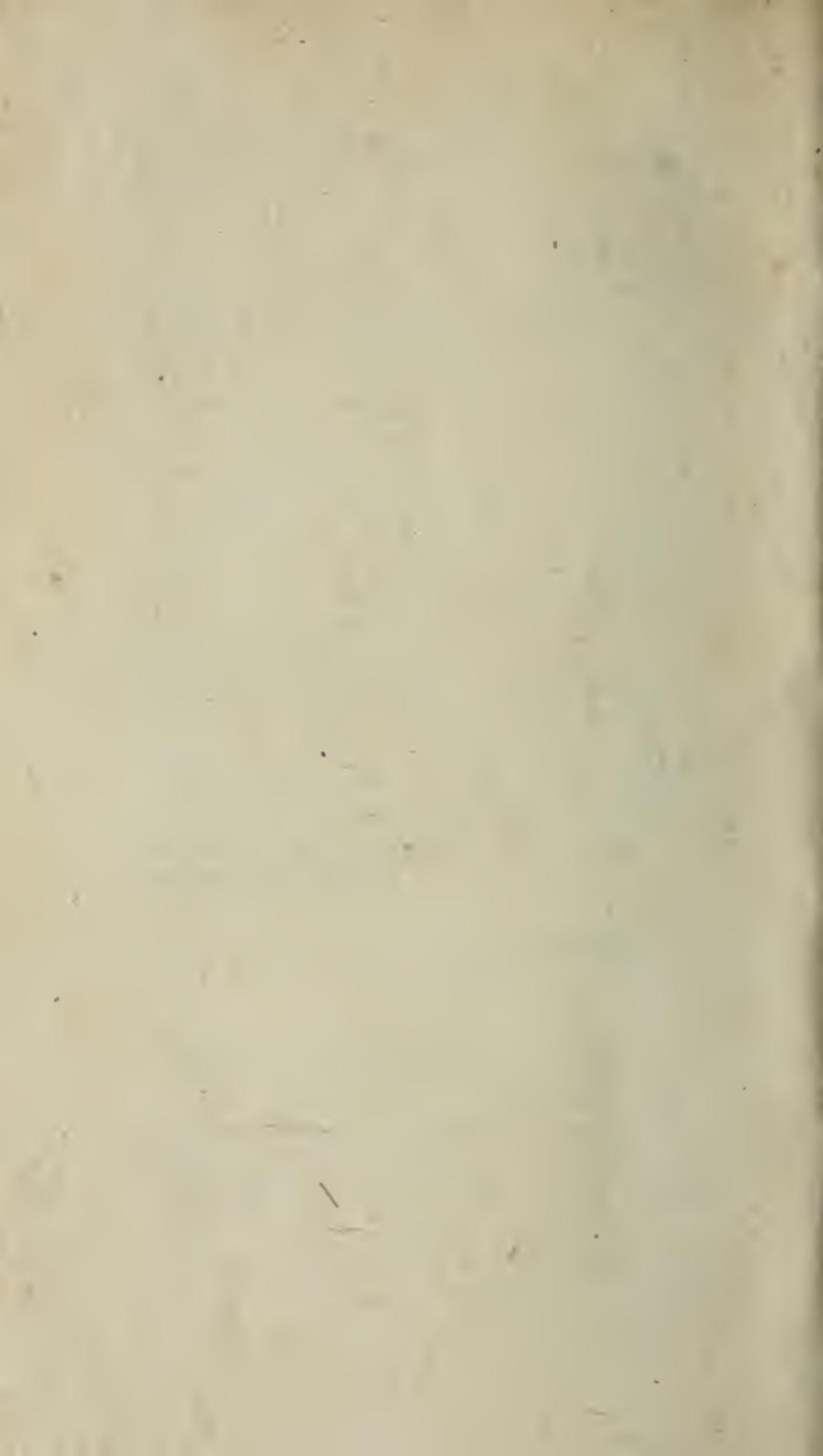
de neuf années consécutives , à compter du jour de la date des Prétentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Prétentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contrescel des Prétentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Châteaueau du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE

LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Vice-Chancelier & Gardes des Sceaux de France le sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne, le dix-septieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE PÈGUE.

Registré le présent Privilège ensemble la Cession, sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 600, Fol. 363, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 6 Septembre 1765.

Signé LE BRETON, Syndic.





33
CE



